



HAL
open science

La Chine

Jean-Pierre Duteil

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Duteil. La Chine: La Chine, de la Préhistoire à nos jours. PUF, 2015, Culture-Guides.
hal-04187540

HAL Id: hal-04187540

<https://univ-paris8.hal.science/hal-04187540>

Submitted on 24 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TABLE DES MATIERES

Introduction

Nommer la Chine
Le milieu naturel
La morphologie

Un site à visiter : Nanning et le Musée du Guangxi

I. LA CHINE ARCHAÏQUE

La culture de Yangshao
La culture de Longshan
La mise en place de la monarchie
Les Shang
Les Zhou

Un site à visiter : Jinan et les débuts de la civilisation chinoise
Un site à visiter : un site archaïque, Anyang

Les Royaumes combattants, une période de mutation
Le rôle de Qin
La tradition chinoise : les Classiques
Confucius

Un site à visiter : Qu Fu
Un site à visiter : le Taishan

Mozi
Les Légistes
Mengzi (Mencius)
Les taoïstes
Xunzi

II. L'ANTIQUITE CHINOISE

A. La dynastie de Qin

Un site à visiter : la première résidence impériale, Chang An (Xian)

Un site à visiter : la Grande Muraille

B. Les Han

*Un État fortement structuré
La première époque de l'expansion chinoise
La pensée, l'art et la littérature au temps des Han*

III. LA CHINE MEDIEVALE

A. Les Trois Royaumes et les Cinq Dynasties

*Les Trois Royaumes
Les Seize Royaumes des Cinq Barbares*

B. Le développement d'une nouvelle religion : le bouddhisme

Un site à visiter : Dunhuang
Un site à visiter : les grottes de Mogao

C. Les Sui et les Tang

*Les Sui
Les Tang
Une grande période d'expansion chinoise
Le rôle politique du bouddhisme
Le règne de Xuanzong
La rébellion d'An Lushan
Les conséquences de la crise : la fin des Tang
Rayonnement et fermeture de la civilisation chinoise*

D. Les Song et l'irruption mongole

Les Song

Un site à visiter : Hangzhou, une capitale au temps des Song

Les Yuan

Un site à visiter : Pékin, la Khanbalik mongole
Un site à visiter : Canton, une cité ouverte sur le monde

IV. LA CHINE A L'EPOQUE MODERNE

A. Une dynastie « nationale », les Ming

Hongwu, fondateur de la dynastie

Un règne bref, Huidi / Jianwen

Yongle, le transfert de la capitale à Pékin et les « Grandes Découvertes » chinoises

L'apogée des Ming : une bureaucratie confucianiste

Empereurs surprenants et oppositions sourdes

Le déclin et la fin des Ming

B. La vie intellectuelle sous les Ming

Un site à visiter : les Tombeaux des Ming

Un site à visiter : Suzhou

Un site à visiter : Nankin, capitale des premiers Ming

C. L'essor mandchou

Ordre mandchou et survivance des Ming

Le règne de Kangxi, 1661-1722

Le règne de Yongzheng, 1722-1735

L'ère Qianlong, 1735-1796

Difficultés intérieures et extérieures liées à l'opium

Un site à visiter : Jehol, résidence d'été des empereurs mandchous

Un site à visiter : Shanghai, symbole de l'ouverture commerciale

V. LA CHINE CONTEMPORAINE

A. L'explosion sociale et la fin des Qing

La révolte des Taiping

L'échec de la modernisation

La faiblesse du Pouvoir central

B. Les influences étrangères

C. La République de Chine

Yuan Shikai et l'échec d'une Restauration impériale
Les interrogations politiques et la victoire du Guomindang
La décennie de Nankin, 1927-1937, et les progrès des Communistes
Guerre civile, guerre étrangère et victoire des Communistes

D. La République populaire de Chine

La Chine dans le « camp » soviétique, 1953-1956
La Chine cherche sa voie, 1956-1958
La Chine maoïste, 1958-1976
L'évolution du modèle chinois sous Deng Xiaoping
La Chine, grande puissance du XXIe siècle

Conclusion

Bibliographie

LA CHINE, DE LA PREHISTOIRE A NOS JOURS

Introduction

Nommer la Chine

La Chine se dit en chinois *Zhongguo*. *Zhong*, représenté par une ligne traversant un carré, désigne le centre ; *Guo* est le pays, c'est-à-dire un territoire entouré par un mur et des armes. Les voyageurs occidentaux avaient traduit, dès le XVIIe siècle, par « Pays du Milieu » ce pays situé au centre du monde. Toutefois, cette expression de *Zhongguo* n'a jamais été employée de manière officielle ; avant 1911, les autorités impériales avaient coutume d'employer le terme de *Qin* qui remonte à la période des Zhou de l'ouest. Les Etats de Qin correspondaient alors à la première entité politique chinoise, et le terme de *Qin* a été connu des Européens dès le XVIe siècle. On parlait alors plutôt de *Cathay*, un nom qui dérive de la tribu mongole des Kitan (*Kara Kitai*) et dont l'usage remonte à Marco Polo. Auparavant, le Haut Moyen Âge et les Romains parlaient de cet empire de Chine encore mystérieux comme de la *Serica*, le « Pays des Sères » ou producteurs de soie.

De leur côté, les lettrés chinois aiment à employer l'expression *Tianxia*, manière allusive de désigner leur pays censé correspondre à l'ensemble de ce qui se trouve « sous le ciel ». Suivant la cosmogonie traditionnelle, « le ciel est rond, la terre carrée » : et ce qui se trouve sous cette ombrelle du ciel correspond au monde civilisé, le monde chinois, pratiquement alors le seul connu. Au-delà se trouvent les marges de la civilisation, les pays étrangers qui sont dans le meilleur des cas des États vassaux (ou « tributaires ») de l'empire. Les États tributaires sont ceux qui ont une forme de civilisation, c'est-à-dire une écriture, même si ce n'est pas l'écriture chinoise. L'expression traditionnelle de « Céleste empire » constitue l'adaptation, dans les langues européennes, de

Le milieu naturel

Le territoire chinois recouvre environ 9 700 000 km², ce qui en fait le quatrième pays du monde par la superficie, après la Russie, le Canada et les États-Unis de taille pratiquement équivalente. D'est en ouest la Chine compte 5200 km pour 5500 du nord au sud (soit 54° à 18° de latitude nord, de Manchester à Dakar).

L'amplitude thermique est évidemment très importante. Le nord du pays se trouve en zone tempérée avec une nuance continentale très marquée, qui devient aride au nord-est. Tout le Tibet est en climat de montagne. La partie méridionale de la Chine se trouve en zone subtropicale.

La moyenne annuelle des précipitations est faible, avec 650 mm ; l'ensemble du territoire connaît une saison des pluies en été. Les températures estivales, élevées, sont relativement uniformes sur toute l'étendue du pays, tandis qu'en hiver les différences sont importantes entre le nord et le sud.

La flore, extrêmement riche, comporte 2800 types d'arbres, mais les siècles d'exploitation agricole ont contribué à faire reculer la couverture forestière, qui représente encore 21 % du territoire. En 1978 le programme « Grande Muraille verte » a permis le reboisement de 100 000 km² au long d'une ligne qui forme la bordure des déserts du nord, sur 7000 km.

En raison du relief important, les plaines ne recouvrent que 12 % des terres. En effet, près de la moitié du territoire chinois a une altitude supérieure à 2000 m. La plupart des prairies sont des prairies d'altitude, en Mandchourie, Mongolie intérieure, et sur une partie du Tibet. La steppe recouvre les zones plus basses de ces régions. Plus à l'est les cultures sont omniprésentes entre les vallées du Huang He (fleuve Jaune) et du Yangzi, ainsi que dans les régions méridionales.

La faune a elle aussi subi de nombreux dommages en raison de l'exploitation agricole intensive. Aujourd'hui, près de 800 parcs naturels correspondent à 7% du territoire. Certaines espèces sauvages, très rares, ne subsistent plus qu'en Chine, comme le panda géant emblématique des Monts du Sichuan, l'alligator et le dauphin du Yangzi ou le chevreuil des marais (hydropote). En périphérie des zones les plus humanisées, le tigre, l'ours, la panthère des neiges au Tibet sont toujours présents, ainsi que le cheval sauvage sur les hauts plateaux, le loup, l'élan en Mandchourie. Les primates, et en particulier le gibbon et le macaque, restent nombreux au sud, en milieu subtropical et tropical.

La morphologie

Le relief s'abaisse graduellement d'ouest en est, en direction de la mer. Les plus élevés des massifs montagneux forment une sorte d'encadrement naturel de l'espace chinois : au sud-ouest, la chaîne himalayenne constitue la frontière avec l'Inde ; à l'ouest, les Pamirs et le Karakorum ; au nord-ouest, les Tian shan (Monts célestes) et l'Altaï. Seules les Kunlun shan se trouvent au centre du territoire. La plus grande partie de ces formations montagneuses orientées ouest-est date de l'ère primaire. Le soulèvement himalayen est plus récent et correspond à l'ère tertiaire. Le volcanisme s'est développé il y a environ un million d'années, et reste actif le long d'une ligne qui va du golfe de Bohai au Bassin Rouge (Sichuan), c'est-à-dire nord-est - sud-ouest.

La zone la plus élevée correspond au *plateau tibétain*. L'altitude moyenne importante (4500 m) explique un sol gelé en permanence (*permafrost*). Le plateau est par ailleurs entouré de hautes montagnes : Pamirs et Karakorum à l'ouest ; Kunlun, Altun shan, Qilian shan et enfin Himalaya au sud. Il s'agit là de l'une des plus hautes régions de la Terre, avec des sommets célèbres, comme le Pamir (7719 m) ou le K2 (8611m) à la frontière sino-pakistanaise. Cette région joue un rôle de château d'eau, car les principaux fleuves y prennent leur source : Salouen, Huanghe, Yangzi, Mékong. L'aridité n'en est pas moins très forte sur tout le plateau tibétain, où la barrière himalayenne interrompt les influences de la mousson : les précipitations annuelles restent inférieures à 100 mm, à l'exception du Tibet oriental, puis du Sichuan et du Gansu.

La Chine centrale et la Chine du nord-ouest correspondent à un second palier d'altitudes, aux environs de 1500 m.

Au nord-ouest, le Xinjiang et le Qinghai correspondent à des zones basses (bassin du Tarim, dépression de Turfan) entourées de massifs montagneux élevés (Altaï, Pamir, Tianshan, Kunlun). Dans toutes ces régions les hommes doivent faire face à une aridité omniprésente. Ainsi le désert du Taklamakan, dans le bassin du Tarim, s'étend sur 1000 km d'ouest en est, 500 km du nord au sud : c'est le troisième désert de sable de la planète. L'amplitude thermique est énorme dans ce désert de type continental, où les températures passent de -40° c. en hiver à $+50^{\circ}$ c. en été. Entre les Tianshan et l'Altaï, le bassin de Dzoungarie a toujours été un lieu de passage entre la Chine et l'Asie centrale.

Plus à l'est, les hauts plateaux de Chine centrale couvrent les provinces de Mongolie intérieure, Shaanxi, Shanxi, Gansu, et atteignent la Chine du sud avec le Guangxi, le Guizhou, le Yunnan. Ils sont bordés par des chaînes de montagnes, le Grand Higgan, le Taishangshan, le Wu shan.

D'autres hauts plateaux s'étendent sur la partie nord : du Shaanxi et du Shanxi, ils gagnent le Hebei et le Henan. Ces différentes régions voient s'accumuler le loess, un limon jaune d'origine éolienne qui uniformise les couleurs. Ce loess a formé des couches épaisses sur les plateaux des Ordos, dans la boucle du Huanghe, et il est raviné par l'érosion. Le climat est là aussi de type continental désertique, avec une moyenne de -10° c. en janvier pour 20° c. en juillet, et des précipitations annuelles inférieures à 250 mm. Sur tous les plateaux, de Mongolie au Shaanxi et aux Ordos, s'étend la steppe à graminées.

La transition avec la Chine centrale se fait par le massif des Qingling, barrière de 1500 km séparant la Chine du nord de la moyenne vallée du Yangzi. Le Bassin Rouge (Sichuan) est marqué par les influences karstiques. Le Yangzi s'engage dans les reliefs par des gorges étroites, ouvrant parfois sur de petites plaines alluviales consacrées aux rizières. Plus au sud, ce sont aussi des gorges que forment les vallées du Mékong et de la Salouen pour traverser de lourds plateaux calcaires à l'ouest du Guizhou et du Yunnan. Les paysages naturels ont toujours été considérés comme les plus beaux du monde, et inlassablement reproduits par les artistes chinois.

Un troisième palier d'altitudes correspond à la Chine orientale. Au sud et au sud-est, les régions littorales présentent un paysage assez uniforme de collines et de plaines alluviales.

La Chine du sud s'organise essentiellement autour du bassin du Xijiang. Très longue et très découpée, offrant une multitude d'anfractuosités, de criques, d'îlots, mais aussi plusieurs deltas, elle s'étire depuis le golfe du Tonkin jusqu'à la région de Shanghai. Le Yunnan méridional et la grande île d'Hainan se trouvent en climat tropical. Dans l'ensemble de cette Chine méridionale les hivers sont doux, les étés chauds, les précipitations abondantes (2500 mm sur la côte du Guangdong). À l'ouest du Xijiang s'épanouit la forêt tropicale, avec ses magnolias, ses lauriers géants, ses bois rares (teck, ébénier, bois de rose, santal) tandis que vers le nord d'importants massifs forestiers atteignent les régions du haut Yangzi.

La Chine du sud-est correspond, quand à elle, à des zones d'altitude médiocre à l'exception de massifs montagneux comme les Nanling. La grande plaine centrale s'organise le long du Yangzi, dont les bassins alluviaux successifs conditionnent l'économie des régions du Hubei, de l'Anhui, du Zhejiang, du Jiangsu. Cette plaine centrale se prolonge par la grande plaine de Chine du nord, étendue entre le Yangzi et la Mandchourie. L'agriculture intensive y bénéficie du loess, véritable engrais naturel apporté par le Huang He. Au nord du Yangzi, le climat reste tempéré mais avec une forte nuance continentale dans la région de Xian. Au sud de Pékin la moyenne de janvier s'établit aux alentours de 4° c., mais tombe très vite à -10° au nord de la capitale. En juillet, les températures atteignent une moyenne de 30° c. Les précipitations se maintiennent en dessous de 800 mm par an, c'est-à-dire à un niveau assez faible.

Nanning et le Musée du Guangxi

Nanning, ville d'un million d'habitants, est la capitale de la région autonome Zhuang du Guangxi. C'est une ville moderne, traversée par le Yujiang, dont le principal intérêt réside dans son rôle de capitale des minorités ethniques du

sud-ouest.

Le **Musée de la province du Guangxi** date de 1954. C'est essentiellement un musée d'ethnographie, qui possède au premier étage une très belle collection de tambours de bronze, environ cinquante, de l'époque *Chunqiu* (« Printemps et Automnes », -722 à -481) jusqu'aux Qing. Le plus gros mesure 1,65 m de diamètre et pèse 300 kg. Au premier étage, l'exposition ethnographique présente en permanence une collection de costumes des onze ethnies ayant le statut de minorité nationale dans la province du Guangxi. On peut contempler en outre des tissages, des batiks, de la broderie zhuang, dong, yao, miao, yi, shui, hui (musulmans), gelao.

Le **Parc des Minorités nationales** se trouve derrière le musée. Il porte le nom officiel de « parc des cultures des ethnies du Guangxi » et présente divers pavillons des Zhuang, Miao, Yao, Dong... dans un environnement qui se veut très proche du cadre naturel des villages.

L'**Institut des Minorités** a été fondé en 1952 dans le but de contribuer à la formation des cadres et des enseignants destinés aux minorités non-han du Guangxi. La plus importante de ces minorités est celle des Zhuang, qui vivent au Guangxi mais aussi au Yunnan et au Guandong et correspond aujourd'hui à une population de plus de 15 millions de personnes.

I. LA CHINE ARCHAÏQUE

Le néolithique apparaît au Moyen Orient au cours du Xe millénaire avant notre ère. Il se caractérise, entre autres, par les techniques de polissage de la pierre, la poterie, les formes rudimentaires de l'agriculture. Les plus anciennes poteries japonaises datent du VIII^e millénaire ; Les poteries chinoises seraient postérieures.

Les vestiges néolithiques ont été retrouvés dans la partie septentrionale de la Chine, du Gansu au Shandong. Deux grandes aires de culture concernent cette zone : la culture de Yangshao, qui doit son nom à un village du Henan. Elle présente une céramique à dessins géométriques, dans des sites qui vont de la province du Gansu jusqu'à l'ouest de celle du Shandong. La culture de Longshan a été nommée à partir d'un site du Shandong. Elle présente une poterie de couleur noire dont les gisements concernent la plaine centrale ainsi que le sud de la Mandchourie et le Jiangsu. En outre, plus au sud, un certain nombre de sites néolithiques ont été découverts au Fujian et au Jiangsu. Les populations locales y ont pratiqué l'agriculture de manière plus tardive, mais connaissaient la fabrication de la poterie à décor imprimé.

Les cultures les mieux connues restent toutefois celles de Yangshao et Longshan.

La culture de Yangshao

À l'ouest du Henan et au Shanxi, dans la vallée de la Wei, se trouvent les principaux sites qui correspondent à la culture de Yangshao. Découvert en 1952, le site de **Banpo** près de Xian se révèle être un village entier, constitué de maisons rondes ou rectangulaires entourées de murs de terre, à toit de chaume posé sur des piliers de bois. Certaines poteries sont à décor d'oiseaux ou de poissons très stylisés, en noir ou rouge. La plupart sont à décor incisé imitant la vannerie. Il ne semble pas que le tour de potier ait été connu. Les habitants élevaient le chien et le porc, tandis que le millet était probablement la culture principale.

La culture de Longshan

On rencontre une plus grande variété au niveau de la culture de Longshan. Ce sont les sites du Shandong qui ont révélé la présence d'une poterie noire, fine, dure et d'une grande élégance. À la différence des potiers de Yangshao, ceux de Longshan utilisaient le tour. La pierre polie y était davantage utilisée, et notamment des haches et des faucilles en forme de demi-lune, de pierre polie, évoquent celles des pays d'Asie du Sud-Est. L'or pouvait également servir à fabriquer de petits outils et des pointes de flèches. En revanche, les habitations mises à jour, par exemple sur le site de

Chengziya (Shandong) ressemblent beaucoup à celles de Yangshao. La ville possédait toutefois un système de remparts.

L'agriculture et l'élevage sont similaires également ; toutefois, outre ceux de chien et de porc, des ossements de bovins et d'ovins attestent la domestication d'un plus grand nombre d'espèces. Au niveau des coutumes funéraires, les cadavres étaient allongés face contre terre. Leurs os étaient soumis à l'action du feu, sans doute à des fins divinatoires. Ce sont là les traces les plus anciennes de scapulomancie, que l'on retrouve plus tard dans l'histoire chinoise.

Dans ce contexte apparaissent le développement d'un pouvoir militaire et celui des cités-palais. Ce pouvoir utilise un armement de bronze.

La mise en place de la monarchie

L'époque du bronze semble apparaître de façon assez soudaine dans la vallée du Fleuve Jaune. L'alliage des métaux est alors favorisé par l'utilisation de fours à haute température dès la fin du néolithique, alors qu'un second foyer de civilisation se forme dans la vallée du Yangzi.

Plusieurs points caractérisent à la fois ces civilisations du bronze et celle de Longshan : les villes, fortifiées par de puissantes murailles de terre damée ; les procédés divinatoires, utilisant des os plats exposés au feu afin de provoquer des craquelures ; et enfin l'apparition d'un pouvoir monarchique.

Les Shang

La première dynastie du Bronze est celle des Shang ou Yin. Une dynastie néolithique, celle des Xia, est attestée par certaines traditions seulement ; toutefois, le caractère historique des Shang est indubitable. Appelée Yin au cours de sa dernière période, cette dynastie aurait compté trente rois et six capitales différentes en Chine du Nord : Shandong, Hebei, Henan, Anhui. Elle débute à la fin du XVII^e siècle avant notre ère.

Un certain nombre de sites ont été fouillés. Citons ceux de Zhengzhou (Henan), et surtout Anyang où les travaux ont commencé en 1927, au nord-est du Henan également. Anyang a été la dernière capitale, occupée du XIV^e à la fin du XI^e siècle avant notre ère. Les fondations de bâtiments rectangulaires ont été exhumées ; elles dessinent une citadelle aux murailles de terre damée, orientée nord-sud et ouest-est. Des os et des écailles de tortue étaient destinés à la scapulomancie ; certains portent des inscriptions. Des fosses funéraires contenaient les restes d'hommes et de chiens sacrifiés. Près des victimes humaines étaient posés des haches funéraires *ge* et des vases de bronze. Surtout, cinq fosses contenaient des chars attelés, ainsi que leurs conducteurs, tandis que dans d'autres fosses se trouvaient les corps et les têtes de victimes décapitées.

A Anyang, le Palais royal constitue le cœur de la cité, où les activités se concentrent autour de la personne du roi, qui réunit les fonctions religieuses, guerrières et administratives. Il est aussi le garant d'un culte des ancêtres, déjà présent, et le pivot d'une caste nobiliaire, comportant de grands féodaux qui contrôlent les territoires de la plaine centrale. La société de l'époque des Shang pratique le culte des rois défunts, les sacrifices humains, la divination par le feu ; elle maîtrise la fonte et le travail du bronze.

Les techniques de la fonte du bronze sont supérieures à tout ce qui existe alors dans le reste du monde. Les Shang fabriquent des vases cultuels, des armes, des éléments de harnais ou de chars en bronze, avec un décor animalier qui participe des « arts de la steppe » et que l'on retrouve également sur des objets d'ivoire ou de jade. L'arme caractéristique est la hache *ge*, une hache de guerre emmanchée. Le char à caisse carrée, avec deux grandes roues à rayons, est tiré par deux chevaux. Utilisé pour la chasse et la guerre, il est réservé au roi et aux principaux membres de la noblesse.

Dès la fin du néolithique sont apparues les techniques de divination par le feu. Les os d'animaux sacrifiés, exposés aux flammes d'un bûcher, éclatent en formant des craquelures que doivent interpréter des spécialistes. Les os, à la fin de la période d'Anyang, se voient préférer les carapaces ventrales de tortues. Les craquelures sont désormais plus fines, plus complexes aussi. Elles sont à l'origine des formes les plus anciennes des caractères chinois. Cette écriture archaïque, étudiée par

les sinologues dès les années 1920, comprend 5000 caractères environ. Certains parmi eux se trouvent déjà employés pour leur valeur phonétique, donc sans rapport avec leur sens premier. Au départ, ces carapaces de tortue étaient collectionnées en vue de constituer des archives en rapport avec les ancêtres, les expéditions militaires, la fondation de villes, le calendrier agricole. Ces archives se trouvaient ainsi en rapport direct avec le pouvoir monarchique. Avant la généralisation des carapaces de tortues, on sacrifiait en grand nombre des animaux domestiques, moutons, porcs, chiens et même des bœufs. Des dizaines d'animaux pouvaient être offerts à un ancêtre ; un grand banquet permettait de consommer la viande.

Ces sacrifices importants sont liés dès l'origine au culte des rois morts. Leur succession avait lieu de frère aîné à frère cadet, ainsi qu'il apparaît à partir de la liste des rois Shang dressée d'après les inscriptions funéraires. Comme il est apparu lors des fouilles d'Anyang, le roi défunt partait dans l'au-delà avec ses chevaux, ses chars, ses serviteurs. Au-dessus de la fosse centrale et du cercueil du roi, sur une sorte de plateforme, ont été retrouvés les restes d'hommes armés. Certains de ces sacrifices étaient des *di* ou *shangdi*, nom qui est à l'origine de *huangdi*, terme créé au III^e siècle de notre ère pour désigner une divinité. Shi Huangdi fait alors figure de divinité suprême, d'autres n'en sont pas moins importantes : les Mères de l'ouest et de l'est ; les quatre points cardinaux ; le Fleuve jaune ; les montagnes sacrées. Tous ces dieux peuvent donner lieu à des cultes, mal connus, dans lesquels figurent les sorcières *wu* qui sont directement en rapport avec le fonds chamanique.

Les Zhou

Aux alentours de 1050 se termine l'histoire de la dynastie des Shang, vaincue par le royaume de Zhou, au Shanxi. La puissance de Zhou semble reposer, comme celle de la Macédoine, sur l'élevage du cheval. Il est associé ici à un nouveau type d'attelage à quatre chevaux tirant un char de combat.

La tradition raconte que le roi Wen de Zhou aurait attaqué les Shang alors que ces derniers étaient aux prises avec les peuples barbares de la Huai. Lors du combat, Wen est tué ; il est remplacé par le roi Wu qui triomphe des Shang au nord du Fleuve jaune à Muye. Mais c'est le roi Cheng, successeur de Wu, qui obtient la soumission des barbares de la Huai. Le royaume de Zhou se dote alors de deux capitales, Zhouzong près de Xian et Chengzhou près de Luoyang. Ensuite, au cours du Xe siècle avant notre ère, Zhou s'impose grâce au roi Mu : il cherche à contrôler le nord-ouest, c'est-à-dire le Gansu et le Xinjiang d'aujourd'hui, ainsi que le nord-est, région de Pékin et du Shandong, et même le bas-Yangzi.

Les IX^e et VIII^e siècles constituent pour Zhou une période de lent déclin, en raisons des incursions de plus en plus fréquentes des peuples de la steppe à l'époque des rois Xuanwang et Youwang. L'histoire traditionnelle divise la période de Zhou en deux : les Zhou occidentaux, de la fin du XI^e à -771, qui ont leur capitale dans la vallée de la Wei ; puis les Zhou orientaux, depuis l'installation de leur capitale à Zhengzhou (près de Luoyang) jusqu'à la destruction de Zhou par Qin en -256.

Selon la tradition confucianiste, l'époque de Zhou correspond à celle de la chronique de la principauté de Lu, ou le temps des *Printemps et des Automnes (Chunqiu)*, de -722 à -481. Cette tradition repose essentiellement sur le *Zuo Zhuan* (« traditions de Zuo »), une chronique utilisée comme commentaire à la chronique de la principauté de Lu. Ce texte du IV^e siècle avant notre ère donne une vue d'ensemble à la fois sèche et précise de la société des principautés chinoises entre le IX^e et le VII^e siècles. Depuis le début du XX^e siècle, l'archéologie vient compléter, ou parfois infirmer, la tradition confucianiste.

Au plus haut niveau de la société, le roi est le *Tianzi*, « Fils du Ciel ». Lui seul peut sacrifier à Shangdi, le dieu suprême, traduit « Seigneur d'En-Haut » par les missionnaires européens. Mais les ancêtres divinisés ont leur temple à la capitale, Zhouzong, dans la vallée de la Wei. Le roi est entouré d'une aristocratie, dont le prestige s'est renforcé depuis le temps du roi Mu, au milieu du Xe siècle. Les clans les plus importants ont des chars de guerre, des privilèges religieux, des objets symboliques : jades, pierres sonores, cloches et vases à libations de bronze. C'est sur ces vases de

bronze que sont inscrites les cérémonies d'investiture.

Les clans nobiliaires disposent d'un pouvoir militaire et religieux sur leur *feng*, un domaine ou fief entouré par les levées de terre qui en forment les limites. Au niveau de la succession, c'est le fils aîné de l'épouse principale qui succède à son père. Il accomplit alors les cultes familiaux, ainsi que ceux qui concernent la maison royale.

Chaque principauté correspond à un *guo* : le terme désigne au départ une ville entourée de murailles, décalque du palais royal. Le seigneur, *gong*, dirige cette principauté avec l'aide de grands officiers *qing*. Les charges que donnent le roi peuvent être révoquées, du moins au départ ; ensuite, elles deviennent héréditaires, ce qui renforce le pouvoir des grandes familles.

A la fin de la dynastie des Shang, diverses principautés ont pris corps dans la grande plaine centrale : celle de Zhou, puis celles de Song, de Wei, de Lu, de Cao. Une principauté des Shang subsistera longtemps, sous la dynastie des Zhou, dans la partie ouest du Henan. Le Pouvoir monarchique a progressivement tendance à s'affaiblir face au développement des grands féodaux.

C'est au cours de l'époque *Chunqiu* que les différentes principautés de la plaine centrale forment le « pays du Centre », *Zhongguo*, expression appliquée par la suite à toute la Chine. Au delà des limites de cette plaine apparaissent d'autres cités : Qi au Shandong ; Chu dans la vallée du Yangzi ; Jin au Shanxi. Qi et Jin défendent l'entrée de la plaine centrale aux peuples de la steppe. Mais ces différentes principautés se trouvent en rivalité les unes par rapport aux autres.

La société de la Chine archaïque se laisse entrevoir peu à peu, en fonction des progrès réalisés en particulier par l'archéologie depuis plus d'un demi-siècle. Elle est dominée par une noblesse guerrière, celle qui a fondé les villes, organisée dès le départ autour d'un palais entouré de murailles de terre. Ces remparts sont plus larges que hauts, comme l'ont révélé les fouilles : une largeur de 10 à 15 mètres à la base correspondait à une hauteur un peu moindre. En tout cas ces remparts forment un carré ou un rectangle peu allongé orienté selon les points cardinaux et percé de portes situées en position centrale sur chacun des côtés. Cette disposition correspond à la configuration traditionnelle des villes jusqu'à la fin de la Chine impériale : c'est le plan général du cœur des villes anciennes de Xian, Nankin, Pékin, etc... Ce plan était fondé sur les conceptions cosmogoniques qui accordaient une place essentielle aux astres et à leur position dans l'espace. Par les portes pénètrent les esprits, porteurs d'influx fastes ou néfastes ; par la suite, des écrans seront disposés de manière à éviter qu'ils puissent entrer car ils sont censés se déplacer toujours en ligne droite.

Peu étendues, les villes de l'époque archaïque sont toujours de dimensions réduites, moins de mille mètres de tour. Ces grosses bourgades reprennent le plan du palais royal qui en occupe le centre et donnent l'impression de carrés emboîtés. Toujours orienté nord-sud, le palais comprend trois cours successives. La salle principale est la salle des audiences, située au nord de la cour centrale et s'ouvrant plein sud. C'est là que se tient le souverain lorsqu'il accomplit les rites. Cette cour centrale est une sorte d'axe de l'univers, où se font face deux autres bâtiments : le temple des ancêtres et celui du dieu du Sol, respectivement situés à l'est et à l'ouest. En principe les ancêtres sont favorables et dispensent des bienfaits, alors qu'il faut craindre les dieux du sol ou de la Terre qui envoient aux hommes les châtements. Sur les vases de bronze que conservent divers musées de Chine et d'Europe figurent des inscriptions décrivant les actes rituels, investitures ou jugements, qui ont lieu dans cette cour centrale. L'ensemble de la noblesse vit autour du prince et de son palais-cité.

La noblesse se réduit aux grandes familles dominées par leurs chefs, et qui viennent immédiatement après les membres de la dynastie régnante. Les grands feudataires font office de conseillers ou de ministres, participent aux chasses et aux guerres royales, fournissent leur contingent de chevaux et de combattants. Dès l'époque des Shang des spécialistes au service du souverain préfigurent les fonctionnaires de la Chine impériale. Ils ont reçu l'attribution particulières des chars, des chevaux, des chiens ou de l'armement (lances, arcs et flèches) pour certains, tandis que d'autres sont plus particulièrement scribes ou attachés aux collèges de devins.

La chasse et la guerre se pratiquent avec le même équipement, et semblent avoir constitué les deux activités essentielles de la noblesse. La guerre est considérée comme un moyen d'acquérir des biens

etr des esclaves plus que d'agrandir son territoire. Une partie importante des prisonniers, ou des pièces de gibier, était sacrifiée aux dieux lors d'impressionnantes cérémonies. Parmi les armes utilisées il faut faire une place particulière à ces chars de combat dont les fouilles d'Anyang ont permis de mettre à jour plusieurs exemplaires. Munis de deux grandes roues d'environ 1, 20 m de diamètre, ils présentent une caisse de forme carrée surmontée d'un dais circulaire, résumant en cela les configurations du Ciel et de la Terre (le ciel est rond, la terre carrée). Attelés de deux chevaux, les chars portent trois hommes : le cocher qui se tient au centre est entouré du lancier et de l'archer. Au temps des Shang les chars semblent avoir été regroupés par unités de cinq et formations de vingt-cinq. Une expédition militaire pouvait comporter une centaine de chars.

La chasse est l'occasion de véritables hécatombes de gibier de multiples espèces parmi lesquelles beaucoup ont disparu de la Chine septentrionale comme les éléphants, les rhinocéros, les panthères, animaux que l'on ne rencontre aujourd'hui que dans la zone tropicale. Restent les cerfs, les ours, les loups et de nombreux autres animaux qui constituaient une faune très abondante et probablement détruite en grande partie dès la période archaïque. Les ossements retrouvés à Anyang révèlent en tout cas la présence d'un grand nombre d'espèces des régions chaudes, et l'on sait par ailleurs que certains vases de bronze destinés aux libations étaient en forme d'éléphant (Musée Guimet) ou de rhinocéros.

Les progrès des défrichements deviennent très importants dès la fin de la Chine archaïque. L'outillage agricole s'est développé avant même l'invention de la fonte du fer, nouveauté essentielle qui apparaît à l'époque des Royaumes Combattants, du Ve au IIIe siècle avant notre ère. Les travaux de Joseph Needham ont montré que la fonte du fer date du début du Ve siècle, une première mention écrite remontant d'ailleurs plus haut, à -513. En tout cas le fer coulé a d'abord profité à l'agriculture et à l'artisanat car les pièces, de composition peu homogène, restaient cassantes. Le fer n'améliore l'armement qu'à la fin des Royaumes Combattants, en combinant les techniques de la fonte et de la forge dans la vallée du Yangzi. La Chine connaît la fonte du fer à proprement parler près de 1600 ans avant l'Europe.

Avant le fer, les outils agricoles sont des houes de pierre et des bûches de bois à deux dents ainsi que des couteaux de schiste, le plus souvent de forme ovale. Des défrichements importants ont lieu dès la fin de la période archaïque, mais la diffusion du fer au cours du Ve siècle amplifie ce mouvement dans des proportions très importantes. La Chine atteint rapidement une population importante, ce dont fait état le recensement de 2 après J.-C., correspondant à 57 millions d'habitants. Les animaux domestiques essentiels semblent avoir été d'abord le chien, le porc et la poule. Les céréales sélectionnées : sorgho, millet jaune et noir, orge, froment, se consomment sous forme de galettes ou de bouillies. Mais la place de l'agriculture ne devient véritablement prépondérante qu'à partir des IVe et IIIe siècles avant notre ère.

Les paysans eux-mêmes constituent une catégorie qui ne cesse de se développer à la fin de la période archaïque. Les villes qui entourent les palais royaux consomment une partie importante des produits agricoles, y compris sous forme d'alcool utilisé pour les libations et obtenu à partir de diverses céréales. L'élevage fournit également un grand nombre de victimes pour les sacrifices. Les communautés paysannes connaissent très tôt la stricte répartition des tâches entre hommes et femmes : parmi les activités considérées comme féminines se trouvaient le tissage, l'élevage des vers à soie et aussi la fabrication de l'alcool. Les hommes se vouaient aux travaux agricoles, à la cueillette, à la pêche et à la chasse. C'est à cette époque que remontent les séries d'oppositions entre catégories mâles et femelles, probablement liées au départ à la différence entre la période d'activité estivale dans les champs et la période de repos hivernal ; entre les lieux exposés à la lumière et ceux qui restent à l'ombre ; entre couleurs « froides » et « chaudes », entre points cardinaux, entre parties du corps, etc. Il s'agit là des origines de l'opposition – complémentarité *yin / yang*, reprise par le taoïsme et qui imprègne d'une manière générale toute la civilisation chinoise. Comme partout dans le monde, la vie paysanne est conditionnée par l'arrêt hivernal. Marcel Granet avait montré dès 1919, dans *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, que la période succédant à l'hiver était aussi celle des choeurs alternés de filles et de garçons, occasion de rencontres et d'unions auxquelles

présidaient les âmes ancestrales prêtes à se réincarner. Il montrait un peu plus tard, avec *Danses et légendes de la Chine ancienne* (1926) l'importance du sacrifice des captifs et des danses rituelles ainsi que des danses masquées, y compris lors de l'hiver, « saison des morts » pendant laquelle les vivants se trouvent en permanence confrontés au monde des esprits. À la fin de cet ouvrage largement influencé par la sociologie et l'ethnologie des débuts du XXe siècle, Marcel Granet concluait prudemment sur l'importance de l'archéologie : « la question [des origines de la civilisation chinoise] ne sera réglée que par des fouilles ». Celle-ci se sont beaucoup développées en Chine depuis le milieu du XXe siècle, et surtout depuis les années 1980-1990. Nos connaissances sur la Chine archaïque doivent être en permanence remises à jour.

Jinan et les débuts de la civilisation chinoise

Jinan est aujourd'hui une grande ville de 1, 5 million d'habitants, et 3, 5 millions avec sa banlieue. La capitale de la Province du Shandong , au pied du massif du Lishan et à quelques kilomètres du fleuve Jaune, bénéficie d'un essor récent. Mais c'est également l'un des lieux les plus anciennement habités de Chine.

La ville apparaît sous le nom de Luo pendant la période *Chunqiu*, « Printemps et Automnes », alors qu'elle faisait partie du royaume de Qi. Puis elle prend sous les Han le nom de Jinan, « au sud du fleuve Jaune », avant de devenir capitale du Shandong au XIIe siècle. Cette province a été le berceau d'une des grandes cultures néolithiques, dite « de Longshan ».

Le **Musée du Shandong** est l'un des grands musées du monde en ce qui concerne le néolithique. Il présente des objets appartenant à deux grandes cultures de cette période :

- celle de Longshan, -5000 à -2000 : les villages sont abrités par des remparts de terre damée. Ils produisent des poteries noires façonnées au tour et très fines ainsi que des céramiques blanches, grises ou rouges. La pierre polie et les os servent à façonner des pointes de flèches ainsi qu'à pratiquer la divination.
- celle de Dawenkou, -4500 à -2000, correspond à une aire assez limitée, correspondant en gros aux provinces actuelles du Shandong et du Henan. Le musée expose de très beaux vases tripodes et des verres à vin.

La quatrième salle du musée expose les objets allant de la dynastie des Xia à celle des Han de l'Ouest, c'est-à-dire du XXIIe siècle avant notre ère à -8. Quelques bronzes ainsi qu'une série d'inscriptions sur bambou sont d'époque Shang. Sur certaines lattes de bambou est écrit un traité sur l'art de la guerre, composé à la fin de la période *Chunqiu*. Diverses figurines (danseuses, musiciens, acrobates) sont d'époque Han, ainsi qu'un char en bronze doré. La cinquième salle expose un cortège funéraire de 406 statuettes de bois, les accompagnateurs d'un petit-fils du fondateur des Ming, mort en 1389. Son tombeau a été fouillé en 1971.

En dehors du Musée, la ville de Jinan possède un très beau jardin public, le « Parc de la Source du jet d'eau » qui couvre trois hectares non loin du musée. Son nom est dû aux sources qui jaillissent du fond d'un étang. Un pavillon est consacré à la poétesse Li Qingzhao (1084-1141) qui est célèbre pour ses « poèmes à chanter » de genre lyrique (*ci*).

Aux environs de la ville, la « Falaise des Mille Bouddhas » se situe à 38 km plus au sud. Sur les contreforts du Taishan, elle s'étend sur une soixantaine de mètres. 210 sculptures (reliefs, stèles, ronde-bosse) datent du début des Tang. Elles ont été réalisées à titre de pénitence ou de commémoration d'un défunt. Dans le cimetière, une forêt de stupas signale les lieux où reposent les supérieurs du monastère. Sur ces contreforts on peut également voir la « Pagode aux quatre portes » de plan carré fondée en 544, ainsi que les vestiges de la Muraille de Qi, datant du cinquième siècle avant notre ère et destinée à séparer Qi de Liu. Elle formait un rempart continu de 400 km, du sud de Jinan à la mer.

Un site archaïque : Anyang

Anyang a été la dernière capitale dynastique des Shang, sous le nom de *Dayi Shang*, « Grande cité des Shang ». Fondée à partir du XIVe ou du XIIIe siècle avant notre ère par le roi Pan Geng, elle a duré jusqu'à la fin du XIe siècle. Elle reste notre principale source d'informations sur cette période de l'Histoire de la Chine. Onze rois de la dynastie des Shang ont régné à Anyang, jusqu'en -1027 où Wu Wang des Zhou incendie le palais, mettant fin à cette dynastie. Par la suite, désirant justifier leur conquête, les Zhou ont stigmatisé l'esprit dissolu des derniers souverains Shang. Le Ciel leur aurait donné mission de mettre fin à ces exemples indignes.

Le souvenir et quelques vestiges d'Anyang sont restés. Les historiographes de la dynastie Han parlaient des « ruines de

Yin » . Puis les Song du Nord, et en particulier l'empereur Huizong (1100-1125) ont collectionné les bronzes remontant aux Shang.

Le site archéologique se trouve à 3 km à l'ouest de la vieille ville d'Anyang, près du petit village de Xiaotun. Les fouilles ont commencé au tout début du XXe siècle.

En 1899, des paysans découvrent des fragments d'os, ainsi que des carapaces de tortues, portant des dessins ou inscriptions gravées. Ces objets étaient vendus par des apothicaires locaux comme « os de dragon ». Cet animal fabuleux était censé, lors de sa croissance, se débarrasser de son squelette comme un serpent qui mue. Les os avaient, pensait-on, un pouvoir thaumaturgique. Deux érudits de Pékin, Liu E et Wang Yirong, se penchent sur ces inscriptions et constatent qu'elles ressemblent à celles qui figurent sur les plus anciens bronzes connus.

Le site de Xiaotun livre une grande quantité de ces documents inscrits, qui portent des caractères qui ne sont déjà plus de simples pictogrammes sans être véritablement des idéogrammes. Liu et Wang commencent à déchiffrer les inscriptions, qui révèlent les noms des souverains Shang ainsi que quelques informations concernant les activités agricoles, la guerre, la chasse, le culte des ancêtres.

De 1928 à 1937, le site est fouillé en détail par l'Academia Sinica sous la direction de Li Ji. Au cours de ces années sont réalisées les premières synthèses concernant cette période de l'histoire chinoise. On se rend compte que les *jiaguwen*, « écailles et os inscrits », avaient été volontairement brûlés au moyen d'un tisonnier ou d'une aiguille chauffés au rouge. Cela provoquait des craquelures que les devins essayaient d'interpréter. Suivant le dessin de ces craquelures, les plus anciennes formes d'écriture chinoise servaient aux besoins de la divination, sur des ossements (c'est la **scapulomancie**) ou sur des écailles de tortues (**chéloniomancie**). Au XIVe siècle avant notre ère, ces premiers textes situés près des principales craquelures comportent l'énoncé des questions, le nom du devin, la date, l'interprétation de la « réponse ». Ils sont issus de demandes concernant la météorologie, l'opportunité d'un voyage, d'un mariage, etc.

Le site, qui s'étend sur 24 km², est traversé par la Huan dont la source était divinisée. La zone centrale est occupée par une citadelle de terre damée et par les palais, sur la rive droite de la rivière. Les bâtiments, de forme rectangulaire, étaient hauts de 6 m., sur des fondations de pierre. Autour du palais se trouvaient les logements réservés aux esclaves et aux artisans qui travaillaient les écailles, fondaient le bronze ou faisaient de la céramique. Une tombe a livré un riche mobilier funéraire : 440 pièces de bronze, de la vaisselle à usage rituel, des objets de jade, des tessons de poterie.

Le Musée possède de nombreuses pièces, même si les plus belles, comme le vase tétrapode de bronze pesant 875 kg découvert en 1939, ou les chars de guerre, ont été transférées à Pékin. Il reste très intéressant pour ses bronzes, ses instruments de musique, ses *jiaguwen*.

La plupart des tombes avaient déjà été visitées par des pillards lorsque les archéologues les ont découvertes. Mais, sur la rive septentrionale de la Huan, une nécropole a permis de mettre au jour treize hypogées royales et 1200 tombeaux aristocratiques, avec les personnages sacrifiés en même temps que le défunt, les concubines et les domestiques. Une tombe en particulier, celle de Wuguancun, fouillée en 1950 et datée de -1210 contenait 77 personnes sacrifiées (on a retrouvé 34 têtes humaines) ainsi que des squelettes d'animaux. Les hypogées sont de plan cruciforme, avec des rampes inclinées permettant de descendre vers une fosse centrale. Autour de ce puits, des plates-formes surbaissées sont accessibles par les rampes, où étaient placés les vases à nourriture. Le cercueil se trouvait au-dessus du caveau, accompagné des restes de gardiens portant parfois une hallebarde, ainsi que de ceux d'un chien conducteur des âmes. Les fosses à chars attelés sont célèbres : elles comportaient le char de parade ainsi que le cocher et les chevaux sacrifiés. Ces chars, ainsi que la cavalerie, jouent un rôle prépondérant jusqu'au IVe siècle avant J.-C., lorsque l'arbalète met fin à cette supériorité stratégique. Les chars de guerre se trouvent aujourd'hui au Musée de Pékin.

Les Royaumes combattants : une période de mutations

La période que l'histoire traditionnelle nomme les « Royaumes combattants » s'étend de la fin du Ve siècle avant notre ère à l'unification impériale de -221. Chacun des royaumes qui se sont constitués au cours de l'époque *Chunqiu* cherche à l'emporter, et à obtenir l'hégémonie sur la plaine centrale et le bassin du Yangzi. Au cours du VIe siècle sont apparues plusieurs nouveautés : la fourniture régulière de soldats ; les premières lois, écrites sur des objets de bronze ; le principe d'une fiscalité au royaume de Lu. Tout cela rend désormais indispensable l'appel à un personnel administratif plus nombreux. Autour du roi prennent place divers conseillers ou ministres, désormais spécialistes d'un domaine : Guerre, Justice, Travaux publics. Eux-mêmes ont besoin d'un encadrement d'officiers militaires, d'administrateurs civils, de scribes. En général ce personnel se recrute au sein du palais royal : issus d'épouses secondaires, ces techniciens sont aussi des lettrés qui connaissent la tradition. Ils forment une « petite noblesse » (*shi*) qui constitue l'embryon de la

catégorie des « lettrés », devenus plus tard les « mandarins ».

Dans le cas du royaume de Qin, centré sur le Shaanxi, les villes conquises forment une circonscription administrative à partir du règne de Xiaogong (-361 à -338). Alors apparaît le système administratif destiné à se développer sous l'empire, c'est-à-dire des territoires administrés par des fonctionnaires, système qui se met en place au IV^e siècle avant notre ère.

Cette époque voit se développer parallèlement des changements importants sur le plan militaire : l'arc, emprunté au départ aux peuples de la steppe, se trouve remplacé par l'arbalète et l'épée pour les combats rapprochés. Les spécialistes de la stratégie l'emportent désormais sur les guerriers traditionnels. Les armes de fer sont fabriquées en quantité plus nombreuse que celles de bronze.

Mais l'évolution est surtout démographique. Le premier recensement connu fait apparaître une population de 57,6 millions de personnes en 2 de notre ère. De cette époque date, semble-t-il, le premier essor du peuplement chinois.

D'un point de vue économique, la plaine centrale et le bassin de Chengdu (Sichuan) sont l'objet de défrichements intensifs. Des terres nouvelles sont mises en valeur également par des travaux de drainage, d'assèchement de marécages, par l'usage d'engrais également. Les divers royaumes de la plaine centrale encouragent cette mise en valeur, tandis que Qin est à l'origine des travaux hydrographiques de la vallée de la Wei, au Shaanxi. L'agriculture bénéficie désormais d'un apport d'eau durant la saison sèche. La région de Chengdu voit également se réaliser d'importants travaux hydrographiques sur le Yangzi. Un peu partout, les outils agricoles de bois sont relayés par des outils de fer, permettant des défrichements plus rapides et des labours plus profonds. La traction animale est l'objet elle aussi d'une modernisation : bien avant la fin du Moyen-Âge, le joug est remplacé par la bricole de poitrail en Chine.

Les capitales des divers royaumes apparaissent désormais comme de grandes villes marchandes, surtout lorsqu'elles bénéficient de voies fluviales. A la fin de la période des Royaumes combattants, les monnaies métalliques se multiplient, et les murailles urbaines s'agrandissent, comme le révèlent les fouilles archéologiques.

Le rôle de Qin

Le royaume de Qin apparaît isolé dans le bassin de la Wei. Par rapport aux autres « Royaumes combattants », il semble avoir bénéficié sur le plan politique des conseils de ministres réformateurs. Ainsi, Shang Yang, arrivé en 361, institue des groupements de familles (entre 5 et 10) devant assumer des responsabilités collectives. La famille au sens restreint est désormais la base du système fiscal. Les défrichements et la production agricole sont encouragés, et dans ce but des terres et des lots d'esclaves récompensent les meilleurs soldats, qui reçoivent en outre des titres nobiliaires. Les paysans apparaissent désormais comme la base de la puissance économique et militaire de l'État, alors que les anciennes familles nobles qui n'ont pas participé aux guerres sont ravalées au rang de familles ordinaires.

En 350, un second ensemble de réformes est à l'origine de circonscriptions administratives, alors que la nouvelle capitale de Qin se trouve fixée à Xianyang, au nord-ouest de l'actuelle Xian.

La tradition chinoise : les Classiques

Les plus anciens documents que nous connaissions ont été rédigés par les annalistes des Zhou entre le IX^e et le VI^e siècle avant notre ère. Ces textes : actes d'investiture, actes de donation, scénarios de danses rituelles, sont réunis dans le *Shangshu*. Le *Shi* (« poèmes ») contient de son côté des hymnes de sacrifices ou des rituels de cérémonies, qui étaient chantés et accompagnés de danses et de carillons de cloches et pierres sonores. Les *guofeng* (« chansons des principautés ») correspondent aux chants alternés de filles et de garçons lors des fêtes du printemps ; ils datent des VII^e et VI^e siècles avant notre ère.

Les Annales remontent également aux débuts de la tradition écrite. Pour l'historien Sima Qian, les plus anciennes datent de -841 ; en tous cas, on commence à consigner les principaux événements à une époque postérieure aux archives divinatoires de Anyang, qui semble correspondre effectivement au IXe siècle. Mais le seul document qui ait été bien conservé reste la *Chronique de la principauté de Lu*, ou *Chunqiu* (« Printemps et Automnes »). Cette chronique correspond à l'histoire de la principauté de Lu, au Shandong : c'est une relation des principaux événements. Les annales de Qin, par contre, ont été insérées dans les *Mémoires historiques* de Sima Qian au début de notre 1er siècle.

La naissance de traditions écrites, ou même de traditions historiques, n'exclut nullement le maintien des pratiques divinatoires. Dans ce cas aussi, l'ouvrage de référence qui nous est connu est celui de Zhou, conservé sous le nom de *Yi* (« Mutations »). Cet ouvrage décrit le procédé qui consiste à briser des tiges d'achillée et former ainsi des figures à partir de lignes pleines ou interrompues : ce sont les hexagrammes, 64 au total, qui sont censés composer toutes les données possibles de ce qui existe. Le monde repose sur un jeu de forces à la fois complémentaires et opposées : c'est l'alternance du *yin* et du *yang*, qui doit peut-être son origine à l'opposition entre les deux versants d'une vallée (adret/ubac). En tous cas, les réflexions sur cette question seraient à l'origine du premier développement de la philosophie chinoise.

Pour compléter cet ensemble, il faut ajouter les « Rituels » (*Li*), une compilation des règles qu'il convient de respecter dans toutes les circonstances de la vie sociale. Un traité de musique rituelle a existé également, mais il aurait été perdu à l'époque des Han. En tous cas, ces textes repris et structurés sous la forme de six ouvrages : *Shu*, *Shi*, *Chunqiu*, *Yi*, *Li* et *Yue* (Musique) sont considérés dès l'époque des Han comme autant de « classiques » (*Jing*).

Confucius

Kong Fuzi, « Maître Kong », verra son nom latinisé en Confucius par les jésuites du XVIIe siècle. Il apparaît bien comme le maître à penser de l'École des Lettrés (*rujia*) dès l'époque des Han.

La tradition confucianiste, ou confucéenne, est représentée par un ensemble de textes qui n'émanent pas tous de Confucius, du moins directement. Elle englobe les six Classiques cités ci-dessus ainsi que leurs commentaires, plus le *Lunyu*, les « Entretiens de Confucius », paroles du maître recueillies par ses disciples et mises en forme après sa mort.

Confucius (dates traditionnelles : -551 à -479) est devenu conseiller du prince de Lu, au Shandong. Son enseignement correspond à celui des milieux traditionalistes de son époque, c'est-à-dire des lettrés et annalistes. Il part du principe que le respect des règles anciennes est en déclin, alors que seule une scrupuleuse observance des rites permettrait le développement d'une morale du Bien public. Le confucianisme se propose de former des « hommes de bien » (*Junzi*) capables de comprendre la signification des règles anciennes et de les respecter. Ces hommes de bien, attentifs aux intérêts communs, cultivent la *jen*, vertu d'« humanité ».

Un site qui remonte à l'Antiquité : Qu Fu

Qu Fu, au Shandong, est la ville d'origine de Confucius, et le site où est restée sa famille jusqu'à l'époque contemporaine.

D'après la tradition, Kong Fuzi est né en -551 à Qu Fu (Shandong). Il entre au service du roi de Lu, sait gagner sa confiance en déjouant un complot ourdi par le roi de Qi, puis devient ministre. Mais plus tard il est déçu par son roi, qui passe le temps en compagnie des courtisanes envoyées par Qi. En -495 (?) Confucius quitte Lu et cherche vainement un souverain qui le prenne à son service. En -482, il revient dans sa ville natale pour y enseigner sa doctrine de perfectionnement moral. Il y meurt en -479.

Le destin posthume de Confucius est en partie lié à cette ville, où plusieurs ont perpétué son enseignement au cours de l'Antiquité. Son descendant direct, Zisi, serait en partie à l'origine du *Daxue*, la « Grande Étude ». Puis Mengzi (-371 à -289) perfectionne sa doctrine. Persécuté sous Qin Shi Huangdi, le confucianisme est réhabilité et vénéré sous les Han de l'Ouest puis surtout sous les Ming où Confucius reçoit officiellement le titre de « Maître Parfait », délivré par l'empereur Jiajing (1521-1566).

La résidence des descendants de Confucius

Il s'agit d'un véritable palais, construit sous les Ming (empereur Jiajing) de 1522 à 1567. Mais il se trouve sur l'emplacement de la demeure bâtie par Kong Kejian, 55^e descendant de Confucius, en 1378 sur ordre de l'empereur Hongwu des Ming et détruite par un incendie en 1504, après une première restauration due à Hongzhi (1487-1505). Plus tard, une restauration partielle a eu lieu sous les Qing puis la décoration est remise à neuf en 1935 par le 77^e descendant, parti ensuite à Taiwan. Enfin, plus récemment, une restauration a eu lieu après la chute de la Bande des Quatre, qui faisaient campagne contre Confucius.

Ce palais de type Ming s'ouvre par la Porte du Sage. Il possède des archives importantes pour l'organisation des cultes confucianistes ; une Grande Salle dans laquelle se déroulent les cérémonies rituelles, ainsi que les examens des lettrés attachés à cette maison, et qui contient des manuscrits impériaux, notamment ceux de Qianlong ; un temple des Ancêtres.

Le Temple de Confucius

Il a été agrandi au cours de 25 siècles d'existence et 61 reconstructions. Il comporte aujourd'hui 466 salles et s'étend sur 210 000 m².

Au-delà des portes s'ouvre un axe central, avec des stèles dressées sur des tortues. Le *Guiwenge* est un édifice en bois datant des Song. Une cour aux treize pavillons comporte 53 stèles, ainsi qu'un Pavillon de la Bibliothèque avec des manuscrits impériaux et des livres offerts par divers empereurs.

Fondé en 1018 sous les Song et reconstruit au XII^e siècle, le Grand Temple de Confucius a vu ses enlumineures intérieures refaites sous les Qing (1724). C'est le seul sanctuaire confucéen doté d'une statue du Maître, à partir de l'ordre de Hongwu des Ming en 1382. Les autres temples n'ont que la tablette funéraire.

Cette construction présente une magnifique toiture et une galerie antérieure de 52 m précédée d'une esplanade destinée aux cérémonies. L'auvent est supporté par dix colonnes de marbre sculpté. La statue de Confucius a été reconstituée en 1984 ; le Maître y est coiffé du bonnet à douze pendeloques. Derrière le temple, le *Qindian* est un bâtiment consacré à l'épouse de Confucius.

Dans une galerie se trouve une **exposition de stèles sculptées** : une centaine de stèles datant des Han et mises au jour au Shandong, présentant des scènes de cour ou de la vie quotidienne. Une **exposition de stèles calligraphiées** se trouve un peu plus loin : les stèles relatent des épisodes de la vie du Maître ou la construction de temples. La **Salle des souvenirs du Sage** contient 120 dalles gravées sous les Ming, relatant la vie de Confucius. Voir aussi le **Puits de Confucius** et le **Mur de Lu**, très restauré, qui contiendrait des écrits sur bambou de la main de Confucius.

La Tombe de Confucius se trouve à 2 km environ de la résidence. La porte du cimetière date des Yuan. Cet enclos contient des stèles, chevaux, tortues à tête de dragon, mandarins de marbre ; les tombeaux du fils unique de Confucius, Kong Li, et de son petit-fils, Kong Ji. La tombe du Maître est un simple tumulus gazonné, surmonté d'une stèle datant des Ming.

Le Taishan

Le Taishan est, pour les Chinois, le Mont Tai ou Pic de l'Est. Ce sommet d'altitude relativement modeste (1524 m) se situe à l'ouest du Shandong, à environ 80 km de Jinan. Il s'agit là d'une montagne divinisée, dont l'ascension est toujours pratiquée par de nombreux pèlerins.

Le Pic de l'Est est le gardien du plus important des cinq points cardinaux : l'Est, c'est-à-dire le Soleil levant. Le second des cinq monts est le Pic du Centre, dans le Henan, à 80 km de Zhengzhou, un lieu de culte taoïque très fréquenté également à partir du bourg de Dengfeng. Le pic de l'Est est remercié, comme on remercie le Ciel, pour les événements heureux (mariages, naissances, réussite) et à cinq reprises depuis Qin Shi Huangdi les sacrifices Fengshan lui ont été offerts par l'empereur. La montagne est personnifiée, sous les traits du Grand Empereur du Pic de l'Est, portant le costume et le bonnet d'apparat.

Le sommet du Taishan se perd souvent dans des brumes légères : le majestueux pic est un « assembleur de nuages » qui condense les souffles vivifiants, en raison de sa position orientale. Il est à l'origine des pluies et, par conséquent, des bonnes moissons. Comme toutes les montagnes, il dispense le *yang* et par sa masse c'est un élément stabilisateur censé protéger contre les séismes. C'est en même temps un refuge contre les inondations. Et surtout cet agent de l'ordre naturel est garant de l'ordre moral.

L'ascension du Taishan se fait à partir de la petite ville de Tai an. Un « chemin central » (*zhonglu*) de 9 km (6300 marches) mène au sommet de la montagne. Dans la ville se trouve le Grand Temple, *Daimiao*, début du pèlerinage. Le terme *Dai* correspond à la forme ancienne de Tai, qui apparaît déjà dans le *Shijing*. Le Grand Temple a été restauré en 1124 par l'empereur Huizong des Song. Le **Palais du Don du Ciel** forme le temple principal, avec sa façade à neuf travées. Tout en bois, il a été fondé sous les Han puis remanié à de nombreuses reprises. Une peinture murale d'époque Song, de 62 m, y représente un empereur escorté de ses femmes, des princes, des mandarins : peut-être Zhenzong qui effectua le cinquième et dernier des sacrifices *fengshan*.

À mi-parcours se trouve la Porte Céleste du Milieu ; c'est aussi le départ d'un téléphérique construit en 1982. Le sommet est couronné par le Palais de la Princesse des Nuages bigarrés, consacré à la fille du Pic de l'Est. Une inscription a été calligraphiée par l'empereur Xuanzong puis gravée sur place. Une stèle aurait été érigée en -219 par Qin Shi Huangdi, et un petit temple consacré à l'Auguste de Jade se trouve juste à la cime.

Mozi

Mozi (-480 à -390) a obtenu un très grand succès aux IV^e et III^e siècles, avant d'être dépassé par d'autres courants philosophiques. Assez voisin de la pensée de Confucius, il prône une société qui serait fondée sur l'entraide et la recherche du bien commun. Ennemi de la guerre qui ruine les Etats, il pense aussi que pour pouvoir se maintenir cette société frugale et égalitaire doit craindre les lois et respecter les esprits ancestraux. Ses adeptes sont partisans du pouvoir autoritaire qui sera capable de faire respecter les lois, et cultivent la rhétorique en vue de convaincre.

Les légistes

Les légistes (*Fajia*, « partisans de la Loi ») représentent l'un des principaux courants de pensée des IV^e et III^e siècles.

On a vu plus haut que Shang Yang, ministre de Qin, était à l'origine d'un recueil, le *Shangzi*. A l'époque des Han, cet ouvrage du IV^e siècle est devenu le premier classique du Légisme, et l'est resté ensuite durant tout l'empire. En fait le *Shangzi* est probablement un faux, composé longtemps après la mort de Shang Yang. Un autre classique est dû à Han Fei (-280 ? à -234) : le *Hanfeizi* semble authentique et propose des règles de gouvernement, concernant en particulier l'économie, l'administration et l'art militaire.

Pour les légistes, la loi est le garant véritable du fonctionnement de l'État. Seul le souverain, appuyé sur des textes de loi respectés, possède le pouvoir à travers les honneurs, les récompenses et les châtiments qu'il distribue. Le rôle des agents de l'Etat doit être rigoureusement contrôlé et défini. La loi est publique et connue de tous. Écrite, elle forme un code définissant les délits. Les magistrats, par ailleurs fonctionnaires, doivent simplement détecter ces délits dont le code prévoit les châtiments.

Allant plus loin, les légistes comme Han Fei pensent que la loi doit seule suffire à la marche de l'État. Les fonctionnaires se contentent d'être des exécutants fidèles, que les questions morales ne concernent pas : il leur suffit de faire appliquer la loi. Le code récompense les producteurs, dont les activités sont tenues pour utiles ; elle réprime ceux qui sont perçus comme des parasites : vagabonds, pourvoyeurs de luxe. En ce sens, l'agriculture apparaît comme la source essentielle de la puissance d'un État, tandis que l'artisanat et le commerce sont des activités accessoires.

Les légistes sont à l'origine de l'économie politique : ils appellent le souverain à fixer le prix des denrées et contrôler la monnaie. La source des institutions n'est autre que le roi lui-même. Sa vertu consiste en une totale impartialité. Le légisme agit contre ceux qui empêchent les sujets fidèles d'accomplir leurs tâches quotidiennes. Pourtant, il reçoit très vite le soutien des grands marchands, qui préconisent la soumission à la loi, le renforcement des armées et l'enrichissement de l'État.

Mencius (Mengzi)

Mengzi, dont le nom a également été latinisé par les jésuites, a vécu dans la seconde moitié du IV^e siècle. Lui aussi est favorable à une sorte de monarchie absolue : mais il attend le roi qui serait capable de libérer les humbles, et s'imposerait alors comme souverain universel. Ce modèle se trouve chez les héros de l'Antiquité, Yao, Shun, Yu, qui sont aussi les modèles d'une vertu que chacun peut imiter.

Le *Mengzi* est l'ouvrage qui relate les entretiens du philosophe et de ses disciples. Son modèle agraire reste le *jing*, une division du champ commun en lots carrés de neuf parcelles égales, tel qu'elle apparaît à travers le dessin de l'idéogramme du puits. La nature humaine, selon Mencius, présente les qualités morales nécessaires à l'accomplissement du bien. Toutefois, le développement de ces qualités ne peut se faire qu'à travers l'éducation.

Les taoïstes

Le taoïsme (*daoïa*) est un courant en partie religieux. Des recueils taoïstes nous ont été laissés par plusieurs maîtres : Zhuangzhou (-370 ? à -300) est l'auteur du *Zhuangzi*. Laozi, dont le caractère historique n'est pas établi, passe pour avoir écrit le *Daodejing*. Le *Liezi* constitue un ouvrage plus tardif.

Selon les taoïstes, il est essentiel de suivre la nature, ce que ne fait pas la civilisation. C'est dans la nature que le philosophe doit se plonger pour retrouver la simplicité originelle des animaux. Il doit être d'une totale indifférence vis-à-vis de la civilisation, et par conséquent des exigences de l'État. Le taoïste peut instruire par son seul exemple, sans prononcer une parole. Il pratique le « non-agir », *wuwei*. Il laisse agir en lui les forces du cosmos, le *Dao*.

Le but que recherchent les taoïstes est l'immortalité ici-bas. Les maîtres taoïstes, disait-on, simulaient leur propre mort afin d'éviter des bouleversements sociaux. Arrivés au terme normal d'une vie humaine, ils se faisaient inhumer par leurs proches. Mais les incrédules qui poussaient la curiosité jusqu'à ouvrir le tombeau ne retrouvaient rien du cadavre, sinon le bâton de marche ou un objet personnel du maître... Dans la pratique toutefois, les taoïstes essaient d'accroître leur puissance vitale ou leur longévité à travers un certain nombre de pratiques respiratoires ou sexuelles. Ainsi sont obtenus le retard du vieillissement, le vol cosmique en état de transe, l'invisibilité ou l'invulnérabilité ; bref, un ensemble de pouvoirs surnaturels. Les pratiques alchimiques viennent s'ajouter à cet ensemble au cours des siècles suivants. Mais dès les débuts de l'Antiquité le lien avec le fonds chamanique semble évident, avec la présence de magiciens ou magiciennes *wu*. L'influence de ce courant spirituel sur la pensée et la sensibilité chinoises a été très important.

Xunzi

Xunzi (-298 à -235) a marqué lui aussi l'histoire de l'Antiquité chinoise. Interrogeant également la nature humaine, il répond qu'elle n'est ni bonne ni mauvaise, et qu'il est vain de se poser cette question. Les hommes portent en eux tout un ensemble de tendances irrationnelles, et c'est la société qui exige que l'on fasse des choix, à partir desquels peut s'exercer la raison. La société, à travers les institutions et surtout les rites (*li*) canalise et éduque les individus. D'où l'importance des cérémonies, de la musique, des danses et fêtes rituelles.

D'autre part, la hiérarchie sociale doit respecter l'équité (*yi*). La répartition des rangs ou grades doit être précisée, à partir des noms et des appellations qui doivent être conformes à la réalité : c'est le principe de la « correction des noms » (*zhengming*). Le souverain, qui octroie les grades ou les titres, contribue à établir l'ordre social dont il est aussi le garant.

II. L'ANTIQUITE CHINOISE

A. La dynastie de Qin

La victoire la plus importante de Qin a sans doute été celle de Shan Yang sur les peuples du Nord en -314. L'actuel Sichuan est occupé en -311, puis les victoires sur le royaume de Chu sont poursuivies par d'autres offensives contre les rois de Wei, Han et Zhao. Celui de Zhou disparaît en -249.

Un nouveau souverain monte sur le trône de Qin en -247 : il s'agit du prince Zheng, qui réussit à détruire tous les royaumes voisins. Sa politique de guerres incessantes l'amène à régner sur l'ensemble de la Chine centrale dont la conquête est achevée en -221. Il prend alors l'appellation de *huangdi*, « empereur », et reste comme le fondateur de l'empire chinois sous le titre de ***Qin shi huangdi***. Son règne, essentiel, dure jusqu'en -210.

Le conseiller du souverain de Qin est un légiste, Li Si. Il développe l'administration de Qin et en fait un modèle de référence pour l'ensemble du monde chinois. Le territoire de la plaine centrale est alors divisé en 48 commanderies ; les poids et mesures (exactement les unités de poids et de longueur), la taille des essieux de charrette, l'écriture sont unifiés. Mais l'empereur fait confisquer les armes et abattre les murailles des cités qui avaient été en guerre contre lui. Il cherche à favoriser l'économie en développant les canaux d'irrigation et le réseau des routes. Surtout il met en chantier une Grande Muraille destinée à protéger l'empire des peuples barbares du Nord, alors les Xiongnu (les Huns) : le système des grandes murailles forme vite un ensemble continu, du Gansu méridional jusqu'au nord de la péninsule de Liaodong. Cent mille hommes sont envoyés combattre les Xiongnu, et des garnisons sont installées à l'ouest et au sud de la Chine actuelle, pour lutter contre les peuples autochtones qui pourraient menacer les frontières, jusqu'au Yunnan et au Tonkin.

La capitale des Qin est édifiée sur la rive gauche de la Wei, à Xianyang. À une cinquantaine de kilomètres de cette ville, l'empereur fait construire son tombeau sous le Mont Li. Ces travaux de grande ampleur sont assumés par ses sujets, au même titre que la défense de l'empire. Le surcroît de travail est tel que le peuple commence à gronder, encouragé dans cette voie par un certain nombre de lettrés. L'attitude des élites sociales inquiète l'empereur, qui prive de ses droits l'ancienne noblesse et décide de réduire les lettrés au silence : en -213, il fait exécuter 400 récalcitrants et détruire par le feu les ouvrages considérés comme nuisibles. Pratiquement tous les Classiques partent dans ce brasier, à l'exception de ceux que certains lettrés ont pu cacher. En revanche, l'empereur a décidé de conserver les ouvrages qu'il estime utiles au peuple, c'est-à-dire ceux qui traitent de médecine, de divination et d'agriculture.

Le premier empereur meurt en -210. Son plus jeune fils lui succède, mais dès l'année suivante il doit affronter un vaste soulèvement dirigé par un fonctionnaire, Liu Bang. En -202, Liu Bang a réussi à venir à bout du second empereur des Qin. Il se proclame empereur à son tour et fixe sa capitale à Chang An, l'actuelle Xian. La nouvelle dynastie devait s'illustrer sous le nom dynastique de **Han**.

La première résidence impériale : Chang An (Xian)

Aujourd'hui capitale du Shaanxi, la ville de Xian a vu la fondation de la Chine impériale. La mise en valeur du site est très ancienne, les terroirs de la vallée de la Wei ont été peuplés dès le néolithique tardif par des communautés de culture Yangshao. La fondation urbaine la plus ancienne est celle de la cité de Feng, sur la Fengshui (affluent de la Wei) par Wenwang des Zhou.

À partir du VIII^e siècle av. J.-C, la dynastie des Qin, vassale des Zhou, se distingue des autres « Royaumes combattants » et en -677 les Qin déplacent leur capitale à Fengxiang (200 km à l'ouest de l'actuelle Xian).

En -350 les Qin transfèrent leur capitale à Xianyang (30 km au nord-ouest de Xian). Le prince Zheng (-247 à -210) réussit à unifier tous les pays chinois et en -221 prend le titre de *Shi Huangdi*, « Premier Empereur souverain » et fonde la dynastie impériale des Qin.

La dynastie des Qin ne dure que 13 ans. En -210, à la mort du fondateur, éclatent des insurrections vite contrôlées par Xiang Yu (-232 à -202), représentant l'aristocratie de l'ancien royaume de Chu. Le 2^e Empereur, *Ershihuangdi*, est renversé par une révolution de palais (-207) puis le 3^e Empereur *Sanshi Huangdi* est déposé par Liu Bang qui évince Xiang Yu et se proclame **empereur des Han** sous le nom de Gaozu (-206 à -195). Il installe sa capitale à **Chang An** (Paix Eternelle) au sud de Xianyang et au cœur de la vallée de la Wei, « à l'intérieur des passes » (*Guanzhong*) car le bassin de la Wei est entouré de montagnes.

Sous les Han, Chang An se présente comme un carré presque parfait (6,5 km d'est en ouest, 7 km du nord au sud) protégé par un mur d'enceinte de 25 km, percé de douze portes. Elle connaît sa plus grande splendeur au temps de Wudi (-140 à -87) et Xuandi (-73 à -49). Les Han réhabilitent le confucianisme et créent une Grande École pour l'étude des Classiques et de la morale confucianistes. En -2 arrivent les premiers bouddhistes, envoyés par les Kushana.

La ville est prise lors de la révolte des Sourcils Rouges, en 25. Elle perd alors son rôle de capitale au profit de Luoyang. En 190-192 le général Dong Zhuo pille Chang An et massacre toute la population. Ensuite, des royaumes éphémères installent leur capitale dans cette ville diminuée : les Zhou postérieurs (304-329) puis les Xianbei, originaires de Mandchourie. La ville, dont la population s'est amoindrie, devient surtout un centre de diffusion du bouddhisme : le moine indo-scythe Zhu Fahu y traduit le sūtra du Lotus de la Bonne Loi, Dao'an y enseigne le Theravada, Kumārajīva (402-413) y dirige une équipe de traducteurs des sūtra mahayanistes. C'est le bouddhisme du Mahayana qui se répandra ensuite dans toute la Chine.

Chang An retrouve sa vocation impériale avec les Zhou du Nord (557-581) et les Sui (581-618). En 617 le général Li Yuan s'empare de la ville et installe sur le trône un enfant, Gongdiyou, afin de gouverner en son nom. Au bout d'un an il le fait déposer et **fonde la dynastie des Tang**, prenant lui-même le nom de règne de Gaozu (618-628). Chang An est alors remodelée : le carré est désormais de 8,5 km nord-sud sur 10 km est-ouest, et il est quadrillé par des avenues de 70 à 150 m de large qui délimitent 110 quartiers de forme rectangulaire. Ces 110 îlots étaient entourés de murs fermés la nuit, facilitant ainsi la surveillance de l'ensemble.

À l'intérieur du périmètre, le visiteur qui pénètre par l'avenue principale rencontrait successivement deux enceintes formant des « cités intérieures » : une Cité Administrative puis la Cité Impériale. Dans la Cité Administrative se tenaient les grands services de l'État Tang : Grand Conseil, Chancellerie impériale, ministères, Grand Secrétariat. La Cité Impériale préfigure celle de Pékin, avec ses palais, ses cours, ses salles de réception décorées, ses pavillons sur terrasses de marbre, plus des tours à étages multiples sur des terrasses également.

L'ensemble formé par la capitale, avec les cités impériale et administrative, représente entre 800 000 et un million d'habitants sous Xiuzong (712-756) au temps de la plus grande splendeur de la dynastie. Xiuzong institue l'Académie de la « Forêt des Pinceaux » (*Hanlin*) destinée à rester une référence sociale et littéraire jusqu'à la fin de l'empire, ainsi que l'Académie de Musique et de chorégraphie, ou « Jardin des Poiriers ». La ville compte aussi deux grands marchés, dont un destiné aux marchands étrangers, et de nombreux monastères bouddhiques, les plus connus étant la Grande et la Petite Pagode des Oies sauvages.

Cette ambiance brillante et fastueuse connaît des éclipses : par exemple, lorsque la femme-empereur Wu Zeitian (684-705) déplace la cour à Luoyang. Puis lors de la rébellion d'An Lushan : l'empereur doit alors prendre la fuite et assister à l'exécution de sa concubine Yang Guifei.

Chang An connaît sa dernière période de splendeur en tant que capitale sous Xianzong (805-820), et ne joue plus de rôle impérial après le massacre des eunuques en 903. La ville est toutefois remise sur le pied d'une grande métropole régionale sous Hongwu, fondateur des Ming (1368-1398) qui fait construire un nouveau mur d'enceinte percé cette fois de quatre portes avec 98 tours sur 12 km de périmètre.

La visite de Xian, aujourd'hui, peut commencer par cet mur d'enceinte, l'un des mieux conservés de Chine. Un fossé longe le mur, haut de 12 m. Les quatre portes étaient surmontées de casernements ; celle de l'Ouest abrite le Musée municipal.

Les collections les plus intéressantes sont celles du **Musée du Shaanxi**, à l'intérieur du Temple de Confucius qui a été construit sous les Song, sur l'emplacement de l'ancien temple impérial datant des Tang. Les bâtiments actuels datent pour l'essentiel des Qing.

- la Galerie des Bronzes possède une magnifique collection de bronzes antiques remontant : 1. aux Zhou, Qin et Han, avec un vase *ding* de 76 cm de hauteur et 56 cm de diamètre. Une inscription en 27 caractères indique à quel type de donation on a affaire ; un récipient à vin *zun* en forme de buffle ; un vase *hu* en bronze, avec dragon stylisé et inscription en 55 caractères. 2. aux Royaumes Combattants : avec un *zun* en forme de rhinocéros et un insigne en forme de tigre, les deux moitiés devant être réunies pour authentifier un ordre (utilisé des Royaumes Combattants aux Tang). 3. aux Han, avec un cheval de bronze, un brûle-parfum en bouton de lotus sur tige de bambou, des briques creuses aux dessins produits par estampage aux motifs de dragons verts (est), tigres blancs (ouest), oiseaux rouges (sud).

-la Galerie de sculptures expose 70 sculptures des Han et des Tang aux motifs champlévis, représentant le culte des défunts, des scènes de chasse ou de labour ; le tombeau du général Huo Qubing, mort sous Wudi des Han en combattant les Xiongnu (voir en particulier le « cheval écrasant un Xiongnu ») ; les six chevaux du tombeau de Taizong (626-649), une statue d'autruche et celle du rhinocéros du tombeau de Gaozu.

-la Forêt de Stèles correspond à une collection instituée au départ par Zhezong (1085-1100). Au total, 1300 stèles dans six salles ; la collection ne comporte que des stèles avec inscriptions des Classiques. Voir par exemple la Stèle du Classique de la Piété filiale, datant de Xuanzong (712-756) ; les stèles calligraphiées des Tang ; et la célèbre « stèle de Si-ngan Fou » qui atteste la présence du christianisme nestorien en Chine dès 631. Gravée en 781, cette stèle trilingue est traduite et publiée en 1623 par Li Zhizao, lettré baptisé par Matteo Ricci. Le Musée Guimet en possède une copie.

Le Musée des Tang et le Musée municipal, moins riches, comportent de belles sculptures bouddhiques pour le premier

et des objets remontant au néolithique pour le second. Le chantier de fouilles de **Banpo**, ouvert dans les années 1950, a dégagé les restes d'un village néolithique de la période de Yangshao. On peut y repérer les sites de maisons, et des vestiges révèlent la connaissance du tissage et de la poterie..

Les bâtiments essentiels, à l'intérieur de la ville de Xian, restent les deux temples bouddhiques : la **Petite Pagode des Oies sauvages** construite en 707-709 qui aurait vu le pèlerin Yijing (635-713) y traduire des textes. La pagode de brique a perdu lors d'un séisme deux de ses quinze étages d'origine. La **Grande Pagode des Oies sauvages** remonte à l'empereur Gaozong (649-683). Il l'a fait construire pour abriter les textes rapportés par le pèlerin Xuanzang (606-664) qui y a dirigé pendant dix-huit ans une équipe de traducteurs. Elle a été surélevée de cinq étages par Wu Zetian (684-705) mais a perdu ensuite trois de ces étages ajoutés. Les pavillons qui se trouvent à la base datent des Ming.

Mais le site essentiel, situé à une quarantaine de km de Xi'an, reste celui de l' **Armée de terre cuite de Qin Shihuangdi**. Le chantier de fouilles, mondialement connu, se trouve près du **tombeau** que l'on ne visite pas. Le gigantesque chantier, d'après les *Mémoires historiques* de Sima Qian, aurait mobilisé 700 000 ouvriers venus de toute la Chine, dès l'accession au trône du Premier Empereur en -246. Selon Sima Qian il aurait contenu des trésors et des objets rares, notamment une maquette de l'empire avec ses fleuves et la mer en mercure. C'est pour garder tout cela que des artisans auraient fabriqué des arbalètes à déclenchement automatique et que des soldats de terre cuite auraient été disposés tout autour. Sur l'ordre du successeur de Qin Shihuangdi, on emmura les concubines qui n'avaient pas eu d'enfants et les détenteurs des secrets du dispositif de sécurité. Le tombeau lui-même se présente comme un simple tertre de 43 m de haut.

Ce tumulus se trouvait à l'intérieur d'une enceinte carrée de 4 km de périmètre, et ouverte aux quatre points cardinaux. Une seconde enceinte rectangulaire, de 10 km cette fois, englobait la première. Cette deuxième enceinte possède une seule entrée, à l'est, du côté où se trouvent aujourd'hui les chantiers de fouilles qui ont dégagé l'armée de terre cuite. La symbolique de cette double enceinte correspond à la notion de Pays du Milieu gouverné par la vertu du souverain, héritée du Ciel (le tumulus est la montagne en communication avec le Ciel).

À 1,5 km à l'ouest du tumulus, des paysans qui creusaient un puits en 1974 découvrent une galerie peuplée de statues de terre cuite grandeur nature de guerriers et de chevaux. Les fouilles, entreprises dans trois fosses, permettent de mettre au jour une immense armée de 7000 fantassins et cavaliers faisant face à l'est, correspondant à ce que l'on peut lire dans Sima Qian.

La première fosse est protégée par un hall de 16000 m² ; elle comprend environ 6000 fantassins et des chars de combat. La seconde fosse, 6000 m², contient environ 1000 statues de guerriers, cavaliers et chars ; et une troisième fosse, environ 500 m², fouillée à partir de 1978, correspond à l'état-major de cette armée. Une quatrième fosse était vide, probablement en raison de la fin prématurée du fondateur puis de la dynastie des Qin.

Avant de visiter le chantier, on commence par le Musée (deux galeries de part et d'autre de la cour). Voir en particulier les deux quadriges de bronze à échelle réduite de moitié, exhumés à 17 m. à l'ouest du tombeau. Le premier est un char de combat avec un guerrier muni d'une arbalète ; le second un char de parade destiné à la famille impériale, composé de 3462 pièces. Des vitrines présentent des officiers avec leurs armures, un cavalier, un arbalétrier.

Enfin, à 29 km au nord de Xian, sur la Wei, **Xianyang** était la capitale du royaume de Qin à partir de -350. Le Musée municipal de cette ville industrielle comprend 2500 figurines de terre cuite, guerriers découverts dans une nécropole des Han, entre deux mausolées impériaux. Un peu plus loin, à 40 km de Xian, le **Maoling** est le mausolée de l'empereur Wudi des Han (-140 à -87). Près de ce mausolée formant un tumulus de 46 m se trouve le tombeau du général Huo Qubing, vainqueur des Xiongnu. Le tombeau avait été décoré de statues de pierre conservées au Musée du Shaanxi et faisant partie de la grande statuariaire chinoise : cheval piétinant un Xiongnu, coursier au galop, divers animaux. Au-delà de Xianyang, le **Zhaoling** est la plus vaste nécropole de Chine, avec 20 000 ha. Consacrée aux Tang, elle comprend entre autres le tombeau de Taizong (626-649) et 167 autres tombeaux. On visite la forêt de stèles et un musée de sculptures.

La Grande Muraille

Les premiers travaux concernant ce gigantesque ouvrage, l'un des plus célèbres du monde, ont commencé sous les Royaumes combattants, mais c'est le Premier Empereur qui a eu un plan d'ensemble. Conçue comme un rempart contre les peuples nomades de la steppe (Xiongnu, Kitan Mongols, Jürchen...) la Grande Muraille a été souvent abandonnée, puis restaurée ou prolongée. Mais elle était sans objet lorsque, précisément, les maîtres de la Chine sont originaires de la steppe : comme les Jin du Nord (1115-1234), les Yuan mongols (1276-1368) et les Qing mandchous (1644-1911). En fait, réutilisée au début des Ming, la Grande Muraille perd définitivement son rôle défensif à la fin de cette dynastie, en 1644.

Il serait sans doute plus exact de parler des « grandes murailles ». Dans l'Antiquité, le système de fortifications n'est pas utilisé seulement contre les « barbares du Nord » : les différents royaumes se protègent aussi les uns contre les autres. Au total, toutes les fortifications construites au nord du fleuve Jaune représentent près de 50 000 km. La Grande Muraille proprement dite, pour les Chinois le « Long Mur des Dix Mille Li » correspond à 3000 km à vol d'oiseau, de la Mer de Bohai au Xinjiang.

À partir de -220, Qin Shi Huangdi entreprend de construire une ligne de défense continue pour protéger l'empire des Xiongnu. C'est la Muraille la plus ancienne ; à partir de Shenyang dans la presqu'île de Liaoning (Mandchourie) à l'est, elle traverse la grande boucle du Fleuve jaune au niveau des Ordos puis redescend vers le Sud au-delà de Laozhou. Mais après les Qin (-206) le système est abandonné. Il est restauré sous Wudi des Han (-140 à -87) qui prolonge les fortifications jusqu'aux environs de Dunhuang, au Gansu. Sur place sont installées des colonies de paysans-soldats et transférés des prisonniers pour construire les murs. Après la fin de la dynastie des Han (+220) les travaux et même l'entretien sont abandonnés, jusqu'au VI^e siècle. Les Sui (581-618) ont alors un important programme de travaux, mais la Muraille est négligée sous les dynasties suivantes : les Tang, les Song, et bien évidemment les Yuan mongols. Elle est remise à l'honneur par les Ming, et une nouvelle Grande Muraille est érigée à partir des années 1470. Elle est entretenue jusqu'à la fin de la dynastie, en 1644, puis perd sa fonction.

La Grande Muraille des Ming part de Beidahe, sur la Mer de Bohai. Là, sur la porte fortifiée qui livre passage à la route de Mandchourie, figure l'inscription « Première Porte sous le Ciel ». La Muraille suit, vers l'ouest, la ligne des montagnes au nord de la plaine du Hebei. Peu avant Badaling, site des tombeaux des Ming, elle se divise en deux : le mur nord correspond à peu près à la limite de l'actuelle province du Shanxi et descend vers Lanzhou ; le mur sud s'infléchit en direction du sud-ouest puis rejoint le mur nord près de Datong. Près de Lanzhou, à Jiayuguan, figure l'inscription « Dernière Porte sous le ciel ». Puis aux abords de Dunhuang, à Yang Guan, des pans de murs correspondent à l'ancienne muraille des Han.

Effondrée par endroits, surtout dans la région des Ordos où elle est soumise à l'érosion des vents du nord, la muraille est dans l'ensemble très dégradée. Elle est normalement d'une hauteur de 7 à 8 m et d'une largeur de 5, 5 m au niveau du chemin de ronde. Tous les 120 m, des tours renforcent la muraille ; par endroits se voient également des tours de guet isolées, pour doubler la surveillance des environs. La hauteur des murs est souvent réduite à 4 m, avec des tours de 8 à 9 m ; parfois la muraille devient un simple talus.

Après 1949, la République Populaire de Chine a décidé de restaurer divers tronçons en fonction de l'intérêt historique de ce monument. Cette restauration est aujourd'hui très bien réalisée au niveau de deux sites proches de Pékin, dans un cadre montagneux magnifique, à **Badaling** (75 km au nord-ouest de Pékin) et **Mutianyu** (80 km au nord de la capitale).

B. Les Han

La période Han est divisée en deux grandes moitiés, dont chacune a duré environ deux siècles. La première est celle des **Han de l'ouest ou antérieurs** car la capitale Chang An se situe à l'ouest. Elle reste dans la continuité de la dynastie Qin, car elle triomphe des autonomies provinciales pour assurer le succès d'un pouvoir impérial centralisé. Les Han de l'ouest connaissent à la fois les règnes les plus brillants et une grande expansion territoriale. Mais ils connaissent aussi le déclin au cours du premier siècle avant Jésus-Christ, avant de disparaître lorsque Wang Mang fonde l'éphémère dynastie Xin. À celle-ci succède la dynastie des **Han de l'est ou Han postérieurs**, dont la capitale Luoyang a une situation plus orientale. Cette seconde dynastie est fondée par un descendant des premiers empereurs Han issu d'une branche mineure du lignage. Cette seconde période Han est très différente de la première : elle connaît un phénomène de décentralisation, les provinces ont tendance à évoluer vers l'autonomie, et à la cour les principaux dignitaires et eunuques prennent le pas sur des empereurs sans grand relief. Au cours des années 180 la dynastie finit par s'effondrer, et l'empire se divise.

Un État fortement structuré

Durant les trois ans suivant la mort de Qin Shi Huangdi en 210, de nombreuses révoltes éclatent, dont certaines sont d'origine populaire tandis que d'autres sont provoquées par des descendants de l'aristocratie des Royaumes Combattants supplantés par les Qin. En particulier émergent les figures de deux officiers, le général Xiang Yu et son subordonné Liu Bang. C'est ce dernier qui réussit à venir à bout de l'armée Qin, et à s'emparer de la capitale, Xian Yang. La rivalité entre Xiang Yu et Liu Bang apparaît alors clairement, et la guerre qui éclate entre eux se termine avec la victoire de Liu Bang à Gaixia (- 202). Liu Bang prend alors le titre impérial (*Huangdi*) et sera désigné après sa mort comme Han Gaozu (- 202 à -195).

Gaozu distribue des titres princiers ainsi que des territoires ou « royaumes » (*guo*) à ses compagnons. Pour le reste il conserve les institutions de Qin. Après Gaozu, son fils Huidi (- 195 à

-188), est un personnage plutôt falot qui laisse le pouvoir à sa mère l'impératrice Lü. Après sa mort, Lü devient la régente d'empereurs cloîtrés de -187 à -180. Puis Wendi, de -179 à -157, s'attelle à rabaisser le pouvoir des princes et met à leur place des membres du clan impérial. Mais son successeur Jingdi (-157 à -141) affronte en -154 une révolte de ces grands seigneurs : c'est la « révolte des sept princes », ceux de Wu, Chu, Zhao et quatre principautés du Shandong, qui a été organisée par Liu Pi, prince de Wu. La révolte est progressivement matée, et l'empereur reprend le contrôle de l'ensemble du territoire.

Le successeur de Jingdi, Wudi (-141 à -87) règne alors sur un empire pacifié. Il apparaît comme l'empereur à la fois le plus puissant et le plus autoritaire des Han de l'ouest. Ses mesures administratives contribuent à consolider et à centraliser l'empire ; elles sont complétées par l'expansion territoriale.

Au niveau des institutions, le lignage Liu d'où sont issus les empereurs de la dynastie Han apparaît depuis le triomphe du fondateur Liu Bang / Gaozu paré d'une aura de mérites qui sont censés se transmettre par voie héréditaire. Le principe de la transmission de père en fils passe toutefois par la désignation d'un héritier qui est normalement le fils de l'épouse principale de l'empereur précédent. Mais ce fils peut, dans certains cas, se voir préférer un autre fils. Les critères retenus sont d'ordre moral, et correspondent aux enseignements de Confucius.

Le nouvel empereur est intronisé en grande pompe au moment des cérémonies funéraires de son prédécesseur. Il reçoit alors le sceau impérial, qui représente son pouvoir d'administrateur et juge suprême de l'empire, dont il garantit la stabilité. Devenu un symbole vivant, il tient audience à la cour une fois par mois et participe alors à un banquet pendant lequel les dignitaires peuvent s'adresser à lui. Les autres occasions de ses apparitions en public correspondent aux fêtes à caractère religieux qui sont liées à sa fonction. En temps ordinaire l'empereur se tient dans ses appartements, la « cour intérieure » du palais, ou parfois dans une résidence secondaire proche de la capitale, le « palais d'été ».

Les plus proches conseillers du souverain sont les « Trois Ducs », *Sangong* ; avec les neuf ministres, ils forment l'administration centrale. Parmi les ministres, le « Petit Trésorier » est chargé des finances ; un autre ministre est responsable de l'administration du Palais ; les autres de la garde impériale, de la réception des ambassades, de la Justice, de l'Agriculture. Lorsqu'un empereur a une personnalité très effacée, les gens qui ont accès à la « cour intérieure », c'est-à-dire ses épouses, les eunuques et aussi les membres du clan impérial peuvent s'approprier le pouvoir. En pratique, la bureaucratie n'exerce jamais véritablement le gouvernement.

L'organisation à la fois militaire et administrative mise en place par Qin Shi Huangdi est d'inspiration légiste. Les Han héritent de cette organisation : Liu Bang décide de conserver les lois mises en vigueur par Qin, garde la division du territoire en commanderies et ajoute les « préfectures » (*xian*), précise le rôle et le nombre des fonctionnaires, désormais répartis en « civils » et « militaires » contrôlés par un corps spécial d'inspecteurs.

Au début du III^e siècle, l'empire est divisé en 54 commanderies. Un aspect féodal subsiste, et de manière importante : une quarantaine de ces territoires se présentent comme des fiefs que Liu Bang avait concédés à ses compagnons d'armes. Au fil du temps, les titulaires de ces premières commanderies gagnent de l'importance. L'empereur Gaozu en fait disparaître un certain nombre. Les survivants regroupent leurs forces et fomentent la rébellion écrasée par Jingdi. La consolidation du pouvoir impérial a lieu un peu plus tard, sous Wudi (-141 à -87).

En -106 l'ensemble du territoire est divisé en 13 puis 14 *zhou* que l'on traduit en français par « préfectures » et qui sont de tailles assez disparates. Les royaumes sont supprimés ensuite sous les Han postérieurs.

C'est véritablement un État des Han qui se met en place, dont le but initial est d'accroître le territoire utile. Le système utilisé pour cela est celui des colonies agricoles, destinées à augmenter les zones de défrichement, notamment dans les provinces arides du Nord et du Nord-Ouest. En -198

environ 100 000 familles paysannes sont déplacées de manière autoritaire de la vallée du Yangzi vers celle du fleuve Jaune. Les colonies militaires se multiplient, le plus grand nombre de créations étant atteint sous le règne de Wudi. L'empire des Han est centré sur les régions agricoles du Nord, autour de la rivière Wei et de Chang An, le Sud de la Chine étant alors moins peuplé. Le recensement effectué en 2 de notre ère fait apparaître une population de 59 millions d'habitants pour 7 millions de km².

L'organisation étatique repose sur un certain nombre de nouveautés : service militaire ; taxe personnelle versée en argent ; corvées ; institution de recensements. Les sujets de l'empire peuvent désormais être classés sur une échelle de 24 degrés, avec des grades et la possibilité de promotions. En ce qui concerne la paysannerie, le pouvoir impérial fait en sorte de développer les aspects hiérarchiques de la société rurale : élection de chefs de village choisis parmi les notables, étroite subordination des plus jeunes aux plus âgés. À Yinwan, à l'est du Jiangsu, ont été mises au jour des lamelles de bambou portant des inscriptions qui nous permettent de connaître le fonctionnement d'une commanderie, celle de Donghai. Datées des années 16 à 11 avant Jésus-Christ, ces lamelles évoquent la vie économique de cette province des Han qui comprenait 1, 4 million d'habitants administrés par 2200 fonctionnaires.

Les finances et l'économie sont connues par les registres de recensement, que devaient tenir les fonctionnaires : l'évaluation de la population de l'empire a lieu en +2 et + 140. Elle donne accès à de nombreux renseignements permettant d'ajuster l'impôt foncier, versé en nature ; les taxes sur les échanges ; les corvées. Dès -119 l'État reçoit le monopole sur l'extraction et la production du sel et du fer, qui persiste ensuite jusqu'à la fin de la dynastie. C'est à propos de ce monopole qu'a lieu la célèbre « dispute sur le sel et le fer » en -81, devant le jeune empereur Zhao successeur de Wudi. Cette dispute, qui est à l'origine d'un texte, le *Yantie lun*, dans lequel le lecteur voit s'affronter les théories légistes et confucianistes, nous révèle ce que sont les conceptions politiques du temps.

L'époque des Han a été celle des grands travaux. Il s'agit essentiellement de porter l'effort sur les communications et la défense : construction de routes, et entre autres celle qui relie la capitale à la cité de Chengdu, au Sichuan ; creusement de canaux, notamment le canal de la Wei au Fleuve jaune ; les digues du Fleuve jaune sont rehaussées et réparées ; un rempart protège Chang An ; les Grandes Murailles sont prolongées vers l'ouest, en direction du Gansu, et vers l'est en direction de la Mandchourie.

Le développement du corps des fonctionnaires est connu grâce au *Code des Han*, une sorte de traité juridique. Ce traité nous indique que l'empire compte 130 285 fonctionnaires en l'année -5, dont 30 000 se trouvent dans la capitale. Tous ces fonctionnaires ont une formation de type confucianiste, reposant sur des études encadrées par l'État. Le système de recrutement s'est affiné peu à peu : sous l'empereur Wudi, les critères de sélection semblent avoir été essentiellement moraux, avec une grande attention portée à la piété filiale. Une Académie impériale est créée, mais le recrutement a lieu surtout à partir de recommandations, concernant 2 à 300 personnes tous les ans. Le principe des examens est développé sous les Han postérieurs. Mais on n'en est pas encore à la méritocratie : les fils des hauts dignitaires conservent un droit héréditaire à intégrer l'administration. L'évolution de la carrière se fait toutefois à partir des rapports des supérieurs hiérarchiques.

Une autre source nous donne des renseignements sur la justice et son application au temps des Han. Il s'agit d'une série de documents à caractère juridique qui ont été découverts lors de la fouille d'une tombe au Hubei au cours des années 1983-1984. Datés de -186, ces documents décrivent les peines appliquées en cas de meurtre, vol, rejet de l'autorité impériale, mais aussi magie noire, corruption, non-respect des lieux sacrés. Les exécutions capitales avaient lieu sur les places de marchés.

La première époque de l'expansion chinoise

Les peuples de la steppe constituent l'ennemi essentiel des premières formes d'État chinois. À l'époque des Han, il s'agit surtout des Xiongnu (Huns Hephtalites?) qui se regroupent en une confédération au cours des IIe et Ier siècles avant notre ère.

Nous possédons le témoignage d'un voyageur, Zhang Qian : retenu prisonnier chez les Xiongnu, il réussit à s'évader et visite les différents pays d'Asie centrale. Il constate l'importance du commerce chinois dans ces régions, notamment en ce qui concerne les soieries. Les rapports de Zhang Qian contribuent à persuader l'empire de conserver de bonnes relations avec l'Asie centrale, tout en éliminant le danger que présentent les Xiongnu. L'offensive contre ces derniers a lieu sous Wudi, entre -127 et -119. Les Xiongnu sont battus et la frontière nord sécurisée sous Wudi, après -108. C'est l'époque des Han qui voit l'ouverture de la Route de la Soie.

La partie méridionale de la Mandchourie devient alors l'objectif prioritaire : à la fin du IIe siècle, des colonies militaires y sont installées. Puis la Corée est conquise entre -109 et -106, à l'exception de la partie sud-est. Peu après cette date, quatre commanderies sont mises en place en Corée ; l'empire contrôle alors un espace qui va de la Corée au Tonkin.

En ce qui concerne les frontières nord, les Grandes Murailles n'ont jamais constitué une limite bien nette entre les zones d'élevage itinérant et les terroirs agricoles : les genres de vie « se mêlent et se combinent » (J. Gernet) dans un vaste espace situé de part et d'autre des Murailles. Des terres arides sont mises en culture, parfois même par des tribus nomades qui adoptent le mode de vie sédentaire des Chinois. Nous connaissons un peu la colonisation militaire de ces régions grâce à des écrits sur lattes de bambou trouvés à Dunhuang, dans le Gansu, et à Juyan en Mongolie. Des lignes de fortins, communiquant par signaux de fumée, feux de nuit et fanions avaient été installées pour protéger les colonies agricoles. Mais ces dispositifs supposaient d'importants contingents d'hommes : tous les sujets de l'empereur valides étaient enrôlés à 30 ans pour un service armé de deux ans.

L'expansion chinoise a lieu également au sud du Yangzi. Les fouilles archéologiques nous permettent de mieux connaître les événements. En 1956, les vestiges exhumés à Shizhaishan, près de Kunming (Yunnan) révèlent l'existence d'un royaume de Dian installé entre la Birmanie et la haute vallée du Yangzi. Ce royaume est détruit en -109 par les Han, qui occupent le site. En 1924, les fouilles mettent à jour le site de Đông-son, à 150 km au sud de Hanoi. Le Vietnam actuel, dont la population descendrait des Thai et des Môn-Khmers, exportait vers la Chine des produits de luxe tels que les perles, l'ivoire, les écailles de tortue, les cornes de rhinocéros. Dès l'époque de Qin Shi Huangdi, les régions de Canton et Hanoi avaient vu s'établir des garnisons chinoises. Le *Namyuego* correspond alors au Vietnam, dont la population révoltée est réprimée par le Chinois Ma Yuan en 43 de notre ère. En 111 des commanderies chinoises sont établies sur ce territoire. Plus au nord, les actuelles régions du Fujian et du Zhejiang formaient aussi des États indépendants, peu à peu incorporés à l'ensemble impérial.

L'installation des Han au Guangdong et au Tonkin correspond au développement de l'influence chinoise en Asie du Sud-Est. Les haches de bronze exhumées au Cambodge, par exemple, reproduisent les haches chinoises. Des fragments de poterie chinoise ont été retrouvés à Bornéo, Java ou Sumatra. Au premier siècle avant notre ère, l'itinéraire des routes maritimes en direction de l'océan Indien figure dans l'*Histoire des Han*. Mais l'essor maritime de la Chine du Sud se produit plus tard, au IIIe siècle. La Chine importe certains produits d'Asie du Sud-Est, essentiellement des produits de luxe comme les pierres précieuses ou semi-précieuses, mais aussi les esclaves.

L'ancien royaume cambodgien du Funan, dans le delta du Mékong, apparaît comme une des plaques tournantes du commerce. Les fouilles ont permis la découverte de monnaies romaines, à l'effigie d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle. On sait qu'en Chine l'expression de « Grands Qin » désigne alors la partie orientale de l'empire romain. Au Ier siècle de notre ère arrive à Chang An une ambassade indienne, et en 166 une autre, composée de marchands romains qui auraient fait escale sur les côtes vietnamiennes. Deux autres ambassades romaines sont signalées au cours du IIIe siècle.

La pensée, l'art et la littérature au temps des Han

Avant tout, l'époque des Han a vu le développement d'un type de réflexion centré sur l'interprétation des présages. Ce système est connu sous le nom de théorie des Cinq Éléments, ou de la nature. Pour le décrypter, des devins se spécialisaient dans l'interprétation des 64 hexagrammes et 8 trigrammes que l'on peut assembler à partir des fragments de tiges d'achillée brisées.

Ces théories ésotériques remontent à l'époque des Royaumes Combattants. Zou Yan de Qi (-305 à -240) avait étendu ces procédés à tous les domaines de la connaissance et même de la vie en général. L'idée centrale étant que les Cinq Éléments se combinent et se succèdent, le nouveau succédant à l'ancien, suivant un cycle terre-bois-métal-feu-eau. Ces idées, consignées dans le *Yueling*, sont ensuite insérées dans le *Chunqiu*. Conseiller des princes de Qin, Lü Buwei établit le rituel des Qin en fonction de ces théories : le principe retenu, c'est que la victoire de Qin sur Zhou correspond à celle de l'Eau sur le Feu. Les institutions de Qin sont établies en fonction de l'Eau : couleur noire des drapeaux, sévérité des lois, recours au chiffre 6.

Par la suite, et même après la fin de la dynastie de Qin, le Premier Empereur d'un État conçu comme universel est vénéré comme le héros qui a contribué à créer le monde civilisé en imposant un nouveau système d'écriture, des lois, des poids et mesures unifiés, une hiérarchie de dignités. L'empereur est désormais perçu comme le responsable d'un ordre à la fois social et cosmique.

La dynastie des Han encourage les études classiques et en particulier le confucianisme, favorable à un État bien structuré. En -136 est créé un corps de lettrés spécialistes des Classiques, au nombre de 200 sous l'empereur Xuandi (-37 à -7). Ils acquièrent beaucoup d'influence à la cour. Ils contribuent à développer les idées de Confucius, et notamment la piété filiale, la soumission des plus jeunes envers les plus âgés, qui deviennent des vertus essentielles. À la campagne ces notions rejoignent le culte du dieu du Sol, encouragé dans la mesure où il contribue à fixer les hiérarchies villageoises.

Toutefois, par rapport à ce confucianisme officiel, le courant taoïste reste vivace et se concentre sur les pratiques censées permettre l'accès à l'immortalité, ou du moins à une vie plus longue : alchimie, procédés respiratoires et sexuels, gymnastique. Le taoïsme verse de plus en plus dans l'ésotérisme. Les magiciens-ascètes (*daoshi*) n'en ont pas moins les faveurs de certains empereurs des Han, comme Huidi (-195 à -157). Ce courant spirituel influence aussi le peuple des campagnes et inspire des mouvements de révolte, comme ceux que déclenchent les sectes des « Turbans jaunes » ou des « Cinq boisseaux de riz » à la fin du IIe siècle de notre ère. L'état d'harmonie sociale alors recherché par le taoïsme est déjà celui de la Grande Paix (*Taiping*).

De toutes façons, la théorie des Cinq Éléments imprègne alors l'ensemble de la pensée chinoise, et le confucianisme même se trouve pénétré par les notions de *yin* et de *yang*. Dong Shongshu (-175 à -105) explique les *Annales de Lu* (*Chunqiu*) en utilisant ces théories. D'une manière générale, on pense que les Classiques contiennent une sorte de science secrète qui ne peut être révélée qu'à la lumière de la théorie des Cinq Éléments. Sous les premiers Han se multiplient donc les commentaires ésotériques des Classiques, dont le texte extrêmement concis et parfois obscur se prête bien à ce type d'exégèse.

Commentaires ésotériques, présages utilisés à des fins politiques, prophéties de toutes sortes se multiplient. Cette activité intellectuelle a des retombées, directes ou indirectes, sur le développement des sciences et des techniques. Au IIe siècle de notre ère est mis au point le premier sismographe, dans le but d'enregistrer les tremblements de terre qui correspondent à un dérèglement de l'ordre naturel des choses. En même temps sont inventés divers instruments astronomiques, comme l'armille équatoriale ou la sphère armillaire (+124).

À une date qui reste indéterminée (variant entre le IIe siècle av. J.-C. Et le Ier siècle après), des copies des classiques, dans une version différente de celles qui étaient alors en usage, sont retrouvées dans un mur de la maison de Confucius. Une opposition se développe alors entre les lettrés partisans de ces textes découverts en caractères anciens (*guwen*) et ceux qui restent fidèles aux textes écrits en *jinwen*, les caractères de l'époque. La querelle recouvre l'antagonisme entre les tenants du rationalisme et ceux qui continuent à interpréter Confucius de manière ésotérique. En fin

de compte, le triomphe des lettrés favorables au *guwen* entraîne la quasi disparition de la littérature ésotérique de l'époque des Han. Et par ailleurs, le déchiffrement des textes en écriture ancienne provoque un intérêt pour l'épigraphie ainsi que pour les questions linguistiques : le premier dictionnaire chinois, le *Shuowen jiezi* de Xu Shen, qui contient 9353 caractères et 540 clefs, paraît aux environs de l'année 100 de notre ère. Une certaine forme de rationalisme caractérise la période correspondant à la fin des premiers Han. Wang Chong (27-97) critique dans son *Lunheng* les superstitions de son époque, s'intéresse aux sciences « naturelles » et pose les bases d'un matérialisme philosophique, incluant l'idée que l'esprit ne peut survivre après la disparition du corps.

Les études classiques connaissent leur période de splendeur au temps des seconds Han. Cai Yong (133-192) établit le texte des Six Classiques (*Yi, Shi, Shu, Chunqiu, Li, Yue*) qui sont ensuite gravés sur des stèles, à Chang An, en 175. Mais les années favorables à cet épanouissement du confucianisme ne durent pas très longtemps, et dès la fin des Han le temps de la crise sociale correspond à un regain d'intérêt pour les idées du taoïsme et celles du légisme. Wang Fu, dans ses *Propos d'un ermite*, refuse de s'engager dans une société qu'il estime corrompue.

Un historien a marqué cette époque : il s'agit de Sima Qian (-135 ? à -93?) qui poursuit le travail d'annaliste de son père Sima Tan. Tous deux reprennent le cadre chronologique des annales de royaumes, où le scribe notait les années, mois et jours de règne. Tous les événements sont repris et datés depuis -841, et les actes officiels sont reproduits. Ce cadre très détaillé permet à Sima Qian de présenter un tableau de l'histoire chinoise depuis ses origines dans ses *Mémoires historiques (Shiji)*. Cet ouvrage est devenu ensuite le modèle des histoires dynastiques officielles jusqu'au seuil du XXe siècle, c'est-à-dire pendant toute la durée de la Chine impériale. Il inspire directement toutes les histoires dynastiques, à commencer par celle de Ban Gu, *l'Histoire des Han*.

Même au niveau du style, la prose des Han reste considérée comme « classique » par les écrivains chinois qui tenteront de l'imiter au temps des Ming et des Qing. La littérature des Han est d'ailleurs, en grande partie, une littérature de cour. Depuis les Royaumes combattants, les cours princières, relayées ensuite par la cour impériale, sont au cœur de l'activité artistique, littéraire et intellectuelle en général. Mais la mode est d'abord au divertissement : un poème de type précieux, le *fu*, se caractérise par la recherche stylistique, mais ne s'en tient pas là. Il décrit la vie des courtisans, l'ambiance des palais, la chasse et les tournois. Les lettrés les plus célèbres se sont essayés à l'art du *fu*, comme Jia Yi (-200 à -168) ou l'historien Ban Gu (32-92), auteur du *Fu des deux capitales*.

La musique et les chants populaires sont collectés à partir de -120 par un « Bureau de la Musique » (*yuefu*). À l'époque de l'empereur Wudi, pénètrent en Chine à la faveur de l'expansion des airs et des thèmes venus d'Asie du Sud-Est ou d'Asie centrale. Les lettrés confucianistes, par principes hostiles à toute forme de nouveauté surtout étrangère, obtiennent la suppression de ce Bureau. Malgré tout, le poème antique aux vers de cinq caractères reste lié à l'histoire du Bureau de la Musique et aux recherches qu'il a pu susciter. À partir du 1er siècle de notre ère, ce type de poésie emprunte ses thèmes aux chansons populaires avant d'aboutir au « poème régulier » qui se trouve fixé au VIIe siècle, sous la dynastie des Tang. En ce sens, les *Dix-neuf poèmes anciens* marquent le début de la poésie chinoise classique.

En ce qui concerne les arts plastiques, il est possible aussi de retrouver l'influence des traditions populaires dans les peintures murales, ainsi que dans les personnages sculptés ou les figurines funéraires.

III. LA CHINE MEDIEVALE

À partir de la fin des Han commence en Chine une période qui peut s'apparenter à notre Moyen Âge. Sur le plan religieux, le bouddhisme est à l'origine d'une grande ferveur religieuse ; sur le plan politique, l'empire édifié depuis peu se trouve démembré. Il faut attendre le milieu du Ve

siècle pour assister à un certain renouveau de l'État dans les régions septentrionales.

A. les Trois Royaumes et les Cinq Dynasties

Le début de la période médiévale est marqué par le développement de royaumes centrés sur une région, et dont la durée de vie est assez courte. Le schéma général de ces royaumes éphémères qui apparaissent et disparaissent entre les III^e et VI^e siècles, période très complexe de l'histoire chinoise, est le suivant :

220 à 265 : « Trois Royaumes », <i>san guo</i>
Wei à Luoyang
Shu et Han à Chengdu
Wu à Nankin
265 à 316 : Jin occidentaux à Luoyang
317 à 589 : « Dynasties du Nord et du Sud », <i>Nan Bei chao</i>
16 Royaumes des 5 Barbares
Wei du Nord à Luoyang
Cheng et Han à Chengdu
Six Dynasties

La situation se présente de manière très différente entre le Nord et le Sud de la Chine. Les régions septentrionales sont traditionnellement des régions d'élevage qui voient se sédentariser, et en même temps se siniser, une partie des nomades originaires de la steppe. Les traditions étatiques poussent les différents royaumes à la centralisation et à l'expansion militaire. Dans les régions centrales et méridionales, la civilisation chinoise ne concerne guère que le bassin du Yangzi. Au sud et à l'ouest du fleuve, l'essentiel du peuplement est formé d'ethnies d'origine tibéto-birmane ou thaï, avec diverses exceptions, comme celle des Miao. La sinisation progresse lentement chez ces peuples aborigènes, favorisée par des principautés indépendantes dont le pouvoir central reste assez faible. Les grandes familles jouent là un rôle essentiel, surtout dans la région de Nankin et dans la plaine de Chengdu, au Sichuan.

Les Trois Royaumes

De 190 à 317, le nord de la Chine assiste à la mise en place et à l'épanouissement de plusieurs dynasties, la première et la plus importante étant celle des Cao, d'où naît l'État de Wei. À partir de 190, **Cao Cao** contrôle l'ensemble de la vallée de la Wei et de la plaine centrale. Le « royaume de Wei » est en place à partir de 210, mais son existence officielle va de 220 à 265. Son expansion sur l'ensemble de la Chine du Nord est toutefois interrompue en 208, à la bataille de la Falaise Rouge. Les pays chinois se divisent alors en trois royaumes, ceux de Wei sous la dynastie des Cao, des Han du Sichuan et des Wu installés à Nankin.

Cao Cao impose une dictature de type militaire qui est à l'origine de nombreuses colonies agricoles. Il gouverne en fonction des théories « légistes », imposant une rude législation pénale

avec le *Nouveau Code des Wei* et renforçant l'appareil étatique pour effectuer de grands travaux portant sur la défense mais aussi le drainage et l'irrigation. L'armée joue dans le royaume de Wei un rôle essentiel : de nombreux soldats, originaires des steppes, adoptent progressivement le mode de vie chinois mais transmettent aussi un certain nombre de techniques, concernant le tir à l'arc ou le dressage des chevaux. La sinisation, en revanche, se manifeste à travers l'instauration de nouvelles hiérarchies, comme le classement des fonctionnaires en neuf grades.

Plus au sud, les Shu et les Han, centrés sur le Sichuan, ainsi que les Wu de la basse vallée du Yangzi forment deux royaumes éphémères qui sont connus essentiellement à travers la geste de grandes familles aristocratiques, comme celle des Sima. Ces royaumes n'ont duré que tant qu'ils ont privilégié les nombreux mercenaires employés à leur service. La révolte de ces mercenaires, en 265, est à l'origine d'une période d'insécurité et de famines provoquant l'émigration vers le Nord. Toutefois, ces royaumes centrés sur le Yangzi ont vu se développer de nouvelles habitudes administratives, fondées sur l'usage de registres généalogiques. Les provinces du Yangzi ainsi que les provinces maritimes situées au sud du fleuve ont alors une économie en plein développement.

Les Seize Royaumes des Cinq Barbares

Au IV^e siècle de notre ère, et après une série de révoltes provoquées par les mercenaires, la Chine du Nord se morcelle entre les oasis d'Asie centrale et la partie sud de la Mandchourie. Les petits royaumes qui se mettent là en place, dans des conditions souvent mal connues, appartiennent à cinq ethnies « barbares » pour les historiens chinois traditionnels ; en fait, les familles régnantes sont généralement d'origine turco-mongole ou tibétaine. Elles mettent en place seize royaumes, qui tous reprennent des noms de l'époque des Royaumes combattants. Chang An et la vallée de la Wei continuent à jouer un rôle central.

Les tribus d'origine tabgatche ont joué là le rôle principal. Après avoir imposé leur domination sur toutes les régions situées entre la boucle du fleuve Jaune et le nord de Pékin, ces peuples d'origine turque prennent le vieux nom chinois de Wei et restent connus sous le nom de **Wei du Nord**. Eux aussi pratiquent une politique de type « légiste », aggravée par la rudesse des mœurs guerrières de la steppe ; de fait, ils imposent un encadrement de type militaire à la population, déportant des milliers de personnes pour peupler les environs de leur capitale, Datong, au nord du Shanxi, jusqu'en 494 où ils abandonnent Datong pour Luoyang.

Les princes de Wei imposent la sinisation à des peuples qui sont encore semi-nomades, alors que Luoyang devient un grand centre de diffusion du bouddhisme ; construits à cette époque, les immenses remparts de la ville mesurent 10 km de l'est à l'ouest et 7,5 km du nord au sud. Mais ce temps de splendeur est bref : en 528, alors que l'impératrice régente avait fait assassiner l'empereur, la révolte des armées met fin à cette principauté des Wei du Nord.

Cette époque intermédiaire de la civilisation chinoise constitue presque, pour la Chine, une période de métissage. Les peuples de la steppe, turco-mongols, tounghouses, tabgatches, se mélangent au peuple chinois tandis que les cultures s'interpénètrent. Au cours du Ve siècle, la Chine reçoit les procédés d'attelage et d'art équestre : bricole de poitrail, selle, étrier ; mais aussi des éléments vestimentaires comme le pantalon. L'orgue à bouche est originaire d'Asie du Sud-Est, autre partie du monde avec laquelle les Chinois entrent en contact.

Un certain nombre de relations nous renseignent sur les voyages chinois vers le sud de l'Asie orientale : celle de Chang Qu, *Mémoires sur le royaume de Huayang*, de 347, qui décrit les régions correspondant au Guizhou et au Yunnan ; celle de Zhu Ying, *Mémoire sur les curiosités du Funan* [Cambodge] ; ou celle de Kang Tai, *Coutumes du Funan*. Ces voyageurs sont généralement partis de la région de Nankin. Au nord de la Chine, Chang An reçoit plusieurs ambassades de Perse sassanide ou de divers États d'Asie centrale

B. Le développement d'une nouvelle religion : le bouddhisme

La période de quatre siècles qui va de la fin des Han à la formation de l'empire des Sui et des Tang a été très féconde sur les plans intellectuels et spirituels. La Chine avait beaucoup perdu à ce point de vue à la fin des Han. En 190, les archives de cette dynastie sont détruites quand est prise Luoyang. À partir du III^e siècle, la mode est aux spéculations liées au taoïsme : on multiplie les commentaires sur le *Zhuangzi*, le *Daodejing*, la notion de *wu wei* (« non-agir »). Ces textes sybillins sont à l'origine d'un courant de pensée ésotérique, l'École des Mystères, qui influence la plupart des lettrés de l'époque. Souvent poètes et artistes, ces lettrés découvrent la peinture de paysage à une époque où nul ne la pratique ailleurs dans le monde. Un groupe de lettrés à tendances taoïstes, les « sept sages de la forêt de bambou », fournira des thèmes de représentations picturales à des générations de peintres chinois. Ce groupe de lettrés a vécu au cours du III^e siècle, le plus connu d'entre eux restant Xi Kang (223-262). À la même époque se multiplient les arts de cour, comme les « sentences parallèles », vers de quatre à six caractères qui peuvent rimer entièrement, et que l'on retrouve en honneur chez les lettrés jusque sous les Ming et les Qing.

Or, à partir du IV^e siècle, cette ambiance un peu mondaine de spéculation gratuite et de poésie pure cède la place à la ferveur religieuse, en l'occurrence celle du bouddhisme.

La première mention d'une communauté bouddhique en Chine concerne la ville de Pangcheng, au nord du Jiangsu. Elle date des Han (+65). L'essor véritable de la nouvelle religion coïncide avec le règne de l'empereur Wu des Liang (502-549).

Le bouddhisme, religion qui comptabilise les mérites, a eu très tôt beaucoup de succès dans les communautés de marchands. Indifférent au système des castes, le bouddhisme quitte le monde indien pour l'Asie orientale. Avant de toucher la Chine, il emprunte deux grandes routes commerciales : celle des oasis d'Asie centrale, du bassin de l'Amu Darya au Gansu ; et les routes maritimes méridionales, qui relient l'Inde et Ceylan à l'Asie du Sud-Est et à la Chine. La première de ces routes commerciales est suivie par des religieux bouddhistes dès le I^{er} siècle de notre ère, la seconde aux environs du III^e siècle.

Depuis l'époque du fondateur, les conditions ont évolué. Une hagiographie s'est développée, incluant le cycle des vies antérieures du Buddha (les *jātaka*), mais aussi le culte de ses reliques et la vénération des *arhats*, les « saints ». Parmi ces saints, les « êtres d'éveil » ou *Bodhisattvas* retardent volontairement leur entrée en nirvâna par compassion pour les humains prisonniers du cycle des réincarnations et qu'ils essaient de délivrer. Tout ceci est à l'origine d'une nouvelle forme de bouddhisme, le *Mahâyâna*, « grand moyen de progression » opposé au *Theravada* plus près des textes originels, ceux du canon bouddhique pâli.

Certains facteurs politiques ont joué un rôle important dans cette expansion. Les historiens retiennent en particulier la mise en place de l'empire des Kushânes (50-250), éminemment favorable à cette nouvelle religion et dont les émissaires diffusent l'image d'un Buddha représenté sous forme humaine, et d'inspiration hellénistique. À la même époque le tumulus-reliquaire (*stûpa*) acquiert diverses formes, et l'habitude de creuser dans le roc des cellules de méditation monastique ainsi que des sculptures bouddhiques, sur le modèle de Bamiyan, se développe.

Les grottes creusées dans le roc étaient déjà connues en Iran et au nord-ouest de l'Inde. Ce type de sanctuaire rupestre a gagné l'Asie centrale puis la Chine du Nord dès le IV^e siècle. Il faut citer les grottes des Mille Buddhas (*Qianfodong*) à Dunhuang, réalisées à partir de 366 ; celles de Yungang, à l'est de Datong, qui présentent des statues de 40 à 50 m. de hauteur, aux Ve-VI^e siècles ; celles de Longmen au sud de Luoyang, aux VI^e-VII^e siècles ; celles de Majishan près de Tianshui au Gansu. En même temps se développe la peinture religieuse. À Dunhuang, mais aussi à Turfân et à Chang An des fresques représentent les enfers bouddhiques, diverses divinités, les vies antérieures du Buddha. Le goût des tissus précieux et des enduits à l'or caractérise aussi cette forme d'art. L'originalité du bouddhisme s'exprime surtout à travers l'architecture : le *stûpa* (en chinois *ta*) est un tumulus qui prend à l'origine la forme d'un bol à aumônes renversé. Il se développe en Chine pour

devenir la tour à étages, seul édifice en hauteur de l'architecture chinoise. C'est la « pagode » des Occidentaux, mot qui dérive sans doute de *bhagavam* désignant le Bienheureux et modifié par la langue portugaise. Apparues dès les IIe-IIIe siècles, ces constructions sont en bois au départ, puis en brique et parfois même en fer, de forme octogonale ou même décagonale. La tour de Luoyang, qui mesurait 120 m, a disparu ; les deux grandes pagodes de Xian sont du VIIe siècle.

Dès la fin des Han des moines essaient de traduire les textes en chinois. La première de ces traductions remonterait à +100. En 148 un moine d'origine parthe, An Shigao, est installé à Chang An. Puis le moine Huiyuan fonde le monastère Donglin vers 380. Il en fait le plus important centre bouddhiste du bassin du Yangzi, et développe là les techniques de concentration, invoquant le Buddha Amitabha qui permet de renaître dans le Paradis occidental, la « Terre pure ». Le bouddhisme amidiste se présente comme une religion de salut universel.

Un autre religieux, Kumârajiva, issu d'une famille aristocratique d'Asie centrale, introduit à Chang An les pratiques du yoga, liées à celles de la méditation (sanskrit *dhyâna*, chinois *chan*, japonais *zen*). Il dirige également une équipe de traducteurs. Le Ve siècle voit se multiplier les grottes et les sculptures bouddhiques, notamment à Yungang. Luoyang devient alors le premier centre de diffusion du bouddhisme de toute l'Asie. Le VIe siècle est généralement considéré comme une époque de ferveur bouddhique intense ; il est en tous cas marqué par le règne de Wu des Liang, « empereur bodhisattva ».

L'époque de la traduction des textes d'origine indienne (sanskrit et langues dérivées : prâkrit et pâli) en chinois est indissociable de celle des grands pèlerinages. Des moines itinérants partent chercher les textes vers l'Asie centrale et l'Inde, reviennent les traduire en Chine. Ce schéma général est illustré par quelques grandes figures : Dharmaraksha (Zhu Fahu) part de Chang An et parcourt les oasis d'Asie centrale ; Dao An rédige au IVe siècle les *Mémoires sur les contrées occidentales* (*Xiyuzhi*) ; Faxian part de Chang An en 399 et visite Kashgar, le Cachemire, les vallées de l'Indus et du Gange, Ceylan, Sumatra, et revient en 412 à Canton. Il y traduit des textes bouddhiques et rédige le *Mémoire sur les royaumes bouddhiques* (*Foguoji*).

Les traductions essentielles s'échelonnent de la fin du IIe siècle au XIe siècle, pendant toute la période médiévale. Les textes traduits en chinois sont les *sûtras*, sermons attribués au Buddha, mais aussi des commentaires et des manuels de discipline. Au Ve siècle, Kumârajiva forme un collège de traducteurs. En 730, le nombre de traductions et d'ouvrages bouddhiques est tel que le moine Zhi Sheng peut en faire un catalogue bibliographique. Certains problèmes de traduction se révèlent extrêmement compliqués, par exemple pour rendre les *mantras*, formules magiques du bouddhisme ésotérique. Mais tout cela développe en Chine l'intérêt pour les études de phonétique.

Enfin, au VIIe et au VIIIe siècle, la Chine reçoit à travers le bouddhisme l'apport des sciences indiennes, les spéculations mathématiques et de manière plus pratique un certain nombre d'institutions en rapport avec les finances : les prêts sur gages, les ventes aux enchères, la loterie.

Par rapport à ces progrès, l'Église bouddhiste se trouve pourvue d'importants privilèges. Ses religieux ne sont pas soumis au fisc, ni au droit pénal, et les biens des monastères demeurent inaliénables. Ces prérogatives par rapport à l'État devaient inévitablement heurter le confucianisme, et la nouvelle religion doit affronter les « quatre persécutions » que déclenchent les fonctionnaires entre le Ve et le Xe siècle. On reprochait au bouddhisme à la fois son caractère étranger et l'oisiveté dans laquelle vivaient les religieux, inutiles à la société et indifférents à la notion de Bien public. Le peu de considération à l'égard des religieux bouddhistes se retrouve encore sous les Ming : Matteo Ricci et ses confrères le relèvent au début du XVIIe siècle.

L'apogée du bouddhisme en Chine correspond aux années qui vont du VIIe au milieu du Xe siècle, c'est-à-dire l'époque des Sui et des Tang. Les monastères deviennent les centres de la culture à la fois religieuse et laïque, et appartiennent le plus souvent à une « secte », ou plutôt une tendance du bouddhisme. Ainsi le bouddhisme de la « Terre Pure » correspond surtout à une dévotion mystique au Buddha Amitâbha, Buddha « de lumière infinie ». Le *chan* est plus connu sous son

nom japonais de *zen*. Cette tendance se développe au cours du VIII^e siècle, à partir du *dhyâna* (« méditation ») indien, dont elle rejette toutefois le caractère trop ascétique. Le moine cantonais Huineng rejette les dogmes, les rites et les commentaires ; dans la logique d'une sorte de quiétisme, il recherche l'illumination subite.

Le bouddhisme brille également aux VII^e et VIII^e siècles par une seconde vague de pèlerins traducteurs, partis vers l'Inde à la recherche des textes fondateurs. Le plus connu d'entre eux reste Xuanzang (602-664), qui passe deux ans au Cachemire, puis au Magadha, terre du bouddhisme primitif, et visite enfin l'ensemble de l'Inde. De retour à Chang An il dirige des équipes de traducteurs. Maîtrisant parfaitement le sanskrit, il aurait à lui seul traduit environ le quart du corpus bouddhiste en chinois. L'un de ses disciples est l'auteur du *Mémoire sur les contrées occidentales* dans lequel il présente les différents pays d'Asie gagnés au bouddhisme, et l'état local de cette religion. Aujourd'hui encore la grande ville de Xian reste marquée par la personnalité de Xuanzang, et lui a élevé récemment une statue.

Yijing (635-713) est parti en 671 vers l'Inde à bord d'un navire marchand iranien. Il voit Çri Vijaya à Sumatra, le Bengale, le Magadha, puis revient en rapportant deux écrits, une *Relation sur le bouddhisme envoyée des mers du Sud* et une *Relation sur les moines éminents* qui est composée à partir d'une série de notices sur les pèlerins chinois.

Deux autres pèlerins, les moines Huichao et Wukong, restent connus pour leurs voyages. Le traducteur Amoghavajra, en chinois Bukong (705-774) est l'introducteur en Chine du Tantra ou bouddhisme ésotérique. Il traduit à Chang An ces textes d'une tendance alors en voie de constitution.

Un site bouddhique : Dunhuang

Située à l'extrémité ouest du corridor du Gansu, **Dunhuang** est aujourd'hui une petite ville mais a été un important centre caravanier sur la Route de la Soie. C'est par là que le bouddhisme, propagé par des marchands, entre en Chine au I^{er} siècle de notre ère. Le nestorianisme et l'Islam sont venus par le même chemin. L'ensemble formé par les Grottes de Mogao, Yungang, Longmen et le Maijishan est ce qu'il y a de plus remarquable en Chine en matière d'art bouddhique. Les premiers travaux des grottes de Mogao dateraient de 366.

La **Route de la Soie** constituait un immense trait d'union, de Chang An (Xian) aux rives de la Méditerranée sur 8000 km. C'était un réseau de pistes et de chemins, sur lesquels les caravaniers effectuaient des transports d'une ville à l'autre, déposant leurs marchandises dans des caravansérails. Des informations sur les mouvements des nomades et d'éventuelles attaques étaient transmises au moyen de signaux de fumée. Dans la région du Pamir, à la « Tour de Pierre », les Chinois échangeaient leurs marchandises avec les caravaniers iraniens, d'origine bactrienne ou sogdienne. Parmi ces marchandises : soieries, laques, ivoires sculptés, bois précieux, jade venus de Chine ; fourrures, chevaux du Ferghana, or, épices, acquis par les Chinois. La route maritime s'est intégrée à ce trafic. Les marins grecs puis romains ont compris le principe de la mousson et ont emprunté la voie maritime à partir de la mer Rouge. Ils touchent l'Inde dès le II^e siècle av. J.-C d'après des fouilles faites à Pondichéry dès 1937. En 226 des marchands de l'Empire romain sont attestés à Hanoi.

La partie chinoise de la Route de la Soie a été ouverte sous les Han. L'expédition de Zhang Qian de -139 à -126 vers le Ferghana et la Bactriane, était en rapport direct avec cela. Les Xiongnu sont battus en -121 et l'empereur Wudi fait bâtir 1000 km de Grandes Murailles entre le fleuve Jaune et Dunhuang pour protéger sa frontière nord ainsi que la route de la Soie : des vestiges subsistent par endroits, notamment entre Liuyuan et Dunhuang.

Partant de Chang An, on suivait la vallée de la Wei jusqu'au corridor du Hexi dans le Gansu pour atteindre Dunhuang. À partir de là la route prend deux directions, les oasis situées au nord du Taklimakan (Turfan, Kucha, Aksu) et celles situées au sud (Khotan, Yarkand). Les deux itinéraires se rejoignaient à Kachgar puis on poursuivait vers l'ouest par les passes entre Tianshan et Pamir, puis par Tachkent, Samarkand, Boukhara, Merv, l'Iran et le Levant. Une autre route, moins connue, partait de Chengdu au Sichuan, empruntait la vallée du Brahmapoutre puis celle du Gange avant de rejoindre Bamiyan et Merv.

L'empereur Wudi des Han réussit à éliminer les nomades du Gansu, et installe des colonies de soldats-paysans dans le nord-ouest de la Chine (peut-être 2 millions de personnes). Plusieurs milliers d'inscriptions sur lattes de bois, trouvées aux environs de Dunhuang, nous informent sur l'économie et l'organisation de ces colonies militaires. Les Han, puis les Tang, font en sorte que la Route de la Soie reste ouverte et contrôlée par la Chine. Mais en 751 la défaite de Talas face aux Arabes ferme aux Chinois l'accès du bassin du Ferghana, ce qui rend possible le peuplement turc de toute l'Asie centrale.

Les Grottes de Mogao

Plusieurs grandes périodes :

Les travaux d'aménagement de ces grottes, si l'on en croit une inscription datant des Tang, auraient commencé en 366. Les plus anciennes grottes aujourd'hui conservées datent du Ve siècle, c'est-à-dire des Wei du Nord. La décoration représente essentiellement les vies antérieures (jataka) de Buddha.

Au VIIe siècle, la dynastie des Tang consacre le retour des Chinois. Le bouddhisme du Mahayana est omniprésent dans les représentations, avec la déesse Guanyin (version chinoise et féminine du bodhisattva Avalokiteçvara) et le Paradis de l'Ouest du Buddha Amitabha.

Le VIIIe siècle correspond à l'occupation par les Tibétains, qui introduisent le bouddhisme du Tantra, avec sa tendance à la magie et à la sorcellerie.

Les XIe et XIIIe siècles correspondent à l'occupation par les Tangut, ou Xia occidentaux (1036-1227) : on constate toujours la reproduction de thèmes tantriques, en particulier Guanyin aux mille bras et mille yeux. Mais la qualité décline régulièrement ; les derniers travaux dans les grottes ont lieu au XVIe siècle.

Les manuscrits de Dunhuang :

En 1899 un moine taoïste, Wang Guolu, découvre dans une petite pièce de 3 m de côté une quantité de manuscrits sous forme de rouleaux de papier. En dépit de l'opposition de nombreux religieux, quelques-uns ont été vendus au géologue russe Obruchev (1905) puis à l'historien britannique Aurel Stein qui, en 1907, découvre plusieurs milliers de lattes de bois inscrites datant des Han, qu'il réussit à acquérir et à envoyer à Londres. En 1908 Paul Pelliot est autorisé à pénétrer dans la pièce aux manuscrits, dont il achète un lot important qu'il envoie à Paris. Les manuscrits restants sont transférés à Pékin en 1909.

Ces manuscrits ont probablement été cachés lors de l'invasion du Gansu par les Tangut, en 1035-1036. Ils se répartissent en trois groupes, en fonction de leur écriture :

- une collection de manuscrits tibétains, essentielle pour comprendre la civilisation tibétaine : ils comportent des renseignements sur les institutions monarchiques, la religion *bon*, le bouddhisme lamaïque.
- les plus nombreux sont les manuscrits chinois (entre 70 et 80 % de l'ensemble), qui couvrent toute la période allant du début du Ve siècle au début du XIe siècle. Ce sont des lettres privées, des comptes, des contrats, des inventaires, des recensements qui apportent de très nombreuses informations sur la vie de la communauté bouddhique.
- un lot de manuscrits est en d'autres langues et écritures : sogdien, khotanais, turc ancien, ouïgour.

Les Grottes de Mogao, ou « des Dix Mille Bouddhas » (*Qianfodong*) se trouvent à 25 km de Dunhuang ; elles sont creusées au flanc d'une falaise de grès qui surplombe la rivière Dachuan, sur environ 1600 m. Il reste aujourd'hui 492 grottes, étagées sur cinq niveaux, qui abritent 45000 m² de fresques et 2000 sculptures peintes. L'ensemble dépend de l'Institut de Recherches culturelles de Dunhuang, qui fait visiter une trentaine de grottes. Toutes sont numérotées, et certaines peuvent être visitées sur demande.

De plan carré ou rectangulaire, l'intérieur de ces grottes présente les plus anciens exemples de la peinture de paysage en Chine ; quelques sculptures colossales ; des reliefs peints sur une couche d'argile, donnant des renseignements essentiels sur les divinités, la vie quotidienne, l'histoire et la mythologie du bouddhisme.

- Les plus anciennes grottes remontent aux Wei du Nord, 386-534 : grottes de Yungang, Longmen, Maijishan. Vies antérieures du Buddha ; bodhisattvas ; en particulier, voir la grotte 254 : la tentation de Mara, une scène de la vie du Buddha.

- Époque Sui, 581-618 : Vies antérieures du Buddha ; les personnages élancés y sont vêtus à la chinoise. Voir en particulier les grottes 302 et 320.

- Époque Tang, 618-907. Apogée de l'art pictural de Dunhuang : prédication du Buddha, Paradis de l'Ouest : en particulier, la grotte 103 dont le plafond représente Buddha, Guanyin, les Rois-Gardiens des quatre points cardinaux, les Apsaras, musiciennes et danseuses célestes : voir le cortège peint sur les murs de la grotte 156. Sculpture : statues polychromes de la grotte 104 ; Buddha colossal de 33 m dans la grotte 96.

- Cinq Dynasties, 907-960, et dynastie Song : les traditions des Tang se maintiennent avec un certain déclin, et un caractère plus anecdotique : grotte 256.

- Sous les Yuan, 1276-1368 : épanouissement du bouddhisme lamaïque et déclin.

C. Les Sui et les Tang

Le bouddhisme a connu une période de ferveur importante au VIe siècle, sous l'empereur Wu des Liang, puis sous la dynastie des Tang. Cette période voit, pour la première fois, la Chine du Nord réunie à celle du Bassin du Yangzi, qui apporte l'héritage artistique et culturel de la région de Nankin, et lui donne l'ouverture maritime vers les pays d'Asie du Sud-Est.

Les Sui

La dynastie des Sui (581-617) a une durée d'existence brève : elle n'a eu que deux empereurs. Elle est fondée à Chang An par Yang Jian, un général allié aux Zhou du Nord, qui grâce à une sorte de coup de force devient l'empereur Wen (581-604). En 589, cet empereur resté guerrier détruit la dynastie des Chen, la dernière des « Six dynasties » de Nankin, en place depuis le III^e siècle.

Le second des Sui est l'empereur Yang (605-617). Les histoires dynastiques, de tendance confucianiste, retiennent surtout ses campagnes militaires en Corée, sa cruauté, son goût du luxe effréné. En fait les Sui ont mené une politique de guerres et de conquêtes, mais aussi de grands travaux. Pour sécuriser la frontière nord, Wen édifie 350 km de Grandes Murailles dans le Nord-ouest, puis son successeur fait construire une flotte de guerre dans l'embouchure du Yangzi. Des expéditions sont lancées contre Taiwan, les Ryû-Kyû, Sumatra et le petit royaume hindouisé du Champâ, sur la côte de l'actuel Vietnam. En liaison avec cette politique militaire, les deux empereurs font creuser des canaux et construire des greniers à céréales dans la région des deux capitales, agrandies et embellies, Chang An et Luoyang.

Cette politique est désavouée en raison de deux événements qui ont lieu en mêmes temps : les inondations catastrophiques du fleuve Jaune à partir de 611 et l'échec des campagnes de Corée en 612, 613 et 614. Appauvrie par les réquisitions, menacée par la famine, la paysannerie se soulève en même temps que l'aristocratie menée par Yang Xuangnan en 613. Peu après, un général chargé de la défense contre les nomades de la steppe, Li Yuan, entre en rébellion. Il fait alliance avec les tribus turques et prend Chang An en 617.

Les Tang

Li Yuan devient l'empereur Gaozu des Tang (618-626) ; son fils Li Shimin, qui l'avait encouragé dans sa révolte contre les Sui, deviendra l'empereur Taizong (626-649). Sur bien des points, la nouvelle dynastie poursuit l'œuvre de la précédente, et d'abord en ce qui concerne l'expansion militaire de la Chine.

Après une période de retour au calme qui dure jusqu'en 628, les Tang décident de rénover l'administration en divisant l'empire en dix régions, qui deviendront quinze au VIII^e siècle. Des corps d'inspecteurs sont créés pour veiller au bon fonctionnement de la justice, des finances, des travaux publics. L'expansion militaire reprend à partir de 626, provoquant la déroute des Turcs orientaux de la vallée de l'Orkhon (Sud du lac Baïkal) puis le ralliement des Ouïgours et des Tangut, permettant à l'autorité chinoise de s'imposer sur toute la Mongolie et les oasis d'Asie centrale. Au sud, le Champâ et le Zhenla (Cambodge) reconnaissent la suzeraineté des Tang. À l'est, la Corée est soumise.

Une grande période d'expansion chinoise

La période de la dynastie Tang correspond à une période d'expansion et d'épanouissement de la civilisation chinoise. L'administration est remaniée en profondeur : Chang An apparaît comme la capitale de l'empire, dotée d'un plan rectangulaire et de remparts de 10 km d'est en ouest sur 8 km du nord au sud. Le palais impérial est doublé d'une ville administrative qui s'étend au sud, où des services ont été mis en place afin de faire contrepoids aux personnages importants de la cour, impératrices, eunuques ou officiers militaires.

Les bureaux de l'administration centrale, à Chang An, occupaient un espace de 4, 5 km² entouré de murs. Toute l'administration se trouvait logée dans au sud du palais dans la « ville impériale ». Elle comportait quatre organismes :

1. Un Département des Affaires d'État, regroupant six ministères : Fonction publique ; Finances ; Rites ; Armées ; Justice ; Travaux publics. Ce découpage se retrouve ensuite jusqu'à la fin de la Chine impériale.
2. Une chancellerie impériale destinée à publier les édits de l'empereur.
3. Un Grand Secrétariat impérial. Il rédige les textes officiels et peut contrôler leur application dans l'ensemble du pays.
4. Un Conseil d'État. Il regroupe l'empereur, ses conseillers et les fonctionnaires les plus importants, en pratique ceux qui sont à la tête des six ministères.

Enfin, d'autres administrations ont été ajoutées à cet ensemble : le tribunal des censeurs ; la cour de justice ; le service des canaux, la bibliothèque impériale, etc.

De cette administration centrale, installée à Chang An, dépend l'administration des provinces. Celle-ci a été étoffée et précisée : les dix provinces sont divisées en « préfectures », équivalent traditionnellement employé par la sinologie française des *zhou* ou *fu*. Chaque *zhou* se subdivise en quatre ou cinq « sous-préfectures » *xian* regroupant plusieurs dizaines de milliers de personnes, administrées localement par un ou deux fonctionnaires titulaires seulement.

Ces institutions administratives sont adossées à un code de lois, le « Code des Tang », premier des codes chinois qui nous soit intégralement parvenu. Établi en 624 et révisé quelques années plus tard, il s'inspire de celui des Zhou du Nord, sans doute le plus ancien code chinois. Ce code avait surtout pour but de donner une liste des délits correspondant à des châtiments gradués, en fonction du délit mais aussi de la position du coupable par rapport à sa victime. Le magistrat instructeur n'est autre que le fonctionnaire en poste (le « préfet » ou le « sous-préfet ») et il distribue les peines : coups de rotin (léger) ; coups de bambou (lourd) ; travaux forcés ; exil ; peine capitale, par strangulation ou décapitation.

Les Tang mettent aussi en place une série de règlements agraires. Le but semble avoir été d'abord fiscal : les ordonnances de 624 demandent à l'État de fournir à chaque famille une superficie suffisante pour assurer le paiement des impôts. Ce système aboutit à la distribution de lots concédés en viager, en fonction du nombre d'hommes adultes de la famille. Des lots moins importants sont concédés aux vieillards, invalides, veuves, etc. Diverses dérogations sont prévues : elles concernent des terres « de fonction » pour l'entretien des agents de l'État, les colonies agricoles, les terres des monastères.

Ce système implique le recensement de la population, qui est établi suivant les tranches d'âge : nourrissons ; jeunes enfants ; adolescents ; adultes ; vieillards. Le but restant le versement exact et régulier de l'impôt, qui porte sur les personnes : impôt en céréales, en tissu (soie ou chanvre, suivant la région) , impôt en travail, équivalent de la « corvée » de notre Ancien Régime. Les régimes fiscaux varient en fonction des possibilités agricoles des régions, et diffèrent de façon importante entre Chine du blé et Chine du riz.

Les documents trouvés au début du XXe siècle à Dunhuang et Turfân tendent à prouver que ce système a été effectivement mis en application, et n'a pas été qu'un schéma théorique issu des bureaux de Chang An.

En même temps, les Tang ont poursuivi la politique de Grands travaux qui avait été initiée par les Sui. Le réseau de voies fluviales aménagées et de canaux reliant le fleuve Jaune et la Wei au bas Yangzi est prolongé par un canal Luoyang-Pékin en 608 : c'est la première version du « Grand Canal » : les canaux, larges de 40 m, étaient longés par la route impériale et jalonnés de relais et de greniers publics entre Luoyang et Chang An. La facilité des communications entre Chine du Nord et vallée du Yangzi avait un aspect économique, le transport des céréales et surtout du riz vers la capitale, mais aussi un aspect stratégique et un important aspect fiscal, puisque le Canal impérial apportait de Chine méridionale le produit des impôts.

Les armées reposent sur un double recrutement : paysan en ce qui concerne les fantassins, les charrois, les garnisons des postes fortifiés ; et aristocratique en ce qui concerne les gardes impériales, les armées du palais, la cavalerie qui joue un rôle important sous les Tang. L'aristocratie militaire, issue de la steppe, a développé en Chine l'usage du cheval et son élevage. Le cheval mongol, le premier introduit, est croisé avec de nombreuses races venues de toute l'Asie. Les Tang, qui ont mis en place des sortes de haras d'État, auraient disposé de 700 000 chevaux au milieu du VIIe siècle. Les Ouigours avaient obtenu un monopole du commerce des chevaux.

Le VIIe siècle a constitué une grande période d'expansion militaire. La menace des tribus turques orientales prédomine alors : les Turcs nomades forment une confédération, celle des *Tujue*. C'est cette menace qui est à l'origine de la seconde période de construction des Grandes Murailles, commencées aux IIIe et IIe siècles avant notre ère, puis reprises sous les Tang et au XVe siècle, sous les Ming. Une grande offensive turque sur Chang An a lieu autour de 600. En 608 les Turcs sont refoulés, et à partir de 630 la menace est écartée. Les Tang contrôlent désormais la zone des Ordos et la Mongolie.

Sous Taizong (626-649) et Gaozong (649-683) les armées chinoises s'avancent en Asie centrale, contrôlent Hami, Turfân, Karashâr, et créent même des marches frontières à Samarkand, Bukhara et Tachkent. Une expédition est lancée en Inde du Nord (648), et autour de 660 le Liaoning et l'ensemble de la Corée sont contrôlées par la Chine. De l'Asie centrale à la Corée, cet immense ensemble repose sur une organisation à la fois administrative et militaire incluant le développement de colonies agricoles.

Le rôle politique du bouddhisme

L'influence du bouddhisme se fait sentir de plus en plus dans l'ensemble de l'empire, et d'abord à la cour. Une concubine des empereurs Taizong et Daozong, Wu Zhao, devient impératrice en titre à partir de 655. Elle règne pratiquement seule après la mort de Gaozong en 683, et prend même officiellement le titre impérial, devenant ainsi la seule empereure de l'histoire chinoise. Impératrice Wei en 690, elle fonde l'éphémère dynastie de Zhou, dont elle sera l'unique représentante.

Cette évolution surprenante s'explique en partie par la place éminente qu'occupent désormais le bouddhisme et son Église à Chang An. L'impératrice Wei, fervente dévote, multiplie les faveurs en direction des temples et des monastères, participe largement aux réalisations architecturales qui transforment la capitale. Des religieux voient en elle la réincarnation du Bodhisattva Maitreya. Toutefois, cette politique a dressé contre elle les milieux militaires, aristocratiques et héritiers des traditions guerrières de la steppe. Elle fait exécuter plusieurs centaines de leurs représentants les plus hostiles, et tente de se concilier les milieux confucianistes en favorisant le recrutement par concours d'un nouveau type d'administrateurs.

L'ensemble du règne de l'impératrice Wei (Wu Zetian) semble avoir été marqué par le gaspillage et l'enrichissement des favoris ou des hauts fonctionnaires, qui augmentent les impôts au détriment de la paysannerie. La restauration des Tang a lieu sur ce fond de corruption, en 705 : un nouvel empereur, Ruizong, monte sur le trône mais Wu Zetian continue à gouverner. Elle refuse que le fils de Ruizong devienne empereur à son tour, mais c'est le petit-fils de Ruizong qui s'impose et réussit à devenir empereur à son tour en 712, sous le nom de **Xuanzong**.

Le règne de Xuanzong

Le règne de l'empereur Xuanzong (712-756) est généralement assimilé à une sorte d'« âge d'or » des Tang, incluant la remise en ordre de la machine administrative et des finances, la reprise des recensements, le retour à une politique militaire avec le renforcement des armées et la restauration des haras.

Tout cela amène le retour à la cour de l'aristocratie guerrière qui avait été chassée par l'impératrice Wei. Désormais se forme une sorte de parti militaire qui s'oppose aux fonctionnaires-lettrés recrutés par concours : leur représentant Zhang Jiuling entre en conflit avec Li Linfu, qui prône une politique d'expansion par la guerre et devient Premier Ministre de 737 à 752. L'empereur Xuanzong, plus proche des militaires au début de son règne, se désintéresse des affaires de l'État au profit de la

concubine Yang Yuhuan, dont la famille se trouve comblée d'honneurs. En 752, à la mort de Li Linfu, c'est un cousin de la favorite, Yang Guozhong, qui devient Premier Ministre au détriment de son rival, le général An Lushan. Le choix fait par Xuanzong déclenche la rébellion d'An Lushan.

La rébellion d'An Lushan

An Lushan est d'origine sogdienne par son père et turque par sa mère. Ce soldat d'origine étrangère était investi de la confiance de Li Linfu, qui ne faisait pas confiance aux Chinois dans le domaine militaire. Il en était arrivé à diriger seul trois régions militaires, dans la partie nord-est de la Chine et disposait ainsi de 200 000 hommes et 30 000 chevaux. Il refuse la nomination de Yang Guozhong au poste de Premier Ministre et prend les armes en 755 contre l'empereur lui-même : Luoyang puis Chang An sont prises par les troupes d'An Lushan. Xuanzong doit s'enfuir à Chengdu, dans le Sichuan, où se trouve le fief de Yang Guozhong. Mais An Lushan meurt sur ces entrefaites, en 757, et Shi Shiming lui succède à la tête des troupes insurgées. L'empereur Suzong, qui succède à Xuanzong dès 756, combat les troupes rebelles en faisant appel à celles des Ouigours et des Tibétains. Il finit par reprendre, avec bien des difficultés, Luoyang et Chang An.

Les conséquences de la crise : la fin des Tang

La rébellion menée par An Lushan puis Shi Shiming constitue un tournant décisif de l'histoire de la dynastie, qui ne s'en relève pas vraiment, et de l'histoire de la Chine. Dans l'immédiat, les peuples de la steppe profitent du désarroi pour regagner les régions qu'ils avaient perdu dans les premiers temps de la dynastie : les Pamirs, les oasis d'Asie centrale, toutes les régions situées à l'ouest de la passe de Yumen échappent à la Chine. Puis la Corée se rend complètement indépendante à son tour tandis qu'un royaume se forme au sud-ouest, le *Nanzhao* (750) qui devient *Dali* au Xe siècle.

Pour faire face aux difficultés économiques liées à la rébellion, le pouvoir impérial décide de revoir le système des impôts. Le système des lots de terre concédés en viager ne fonctionne plus car le passage des troupes a ravagé les campagnes, et aussi parce que les recensements et le cadastre n'ont pas été tenus à jour. En 780 le ministre Yang Yan met en place une réforme des impôts directs. Elle est assortie de la création de monopoles d'État sur le sel (759), les alcools (764), le thé (793). Ce système, qui rappelle les gabelles et les aides de l'Ancien Régime français, avait connu un précédent : le monopole du sel et du fer sous l'empereur Wudi des Han en -117. Comme dans l'ancienne France, ce système fiscal varie beaucoup en fonction des régions : le monopole du sel, qui en vient au IXe siècle à assurer la moitié des recettes de l'État, concerne en priorité les régions productrices, possédant des marais salants (provinces maritimes du sud) ou du sel gemme (Sichuan).

Le commerce de ces produits désormais taxés entraîne le développement d'une bourgeoisie marchande et de grosses villes commerçantes, comme Yangzhou sur le Grand Canal ou Chengdu au Sichuan. Consommé en quantité à partir de l'époque des Tang, le thé permet l'essor commercial des régions qui le produisent : Anhui, Zhejiang, Fujian. Les négociants du thé seraient à l'origine des procédés de transfert de crédit et des débuts du papier-monnaie, qui apparaît au Sichuan en 1024 (J. Gernet). La basse vallée du Yangzi produit le sel, le thé, la soie et de plus en plus le riz. Jusqu'à l'époque des Tang, le riz était récolté sur la terre où il avait été semé. À partir de l'époque des Tang se développe le principe du repiquage : les rendements s'accroissent grâce à la riziculture inondée qui suppose également de nouveaux outils, comme la charrue de rizière ou la chaîne à palets permettant d'élever l'eau d'une rizière à l'autre. Les régions du bas-Yangzi deviennent les régions vitales de la fin des Tang, après la rébellion d'An Lushan.

Si la dynastie a su faire face aux difficultés d'ordre fiscal et économique, elle ne réussit pas à remédier aux déséquilibres politiques et militaires. L'indépendance des commandants de régions militaires, qui avait permis à An Lushan de disposer de 200 000 hommes, reste la même. La dynastie est alors amenée à multiplier ces régions militaires pour pacifier tout le pays, dont le nombre atteint vite la cinquantaine. Dans les dernières années du IXe siècle se constituent des

bandes de pillards, dirigées par deux contrebandiers du sel, qui partent du Shandong et pillent les villes qu'elles trouvent sur leur passage : Luoyang, puis, descendant vers le Sud, Fuzhou et Canton. En 881 les pillards pénètrent à Chang An dont la population est massacrée. Les derniers empereurs Tang résident à Luoyang jusqu'en 907, lorsqu'un ancien lieutenant de l'un des chefs des pillards, Zhu Wen, fonde la dynastie des Liang postérieurs, centrée sur le Shandong et la basse vallée du fleuve Jaune.

En fait, le grand nombre de régions militaires a permis une fois de plus à certains commissaires impériaux préposés au commandement de ces régions de s'imposer. Les chefs pillards, au départ deux contrebandiers du sel, Wang Xianzhi et Huang Chao, ont fini par se faire « nommer » commissaires impériaux par les troupes qu'ils avaient constituées. Ces « seigneurs de la guerre » avant la lettre se taillent des royaumes au cœur de la Chine, démembrant l'empire des Tang désormais impuissant. Au Xe siècle, les « Cinq Dynasties » (Liang postérieurs, Tang postérieurs, Jin postérieurs, Han postérieurs, Zhou postérieurs) qui se succèdent à Kaifeng entre 907 et 960 ne contrôlent véritablement que la basse vallée du fleuve Jaune. Le reste de la Chine se trouve morcelé en royaumes indépendants de fait, et issus des anciennes régions militaires : les plus importants étant Jin (Shanxi, Henan) ; Shu antérieurs, qui prétendent à l'empire (Sichuan) ; Chu (Hunan) ; Wu (Bas-Yangzi) ; Min (Fujian) ; Han du Sud (Guangdong). Au cours du Xe siècle, les tendances régionalistes s'affirment. Dans tous ces royaumes, le chef de l'État, roi ou empereur, n'est guère soutenu que par ses troupes.

Rayonnement et fermeture de la civilisation chinoise

La dynastie des Tang correspond à une période d'intense rayonnement de la civilisation chinoise sur l'ensemble de l'Asie : Mongolie, Tibet, Asie du Sud-Est, Corée, Japon prennent modèle sur la Chine et ses institutions. Le meilleur exemple en est le Japon, qui imite délibérément les pratiques chinoises aux époques Nara (VIIIe siècle) et Heian (IXe siècle). Le plan de Heian, aujourd'hui Kyôto, qui date de 793, est directement inspiré de celui de Chang An. De nombreux moines bouddhistes japonais font le voyage de Chine afin de visiter les centres du bouddhisme : c'est le cas de Kukai (774-835), fondateur de la secte Shingôn, ou d'Ennin, qui donne à son retour un récit de ses voyages. De son côté, le Tibet connaît une période d'essor sous le roi Srong btsan sgam po, qui réussit à unifier le pays et épouse une princesse chinoise. En même temps sont introduites diverses nouveautés agricoles, dont la sériciculture.

Mais la Chine connaît aussi, à partir des débuts du IXe siècle, le désir de renouer avec ses propres traditions. Les influences étrangères sont jugées responsables d'un certain nombre de dérèglements, et en particulier de la rébellion d'An Lushan, d'origine étrangère lui-même et ayant bénéficié d'une grande indépendance de fait. Sous le règne de Xianzong (806-820) le gouvernement se trouve pratiquement contrôlé par les eunuques. D'où le développement chez les fonctionnaires titulaires des concours d'une xénophobie latente. Hostiles aux eunuques, au bouddhisme qui est une religion d'origine étrangère et qui a le plus souvent les faveurs des femmes et des eunuques du palais, partisans de la soumission des militaires au pouvoir civil, les fonctionnaires cherchent à remettre à l'honneur le confucianisme. Leurs porte-paroles sont les lettrés Liu Zongyuan (773-819) et Han Yu (768-824). Tous deux essaient de rendre à la prose chinoise la simplicité des premiers temps : ils écrivent en « style antique », ou *guwen*. Leur démarche intellectuelle préfigure celle du « néo-confucianisme » des XIe et XIIe siècles.

La répression des religions étrangères, au premier rang desquelles se trouve le bouddhisme, participe de ce courant. Dès l'année 836, une loi interdit aux Chinois tout rapport avec des Indiens ou des gens originaires d'Asie du Sud-Est. En 845, une autre loi aboutit pratiquement à l'interdiction des religions réputées « étrangères », c'est-à-dire importées plus ou moins récemment : christianisme nestorien, mazdéisme, bouddhisme. Cette dernière religion était particulièrement visée, en raison de son influence politique et de la richesse matérielle des monastères. Ceux-ci doivent se soumettre à un inventaire général de leurs biens, au terme duquel tous les objets de métal précieux et de cuivre qu'ils détiennent sont fondus en monnaie. Au total, 4600 monastères et 40 000 lieux de culte divers sont désaffectés ou détruits (J. Gernet).

Malgré cette tendance au repli, la Chine rayonne sur le reste de l'Asie à travers ses inventions techniques et scientifiques. Sur le plan médical, le gouvernement impérial organise un enseignement et encourage la rédaction de grandes compilations. Sun Si miao réalise des traités de pharmacologie et d'ophtalmologie. Les médecins savent placer des prothèses oculaires de bois ou traiter les caries dentaires avec une pâte d'argent. Dès le VIII^e siècle, l'astronome Yi Xing tente de mesurer un arc de méridien, et envoie pour cela une expédition qui parcourt en ligne droite un chemin qui va du Tonkin à la Mongolie. L'imprimerie apparaît au IX^e siècle, six siècles avant Gutenberg. D'abord utilisée pour reproduire des *sûtras* bouddhiques, elle est appliquée ensuite à la cartographie et à l'iconographie.

D. Les Song et l'irruption mongole

Du Xe au XIII^e siècle, l'expansion de la religion musulmane reste l'une des grandes lames de fond qui affectent l'Eurasie. À l'ouest, les progrès en direction du monde méditerranéen se trouvent ralentis face à l'affirmation de l'Europe, qui réplique à la conquête par les croisades. En revanche, les progrès se poursuivent et s'affirment en Inde du Nord et au Turkestan, surtout à partir de la conversion des Turcs. Au cours du XIII^e siècle, les regards se tournent vers l'Asie centrale, d'où le peuple mongol commence une formidable expansion, lançant ses hordes jusqu'en Europe orientale, pillant Delhi en Inde, Bagdad au Moyen-Orient, et franchissant les Grandes Murailles pour atteindre vers l'est l'actuelle Pékin.

La période qui va de la seconde moitié du Xe siècle à la fin du XIV^e voit se succéder deux grandes dynasties en Chine : celle des Song (960-1279) puis celle des Yuan, ou dynastie mongole (1279-1368).

Les Song

Les marchands forment une catégorie sociale de plus en plus importante, et la taille des villes, surtout lorsqu'elles sont situées à proximité des grandes voies du commerce, augmente dans des proportions considérables. Kaifeng devient capitale en 918, et se dot ealors d'une seconde enceinte de murailles, de marchés et boutiques extérieurs à la ville qui échappent au contrôle de l'administration. La vie commerciale et les distractions constituent une part importante de l'activité de cette ville où les noms des rues jouent désormais un plus grand rôle que les noms des quartiers.

Hangzhou devient l'un des plus grands centres urbains des XII^e et XIII^e siècles : elle passe de 500 000 habitants en 1170 à 1 million en 1275. Le centre administratif reste essentiel, mais il voit se multiplier autour de lui les quartiers résidentiels, les marchés, les espaces de distraction ou de plaisir. Les régions du bas Yangzi font désormais figure de centre de gravité économique, à tel point que la cour quitte la Chine du moyen fleuve Jaune pour venir s'y installer. De Chang An, la capitale est passée à Luo yang puis à Kaifeng, capitale des Cinq dynasties avant d'être celle des Song du Nord de 960 à 1126. Elle s'établit ensuite à Hangzhou, aujourd'hui dans la province du Zhejiang.

Les provinces du Sud ont pendant longtemps été considérées comme « barbares ». Un processus lent et régulier de sinisation leur permet de faire partie intégrante de la civilisation chinoise, ce qui semble réalisé définitivement après la période des « Cinq dynasties ». Le premier empereur des Song, Zhao Kuangyin, est lui-même originaire de la province du Hebei, c'est-à-dire du Nord. Il réussit à réunifier l'ensemble chinois pratiquement sans combats, recevant la soumission des différents princes et rois de Chine du Sud.

Par rapport à cette Chine désormais unifiée, les difficultés viennent des zones périphériques, et d'abord des peuples de la steppe. Pendant toute la durée de la dynastie des Song, les peuples qui se

trouvent au nord de la Chine tentent de forcer les Murailles pour pénétrer dans l'espace chinois, un peu comme les peuples germaniques par rapport au *limes* romain. C'est ce que font les Khitans qui battent les armées des Song près de Chang ping, au nord de l'actuelle Pékin, à partir des régions du Nord-Est qui correspondent aujourd'hui à la Mandchourie. La frontière est fixée en 1004 par un traité, assorti d'un tribut annuel versé par les Chinois ; au nord de cette frontière, les Khitans fondent, sur le modèle d'une dynastie chinoise, un royaume des Liao.

À l'ouest, ce sont les Xixia qui s'installent sur le cours moyen du fleuve Jaune en 1038. Le royaume qu'ils fondent a le temps d'exercer un contrôle sur les routes d'Asie centrale avant de disparaître face à l'invasion mongole.

Les Jürchen provoquent le départ des Khitans vers l'ouest, avant de s'établir sur l'Ili. Puis ils fondent la dynastie des Jin. Ils attaquent les Song, réussissent à s'emparer de Kaifeng (alors Bian jing) et même à capturer l'empereur en 1125. Une nouvelle dynastie, celle des Song du Sud (*Nan Song*) préfère s'assujettir à payer un tribut que continuer la guerre, en dépit du général Yue Fei, qui voudrait poursuivre les combats. En 1141, le parti pacifiste obtient la condamnation de Yue Fei, qui fera figure ensuite de héros national.

Toutefois, les premières années du XIIIe siècle voient la naissance de Gengis Khan, qui s'emploie à galvaniser le peuple mongol. Ce dernier se trouve au début d'une irrésistible ascension : en 1234, il bouscule les Jürchen puis le Khan fonde la dynastie des Yuan, sur le modèle chinois. Hangzhou se trouve assiégée et prise en 1276, et le dernier des prétendants Song meurt en 1279 à Canton.

Les peuples qui se trouvent au nord de la Chine font irruption sur la scène asiatique de manière assez inattendue, provoquant un changement des rapports de force auquel les Chinois n'étaient pas préparés. Ces peuples, qui ont disparu depuis, du moins sous le nom qu'ils portaient alors, sont assez mal connus. Leur origine ethnique peut être entrevue à partir de rares témoignages linguistiques.

Les Khitans parlaient une langue protomongole (L. Hambis). Partis vers l'ouest devant la menace des Jürchen (ou Djürtchet), ils s'établissent sur l'Ili et sont connus ensuite sous le nom de Kara-Kitai. Le royaume des Liao qu'ils ont fondé est repris ensuite par les **Jürchen** sous le nom de Jin. Il s'étendait sur la Mandchourie et la partie est de la Mongolie intérieure. Des villes et des temples bouddhiques, retrouvés par les archéologues, permettent le développement de ces régions situées au nord-ouest et au nord-est de Pékin, où l'on travaille la soie et où l'on met au point des écritures originales, à partir du chinois. Les Jürchen font partie des Toungouses, et c'est ce peuple qui donne naissance aux Mandchous, fondateurs des Qing au XVIIe siècle. Les **Xixia** sont apparentés aux Tibétains, pasteurs nomades qui se sédentarisent progressivement au contact du monde chinois. Le royaume qu'ils mettent en place est officiellement un « empire » de vingt-deux provinces toutes situées dans le bassin du fleuve Jaune. Les empereurs Xixia obtiennent ainsi le contrôle du commerce avec l'Asie centrale, exportent du sel et des objets métalliques, en particulier des armures. Mais ils ne négligent pas l'agriculture, continuant à favoriser l'irrigation dans ces régions semi-désertiques. Les Xixia mettent eux aussi au point une écriture originale, à partir du chinois.

La période qui correspond à l'époque des Song est marquée par l'expansion économique. La population chinoise, 53 millions de personnes au milieu du VIIIe siècle, passe à 100 millions aux alentours de l'an mil. Le Grand Canal joue un rôle essentiel dans le commerce entre Kaifeng et le Henan d'une part, le bas-Yangzi et en particulier Hangzhou, de l'autre.

La production de riz et des diverses céréales peut être estimée à 300 millions de quintaux. La riziculture poursuit ses progrès, ainsi qu'un grand nombre de plantes textiles : chanvrier, débuts du coton qui se diffuse de plus en plus, mûrier pour l'élevage du ver à soie. Le théier se répand au Sichuan alors que l'habitude de consommer du thé gagne les classes les plus fortunées. L'arbre à laque fait également l'objet de plantations. Le sucre de canne se répand au Fujian.

L'époque des Song voit également les progrès de l'industrie : la métallurgie permet de fournir des machines hydrauliques, souvent liées à la riziculture ; la houille remplace de plus en plus le charbon de bois dans les fours destinés à atteindre une haute température : forges, fours à porcelaine de Jingdezhen, au Jiangxi ; fours impériaux à céramique de Kaifeng. La technique de la porcelaine est

découverte au XIIe siècle ; ce type d'artisanat alimente ensuite un courant d'exportation important, au même titre que les papiers du Sichuan, ou les livres imprimés à Chengdu.

Les riches marchands ont un train de vie somptueux, et ils font aménager de luxueuses maisons en deux parties : salles de devant où ont lieu les réceptions, appartements privés à l'arrière où se tiennent épouses et concubines, la polygamie s'étant développée chez les plus fortunés. L'aménagement des jardins date de cette époque, les plus connus restant ceux de Suzhou. Avec leurs étangs et leurs collines artificielles, ils constituent un microcosme où les habitants de la maison peuvent méditer sur les arbres miniaturisés, les « pierres de lac » aux formes tourmentées, les eaux dormantes à la lumière des différents moments de la journée, ou au clair de lune. À Hangzhou se multiplient les quartiers spécialisés dans les divertissements, théâtre, cirque, arts martiaux, jeux ou simplement salons de thé. Le public bourgeois peut acquérir désormais des livres imprimés, et avoir accès à une littérature en langage parlé, en particulier des contes et des romans.

Les changements économiques et sociaux sont à l'origine d'un renouveau de la pensée politique : autour de l'empereur se constituent deux factions, l'une conservatrice et l'autre réformiste. La première tendance regroupe les fonctionnaires, partisans du maintien de l'ordre confucianiste. Leur chef de file est l'historien Si Ma Guang, qui a tendance à sacrifier l'idéal du souverain vertueux. Les partisans d'une réforme doivent beaucoup à la pensée des Légistes, souhaitent diminuer les privilèges des fonctionnaires et mettre en place une fiscalité plus juste, permettant aussi des rentrées d'argent plus importantes. Ce programme est appliqué par **Wang Anshi** (1021-1086) sous les empereurs Shenzong et Zhizong, dans la seconde moitié du XIe siècle. Pour lui, le meilleur moyen de faire rentrer une plus grande quantité d'impôts serait d'améliorer la condition des paysans. Pour atteindre cet objectif, Wang Anshi instaure le système *bao jia* : constituer des groupes de paysans sous un responsable. Il essaie de réévaluer les terres, pour obtenir une répartition des impôts plus conforme à la réalité. L'État prête des grains au moments des semailles, avec un faible intérêt, institue des monts-de-piété, vend sur place les grains destinés à l'impôt pour éviter les frais de transport inutiles vers la capitale. Toutes ces mesures à but fiscal se heurtent à l'opposition des fonctionnaires, en principe chargés de les mettre en place.

Ces mesures n'atteignent donc pas leur objectif, et la situation des campagnes ne fait qu'empirer. D'où d'importantes révoltes, toujours motivées par la misère et la pression fiscale. Les plus importantes sont toujours dirigées par un chef à tendance charismatique : Wang Xiao po au Sichuan, Song Jiang dans le Shandong, Fang la au Fujian. Song Jiang et sa bande de brigands d'honneur, dans les marais des Monts Liang, sont à l'origine d'un cycle romanesque important, paru sous les Ming : *Au bord de l'eau*, attribué à Shi Nai-an et Luo Guan zhong, deux auteurs du XIVe siècle dont la biographie reste très mal connue.

L'époque des Song correspond à un temps d'essor économique, mais aussi de progrès scientifiques et techniques. L'une des réalisations les plus surprenantes est l'horloge de Su Song (1090), horloge mécanique antérieure à celles de l'Europe (XIVe siècle). Shen Gua est au XIe siècle l'auteur d'une compilation scientifique, le *Recueil des propos de l'étang des rêves*, qui pour la première fois présente les techniques de l'imprimerie, évoque les cartes en relief et l'aiguille aimantée. Les traités d'architecture, d'art militaire, de médecine sont célèbres également. Dans ce dernier domaine, la médecine chinoise s'affirme avec des traités d'acupuncture, de pharmacie, de médecine légale.

Au sein du milieu cultivé, les lettrés-fonctionnaires occupent désormais une place prépondérante dans la société chinoise. L'empereur prend l'habitude de recruter parmi eux ses ministres et ses conseillers. Ils contrôlent désormais l'État, tandis que les postes qu'ils occupent leur permettent de s'enrichir et d'acquérir un immense prestige. Très vite, et en dépit des concours de recrutement, les charges de lettrés-fonctionnaires deviennent pratiquement héréditaires grâce à un système d'écoles privées préparant aux examens.

Certains lettrés atteignent des sommets d'érudition. Dans le domaine de l'histoire c'est le cas de Si Ma Guang, auteur du *Miroir historique*, une histoire de la Chine des origines aux Song. En ce qui concerne la philosophie, la pensée de Confucius est remise à l'honneur par **Zhu Xi** (1129-1200). Le

« néo-confucianisme » reprend les textes classiques : *Entretiens de Confucius*, *Grande Étude*, *Invariable Milieu*, *Mencius*, qui forment désormais les « Quatre Livres », *Si Shu*, référence obligatoire du confucianisme. Zhu Xi réproche la philosophie du bouddhisme à laquelle il emprunte pourtant certains éléments. Il reprend la morale ancienne de Confucius, mais la replace dans une vision presque rationaliste du monde : plus tard, les jésuites reprocheront beaucoup à Zhu Xi son « athéisme » qui en fait aboutit à diminuer l'importance de *Tian*, le Ciel, au profit de lois naturelles. En tous cas la philosophie de Zhu Xi, qui rencontre une forte opposition de son vivant, devient la seule doctrine « orthodoxe » à l'époque moderne, sous les Ming et les Qing.

La dynastie des Song est aussi une période d'épanouissement sur le plan artistique. La poésie est illustrée par Su Dong po (1037-1101), qui tout en assumant une carrière de fonctionnaire renouvelle la poésie lyrique et celle de l'Antiquité avec le *Fu de la Falaise rouge*. Mais Su Dong po s'exerçait aussi à la calligraphie et à la peinture avec un rare bonheur. La peinture atteint des sommets avec Mi Fu (1051-1107), auteur de traités sur l'art de peindre et de paysage utilisant la technique des taches d'encre et du lavis.

Hangzhou, une capitale au temps des Song

Hangzhou, décrite par Marco Polo sous le nom de Qinsay, a été un moment capitale impériale. La ville actuelle a perdu presque tous ses monuments, mais il lui reste l'un des sites les plus célèbres de toute la Chine : les rives du Lac de l'Ouest (*Xihu*), avec ses paysages lacustres qui changent au gré des saisons et qui ont été longuement décrits par la poésie classique.

Tout à fait au début des temps, Yu le Grand, fondateur légendaire de la dynastie des Xia (-2207 à -1706) serait arrivé dans cette région afin de combattre les inondations. Sur le plan historique il est certain que la construction de digues a eu lieu dès l'époque des Han, aboutissant à un remodelage de la côte de l'estuaire.

Plus tard, l'empereur Wendi des Sui (581-604) fait aménager tout un réseau de canaux et cours d'eau canalisés permettant de relier les bassins hydrographiques du Yangzi et du fleuve Jaune. Hangzhou, qui se trouve au départ de ce système, voit son importance économique et sa population se développer. Sa première enceinte urbaine date de 606. Sous Yangdi (604-617) ont lieu les premiers travaux de creusement du Grand Canal ; le tracé actuel est bien postérieur, et date des environs de 1300, sous la dynastie mongole (Yuan). Auparavant, de grands travaux d'hydraulique sont réalisés sous les Tang, afin de protéger la ville des crues toujours menaçantes. C'est alors que de grands poètes, qui sont aussi des lettrés titulaires des concours, chantent le lac de l'Ouest et ses paysages. Bai Juyi (772-846) et Su Dongpo (1035-1101) y sont nommés gouverneurs.

En 1129 Hangzhou est pillée par les Jürchen. Puis la dynastie des Song fixe à Hangzhou, alors Lin'an, sa capitale provisoire. La population augmente dans des proportions importantes, alors que sur le plan économique la Chine des Song se tourne vers la mer. En 1276 la dynastie s'effondre devant les Mongols, qui mettent en place leur dynastie, celle des Yuan. Hangzhou devient alors *Xingzaisuo*, la « résidence temporaire de l'empereur », que Marco Polo retient sous la forme *Quinsay* lorsqu'il décrit la ville dans le *Devisement du Monde*. Au XIV^e siècle, d'autres voyageurs célèbres découvrent cette grande cité : Odoric de Pordenone, puis Ibn Battûta qui voyage sur l'ordre du roi du Maroc à une époque où Quinsay compte 40 000 musulmans.

La période moderne est aussi celle du déclin de Hangzhou, dont le rôle politique est éclipsé par Nankin puis par Pékin. Sous la dynastie des Ming le déclin est accentué par l'action des *Wokou*, les pirates qui pillent la ville en 1555. Plus tard, au cours du XIX^e siècle, Hangzhou est de nouveau mise à sac, cette fois par les Taiping.

La ville actuelle de Hangzhou ne présente pas un grand intérêt, les monuments anciens ayant disparu. Toutefois la mosquée, datant des Tang mais reconstruite entièrement, témoigne de la présence ancienne et importante de l'Islam sur place. Et le Musée de la Pharmacie, très riche, permet de prendre conscience du rôle joué par l'herboristerie dans la civilisation chinoise.

L'essentiel de la visite est extérieur à la ville proprement dite. Il s'agit du Lac de l'Ouest et de ses abords, site naturel qui est en même temps un haut lieu de la civilisation et de la sensibilité chinoises.

Le **Lac de l'Ouest**, *Xihu*, apparaît à l'ouest de la ville comme un plan d'eau de 560 ha et 15 km de périmètre. Ce lac est en partie une création humaine : la construction de digues a consolidé le cordon dunaire qui fermait presque complètement une baie autrefois ouverte sur la mer ; cette baie est devenue un lac, de dimensions assez modestes, aux reflets émeraude et aux contours le plus souvent estompés par des brumes légères. Ce fond vapoureux, le décor aquatique et donc *yin*, la douceur et la fluidité des paysages sont devenus des caractéristiques de la peinture dite de l'« école du Sud » à partir des Song. Implantée autour de Hangzhou, l'École du Sud s'oppose à l'École du Nord qui représente de rudes paysages de montagne *yang*. Décrit par la peinture, la poésie, le roman, le site du Lac de l'Ouest a été préservé

jusqu'à nos jours. Au cours du temps, des mécènes l'ont embelli, en particulier les empereurs Kangxi et Qianlong des Qing, mais aussi les riches marchands de Hangzhou. L'île de Gushan, sur le lac, était le lieu de méditation de Kangxi ; c'est le théâtre d'un opéra célèbre, *Rencontre sur le pont brisé*. Du nord au sud du lac, la « digue de Su Dongpo » est une construction réalisée sur l'ordre de Su Dongpo alors que le poète était gouverneur. Longue de 2,8 km, cet ouvrage d'art du XIe siècle présente une succession de six ponts cambrés.

À quelque distance du lac se trouve le **tombeau du général Yue Fei** devenu un symbole de l'indépendance et de l'esprit de résistance chinois, en l'occurrence face aux Jürchen. Yue Fei a son propre temple, datant du XIIe siècle. Enfin le **Lingyinsi** est un vallon avec un sanctuaire bouddhique, ainsi que des grottes présentant des bas-reliefs qui datent des Song et des Yuan. Une statue du Buddha, en bois de camphrier, atteint près de 20 m de haut, et la « Pagode des Six Harmonies » près de 60 m.

Les Yuan

L'ensemble de la Chine se trouve rattachée pendant un siècle, de 1270 à 1368, à l'immense empire mongol qui s'étend de la Russie à la Mandchourie et de l'Iran à la Chine méridionale. Après Gengis Khan, la conquête de la Chine est menée par Kubilaï, fondateur des Yuan.

La conquête de la Chine du Nord par les hordes de Gengis Khan a été particulièrement violente. Les Chinois sont mieux compris par son conseiller khitan Ye lü Chu cai. Après la mort du conquérant en 1229, l'avenir même du jeune empire mongol semble menacé par les rivalités entre les prétendants au trône. Kubilaï reprend la conquête de l'espace chinois et fait passer sous le contrôle mongol toute sa partie sud. En 1271 il fonde la dynastie des Yuan, dynastie mongole gouvernant la Chine.

Kubilaï (1214-1294) est un petit-fils de Gengis Khan, frère d'Hulagu et de Mangu. Il prend l'initiative d'une campagne audacieuse dans le Yunnan puis fonde l'actuelle Pékin où il établit sa capitale. En 1276 Hangzhou est prise et l'empereur Song capturé. Toute la Chine se trouve conquise trois ans plus tard, et Kubilaï s'emploie à pacifier son immense empire.

Le gouvernement de Kubilaï apparaît moins rude que celui de Gengis Khan. Mais les Mongols ne s'en imposent pas moins comme maîtres de la Chine. En principe, les sujets de Kubilaï forment quatre catégories, en fonction de leurs origines ethniques : les Mongols constituent la couche supérieure, privilégiée par rapport aux trois autres. Les meilleures terres, confisquées aux Chinois, leur ont été distribuées au sortir de la guerre, ainsi que les chevaux qui avaient été réquisitionnés. La deuxième catégorie est constituée des peuples d'Asie centrale, par exemple les Ouïgours qui ont été les alliés des conquérants. Les Han sont divisés en deux catégories : ceux de Nord, qui dépendaient des Jin ; et ceux du Sud, qui dépendaient des Song et ont été conquis en dernier. L'ensemble forme une cascade des mépris : les Chinois se trouvent aux deux derniers rangs, doivent se contenter des postes subalternes au niveau du gouvernement comme de l'armée ou des administrations locales. Pour se protéger, car les Mongols sont conscients de leur infériorité numérique, le couvre-feu est instauré dans les villes ; les Chinois se voient interdire d'apprendre la langue mongole et de porter ou simplement détenir des armes.

Malgré tout les Mongols ont, peut-être involontairement, favorisé l'unité de la Chine. L'ensemble du territoire est divisé en provinces de taille approximativement égale, et cette division du territoire se poursuit ensuite avec quelques modifications sous les Ming et les Qing. Tout l'ensemble des pays de peuplement han est conquis, jusqu'aux confins, puisque l'État jusque là indépendant de Nan Zhao, correspondant à peu près au Yunnan, est rattaché à l'empire des Yuan en 1276. Les Tibétains sont de leur côté considérés comme des alliés par les Mongols, qui entretiennent avec eux des rapports suivis.

Les Mongols essaient d'étendre leurs conquêtes plus loin. En 1274, après s'être imposés en Corée, le but qu'ils visent est la conquête du Japon. Cette première offensive est un échec. Ils décident de recommencer en 1281, et c'est alors qu'un typhon détruit leurs navires et les empêche de débarquer. Pour les Japonais, ce sont les « vents divins » (*kami kaze*) que les esprits tutélaires du sol national ont envoyé contre les ennemis. Conscients de leurs difficultés en matière maritime, les Mongols

abandonnent alors leurs tentatives sur le Japon. Une autre série d'expéditions, entre 1280 et 1285, vise la péninsule indochinoise. Les deux royaumes, Nord et Sud, qui composent le Dai Viêt, résistent aux attaques mongoles malgré le pillage de Hanoi. Enfin, en 1287, les armées des Yuan parviennent en Birmanie, poussant devant elles un flot de populations thaï qui s'établiront ensuite plus au sud de la péninsule. Les Yuan prennent Pagan en 1287 mais doivent bientôt abandonner la ville ; une dernière expédition navale échoue en 1293 contre l'île de Java. En fin de compte, l'échec mongol contre le Japon et l'Asie du Sud-Est reste patent. Ces expéditions militaires et navales n'avaient d'ailleurs été rendues possibles que grâce à l'apport des armées et des navires chinois.

Les Yuan s'intègrent donc à un « empire des steppes » qui s'ouvre sur l'Eurasie et les routes d'Asie centrale, reprenant l'antique « route de la soie ». Ces débouchés économiques profitent aux régions du bas Yangzi, et en particulier à Hangzhou. La ville a été décrite par des voyageurs alors venus du lointain Occident : le Marocain Ibn Battûta, les Italiens Odoric de Pordenone et Marco Polo. Ces voyageurs célèbres visitent également Quanzhou, port du Fujian alors en plein développement. Les fouilles archéologiques ont permis d'y retrouver des stèles et des bas-reliefs attestant la présence des cultes hindous, nestoriens et musulmans. D'une manière générale Kubilaï semble avoir favorisé le bouddhisme et le christianisme nestorien, qui dispose en 1275 d'un archevêché à Pékin. Il se montre bienveillant envers les marchands vénitiens, et charge Marco Polo de missions administratives.

Le centre de gravité des Yuan se situe pourtant au nord de la Chine. Près de la Grande Muraille et de l'ancienne résidence des Jin, Kubilaï met en place dès 1264 une nouvelle capitale conçue sur un plan rectangulaire : c'est **Khan baliq**, le « siège » ou la ville du Khan. La Cambaluc de Marco Polo deviendra Pékin sous les Ming, mais les Chinois l'appellent alors simplement *Da Du*, la « grande capitale ».

La question essentielle, sous l'administration des Yuan, reste celle des campagnes. La politique générale de l'État impérial, surtout dans les débuts, a été conçue en faveur des Mongols et des peuples des steppes : les meilleures terres confisquées à leur profit permettent la formation de grands domaines sur lesquels les Chinois travaillent comme manouvriers. Après le règne de Kubilaï, la politique économique reste dirigée vers le ravitaillement des villes où se trouvent la plupart des descendants des conquérants, de plus en plus sinisés, et les organes de l'administration. Dans cette optique des travaux améliorent la partie sud du Grand Canal, et le prolongent vers le Nord en direction de Tianjin et de Khanbaliq.

Pourtant, les Yuan semblent avoir été conscients des difficultés des campagnes, ainsi que de leur importance. Des greniers d'État sont organisés pour lutter contre les effets de la famine ; le *Nong shu* ou « Livre de l'agriculture », un traité d'agronomie, décrit des techniques agricoles destinées à améliorer les rendements. Mais ces remèdes ne peuvent être appliqués par la majorité des paysans, de plus en plus endettés et dénués de ressources.

Les difficultés les plus graves surgissent au milieu du XIV^e siècle. En 1351 ont lieu les crues catastrophiques du fleuve Jaune : inondant l'ensemble des régions qu'il traverse dans son cours inférieur, le fleuve provoque des famines. D'innombrables paysans fuient les régions dévastées, se regroupant en bandes facilement dirigées par les chefs de sociétés secrètes, bouddhistes ou manichéistes. Ils poussent parfois les bandes errantes à la révolte : c'est le cas au Hubei et au Jiangxi. Les Turbans rouges réussissent à encadrer ces mouvements populaires, qui se transforment en vagues de xénophobie anti-mongole. Un paysan issu des Turbans rouges, Zhu Yuan Zhang, finit par agir pour son propre compte et fonde une nouvelle dynastie, « nationale », celle des Ming.

Pékin (Beijing), la Khanbaliq mongole

On compte aujourd'hui plus de 10 millions d'habitants sur le territoire de la Municipalité de Pékin, qui couvre près de 7000 km². Les témoignages visibles de l'Histoire ne remontent pas au-delà du XIII^e siècle, c'est-à-dire la création de cette capitale par Qubilai (1260-1294). En fait, la capitale des Yuan avait été précédée par d'autres cités, localisées à

l'intérieur du territoire de l'actuelle Municipalité de Pékin.

Le plus ancien des sites habités se trouve à Liulihe, aux environs de Pékin : des tombes contenant des bronzes datant des Zhou de l'Ouest (-1050 à -771) ont été mises au jour. Un bronze porte les caractères « [au] prince de Yan », correspondant à un royaume de Yan qui s'est maintenu là jusqu'à l'annexion par le futur Qin Shi Huangdi, en -222. Ce royaume se trouvait là à la périphérie du monde chinois, et en relations constantes avec les nomades de la steppe. Sa capitale était nommée *Ji*, « les Roseaux » ; on lui doit la construction du premier système défensif de Murailles.

Un peu plus près de nous la région de Pékin apparaît sous les Han comme une marche-frontière, commandée par des généraux aux pouvoirs importants, et à tel point que l'un d'eux, An Lushan, provoque un soulèvement et marche sur Chang An (755-756). L'effondrement des Tang en 907 amène les peuples barbares à convoiter la Chine affaiblie, et en 947 les Kitan, sous le nom dynastique de Liao, installent dans l'actuelle Pékin leur capitale, sous le nom de *Yanjing*. Ce sont les Kitan ou Kara-Katai qui laissent alors à la Chine le nom de « Cathay » sous laquelle elle est connue de l'Europe médiévale.)

Au début du XIIe siècle, les Jürchen, nomades ancêtres des Mandchous, menacent les Liao et s'entendent avec les Song pour venir à bout des Liao : ce sont les Song qui s'emparent de Yanjing (1125) avant d'en être chassés par les Jürchen, devenant les Jin du Nord. Mais ensuite ce sont les Mongols qui prennent Yanjing en 1215.

Les Mongols contrôlent le Tibet en 1252 et à partir de ce moment se convertissent au bouddhisme lamaïque, dont ils deviennent les protecteurs. Qubilai (1260-1296) charge un ancien moine, Liu Binzhong, de transférer la capitale de l'empire mongol de Karakorum à Pékin, en édifiant une ville nouvelle : elle prend le nom de **Khanbalik**, la « ville du Khan » que les Chinois appellent plutôt *Dadu*, la « grande capitale ». En 1271, Qubilai nomme *Yuan* la nouvelle dynastie. Une enceinte est édifiée, à partir de 1267, au nord-est de l'ancienne ville murée des Jin. Le Khan confie à un architecte musulman l'édification du nouveau palais impérial, tandis que d'autres musulmans mettent un place l'Observatoire. Tout cela impressionne Marco Polo qui découvre cette capitale nouvelle en 1275 : il la fait connaître à l'Europe dans le *Devisement du Monde* sous le nom de *Cambaluc*.

Une révolte paysanne met fin à la dynastie mongole en 1368. Hongwu -Taizu (1368-1398), fondateur des Ming, prend la ville qu'il rebaptise **Beiping**, « Paix du Nord » tout en fixant sa capitale à Nankin. Son fils Yongle (1402-1424) décide de transférer le siège de la cour à Beiping, dont il a été prince avant de détrôner son neveu Huidi (1398-1402). C'est alors que la ville prend le nom de **Beijing**, « capitale du Nord ». Les travaux sont ralentis après sa mort, et l'ensemble des services gouvernementaux n'est installé à Pékin que vers 1450. Le site de la ville murée des Ming est déplacé vers le sud.

Les Mandchous, désignés sous ce nom à partir de 1635, descendent des Jürchen. Ils convoitent la Chine, où les Ming se trouvent affaiblis par les révoltes paysannes. Ils envahissent la Chine septentrionale, et leur action est facilitée par celle de Li Zicheng, chef d'une révolte qui arrive à s'emparer de la capitale en 1644, tandis que l'empereur Chongzhen (1627-1644) va se suicider sur la Colline de Charbon. Un éphémère règne de Li Zicheng est proclamé sur « l'empire de Grande Prospérité ». Mais les Mandchous y mettent rapidement fin.

Contrôlant la Chine, les Mandchous (Qing) font de Pékin une ville bipartite. Ils inaugurent une politique humiliante et discriminatoire en imposant aux Chinois le port de la natte (1645). Ils réservent la partie nord de Pékin aux Mandchous et à leurs alliés mongols, les Chinois étant expulsés dans la partie sud. Désormais Pékin présente une série de villes intérieures emboîtées : la Cité interdite dans ses murailles pourpres, une Cité administrative dont l'enceinte a disparu, une ville chinoise essentiellement commerçante avec sa propre enceinte. Les voyageurs étrangers sont surtout frappés par l'existence de deux villes, « ville tartare » et « ville chinoise » suivant l'expression des missionnaires jésuites. Mais toutes deux parviennent à coexister de manière pacifique dès le règne paternaliste de Kangxi (1661-1722). Ce dernier est aussi un empereur bâtisseur, moins toutefois que Qianlong, qui, au nord-ouest de la ville fera construire le Palais d'Été (*Yuanmingyuan*).

Au XIXe siècle, les Qing se trouvent confrontés à leur tour à une série de révoltes ainsi qu'aux agressions occidentales. Ils ne peuvent empêcher l'ouverture de consulats à Pékin en 1858, ni à l'arrivée du corps expéditionnaire anglo-français qui saccage le Palais d'Été (1860). Le déclin de la dynastie atteint un point de non-retour durant la « régence » de Cixi, pendant le règne de son neveu Guangxu (1875-1908). Pékin doit subir un nouveau pillage en 1900, par les troupes occidentales envoyées au secours des légations assiégées par les Boxeurs.

En 1911 le général Yuan Shikai s'impose à Pékin, alors que le dernier empereur, Xuantong, plus connu sous le nom de Puyi, n'a que six ans. L'empire prend fin et ne sera pas restauré par Yuan Shikai, qui meurt en 1916. Peu après, le Mouvement du 4 mai 1919, déclenché lorsqu'est connue la décision de céder au Japon les possessions allemandes en Chine, inaugure un processus révolutionnaire. Mais Pékin tombe en 1924 aux mains d'un « seigneur de la Guerre », Feng Yuxiang. Puis en 1928 la ville est occupée par les forces du Guomindang, désormais contrôlé par Jiang Jieshi qui rebaptise Pékin, une fois encore, « Beiping » (Paix du Nord, ou Nord pacifié).

L'occupation japonaise a lieu à partir de l'incident du pont Marco Polo, le 7 juillet 1937 ; elle dure jusqu'en 1945. Le 31 janvier 1949, les Communistes entrent à Pékin. La proclamation de la République Populaire de Chine a lieu sur la place Tian'anmen, le 1er octobre 1949, par Mao Zedong. La Municipalité de Pékin est organisée un peu plus tard. C'est un territoire de 16800 km², rattaché directement au Pouvoir central, et divisé en neuf arrondissements, chacun d'eux se trouvant dirigé par un comité qui reçoit ses directives du gouvernement. Ce comité d'arrondissement supervise des comités de quartiers et des comités d'habitants regroupant quelques centaines de familles. L'approvisionnement du centre-ville est assuré par trois millions de maraîchers installés à la périphérie. Au cours des années soixante et soixante-dix se sont développées d'importantes zones industrielles, à l'est et au nord-est de la ville pour éviter la pollution, les

vents dominants étant ceux du nord-ouest.

La visite de Pékin

Le cœur de cette immense agglomération est la **Place Tian'anmen**. On entrait dans le Palais impérial par le Sud, donc par cette place et par la porte du même nom, devant l'ancienne Cité Pourpre. La République Populaire y a été proclamée en 1949, et elle est toujours le cadre des grandes manifestations nationales ou politiques.

Les fonctionnaires de grade élevé, seuls à être admis dans le Palais, franchissaient la **Porte de la Paix Céleste** (*Tian'anmen*) au sud de la Cité impériale et de son enceinte. Cette porte a été élevée par Yongle (1420) et reconstruite sous les Qing en 1651. Elle est précédée par cinq ponts de marbre blanc qui enjambent le Ruisseau aux Eaux d'Or. C'est une porte massive, surmontée d'un grand pavillon de bois à double toiture ; elle comporte cinq passages, celui du centre étant réservé à l'empereur. Ensuite vient une cour rectangulaire, puis la véritable entrée du palais a lieu après que l'on ait franchi la **Porte du Méridien** (*Wumen*).

Le **Palais impérial** est aussi *Gugong*, le « vieux Palais ». Il couvre 72 ha, au cœur de la ville impériale, et se trouvait protégé par une enceinte pourpre de 10 m de haut, elle-même entourée d'un fossé de 50 m de large. L'enceinte aux Murs Pourpres était enclose dans une autre enceinte formant la Cité impériale : cet ensemble couvrait 500 ha. Au cœur de tout cela, l'Empereur était censé se trouver au centre de la Salle de l'Harmonie préservée, donc au centre du palais, de la capitale et de l'empire.

Le Palais est constitué en fait d'une succession de bâtiments de taille moyenne, dont les toitures rappellent les ailes du faisan doré et évoquent l'échine d'un dragon, soit deux animaux et une couleur (le jaune) associés à l'empereur. La partie arrière de l'ensemble forme un labyrinthe d'appartements privés, cuisines, salles de service, temples et bibliothèques. Aujourd'hui, les différents pavillons sont autant de lieux d'exposition permanente des trésors impériaux. Le mobilier présenté date le plus souvent de la fin des Qing.

Les palais les plus importants sont tous situés dans l'axe sud-nord, de la Porte du Méridien au Jardin impérial. Une première phase de construction a eu lieu sous Yongle, de 1421 à sa mort en 1424. Après un ralentissement, une nouvelle étape de constructions va de 1438 à 1441. Ensuite, le Palais impérial est saccagé à la fin des Ming, en 1644. Mais les Qing décident de l'occuper, ce qui n'est pas conforme à la coutume : les bâtiments occupés par la dynastie déchue étaient généralement détruits ou abandonnés.

Le **Palais de la Suprême Harmonie** a été reconstruit en 1669, puis restauré en 1765. Installé sur une haute terrasse, il possède un plan incliné décoré de dragons sculptés, sur lequel on portait la chaise impériale. Là étaient célébrés les grands événements : anniversaires de l'empereur, cérémonies du solstice d'hiver, proclamation de la liste des lauréats des concours impériaux. Le **Palais de l'Harmonie parfaite** est plus petit. L'Empereur s'y prépare avant d'entrer dans le Palais de la Suprême Harmonie. Lors des fêtes du Printemps, il vient y demander de bonnes récoltes en regardant des mesures de grains, avant de se rendre au Temple de l'Agriculture où il trace le premier sillon. Le **Palais de l'Harmonie préservée** date du XVIII^e siècle ; les banquets y étaient offerts aux ambassadeurs, et les candidats aux concours impériaux venaient y passer les épreuves du plus haut niveau.

La **porte de la Pureté céleste** est le plus ancien bâtiment de la Cité interdite. C'est elle qui donne accès à la partie privée du Palais impérial. Là, le **Palais de la Pureté céleste** a été un lieu de résidence impérial sous les Ming et au début des Qing, puis est devenu une salle d'audience. Le **Palais de l'Union** était la salle du trône de l'impératrice, et le **Palais de la Tranquillité terrestre** son lieu de résidence. La chambre nuptiale y est peinte en rouge.

Le **Jardin impérial**, typique des jardins chinois et influencé par ceux de Suzhou, a été créé sous les Ming. Il jouxte le **Palais de la Tranquillité impériale** qui est un temple où étaient faites les offrandes aux Ancêtres. Enfin, au nord de la Cité Pourpre s'ouvre la **Porte du Génie militaire**. Elle n'était pas empruntée, car sa situation la fait considérer comme néfaste. L'empereur n'y passe qu'en des circonstances très graves, comme Chongzhen qui va se pendre sur la **Colline de Charbon** en 1644. Ce tertre artificiel (*Meishan*) a été édifié sous Yongle, avec la terre venant des excavations faites pour aménager les lacs. Son but était de protéger le Palais des vents du nord, très froids ; il offre un magnifique panorama sur l'ensemble du Palais impérial et sur Pékin.

La visite des principaux sites et monuments nécessite de revenir à la place Tian'anmen, immense esplanade autour de laquelle s'articulent les principaux lieux historiques.

Le **Parc de la Culture du Peuple** est en partie occupé par le **Temple des Ancêtres impériaux**, sanctuaire fondé par Yongle en 1406 pour recevoir les tablettes de ses ancêtres. Il a été reconstruit sous les Ming, après un incendie, puis les Qing l'ont utilisé après avoir brûlé les tablettes des Ming. Ce temple est devenu le **Palais de la Culture du Peuple** après 1949. Non loin, dans le **Parc Sun Yat Sen**, se trouve l'Autel du Dieu du Sol et des Bonnes Moissons. Un mémorial à Sun Yat Sen y a été édifié, et c'est là que sont célébrées les cérémonies funèbres nationales.

Le **Palais de l'Assemblée du Peuple** est un vaste bâtiment contemporain, qui abrite l'Assemblée législative. Le **Monument aux Héros du Peuple** (1958) est un obélisque de granit, avec des bas-reliefs exaltant la lutte du peuple chinois contre ses oppresseurs, depuis la destruction des caisses d'opium. Le **Mausolée du Président Mao**, de plan carré, domine la place. Il a été construit en un an, après le décès de Mao Zedong (9 septembre 1976) et ouvert en 1977. La **Porte face au Soleil**, ouvrage monumental, reliait les enceintes de la ville mandchoue et de la ville chinoise. Elle se fermait pour la nuit ; plus exactement la porte principale restait toujours fermée, sauf deux fois l'an, lorsque l'empereur se rendait au Temple du Ciel ou au Temple de l'Agriculture. Les deux portes plus petites, de part et d'autre, étaient

ouvertes pendant la journée et permettaient le passage d'une ville à l'autre.

Le **Palais des Musées** a été construit en 1959 et ouvert en 1961. Ce vaste bâtiment contient deux musées :

-le **Musée d'Histoire de la Chine** possède plus de 300 000 objets, de la Préhistoire à 1919. Il comporte trois sections qui suivent la périodisation marxiste :

1. les sociétés primitives, du Paléolithique à la fin du Néolithique. En particulier, deux dents fossiles de l'Homme de Yuanmu (Yunnan), vieux d'un million sept cent mille ans ; des répliques des ossements de l'Homme de Zhoukoudian, ou Sinanthrope, découvert entre 1921 et 1939 et vieux de 500 000 ans, mais dont les restes ont disparu durant la guerre sino-japonaise.

2. Les sociétés esclavagistes, des Shang aux Royaumes Combattants (-453). Sont exposés des « inscriptions sur os de dragon », des bronzes d'époque Shang, une maquette de tombe et la reproduction d'un char des Zhou de l'Ouest, des bronzes de la période « Printemps et Automnes » (*Chunqiu*).

3. Les sociétés féodales, des Royaumes Combattants aux Ming (1644) sont suivies des « sociétés semi-féodales et semi-coloniales », c'est-à-dire les Qing (1644-1911) ainsi que les premières années de la République, jusqu'au 4 mai 1919. Exposition d'objets de la dynastie Qin (-221 à -206), notamment des statues de guerriers et d'un cheval exhumées près du tombeau de Qin Shi Huangdi, à Xian. Objets des Han de l'Ouest, avec des modèles réduits en terre cuite de fermes, venant de tombes ; la reconstitution du sismographe en bronze de Zhong Heng (-132) et la réplique de la bannière en soie de Mawangdu, l'original étant au musée de Changsha. Il faut noter aussi des collections de porcelaines et de peintures sur rouleau datant des Song ; des porcelaines et des cloisonnés Ming ; les couronnes de Wanli et de son épouse, du tombeau des Ming ; des porcelaines Qing.

-le **Musée de la Révolution** est consacré à l'Histoire de la Chine contemporaine. Sa présentation es, comme pour le musée précédent, très « pédagogique ». Il présente la fondation du Parti Communiste Chinois à Shanghai en 1921 ; la « révolution agraire » des années 1927 à 1935, qui concerne surtout le Jiangxi ; la guerre sino-japonaise, 1936-1945 ; la guerre entre l'Armée Rouge et le Guomindang, se terminant par la proclamation de la RPC en 1949.

Le **Parc du lac du Nord** reste le plus beau parc de Pékin. Il entoure le **lac du Nord** (*Beihai*), en fait un ensemble de trois plans d'eau autrefois réservé à la cour, au nord de la Cité interdite.

Au départ, des marécages ont été asséchés sur l'ordre de Qubilai, peu après 1264. Puis Yongle des Ming a fait aménager un mur pourpre autour du parc, devenu une dépendance du Palais ; le lac a été divisé en trois sous Qianlong, à la fin du XVIIIe siècle.

Au sud de cet ensemble, la **Cité ronde** est une plate-forme circulaire datant de 1417. Les bâtiments actuels ne remontent qu'au règne de Qianlong (1736-1796) ; voir en particulier la vasque de jade noir avec un poème de Qianlong, gravé, dans un petit kiosque. L'**île des Hortensias** est rattachée à la rive par un pont en zigzag. Elle est couronnée par le **Dagoba blanc**, temple construit sous Kangxi à l'occasion de la première visite du Dalaï-lama à Pékin. Plus au nord, la **Tour du Tambour** et la **Tour de la Cloche** avaient pour rôle de rythmer le temps, battre ou sonner les douze heures doubles de la journée. La première, à trois étages, date de Qubilai (1272) mais a été reconstruite en 1420. Le **mur aux neuf dragons**, aménagé par Yongle, devait protéger des esprits malfaisants l'entrée d'un temple aujourd'hui disparu.

Le **Temple du Ciel** se trouve à plusieurs kilomètres au sud de la place Tian'anmen, et on y accède par une longue rue commerçante, Qianmendajie, prolongée par le Pont du Ciel (*Tianqiao*) avec son quartier qui était autrefois le quartier des plaisirs de Pékin. Ce groupe de constructions date de Yongle et a été restauré en permanence, toujours sous la même forme.

L'Empereur est le représentant des hommes, entre le Ciel et la Terre. C'est lui qui aménage le temps, avec le calendrier ; la société, en conférant les noms et les titres ; et même la religion, en décrétant une hiérarchie des cultes. L'ensemble de ce sanctuaire occupe 270 ha, entourés d'un mur d'enceinte de 6,5 km. Du sud au nord s'alignent trois constructions :

- l'**Autel du Ciel** est aménagé à l'intérieur d'une enceinte carrée, à l'image de la Terre, et renferme une seconde image circulaire. L'autel est lui-même un tertre de forme ronde composé de trois plates-formes de marbre blanc superposées et entourées par 360 balustrades de marbre, allusion aux 360 jours de l'année lunaire. Construit en 1530, il a été agrandi sous Qianlong en 1749. Le Ciel était invité à venir assister aux cérémonies par la fumée d'un bûcher ; sur la terrasse supérieure étaient disposées les tablettes du Soleil, de la Lune, des Étoiles, de la Pluie, des Vents, du Tonnerre...

- le **Temple de la Voûte céleste impériale** est protégée par le Mur de l'Écho. C'est une rotonde à toiture de tuiles bleues, enluminée de peintures à l'extérieur et à l'intérieur. L'empereur y vénère la tablette du Ciel, son ancêtre suprême, et à qui lui seul, Fils du Ciel, pouvait s'adresser. Les tablettes du Soleil, de la Lune... étaient conservées dans ce bâtiment.

- le **Temple de la Prière pour de Bonnes Moissons** est relié aux autres constructions par une voie d'accès de 440 m. Il s'agit là d'une rotonde de 30 m de diamètre, posée sur une terrasse circulaire à trois étages, avec des balustrades de marbre. Cette rotonde est abritée par une triple toiture de tuiles bleues ; à l'intérieur, quatre colonnes représentent les quatre saisons. La charpente, en bois du Yunnan, est un chef-d'oeuvre réalisé sans aucun clou. Ce bâtiment a été reconstruit en 1889 après avoir été détruit par la foudre.

Deux cérémonies avaient lieu tous les ans au Temple du Ciel, avec l'empereur en personne, en décembre et en mars. Au solstice d'hiver, après trois jours de jeûne, l'empereur quittait la Cité interdite avant le lever du soleil et se rendait au grande pompe au Temple du Ciel. Toutes les portes et fenêtres restaient closes sur son passage. La cérémonie avait lieu dans l'enclos de l'Autel du Ciel, où l'empereur présentait ses offrandes : disques de jade bleu, encens, rouleaux de soie, viande de jeunes bœufs cuits entiers dans de grands chaudrons. En mars, pour les sacrifices du Printemps, l'empereur

venait dans le Temple de la Prière pour de Bonnes Moissons où il demandait au Ciel une répartition harmonieuse des pluies et de l'ensoleillement. Ces deux cérémonies, les « sacrifices de la banlieue », n'ont été interrompues qu'en 1916, à la mort de Yuan Shikai.

Enfin, l'empereur venait tracer, durant le premier mois du printemps, le premier sillon à l'aide d'une charrue tirée par un bœuf de couleur jaune. Après quoi les ministres alignaient leur sillon sur celui du Fils du Ciel. Le grain de ce champ était destiné aux sacrifices impériaux ; l'emplacement où avait lieu cet acte symbolique, entouré d'une enceinte de 4, 5 km, est désormais occupé par le Stade du Temple de l'Agriculture.

Le **Temple des lamas** est, en fait, une lamasserie installée dans un palais qui appartenait à Yongzheng des Qing (1723-1736), le Palais de l'Éternelle Harmonie. Il a été occupé par les lamas tibétains (jusqu'à 300) à partir de 1732. En particulier, il faut voir la **Salle des Rois célestes**, avec le Buddha des Temps Futurs, Maitreya, et les quatre Rois célestes (*Tianwang*) gardiens des quatre points cardinaux. Les **salons d'art tantrique** contiennent des statuettes et des *tanka* (bannières du culte) d'époque Qing. La **Salle de la Roue de la Loi** (1694) est consacrée à Tsong Kapa, le fondateur tibétain de la tendance des « Bonnets jaunes ». Haut lieu du bouddhisme lamaïque à Pékin, le Temple des lamas reste fréquenté aujourd'hui par des moines venus étudier le tantrisme.

Le **Temple de Confucius** est tout près du précédent. Fondé en 1302 sous les Yuan, il a été parfaitement restauré : c'est une construction à toiture de tuiles vernissées, où l'on conserve toujours la liste des lettrés (plus de 50 000) qui ont été reçus à l'examen impérial, depuis l'époque des Yuan jusqu'à 1910. Le **collège impérial**, attenant à ce temple, a été fondé lui aussi sous les Yuan (1306) ; il s'agit simplement de salles destinées à l'étude des Classiques du confucianisme, avec une bibliothèque.

D'autres temples méritent une visite. Citons le **Nantang** ou « Église du Sud » catholique, la plus ancienne des églises de Chine ; le Père Adam Schall avait reçu l'autorisation de la fonder en 1650, et elle a été inaugurée en 1652. L'archevêché de Khanbalik, fondé par Odoric de Pordenone, était disparu depuis 1328. Le **Temple du Nuage blanc**, fondé en 739 sous les Tang, est un des plus importants sanctuaires taoïstes. Le **Temple de la Source de la Loi** est consacré au bouddhisme du Mahayana, et a été fondé également sous les Tang.

La visite de Pékin ne doit pas omettre le **Palais d'Été**, au nord-ouest de l'agglomération. Le palais, situé sur la rive septentrionale du lac Kunming, était destiné à trouver la fraîcheur en été, en échappant au Palais impérial et sans aller jusqu'à Jehol, au-delà de la Grande Muraille. Le site avait été remarqué par les Yuan puis les Ming. Sous les Qing, Qianlong y fait bâtir des palais et des kiosques à partir de 1751. Mais cet ensemble, situé autour du **Jardin de la Splendeur rayonnante** (*Yuanminyuan*) est saccagé par les troupes anglo-françaises en 1860. Cixi décide de reconstruire tout un ensemble à partir de 1888, en dépensant des fortunes, pratiquement tout ce qui reste alors du Trésor. Le résultat est un ensemble agréable mais mièvre de pavillons, kiosques, salons sur l'eau qui n'ont plus le sens profond des pavillons de la Cité interdite ou des jardins de Suzhou. Ces nombreux « palais », aujourd'hui très bien restaurés, restent assez froids et inutilement raffinés, à l'image du « bateau de marbre » immobile qui servait de salon et auquel ont été adjointes des roues à aubes. Dans son état actuel, le Palais d'Été reste le symbole de la période marquée par la régence de Cixi.

Canton, une cité ouverte sur le monde à la fin du Moyen Âge

Canton (Guangzhou) se trouve à 70 km de la mer, sur l'estuaire de la Rivière des Perles, un bras du delta du Xijiang ou « Fleuve de l'Ouest ». La ville compte aujourd'hui plus de 3, 5 millions d'habitants et près de 6 millions en comptant sa banlieue. Capitale de la Prvince du Shandong, elle est aussi la grande métropole de Chine méridionale, située en climat subtropical avec toutes les influences de la mousson. Très ancienne, sa tradition commerciale et d'ouverture reste vraie aujourd'hui avec sa foire bisannuelle, son port international (un des 14 ports ouverts au commerce étranger, et le plus ancien), mais aussi l'encombrement de ses trottoirs livrés aux petits marchands. Canton a hérité également d'une tradition révolutionnaire, que l'on peut mesurer à travers son rôle durant les guerres de l'opium, le mouvement des Taiping, les débuts du Guomindang puis du Parti communiste chinois.

Les débuts de Canton sont enveloppés de légende : la ville est née à l'endroit où cinq Immortels, montés sur des chèvres, ont apporté le riz aux hommes. Canton est aussi Yangcheng, la « ville des chèvres ». Mais d'après le *Zhuangzi* elle aurait porté un autre nom : Yue, qui est aussi le nom antique des Vietnamiens.

Il est certain que Qin Shi Huangdi installe une commanderie à Panyu, l'actuelle Canton, en -214. Puis la ville fait partie du *Nanyueguo*, le Royaume des Yue du Sud, pendant un siècle. À ce moment le général Chao Tuo d'abord vassal du premier empereur des Han s'attribue le titre d'« Empereur guerrier », *Wudi*, et règne sur le Lingnan, avec Panyu comme capitale : il est le fondateur des Yue du Sud et règne de -203 à -137. Son petit-fils Chao Mei (-137 à -122) est l'« empereur sage », *Wendi*. Sa tombe a été découverte par hasard en 1983, et constitue l'une des plus intéressantes visites à faire à Canton. En -111, l'empereur Wudi des Han annexe le Lingnan, réunifiant l'empire.

Le nom de Guangzhou (nom actuel de Canton) apparaît au IIIe siècle de notre ère, à l'époque des Trois Royaumes. La

ville se signale déjà comme un emporium ouvert sur le *Nan Hai*, les pays des mers du Sud, Inde, Insulinde, Asie du Sud-Est., tandis que la région de Canton se peuple progressivement de Han. Sous les Tang commence le véritable essor : le port est officiellement ouvert aux étrangers en 714. La ville compte alors 200 000 habitants et voit se développer une communauté musulmane (Arabes et Persans) qui se dote de mosquées. Mais en 879 la révolte menée par Huang Chao, un faux saunier hostile à la dynastie régnante, menace Canton pendant de longues années.

Après la chute des Tang Canton devient la capitale d'un royaume des Han du Sud, État indépendant qui est annexé en 971 à l'empire des Song. Le port se trouve alors doté de l'Office pour les navires marchands, dont le rôle est de percevoir les taxes douanières.

Le début des Ming, et en particulier le règne de Yongle (1403-1424), est favorable à Canton, surtout lors des grands voyages d'exploration de Zheng He, de 1371 à 1434. Encore vénéré dans les temples sous le nom de Sanbao, il entraîne 20 000 hommes dans ses sept expéditions qui contribuent à dynamiser tout le littoral. Après cette période de découvertes chinoises, ce sont les vaisseaux européens qui apparaissent à Canton : portugais dès 1514, espagnols en 1543, hollandais à partir de 1600. En 1552 le missionnaire jésuite François-Xavier meurt dans l'îlot de Xangchuan, dans la baie de Canton, près de Macao. Les Portugais s'installent ensuite à Macao, d'où les premiers jésuites, Ruggieri et Ricci, partiront pour essayer d'évangéliser la Chine après avoir obtenu l'autorisation de s'installer à Zhaoqing, au nord-ouest de Canton (1583).

En 1647 les Mandchous prennent Canton. Mais le prince Zhu Youlang est proclamé empereur des Ming du Sud à Guilin sous le nom de Yongli. Cet épisode est toutefois assez bref puisqu'en 1658 le général Wu Sangui ramène Canton dans l'empire des Qing. L'ordre mandchou se révèle plutôt néfaste pour la Chine littorale, car en 1662 Pékin décide l'évacuation des côtes. Le but est de lutter contre la piraterie, et plus précisément contre Zheng Chenggong (1624-1662), le « Coxinga » des Occidentaux. Métis sino-japonais favorable aux Ming du Sud, il contrôle Taiwan et lance des opérations de pillages sur les provinces littorales. La renaissance du port de Canton n'a lieu qu'au XVIII^e siècle, avec le commerce du thé, des porcelaines et des produits précieux. L'*East India Company* ouvre son comptoir en 1715, précédant les autres Compagnies des Indes. Les relations avec les Chinois se font alors par une association de marchands, le *Gonghang*.

En 1786 l'EIC réussit à obtenir un monopole de l'exportation en Chine des produits textiles anglais, lainages et cotonnades. Mais les Chinois n'ont pas les moyens d'acheter ces biens manufacturés, qui n'ont donc pas le succès escompté. Les bénéfices les plus importants proviennent de la contrebande : ventes d'opium dès 1713, malgré les interdictions officielles. De 275 tonnes en 1817, les ventes passent à 6250 tonnes en 1873 ; à ce stade, ces importations déséquilibrent la balance commerciale de la Chine. Mais les effets sur la société sont tels qu'en 1839 un fonctionnaire, Lin Zexu, détruit 20 000 caisses de drogue et expulse les négociants anglais. D'où la première guerre de l'Opium (1839-1842) et le *Traité de Nankin* de 1842, qui cède Hong Kong à l'Angleterre. En 1861 la Grande Bretagne obtient une concession à Canton, correspondant à l'île de Shamian sur la Rivière des Perles.

La fin du XIX^e siècle correspond à un appauvrissement de la région cantonaise, alors que se déploie le mouvement des Taiping parti du Guangxi. Le développement de Shanghai fait de l'ombre à Canton. Dans la première moitié du XX^e siècle, Canton fait figure de grande ville révolutionnaire avec le soulèvement du 11 avril 1911 organisé par Sun Yat Sen contre la dynastie des Qing. Élu Président de la République le 1^{er} janvier 1912 à Nankin, il est vite évincé par Yuan Shikai puis revient en 1917 à Canton pour défendre la République. En mai 1921 se constitue à Canton un gouvernement républicain local.

Après la disparition de cette république cantonaise, Sun revient en 1923 avec son beau-frère Jiang Jieshi et les conseillers soviétiques Borodine et Joffe. Fondé par Sun en 1900, le Guomindang est contrôlé par Jiang Jieshi après la mort de Sun Yat Sen (12 mars 1925). En 1927 Jiang Jieshi se retourne contre ses anciens alliés communistes, massacrés à Canton et Shanghai. Le Guomindang utilise à son profit les officiers formés à l'Académie militaire de Whampoa (*Huangpu*), fondée en 1924 dans l'avant-port de Canton avec l'aide soviétique. Mais les Communistes ont eu le temps de s'organiser à partir de l'Institut National du Mouvement Paysan, créé à Canton en 1924. C'est une véritable école des cadres du Parti, dirigée par Mao puis Zhou Enlai.

Occupée par les Japonais entre 1937 et 1945, Canton reste ensuite au pouvoir du Guomindang jusqu'à l'entrée des Communistes dans la ville, en octobre 1949. La métropole cantonaise fait aujourd'hui partie des « zones économiques spéciales », avec le Guangzhou, Shenzhen, Shaotou et Zhuhai.

La visite de Canton

La ville compte plusieurs musées, de très beaux sites et un certain nombre de monuments.

À l'intérieur du Parc Yuexiu, parc tropical de 100 ha dominé par la tour de guet Zhaihailou (1686) se trouve le **Musée municipal de Canton**. Ses collections évoquent en priorité la vocation maritime et commerciale de la ville, et concernent surtout le passé récent (XIX^e-XX^e siècles). Toutefois il faut s'attarder sur une maquette en terre cuite de navire d'époque Han et sur les vestiges récemment mis au jour d'un chantier naval de la même époque. Ce chantier pouvait construire des bateaux de 30 m, avec compartiments étanches et étambot vertical permettant la pose d'un gouvernail. Le deuxième étage de ce musée expose des collections de porcelaines Song et des soieries d'époque Qing. Divers objets précieux révèlent ce qu'était le travail de l'ivoire. Le musée possède également un exemplaire du *Xiyuanlu* écrit en 1242 par Song Ci, fonctionnaire en poste à Canton : c'est le plus ancien traité de médecine légale.

Dans ce même Parc Yuexiu a été découvert, en commençant la construction de l'Hôtel de Chine, le **tombeau de Chao**

Mei, deuxième empereur des Yue du Sud. Les fouilles ont commencé en 1983 et un musée a été construit sur place en 1985. Le tombeau lui-même, en grès rouge, se trouve dans une fosse creusée dans la colline de Xiangang. Au sud une rampe reliée à deux vantaux de pierre avait été comblée. Puis les fouilles ont révélé une antichambre aux plafonds peints de motifs noirs et rouges ; une chambre située à l'est où ont été sacrifiées quatre concubines ; une autre chambre à l'ouest où ont été retrouvés les squelettes de sept serviteurs et dignitaires immolés ; enfin la chambre funéraire. Chao Mei reposait dans deux cercueils emboîtés, la tête posée sur un oreiller de perles et vêtu d'un linceul de jade. De nombreux objets ont pu être récupérés en bon état : le linceul ; des pendentifs de jade ; des sceaux impériaux, dont un sceau en or avec ce qui serait la plus ancienne représentation du dragon ; des disques de jade destinés à rendre le cadavre imputrescible ; une coupe en jade sculptée de reliefs ; des animaux de bon augure (phénix, dragons, tigres) en jade également. Un carillon à huit cloches de bronze était utilisé par les Yue du Lingnan, qui frappaient les cloches avec un maillet de bois.

Canton possède également des bâtiments religieux, liés à son passé d'ouverture maritime. Le bouddhisme est représenté par le **Temple des Six Banians**, fondé en 537 au temps des Dynasties du Sud. Il a été rebâti en 989 et sa **Pagode des Fleurs** (8 étage doubles prolongée par une colonne des Mille Bouddhas en bronze) est de 1097. C'est un haut lieu de l'École du Dhyâna (*Chan*) introduite par Bodhidharma, arrivé vers 520 à Canton, et poursuivie par Huineng (638-713). Autre temple bouddhique, le **Guangxiaosi** a été fondé au IV^e siècle et reconstruit en 1209. Ses deux pagodes de fer ont été fondues en 951. Il abrite une collection de statuettes bouddhiques chinoises, tibétaines et d'Asie du Sud-Est en bois ou en bronze. Enfin l'islam est représenté par une **mosquée** qui aurait été construite (la première fois) en 627 par un oncle de Mahomet (?). Reconstruit à de nombreuses reprises, ce bâtiment témoigne des relations entre la Chine et le monde arabe, qui remonteraient en fait à 714. Aujourd'hui, la communauté *hui* n'est que de 5000 personnes environ.

Le passé contemporain n'est pas absent : en témoigne le **Temple des ancêtres de la famille Chen**. Cette famille était très influente au XIX^e siècle, et déposait les tablettes de ses ancêtres à l'intérieur de ce temple qui a été construit entre 1840 et 1846. Il a été transformé récemment en **Musée du folklore et de l'artisanat du Guangdong** et les visiteurs peuvent y admirer des collections d'éventails, de jades, d'encriers, de porcelaines, de diverses figurines fabriquées dans la région sous les Ming et les Qing. Enfin l'Histoire du XX^e siècle est rendue présente grâce à l'**Institut National du Mouvement paysan**, fondé dans un ancien temple de Confucius d'époque Ming et transformé aujourd'hui en musée. Le **Mémorial de Sun Yat Sen** est un vaste bâtiment de plan octogonal, aux tuiles vernissées bleues et achevé en 1931. Le **Mausolée des 72 martyrs** commémore la mort de 72 personnes tuées lors de l'assaut donné en mars 1911 au palais du Gouverneur pour mettre fin à la dynastie des Qing : le bâtiment, érigé en 1918 grâce à des fonds venant de Chinois d'outre-mer, témoigne d'un étonnant mélange de styles. Enfin le **Mémorial des martyrs de l'insurrection de Canton** date de 1957. Il correspond à la révolte de la Commune de Canton contre le Guomindang, qui a fait 5700 victimes dans les rangs communistes en 1927.

IV. LA CHINE A L'EPOQUE MODERNE

A. Une dynastie « nationale », les Ming

Hongwu, fondateur de la dynastie

Simple paysan au début de sa vie, Zhu Yuanzhang règne de 1368 à 1398 sous le *nianhao* de Hongwu ; son nom d'empereur, puis son nom, posthume est Taizu. Le nom de la dynastie qu'il choisit, « Ming », que l'on peut traduire par « lumière » ou « clarté », correspond probablement aux croyances manichéistes du fondateur de la dynastie.

Né en 1328 dans la région de l'Anhui, Zhu Yuanzhang est né dans une famille d'origine paysanne. Son père était ouvrier agricole et sa mère était la fille d'un maître taoïste. On sait qu'il eu sept sœurs plus âgées que lui, « données » par ses parents qui ne pouvaient pas les nourrir. Alors qu'il a seize ans, les crues du Yangzi dévastent toute la région et provoquent les épidémies qui ont emporté toute sa famille, à l'exception d'un de ses frères et de lui-même. Il enterre donc les siens après les avoir soigneusement enveloppés dans des draps blancs. Puis il se fait moine bouddhiste dans un temple local, qu'il doit bientôt quitter car ce monastère n'a plus les moyens d'entretenir les religieux. Il a peut-être été mendiant itinérant avant de retourner dans ce monastère où les moines lui auraient alors appris à lire et à écrire.

En même temps, il se familiarise avec les doctrines millénaristes du bouddhisme, courant spirituel représenté alors par une puissante société secrète, celle du Lotus Blanc. Après que le monastère ait

été détruit, Zhu Yuanzhang devient en 1352 le chef d'une bande de révoltés qui réussit à prendre une petite ville de l'Anhui. Cette date marque le début d'une fantastique progression militaire. Il fait alliance avec un autre groupe d'insurgés, les Turbans Rouges. En 1355, à leur tête, il réussit à s'emparer d'une grande ville, Yangzhou ; puis c'est le tour de Nankin en 1356. Le gouvernement de Zhu à Nankin est resté comme un modèle de « bon gouvernement » à une époque où la ville grossit de manière exponentielle : sa population est multipliée par dix en dix ans, en raison de l'afflux des paysans réfugiés.

Après Nankin, Zhu Yuanzhang se rend maître des provinces de Jiangxi et Hubei entre 1360 et 1362. En 1363 il contrôle presque toute la Chine centrale. Un autre chef de la révolte, Han Lin'er, lui donne le titre de Duc de Wu (1362) ; puis il se proclame Prince de Wu le 4 février 1364. Peut-être plus qu'un grand stratège, Zhu est un chef qui sait s'entourer : il attire près de lui des officiers de valeur, comme Liu Ji, futur auteur du traité de technologie militaire *Huolongjing* ; l'officier d'artillerie Jiao Yu ; son lieutenant Zhu Sheng, qui lui conseille de « construire de hautes murailles, accumuler des vivres et ne pas tarder à se proclamer roi ».

Les principaux rivaux sont éliminés entre 1360 et 1367 : une véritable guerre pour la suprématie a lieu contre Chen Youliang, qui culmine lors de la bataille navale sur le lac Poyang. Elle dure trois ans et se termine par la défaite de Chen, qui meurt peu après. En 1367, Zhu concentre ses forces contre le Royaume de Dazhou, qui lui livre Suzhou et Hangzhou, ancienne capitale des Song, ainsi que la plus grande partie du delta du Yangzi. Désormais Roi de Wu, Zhu Yuanzhang contrôle toutes les régions situées au nord et au sud du Yangzi.

Le 20 janvier 1368 est proclamée à Nankin la nouvelle dynastie. Son nom, *Ming*, joue sur l'homophonie avec la lumière, afin de rappeler l'enseignement lumineux des Maîtres de l'Antiquité. Zhu Yuanzhang, premier empereur de cette dynastie, prend le « nom de règne » (*nianhao*) de Hongwu, « Grandeur militaire », et donne à la nouvelle dynastie, comme mandat du Ciel, l'expulsion des Mongols et la restauration d'un empire han.

La même année, les troupes de la nouvelle dynastie font route vers le nord afin de s'emparer des territoires restés sous contrôle des Yuan. Elles prennent Khanbaliq, alors *Dadu* pour les Chinois, l'actuelle Pékin, capitale et presque création des Mongols. Les Ming s'avancent jusqu'en Mongolie au cours de 1369 et réussissent même à encercler les bataillons mongols. Il leur faudra ensuite, et ce sera un peu plus long, réduire les poches de résistance des Yuan à l'intérieur de la Chine. Le Sichuan est contrôlé en 1371, puis le Gansu et en 1382 le Yunnan, dernière province tenue par les Yuan. La Chine entière n'est véritablement réunifiée qu'en 1387 : la nouvelle dynastie s'affirme, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur avec la victoire du lac Buir (Buyur Nor, Buinor) en Mongolie (1388) puis le ralliement de la dynastie coréenne des Yi, qui se reconnaît vassale en 1392.

Hongwu a tout au long de son règne, et même si le mot n'est pas très approprié, une tendance marquée à l'absolutisme. Il est en même temps très soupçonneux, presque paranoïaque dans ses dernières années. Comme le Premier Empereur, et peut-être plus encore en raison de ses origines paysannes, il reste méfiant vis-à-vis des lettrés-fonctionnaires qui contrôlent de fait le gouvernement. Il favorise un recrutement plus « démocratique » des agents de l'État afin d'éviter la constitution de dynasties de lettrés ; mais il ne cessera jamais d'être sur ses gardes, y compris à l'égard de ceux qui l'ont aidé à conquérir le trône. C'est dans cette optique qu'il faut comprendre le procès intenté à l'un de ses anciens compagnons, Hu Weiyong. Ce personnage devenu Grand Conseiller est jugé trop ambitieux : accusé de projets de rébellion et d'intelligence avec les Mongols et les Japonais, il est l'objet en 1380 d'un procès retentissant qui implique 15000 personnes et aux termes duquel il est exécuté, ainsi que tous ses proches. Cette affaire dure une dizaine d'années et aboutit à une véritable épuration du système administratif, à l'origine de 30 000 peines capitales. Hongwu peut alors concentrer tous les pouvoirs : il supprime l'institution du Grand Conseiller et place directement sous son autorité les Six Ministères : Fonction publique, Rites, Armées, Finances, Justice, Travaux publics.

L'héritage des Yuan est aboli. L'ancien personnel administratif mongol, assez peu nombreux, est

remplacé par des Han. Les fonctionnaires lettrés, mis à l'écart au temps des Yuan, retrouvent le rôle prééminent qu'ils avaient perdu. Hongwu remet en honneur le système confucianiste des concours, qui repose sur le mérite et la connaissance des « classiques ». Hongwu ne peut que promouvoir cette institution bien chinoise, en dépit de ses préventions ; en revanche, il détruit tout ce que les Yuan avaient apporté. Les appellations, uniformes, vêtements mongols n'ont plus cours et sont remplacés par leurs homologues chinois. Dans plusieurs provinces, on donne l'assaut contre les palais et édifices utilisés par l'administration du temps des Yuan. Des *yamen* mandarinaux sont brûlés ; Hongwu laisse provisoirement se déchaîner la colère dirigée contre les Mongols.

Le gouvernement de Hongwu ressemble à une dictature. L'empereur gouverne avec des conseils restreints ou secrets, le Conseil central de 5 ou 6 membres formant le *Nei ge*, « gouvernement interne ». Il se coupe des fonctionnaires de haut rang qu'il fait surveiller à partir de 1382 par une police secrète, les « Gardes aux vêtements de brocart ». Un Bureau de renseignements (*Jin yi wei*) permet la communication au *Nei ge* des informations qui peuvent l'intéresser. Sur le plan juridique, le code de lois qui était en usage sous les Yuan fait l'objet d'une refonte dès l'ère Hongwu : c'est le *Code des Ming* (*Da Ming lü*) dont la première version date de 1367 et la première édition de 1397. Il reste toutefois impossible pour l'empereur de gouverner seul un empire en pleine expansion ; il se trouve vite amené à créer une nouvelle institution, celle de Grand Secrétaire : elle se révélera vite aussi indispensable que la précédente, et fera office de pouvoir intermédiaire entre l'empereur et les bureaux de ses ministres.

L'empereur s'emploie aussi à contrôler la population. Pour cela, il fige les catégories de la société : familles de paysans, d'artisans et de soldats sont considérées comme héréditaires et placées sous la dépendance de trois ministères (Finances, Travaux publics, Armées) qui ont leurs propres ressources afin de gérer la partie de la population qui leur est confiée. Ce système d'encadrement a pour corollaire l'organisation fiscale. Les *lijia* correspondent à des groupes de dix familles qui doivent répartir les impôts entre leurs membres. Mais à terme ce système dépourvu d'encadrement administratif aboutit à la dépendance des familles les plus pauvres par rapport aux plus riches.

Hongwu nourrit en outre de nombreuses préventions contre les eunuques, dont l'action mal contrôlée s'est révélée assez destructrice sous les dynasties précédentes ; leur fidélité et leur efficacité n'en étaient pas moins éprouvées. Le fondateur des Ming décide de réduire leur nombre, sans toutefois supprimer l'institution que l'on semble avoir alors considérée comme obligatoire. Hongwu ne veut pas qu'ils aient le moindre rôle politique ; il leur interdit tout accès aux documents et fait en sorte qu'ils ne puissent apprendre à lire et à écrire. Il fait exécuter ceux qui s'obstinent à s'intéresser aux affaires de l'État, et une inscription placée à l'intérieur du palais de Nankin stipule que « les eunuques n'ont rien à voir avec l'administration ». De même, il n'accepte pas que ses propres épouses se mêlent des affaires du gouvernement.

Conscient dès le début de son règne de l'importance de l'agriculture, Hongwu s'emploie à la remettre en état. Les révoltes et les guerres menées contre les Yuan ont laissé des régions entières dans la ruine. L'Anhui, la vallée de la Huai sont dépeuplées, alors que ces campagnes étaient déjà appauvries par l'exploitation de la paysannerie chinoise sous les Yuan.

Le fondateur des Ming s'emploie au retour de l'ordre. Il envoie dans les diverses provinces des rescrits de sa main pour mettre en garde le peuple des campagnes contre toute forme de désobéissance. Ayant obtenu le retour au calme, il met en chantier tout un programme de réformes.

De par ses origines paysannes, Hongwu savait combien les paysans avaient souffert de la cupidité des fonctionnaires et des propriétaires fonciers, les premiers faisant peser sur les paysans la plus grande partie des impôts dûs par les propriétaires. Pour remédier à ces abus, il institue un double système de registres, les « registres jaunes » (1381) et les « registres en arêtes de poisson », qui instituent le principe des recensements réguliers et des quotas d'impôts qui en sont la conséquence. Ce double système devait sécuriser les revenus provenant des impôts fonciers et renforcer la

propriété paysanne.

En 1387, l'ensemble de l'empire chinois est cadastré. Mais ces réformes n'atteignent pas véritablement leur but, car elles ne suppriment pas les risques de spoliation. En effet, le prestige désormais mieux assuré des fonctionnaires leur vaut des exemptions d'impôts, et ils acquièrent des biens au détriment des paysans endettés qui se trouvent souvent obligés de devenir ouvriers agricoles.

Dès 1370, Hongwu avait ordonné de distribuer les terres abandonnées des régions dévastées par la guerre, Hunan et Anhui. Il décrète en même temps que les titres de propriété ne sont pas transférables, afin d'empêcher que ces terres ne passent aux propriétaires fonciers. Enfin, un édit du milieu du règne proclame que ceux qui achètent des terres dans le but de les cultiver eux-mêmes pourront les obtenir en toute propriété sans impôts. Ces décisions expliquent la croissance du nombre de terres cultivées sous le règne du fondateur des Ming : 8 800 000 *ching*, plus que sous n'importe quelle autre dynastie.

D'énormes travaux sont accomplis dans les trente dernières années du XIV^e siècle : irrigation, restauration des digues, creusement de réservoirs permettent de rendre à la culture d'importantes superficies. Des paysans pauvres y reçoivent des lots et bénéficient d'une aide de l'État. Les zones les plus exposées aux invasions sont colonisées par des soldats : c'est le système des « champs militaires » (*tuntian*), grâce auquel les militaires peuvent assurer eux-mêmes leur subsistance. Tout cela permet au produit des impôts de passer de 7 millions de quintaux sous les Yuan à 20 millions en 1393.

D'autres aspects viennent confirmer l'intérêt de Hongwu pour l'agriculture : le reboisement est obligatoire et réalisé sur une grande échelle. En aval de Nankin sont plantés 50 millions d'arbres, innovation importante liée au désir d'expansion maritime. Puis la restauration des canaux et des systèmes d'irrigation, les transferts massifs de population des régions méridionales vers celles du Nord ont également des incidences économiques et démographiques. Durant les « années de règne » Hongwu, la population chinoise passe de 60 à 100 millions d'habitants.

Le fondateur des Ming, admirateur de la pensée et de la civilisation chinoises, apparaît résolument favorable au confucianisme, et pour cette raison reçoit l'appui des lettrés qu'il n'aime guère. Mais comme eux il défend l'idée selon laquelle la seule source de richesse est l'agriculture, le commerce n'étant qu'une activité parasite. Ces conceptions aboutissent à valoriser la paysannerie, et Hongwu accepte sans difficultés l'idée d'une certaine autonomie des communautés agricoles. Toutefois ces principes ne changent rien à la pauvreté des campagnes, dûe en grande partie au surpeuplement de régions dont les ressources agricoles restent limitées. De nombreux habitants des campagnes se trouvent obligés, dès le règne de Hongwu, de quitter leur village pour les grandes villes afin de gagner leur vie dans le petit commerce.

Chef militaire de talent, Hongwu connaît les forces et les faiblesses des troupes chinoises. Les forces militaires sont réorganisées à partir de 1384 à partir d'un nouveau modèle, le « bataillon d'avant-garde » : chaque unité correspond à 5600 hommes répartis en cinq bataillons et dix compagnies. Une Direction générale des Cinq Armées doit mieux contrôler les officiers et les soldats. En 1393 les troupes atteignent un total de un million deux cent mille soldats, qui se voient assigner des terres destinées à devenir héréditaires.

En dépit de l'effondrement des Yuan, la présence mongole reste une menace permanente au nord de l'empire. Le gouvernement chinois reste très méfiant par rapport à toutes les rumeurs d'alliances entre les différents groupes mongols ou avec les peuples qui leur sont apparentés, Jürchen, Ouïgours, Tibétains. Toutefois Hongwu conserve vis-à-vis du monde extérieur à la Chine une optique chinoise très traditionnelle : les pays « civilisés » sont tous censés être vassaux du Céleste Empire, qui pratique à leur égard une politique bienveillante et pacifique. Dans ses *Instructions ancestrales* de 1395, Hongwu donne aux futurs empereurs le conseil de se défendre contre les « barbares » mais sans engager de conquêtes militaires. Et en aucun cas contre les pays « tributaires » qui ne sont pas barbares : Vietnam, Champa, Cambodge, pays qui possèdent l'écriture (même si ce n'est pas l'écriture chinoise) et qui sont invités à porter un tribut en hommage à

l'empereur de Chine, marque officielle de la suzeraineté chinoise mais aussi signe révélateur du fait qu'ils sont civilisés. L'Annam envahit le territoire du Champa, le plus oriental des royaumes hindouisés, sans que Hongwu n'intervienne, même s'il condamne officiellement cette agression.

Les restes de Taizu / Hongwu se trouvent toujours dans son tombeau de Nankin, le *Mingxiao* ou *Xiaoling*, à deux kilomètres de la Porte Zhongshanmen qui ouvre sur la banlieue est de la ville. Hongwu fait partie des quatre empereurs Ming qui ont mis en place, de leur vivant, leur mausolée ; construit par 100 000 hommes entre 1379 et 1381 il préfigure le complexe des Treize Mausolées de Badaling, au nord de Pékin. Installé au centre d'un vaste périmètre de 22 km, ce tombeau se trouve sous un tumulus conique. La stèle qui marque son emplacement se trouve sur une tortue à tête de dragon (*beili*) mesurant 4, 80 m, qui est la plus haute de Chine. La tortue représente, comme l'empereur et comme les ancêtres, à la fois le Ciel et la Terre : sa carapace ronde en haut devient carrée en bas.

Le personnage de Taizu, aussi bien que l'ère Hongwu, sont devenus un véritable mythe dans la conscience collective chinoise, et jusqu'à la fin de la Chine impériale. Ce personnage qui était brutal, retors et paranoïaque apparaît à de fréquentes reprises dans le roman chinois, par exemple dans le *Julin waishi* (« Chronique indiscrète des mandarins ») paré de toutes les vertus.

Un règne bref, Huidi / Jianwen

Après la mort de Hongwu, son petit-fils ne règne que brièvement, de 1398 à 1402 : il est vite évincé par son oncle, frère cadet du fondateur de la dynastie, qui s'empare de Nankin en 1402 et se proclame empereur.

Après avoir bien réfléchi, Hongwu avait décidé de choisir un petit-fils de quatorze ans, dont le père Zhu Biao était mort prématurément, pour lui succéder. Ce faisant il suivait les règles de primogéniture qu'il avait lui-même développées dans ses *Instructions ancestrales*, et avait installé sur le trône cet adolescent de préférence à ses fils, grands seigneurs pourvus des fiefs qu'il leur avait lui-même donnés.

Le second empereur Ming choisit pour nom de règne Jianwen, « Celui qui établit la Civilité ». Sensible et cultivé, il libère tous ceux qui avaient été inquiétés mais n'avaient pas été mis à mort lors des « purges » de Hongwu. Puis, suivant l'avis des lettrés, il poursuit les habitudes initiées par son grand-père : contrôler étroitement les eunuques de la cour et récupérer peu à peu les territoires donnés à ses oncles. Au cours de l'année 1398, Jianwen mène une véritable campagne militaire contre ses puissants oncles. L'un d'eux est exilé au Yunnan, un autre ravalé au rang de simple sujet, un troisième se suicide, deux autres perdent l'ensemble de leurs fiefs entre la fin de 1398 et le début de 1399. Face à cette situation, Zhu Di, Prince de Yan, décide de réagir. En dépit des volontés de Hongwu, il prend la route de Nankin sous prétexte de prendre le deuil de son père. L'armée impériale l'arrête et il doit envoyer ses trois fils à Nankin comme otages. Mais il simule ensuite la folie pendant plusieurs mois avant de convaincre Jianwen de libérer ses fils ; il part ensuite visiter le tombeau de Hongwu, qui porte désormais le « nom de temple » de Taizu, en juin 1399. Au début du mois d'août il déclare que son neveu a été victime de « mauvais conseillers ». Les instructions de Hongwu l'obligent donc à prendre les armes pour venir à son aide... Jianwen essaie de l'arrêter sans succès, et entreprend alors une campagne militaire très dure, la « campagne de Jiangnan » qui voit s'affronter la cour impériale et Zhu Di (1403-1425), quatrième fils de Hongwu et Prince de Yan.

Le Prince de Yan s'entend avec le Prince de Ning et contrôlent ainsi la plus grande partie des forces de la grande armée du Nord. Il gagne également l'appui de plusieurs tribus mongoles et ravage les provinces septentrionales de la Chine. Il entretient également d'actives complicités à Nankin, utilise comme espions certains des eunuques du Palais et gagne à sa cause plusieurs généraux. Une propagande bien organisée le compare au Prince de Zhou, qui avait soutenu son neveu Jing Cheng en gagnant la guerre sur les mauvais conseillers du roi. Il justifie aussi sa rébellion en se disant fils de l'impératrice Ma, « première épouse » de Hongwu, ce qui était faux : la

mère de Zhu Di semble avoir été une concubine de son père, peut-être d'origine mongole. Mais le Prince de Yan voulait ainsi se trouver en conformité avec les instructions dynastiques de Hongwu, selon lesquelles le trône devait revenir à l'enfant né de la « première épouse » ; c'est pourquoi Zhu Di avait été exclu en faveur de son neveu, fils de Zhu Biao. Le Prince de Yan utilise les amis qu'il a au palais de Nankin pour répandre cette légende. Plus tard, devenu empereur, il fait délibérément détruire ou falsifier les sources.

Yongle, le transfert de la capitale à Pékin et les « Grandes Découvertes » chinoises

Grâce à ce réseau de complicités Zhu Di réussit à s'emparer de la flotte impériale du Yangzi ; puis il se fait ouvrir l'une des portes de la Cité impériale de Nankin, par laquelle ses troupes réussissent à entrer le 13 juillet 1402.

Son entrée dans la capitale est suivie d'un incendie du palais, après quoi il fait présenter sur un char trois cadavres qui seraient ceux de l'empereur Jianwen, de son épouse et du jeune prince héritier. L'« ère Jianwen » est déclarée close ; les souvenirs qu'elle laisse sont effacés. Zhu Di, après avoir fait mine de refuser, se proclame empereur, choisissant comme « nom de règne » Yongle, « Perpétuel Bonheur ». De son vivant, il devient l'empereur Chengzu ; ce nom sera également son « nom de temple ». Afin de condamner à l'oubli tout le règne de Jianwen, le nouvel empereur faisait de l'an 1402 la trente-cinquième année de l'ère Hongwu.

L'usurpation de Yongle ne s'est pas passée sans heurts. Des milliers de lettrés attachés à l'empereur Jianwen sont exécutés avec leurs familles. Le plus connu d'entre eux reste Feng Xiaoru, ancien précepteur de Jianwen. Cas unique dans l'histoire de la Chine, il est mis à mort avec les membres de sa famille jusqu'au dixième degré, ainsi que tous ses anciens élèves ou collègues, au total 872 personnes. En mourant, coupé en deux au niveau de la ceinture, il aurait tracé de son propre sang le caractère « usurpateur » sur le sol...

Des rumeurs commencent à se répandre après le sac de Nankin. On raconte que Jianwen aurait réussi à s'échapper déguisé en moine, peut-être grâce à la prévoyance de son grand-père Hongwu. Les cadavres présentés par les officiers de Zhu Di étaient placés sur des chars d'apparat, et personne n'a pu les reconnaître. Aujourd'hui encore, on ne connaît pas de tombe de l'empereur Jianwen, les corps présentés par Yongle n'ayant jamais reçu de sépulture. Jianwen s'est même vu refuser un « nom de temple », et n'a jamais eu d'autel parmi ceux de la dynastie Ming. Il a fallu attendre 1644 et la fin de cette dynastie pour que les « Ming du Sud » lui accordent le nom posthume de Huizong, jamais accepté dans les histoires officielles. Tout cela contribue à expliquer le développement de légendes : un an après être monté sur le trône, Yongle aurait envoyé Zheng He et Hu Ying à sa recherche sur les mers, vers l'Asie du sud-est et l'Indonésie. Hu Ying serait revenu rendre compte de cette mission en 1423 mais personne n'a entendu ce qu'il a dit à l'empereur, qui l'a promu à cette occasion. Des témoins auraient affirmé que l'ex-empereur Jianwen serait revenu au palais impérial des dizaines d'années plus tard pour y terminer ses jours dans une obscure retraite.

Prince « disparu », comme Sébastien de Portugal, Jianwen semble avoir laissé le souvenir d'un règne plein de mansuétude. La réalité a peut-être été embellie. En tous cas l'éventualité de son retour ne semble pas avoir beaucoup menacé le règne de Yongle, désormais solidement assis sur le trône du Dragon.

Le règne de Yongle est essentiel dans l'histoire de la dynastie et même dans celle de la Chine. Trois grands aspects doivent être relevés. D'abord, une nouvelle ligne de Grandes Murailles avait été entreprise sous Hongwu, et se trouve réalisée, sinon achevée, sous Yongle. Après la période mongole, les fortifications qui dataient de Qin shi Huangdi avaient cessé d'être une frontière depuis l'époque des Tang, et les différents ouvrages de défense étaient tombés en ruine. Les premiers empereurs Ming mettent en chantier un nouveau dispositif, qui adopte un tracé plus méridional, depuis les passes de Jiayu guan, au Gansu, jusqu'au fleuve Yalu (Amour) à l'est. Sur près de 13000 km, ces nouveaux remparts se trouvaient partagés en neuf commanderies ayant chacune la

responsabilité de leur tronçon, sur les plans militaires et administratifs. Le chemin de ronde constitue également une voie de communication qui permet l'implantation assez proche de colons et le contrôle des nomades qui se trouvent au nord des Murailles. Les mouvements de troupes ou déplacements inhabituels des *Wala* (Mongols) sont de suite enregistrés.

Par ailleurs, c'est sous le règne de Yongle qu'a lieu le transfert de la capitale à Pékin. Sous Hongwu, le siège de l'empereur et du Gouvernement était resté à Nankin, après quoi la ville délaissée deviendra définitivement *Nan jing*, la « capitale du Sud ». La ville de Nankin avait été construite sous le nom de *Jianye* par le roi de Wu en 212 de notre ère. Enclose par une muraille de 10 km de périmètre, elle a assuré le rôle de capitale par intermittence jusqu'à l'époque des Ming, et elle conserve toujours quelques vestiges du palais construit par Hongwu en 1377. Tout en maintenant sa capitale à Nankin, Hongwu avait rebaptisé l'ancienne Khanbaliq des Yuan du nom de *Bei Ping*, « Paix du Nord ».

En 1370, Zhu Di devient Prince de Yan, ancienne capitale des Yuan et champ de bataille dans lequel s'étaient opposés les princes mongols. Beiping était alors la capitale de ce fief septentrional ; la ville avait été longtemps affaiblie par les famines et les épidémies. Zhu Di s'était employé à pacifier la région avec le général Xu Da. Il avait fait de l'actuelle Pékin sa première base militaire et avait pu apprécier les qualités de sa situation géographique, tant sur le plan militaire que sur celui de l'économie.

C'est pour ces raisons que **Yongle décide en 1421 de transférer le siège de la cour à Beiping**. La ville devient alors simplement *Bei jing*, « Capitale du Nord », et se voit pour la première fois promue au rang de métropole d'un empire gouverné par une dynastie chinoise. Plus long que prévu, le déménagement de tous les services administratifs dure sous les successeurs de Yongle jusqu'aux environs de 1450. La ville murée des Ming recouvre désormais toute la moitié sud de l'ancienne capitale mongole.

Le transfert de la capitale à Pékin est lié à la réfection du Grand Canal, qui a lieu pour l'essentiel entre 1411 et 1415, ainsi qu'à la remise en état des digues du fleuve Jaune, à partir de 1412. Yongle, ancien Prince de Yan, savait bien que placer la capitale en Chine septentrionale permettait de résister aux tentatives d'invasion venues de la steppe ; mis en déroute à la fin du XIVe siècle, les Mongols sont loin d'être anéantis. Dès l'époque des premiers Ming, leurs forces sont reconstituées et ils constituent toujours une menace. Toutefois, le ravitaillement de Pékin repose sur le bon fonctionnement du Canal impérial, et sur l'entretien des digues du fleuve Jaune qui seules permettent d'éviter des débordements catastrophiques dans les plaines céréalières du Henan, du Hebei, du Shandong.

Ces travaux effectués, la décision est officiellement prise en 1421 de transférer la capitale de l'empire à Pékin. Elle y restera jusqu'à 1911 et même jusqu'à nos jours. Mais ce transfert n'a eu lieu alors que de manière très progressive, et pour l'essentiel sous les successeurs de Yongle, jusqu'au milieu du XVe siècle.

Le troisième aspect essentiel du règne de Yongle concerne **l'expansion maritime chinoise**, à une époque qui coïncide à peu près exactement avec celle des premières découvertes portugaises, au temps d'Henri le Navigateur, de Ceuta (1415) au golfe de Guinée. Yongle était d'abord préoccupé par la frontière septentrionale et le danger mongol, qui expliquent le transfert de la capitale à Pékin. Mais il ne s'est jamais désintéressé des questions maritimes, et a tenté d'établir des contacts avec des pays légendaires, sinon inconnus, pour assurer le rayonnement de la nouvelle dynastie et stimuler les échanges commerciaux.

Dès 1403 Yongle avait donné l'ordre d'armer des jonques de haute mer pour une expédition dont la destination devait rester secrète. Selon diverses rumeurs, l'empereur avait pour but d'éliminer les pirates « japonais » ou de rechercher son neveu, l'ex-empereur Jianwen qui aurait survécu à l'incendie du palais de Nankin. Toujours est-il qu'une activité fébrile règne au chantier naval de Longjiang, entre Nankin et le canal de Qinhuai qui rejoint le Yangzi. Des fouilles se poursuivent aujourd'hui sur ce chantier qui correspond au village de Zhongbao, sur le Yangzi. Les photographies

aériennes font apparaître les « formes » dans lesquelles étaient construits les vaisseaux, dont on a pu reconstituer des maquettes précises, présentées au public lors de l'exposition de 2005 au Musée National de Pékin. Ces énormes « bateaux-trésors » pouvaient mesurer jusqu'à 140 mètres ; les archéologues ont retrouvé d'énormes ancres-grappins et surtout l'axe de 11, 07 m d'un gouvernail d'étambot. Pour les construire, les divers artisans avaient été recrutés sur les chantiers de construction des palais ou des temples. On les organisait alors en bureaux et ateliers spécialisés ; les navires achevés étaient lancés à partir de plans inclinés après consultation d'un devin taoïste qui choisissait le jour favorable.

Les vaisseaux se regroupent ensuite à Lujia, au nord de Suzhou, et 28 000 hommes embarquent pour la première expédition. Mais il n'y a là ni généraux ni membres de la noblesse : les flottes sont conduites par des eunuques, hommes de confiance. Parmi eux, Zheng He est le plus important et aussi le surintendant de l'office des eunuques ; il est originaire d'une famille musulmane du Yunnan. Les Grands Eunuques et leurs assistants constituent un petit groupe d'une dizaine de personnes, entourées d'une cinquantaine d'eunuques auxiliaires et de 600 fonctionnaires : officiers militaires, secrétaires, médecins et infirmiers, astronomes, cartographes, interprètes.

En 1405, une première flotte est envoyée en direction de l'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien, ce qui constitue pour les Chinois le *Nan hai*, la « mer du Sud ». Lors de sa première sortie, la Grande Flotte est forte de 317 navires dont 62 « bateaux-trésors ». Le surnom de ces navires vient probablement du fait qu'ils transportaient les cadeaux précieux à destination des souverains étrangers. Il s'agit du type de navire le plus gros qui ait jamais été construit alors. D'après l'*Histoire des Ming*, ils sont longs de 140 m pour plus de 50 m de large, proportions surprenantes car ils devaient être logiquement très difficiles à manoeuvrer. Certains pouvaient recevoir jusqu'à neuf mâts munis de voiles lattées. Ils avaient un œil peint sur la proue et un nom à caractère moralisant ; sans armement, ils étaient défendus par les navires de guerre qui les accompagnaient, plus petits et plus maniables, disposant de trébuchets, de canon, de bombes incendiaires et de bombes à fumées toxiques.

Face à des résultats jugés positifs, l'empereur envoie six autres grandes expéditions maritimes entre 1408 et 1433. Toutes ces navigations sont dirigées par Zheng He. De grande ampleur, ces expéditions maritimes mobilisent des dizaines de navires : la dernière comporte 63 vaisseaux sur lesquels embarquent 1000 passagers. Les expéditions chinoises touchent le Champa (royaume hindouisé correspondant à l'est du Vietnam actuel) ; les villes de Palembang et Samudra à Sumatra ; Malacca ; Ceylan où Zheng He a fait installer une stèle en trois langues, chinois, persan et tamoul, pour commémorer son passage, comme le faisaient les Portugais en Afrique avec leurs *padroes* ; l'Inde ; Ormuz ; Aden et Djeddah ; Mogadiscio en Afrique orientale. Des échanges s'établissent : les Chinois apportent des soieries, des porcelaines, des bois et métaux précieux ; ils remportent de l'ivoire, des parfums et des épices, mais aussi des animaux inconnus en Chine, en particulier des girafes, et des princes qui ont accepté de prendre pied sur les navires pour prêter hommage à l'empereur Ming.

En fait, la Grande Flotte n'a jamais eu pour but de retrouver l'ex-empereur Jianwen, ni la destruction des pirates japoonaïses, plus faciles à combattre en utilisant les garde-côtes. Le but de ces expéditions chinoises n'a pas été non plus la quête de marchandises précieuses ou d'esclaves. Les navires se sont contentés de rapporter des cadeaux, souvent inutiles comme les animaux qui ont fait sensation. Il n'a pas été question non plus d'annexions de territoires, ni même de comptoirs, et l'armement des vaisseaux de combat n'a guère servi qu'à des opérations de police. Enfin les Chinois n'ont fait aucune tentative de prosélytisme : Zheng He était musulman, les fonctionnaires qui l'accompagnent sont confucianistes, les autres membres de l'expédition sont le plus souvent bouddhistes ou taoïstes, et pratiquent le syncrétisme des trois courants religieux chinois. Aucune volonté de convertir les peuples rencontrés n'anime les navigateurs.

Il semble bien que le but de ces expéditions ait été, pour les Ming, de renforcer les liens avec les peuples « tributaires ». En général éloignés de la Chine, les peuples tributaires ne sont pas sur le

même pied que ceux que l'empire chinois considère comme « vassaux » : Vietnam, Corée, Japon, pays profondément sinisés tout en ayant conservé leur originalité. Les tributaires sont perçus comme civilisés, mais ne sont pas sinisés. Ce sont des peuples sédentaires, qui cultivent le riz ou du moins des céréales ; qui ont des rois, une administration et une écriture qui n'est pas l'écriture chinoise. Il s'agit essentiellement du monde indien et hindouisé : Inde proprement dite, Bengale, Birmanie, Ceylan, Siam, Cambodge, archipel indonésien. Peuples mal connus des Chinois, et même très mal connus avant les grandes expéditions. En principe leurs contacts avec la Chine doivent déboucher sur le versement d'un tribut, preuve qu'ils reconnaissent la souveraineté du *Tianzi*. Dans la pratique, le versement du tribut n'a jamais lieu. C'est un grand succès pour Zheng He que d'obtenir le tribut de rois aussi lointains que ceux du Bengale, de Calicut ou d'Aden – même si ces derniers n'ont pas conscience d'avoir versé un tribut, mais ont simplement envoyé des cadeaux, comme on le fait alors dans toutes les cours d'Asie.

Dès 1402 Yongle a envoyé des émissaires dans les pays qui sont traditionnellement en relation avec la Chine ; et dès 1405 les premiers navires partent sur les océans faire connaître au monde l'existence de la nouvelle dynastie. En même temps qu'il initie des relations « diplomatiques » au sens que nous serions amenés à donner à cette expression, il ouvre de nouveau aux étrangers les trois ports qui leur sont normalement destinés : Ningbo pour les échanges avec le Japon, Quanzhou pour les Philippines et Canton pour l'archipel indonésien. En 1407 est créé le *Siyiguan*, bureau d'interprétariat pour les relations avec les peuples situés à l'ouest.

Au temps de Yongle le prestige de la Chine amène certains royaumes de l'archipel indonésien à envoyer des émissaires officiels, comme ce roi de Bornéo venu en visite à la cour impériale en 1408, et mort à Nankin où il a été inhumé en dehors de l'enceinte extérieure. Des statues de pierre et une Voie des Esprits menaient à la tombe royale marquée par une stèle sur une sculpture représentant une tortue à tête de dragon. L'ensemble a été retrouvé récemment, et la stèle a permis d'identifier le roi.

En ce qui concerne le Japon, les missions commerciales se limitent à deux bateaux et 200 personnes tous les dix ans ! Encore ces personnes ne doivent-elles porter aucune arme, sous peine d'être considérées comme des pirates. Ces restrictions ne sont plus appliquées à partir du moment où le shogûn Yoshimitsu s'engage à faire cesser la piraterie, dont les bases se trouvaient au Japon mais dont une bonne partie des équipages et même des chefs étaient chinois. Le commerce sino-japonais se développe alors modestement, sous le nom de « commerce des étiquettes » car les Japonais étaient obligés de présenter à la douane de Ningbo les souches (*kanlu*, « étiquettes ») des documents donnés par les fonctionnaires chinois.

En fin de compte, les grandes expéditions maritimes chinoises n'apparaissent pas comme des opérations à but commercial, ou ne le sont que de manière marginale. L'idéal confucianiste remis en vigueur par les Ming fait du commerce une activité parasite, et des marchands la dernière des quatre classes de la société. La Chine respecte alors davantage la propriété foncière que convoitent les marchands enrichis, ainsi que l'état de lettré-fonctionnaire, qui supposait de pouvoir payer de longues études à son fils aîné. Enfin, le fait de parcourir les pays barbares était perçu comme une futilité dispendieuse, d'ailleurs laissée à des eunuques. Il était toutefois possible pour quelques marchands d'accompagner les envoyés officiels, ce qui permettait ainsi à la mission diplomatique de faire un peu de commerce de manière officieuse.

Yongle meurt en août 1424, au retour de sa cinquième campagne contre les Mongols. Son successeur Xuande (1425-1435) a un entourage très confucianiste et hostile aux expéditions maritimes, sources potentielles de déséquilibre économique et social. Il accepte toutefois, en 1430, de faire appel à Zheng He pour une septième expédition. Les Chinois touchent Aden une fois de plus, puis Djeddah, visitent La Mecque et Médine. C'est au retour de ce voyage que Gong Zhen rédige, en 1439, le *Xiyang Fanguo zhi*, « Relation sur les pays étrangers de l'Océan occidental ».

Yongle n'a pas réussi plus que son père à éviter les rivalités dynastiques, en hésitant à choisir entre son premier et son second fils en dépit de la primogéniture établie par Hongwu. Ce dernier

avait fait construire son mausolée à Nankin, le *Xiaoling*. Mais le transfert de la capitale à Pékin signifie également, pour Yongle, la création d'une nécropole pour la dynastie qui soit près de la capitale. Les géomanciens choisissent le site de *Badaling*, au nord de Pékin. Treize empereurs au total devaient prendre place dans ces « tombeaux des Ming » au cours des siècles suivants.

Admirateur de la civilisation chinoise, Yongle favorise la réalisation de monuments et sites prestigieux, comme les tombeaux de Badaling ou la Tour de Porcelaine de Nankin, aujourd'hui disparue. Cette « pagode de Nankin » comportait neuf étages surmontés de toits recourbés, qui étaient revêtus de parements de porcelaine ainsi que le sommet de l'édifice. Célèbre en Chine, la Tour de Porcelaine est devenue en Occident un véritable symbole de l'art chinois après la diffusion de son dessin dans un ouvrage de Jean Nieuhoff, *L'Ambassade de la Compagnie orientale des Provinces-Unies vers l'empereur de Chine...* paru à Leyde en 1665. Détruite au XIX^e siècle lors de la révolte des Taiping, elle a inspiré de nombreux décors européens ainsi que les pagodes de Kew Gardens à Londres (1762) ou Chanteloup en France, seul élément subsistant de la magnifique propriété de Choiseul (1770).

L'apogée des Ming : une bureaucratie confucianiste

Sous deux empereurs falots, le contrôle de l'État passe de plus en plus aux fonctionnaires. Le règne de Hongxi ne dure que quelques mois, de septembre 1424 à mai 1425 ; ensuite, son successeur Xuande (1425-1435) est absorbé par la peinture. Cet empereur artiste, loin d'être un simple dilettante, est considéré comme un peintre animalier de premier plan, connu en particulier pour ses « gibbons en train de jouer » datés de 1427. Pourtant, cette période de l'histoire de la dynastie, la « période Ren et Xuan (Renzong et Xuanzong) » correspond pour les historiens chinois à l'apogée des Ming, tant sur le plan international qu'économique.

Installé à Pékin qu'il mentionne toutefois comme « seconde capitale » dans les actes officiels, Xuande a tendance à renforcer le pouvoir officieux des eunuques. Un conseil privé uniquement composé d'eunuques, le *neige*, contrôle désormais les « gardes aux vêtements de brocart » et pèse de plus en plus lourd sur les décisions gouvernementales après 1426. Ce faisant, Xuande contribue à développer l'opposition sourde, au sein de la Cité interdite, entre les fonctionnaires titulaires des concours et les eunuques, au départ simples domestiques qui ne peuvent pas se présenter aux examens officiels mais n'en sont pas moins, pour certains, très cultivés et compétents.

Xuande n'en mène pas moins une politique très confucianiste. Prévenu contre la corruption, il fait rénover le censorat, institution désormais accessible par la voie des concours de recrutement. Il tente également de mieux coordonner les différentes administrations et d'imposer aux militaires le contrôle de l'administration civile. Pour cela, des « pacificateurs itinérants » sont envoyés dans les provinces, avec pour mission de faire respecter le système des colonies militaires héréditaires et punir les déserteurs. Ces pacificateurs itinérants vérifient également les comptes des collecteurs d'impôts, parce que depuis l'ère Yongle les familles paysannes semblent fuir certaines régions, les impôts y étant plus lourds que dans d'autres.

Xuande a rencontré beaucoup de difficultés sur le plan international. En Annam, il fait intervenir les troupes chinoises mais elles sont battues par les Vietnamiens en 1427, année qui voit Lê Loi fonder la dynastie des Lê. Sur la frontière nord de l'empire, une paix fragile se maintient en raison du conflit qui oppose les Oirats aux Mongols orientaux. Toutefois, lorsque Xuande meurt en 1435 il laisse le souvenir d'une sorte d'âge d'or des Ming. Pour nous cette époque a d'abord été celle du rayonnement artistique de la Chine, peinture et porcelaine en particulier.

Le règne de Zhengtong constitue un cas unique dans l'histoire de la dynastie, et même dans toute l'histoire de la Chine. Il a été fait prisonnier par les Mongols après avoir régné treize ans, et son frère le remplace alors sous le nom de règne de Jingtai durant sept ans, tandis que l'empereur libéré reste en résidence surveillée avec le titre d' « empereur aîné » sans aucun pouvoir. Lorsqu'il reprend sa place c'est sous un nom de règne différent, celui de Tianshun, sous lequel il règne à nouveau

durant sept années supplémentaires. Ces trois règnes, Zhengtong-Jingtai-Tianshun, qui ne concernent que deux souverains, durent de 1435 à 1464.

La mort de Xuande à 35 ans est inattendue, et son jeune fils n'a que huit ans lorsqu'il monte sur le trône : il est le premier des Ming à régner encore enfant, sous le « nom de règne » de Zhengtong, « Gouvernement droit ». Il laisse le gouvernement à l'eunuque Wang Zhen.

Devenu adolescent, Zhengtong semble se passionner pour les exploits chevaleresques. Wang Zhen a sans doute surestimé les capacités militaires du jeune homme et accepte qu'il commande en personne les troupes contre le chef mongol Esen Taishi, personnage qui a réussi à unifier les Oirats en 1439. Le 1er septembre 1449, devant la forteresse de Tumu, au nord du Hebei, l'armée chinoise est battue et compte 20 000 morts. Wang Zhen est tué par ses propres officiers et le jeune empereur est capturé et envoyé au camp d'Esen, près de Xi an. Cet épisode ouvre une crise sans précédent.

Prisonnier de marque, l'empereur Zhengtong semble avoir mieux supporté sa captivité en Mongolie que François 1er à Madrid. Il se lie d'amitié avec le Khan et Esen lui-même, en dépit du fait que le gouverneur de Pékin Yu Quian refuse de verser la rançon demandée, estimant que la défense de l'empire est plus importante que la vie d'un empereur. Quatre ans plus tard, Esen laissera l'ancien empereur regagner Pékin mais sera sévèrement critiqué pour son inaptitude à exploiter la victoire. En 1455, Esen est assassiné et l'influence des Oirats décline au profit de celle d'autres tribus mongoles.

L'absence de l'empereur Zhengtong est à l'origine d'une crise institutionnelle : pour remédier à cette absence, son jeune frère est installé sur le trône et prend le nom de règne de Jingtai, « Vie exaltée ». L'empereur précédent voyait en quelque sorte son statut impérial diminué, mais conservait toutefois un titre théorique de « Grand empereur » ou « empereur aîné » qui lui est décerné lors de son retour à Pékin en 1450. C'est pourtant Jingtai qui continue de gouverner l'État, le Grand empereur se trouvant pratiquement condamné à vivre en reclus. L'empire chinois se trouve alors placé sous un tandem de deux empereurs, dont l'un est actif et l'autre cloîtré.

Yu Quian assure l'essentiel du gouvernement pendant le règne de Jingtai. Le jeune empereur reste dans la plus pure orthodoxie confucéenne, fait réparer les digues du fleuve Jaune et le Grand Canal. Son règne a laissé le souvenir d'une certaine prospérité mais il prend fin brutalement, en 1457, lors d'une crise dynastique : son fils, l'héritier du trône, meurt tout à coup, peut-être empoisonné. Le Grand empereur profite de cet événement pour organiser un coup d'État qui lui permet de détrôner Jingtai et se proclamer empereur, avec un nouveau « nom de règne », Tianshun, « Obéissant au Ciel ». L'ancien empereur Jingtai a été lui-même placé en résidence surveillée et meurt un mois plus tard, sans que l'on sache vraiment s'il a été assassiné, ni par qui. En tous cas Tianshun refuse à son frère défunt le droit d'être inhumé comme ses prédécesseurs dans les tombeaux des Ming ; il est enterré plus loin, à l'ouest de Pékin, suivant le rang d'un prince et non d'un empereur. Son nom posthume est raccourci à cinq caractères au lieu des dix-sept officiels pour signifier la rétrogradation.

Cette période de crise grave des institutions, liée aux événements de Tumu, a amené les eunuques du palais impérial à prendre de plus en plus d'importance. Leur présence reste discrète, mais le sera de moins en moins au cours des règnes suivants.

Les trois règnes successifs correspondent également à des difficultés sociales. Dans les provinces littorales du sud-est, Zhejiang et Fujian, il y a sans doute un lien entre la recrudescence des dévastations dues aux pirates et le soulèvement des mineurs qui travaillent à extraire l'argent au cœur de ces mêmes régions. Les troubles, entraînés par la rébellion de Ye Zongliu, durent de 1442 à 1450 et entraînent la fermeture des mines. Deng Maoqi reprend la lutte et entraîne à la fois mineurs et paysans. L'insurrection gagne tout le Fujian en 1452.

Les problèmes liés à l'exploitation de ces mines remontent à l'époque des Yuan. Depuis l'Antiquité l'État se réserve le monopole de l'exploitation des gisements métalliques ; mais il était relativement facile et intéressant d'exploiter les mines de manière clandestine alors que les objets métalliques sont chers. Les empereurs mongols ont interdit au XIVE siècle l'accès des régions montagneuses riches en fer, cuivre ou plomb argentifère pour empêcher la fabrication d'armes. Hongwu avait repris cette politique mais ses successeurs l'appliquent avec une certaine incohérence : les mines

sont interdites à l'exploitation privée sous les gouvernements strictement confucianistes, mais l'exploitation est autorisée lorsque les besoins d'argent se font pressants. Pendant l'ère Zhengtong, de 1435 à 1449, les mines sont ouvertes à l'exploitation privée, car la construction du palais impérial et la guerre contre les Oirats exigent d'importants moyens ainsi que la fabrication d'armes. Menacés d'expulsion, les mineurs refusent de perdre leur gagne-pain et organisent la résistance dans les montagnes.

La colère des mineurs rencontre celle des paysans peu avant 1450. Dans les plaines situées au nord du Fujian le surpeuplement et l'accaparement des terres par les plus riches sont à l'origine du développement précoce des cultures spéculatives comme le thé, la canne à sucre, l'indigo. Ces cultures exigent une nombreuse main-d'oeuvre d'ouvriers agricoles victimes d'une paupérisation croissante. C'est là l'origine du soulèvement dirigé par Deng Maoqi, qui éclate en 1448 et rejoint celui des mineurs travaillant dans les mines d'argent et mené par Ye Zongliu. Les révoltés s'emparent de dépôts d'armes, puis de villes ; la répression qui s'abat sur eux va durer une dizaine d'années, jusqu'en 1458 ; elle fera un million et demi de victimes.

L'ère Chenghua (1464-1487) voit s'affirmer le prestige de deux corps d'administrateurs. Fils de l'empereur Tianshun, le jeune Zhu Jianshen devient empereur à l'âge de seize ans et choisit le « nom de règne » de Chenghua, « Changement accompli ».

Sous son règne la dynastie prend une inflexion nettement autocratique. L'empereur se trouve sous la double influence du conseiller impérial Wang Zhi, un eunuque ; et de Dame Wang, une concubine qui a deux fois son âge. Elle fait en sorte que l'empereur n'ait pas d'héritiers, et c'est seulement en 1475 que l'empereur apprend qu'il a un fils, le futur empereur Hongzhi élevé en secret.

Sous Chenghua les institutions évoluent dans un sens despotique : le *Xichang* alors mis en place est un réseau d'espions dont le but est d'enregistrer tous les actes et discours à caractère suspect. Il disparaît à la fin du règne mais sera remis en place lors des périodes de crise tout au long du XVI^e siècle.

La réorganisation administrative des règnes précédents porte désormais ses fruits : la Chine des Ming est celle des « Quinze provinces » avec, au niveau de chaque province *sheng* des « préfectures » *fu* correspondant aux villes de « première classe » puis des « sous-préfectures » *qu* et *xiàn* et enfin des cellules locales *cun*, « villages » qui correspondent assez exactement aux paroisses de l'Europe à la même époque.

Chacune de ces quinze provinces dispose de quatre représentants du Pouvoir impérial. Le vice-roi, *zongdu*, est l'un des plus importants fonctionnaires, de rang 1b. Il peut contrôler ou remplacer trois gouverneurs, est le plus souvent censeur et ministre en même temps. Le gouverneur *futai* siège dans les provinces dépourvues de vice-roi. Le recteur est choisi parmi les membres de l'Académie Hanlin ; il supervise toute la vie intellectuelle de la province et l'organisation des concours de recrutement. La province dispose également d'un commissaire civil de rang 1b qui est responsable des armées.

Chaque province dispose également de quatre « intendants » *sidao*, fonctionnaires de rang plus modeste qui s'occupent comme les intendants de Louis XIV des questions de police, justice et finances. C'est un « intendant des grains » qui perçoit l'impôt en nature, des céréales pour l'essentiel, qu'il répartit ensuite dans les greniers publics. En outre un « intendant des gabelles » supervise la production des salines et perçoit les impôts sur le sel au niveau d'un district qui ne coïncide pas exactement avec la province : la Chine compte alors treize de ces districts.

Au niveau de chaque *fu* ou *xiàn* le *yamen* joue un rôle essentiel. Cette expression désigne à la fois les employés qui forment l'entourage du fonctionnaire et l'ensemble des bâtiments dans lesquels il travaille et vit puisque c'est là qu'il a sa résidence, en fait son logement de fonction. Les employés du *yamen* sont payés par le fonctionnaire lui-même ; il a sous ses ordres un secrétaire général et un garde du sceau dont la fonction est de surveiller le sceau confié par l'empereur et destiné à authentifier les actes. Le mandarin n'en reste pas moins responsable du précieux objet, qu'il emporte toujours avec lui. Sa perte peut briser sa carrière.

Depuis le début des Ming a été mis en place un double corps de fonctionnaires, un civil et un

militaire. Au total la dynastie aurait compté 10 000 agents de chaque corps, dont 1000 hauts fonctionnaires. La Chine vénère tout particulièrement les fonctionnaires civils, mais l'échelle hiérarchique est la même pour les deux corps, qui comprennent neuf rangs divisés chacun en deux degrés, soit 18 échelons de 1a à 9b. Un « tableau d'avancement » permet de progresser par promotion d'échelon. Personnage emblématique, et particulièrement sous les Ming, le « mandarin » apparaît sous ce vocable dans les relations européennes au cours du XVI^e siècle ; il dériverait du portugais *mandar*, « commander », ou du mot indien *mantra* désignant une formule magique et par extension un « détenteur de formules » ou dignitaire. En chinois le fonctionnaire est simplement désigné par le terme *guan*.

Chaque capitale de province ou « préfecture » est divisée en six « chambres » qui sont exactement parallèles aux six ministères du gouvernement central : Fonction publique ; Finances ; Rites ; Armées ; Justice ; Travaux publics.

Mal rémunérés, les fonctionnaires n'en sont pas moins obligés de mener un train de vie dispendieux. Lorsqu'il se déplace, le vice-roi est entouré d'une escorte qui peut atteindre la centaine d'hommes : timbaliers ouvrant le cortège ; porte-enseigne avec l'étendard au dragon, archers, porteurs de hallebardes et masses d'armes, avant le coffre où se trouve enfermé le sceau du magistrat. Les gens de justice avec fouets, lattes et chaînes, rappellent que le vice-roi a droit de vie et de mort sur ses administrés. Puis vient le magistrat, porté sur une chaise par huit serviteurs et que la foule honore du *kotou*, prosternement destiné à l'empereur qu'il représente. Les objets dont il a besoin, parmi lesquels écritoire et éventail, le suivent ; et la nuit le cortège est entouré par des porteurs de flambeaux. Tout cela se fait aux frais du fonctionnaire, en majeure partie du moins, et suppose des revenus importants. La tendance a donc été le plus souvent de tirer le maximum des administrés, par divers procédés dont le plus connu relève de la coutume des cadeaux qui font partie du savoir-vivre et sont offerts en de nombreuses occasions.

En revanche le statut de fonctionnaire détenant une parcelle de l'autorité impériale est extrêmement prestigieux : le mandarin en poste est à la fois un représentant de l'autorité et un privilégié fiscal. La qualité et le rang du titulaire sont immédiatement visibles grâce à la coiffure « à ailettes », aux chaussures noires à semelles blanches et à la robe officielle noire, bleue ou violette, symboles qui peuvent être également portés par les membres de sa famille. Ces robes mandarinales portent, brodé sur la poitrine et le dos, un carré avec l'animal emblématique du rang, oiseau pour les fonctionnaires civils (du 1^{er} au 9^e rang : grue, faisan doré, paon, oie sauvage, faisan argenté, héron, canard, caille, geai) ; animaux féroces pour les militaires (licorne, lion, léopard, tigre). Le préfet et le sous-préfet sont considérés comme les « père et mère » (*Fumu*) de leurs administrés.

L'empereur Hongwu se méfiait beaucoup des abus de la caste des fonctionnaires-lettrés, dont sa famille avait souffert. Un corps spécial, le censorat, avait été créé pour surveiller l'administration. Ses membres portaient un animal mythique comme emblème, le monstre *xiezhi* traduit par « licorne » dont la corne était censée transpercer les êtres malfaisants. Surtout, l'accès aux différents corps de la fonction publique se faisait par le biais de concours de recrutement. Ce système, demeuré célèbre, a été mis au point sous les Tang (618-907). C'est alors que l'on distingue trois niveaux de recrutement, correspondant à trois concours différents. Les charges avaient déjà cessé d'être héréditaires, sauf pour les fils de hauts fonctionnaires qui n'avaient pas besoin d'examen pour obtenir une charge. Au XIV^e siècle les Yuan avaient supprimé ce système de recrutement et avaient choisi de le remplacer par la « protection » ou transmission héréditaire des charges, plus conforme aux coutumes mongoles. Les Ming, à partir de l'ère Hongwu, font de la méritocratie et du système des concours un véritable enjeu idéologique.

À partir de l'ère Hongwu le système de recrutement et les conceptions administratives reposent sur le système néo-confucianiste de Zhu Xi (1130-1200). Zhu Xi s'appuie au départ sur le *Miroir universel des moyens de gouvernement* de l'historien Sima Guang, qu'il résume dans son propre *Miroir universel*, le *Tongjian Gangmu*. Zhu Xi est avant tout un commentateur des Classiques du confucianisme, qui a revu tous les ouvrages de Confucius et de ses disciples et en particulier le *Livre des Mutations* (*Yijing*), une sorte de table de tous les équilibres dynamiques de l'univers et la

base de toutes les formes de divination. Le but de Zhu Xi est de faire une explication à la lettre du corpus confucéen en dépit des difficultés de la langue ancienne, puis d'en tirer le sens philosophique. Il s'agit en fin de compte d'un renouvellement du confucianisme, auquel les sinologues ont donné le nom de « néo-confucianisme ». Zhu Xi aboutit à une compréhension du monde plus rationnelle ; par ailleurs il valorise la recherche du bien commun par rapport à la poursuite du désir égoïste, et cherche à diffuser ces idées par le biais de la pédagogie et la rédaction de manuels d'enseignement.

C'est à partir de cette base que se mettent en place, sous les Ming, les épreuves des concours de recrutement. Le but recherché n'est pas l'étude des lettres mais l'accès aux carrières administratives. Les fonctionnaires titulaires sont responsables de la gestion des différentes provinces.

Concrètement, la forme essentielle des exercices est le commentaire, qui suppose une excellente connaissance des textes dont la compréhension requiert beaucoup de subtilité et un grand effort de mémoire. La valeur d'une copie repose sur le nombre et l'agencement des citations, ainsi que sur les allusions à tel ou tel commentateur, ancien ou récent. La plupart des sujets d'examen reposent sur une proposition tirée des Quatre Livres ou des Cinq Classiques, le plus souvent en rapport avec la tradition ou la morale confucianistes, et qu'il s'agit d'expliquer en faisant étalage de ses connaissances sur l'histoire et la perception des textes. Deux manuels avaient été fixés par le gouvernement sous l'ère Yongle ; ils contenaient l'explication officielle des classiques du confucianisme, et il était bien évidemment conseillé de les connaître à fond.

Une forme privilégiée d'exercice s'est imposée au cours de la dynastie : il s'agit du *baguwen*, développement en huit parties. Ces huit parties correspondent à un développement en cinq temps : thème ; reconnaissance du thème ; exorde ; transition au développement puis développement lui-même en huit paragraphes. La longueur de l'ensemble pouvait osciller entre 300 et 2000 caractères mais le jury était très sensible à la forme : les fautes dans la manière de tracer les caractères pouvaient entraîner le rejet du candidat. Celui-ci disposait de dissertations-modèles, parfois réalisées par les lauréats des années antérieures. Les sciences, le droit, l'histoire en tant que telle n'apparaissent guère dans ces épreuves qui reposent sur la mémorisation des textes et la morale, celle-ci étant publique et non individuelle.

Aux commentaires s'ajoutent des épreuves de poésie. Leur origine remonte à l'impératrice Wu des Tang, qui a élevé le poème au rang d'épreuve obligatoire. Avec son rythme et sa métrique qui trouve son origine dans le *Livre des Odes*, la poésie s'est perfectionnée sous les Han et les Tang jusqu'à devenir une des occupations favorites de la cour. Devenue obligatoire l'épreuve de poésie subsiste jusqu'à la fin des concours sous les Qing, en 1905.

On se présente aux concours le plus souvent à partir de seize ans, donc très jeune ; mais il n'y a pas de limite d'âge, et la littérature chinoise nous donne des exemples de candidats qui finissent par obtenir leur concours « à l'ancienneté » après vingt tentatives. Le système de recrutement repose sur trois concours traduits depuis l'époque des missionnaires jésuites du XVII^e siècle par baccalauréat, licence et doctorat. Il est possible de conserver ces traductions à condition de ne pas oublier qu'il s'agit de concours de recrutement, non d'examens, et que nos appellations font référence à un système universitaire qui n'existe pas dans la Chine impériale.

Le « baccalauréat » *xiaoshi* comporte lui-même trois degrés : un examen à la sous-préfecture, un autre à la préfecture et enfin au niveau de la province où il est présidé par l'administrateur provincial. Cet examen est annuel, les épreuves sont gratuites mais il faut quand même prévoir l'achat des cahiers officiels et les gratifications aux employés. Deux mille candidats, au niveau de la ville principale, se trouvent pratiquement enfermés dans une cellule durant vingt-quatre heures. Sur les deux mille candidats ne sont retenus qu'une vingtaine de « bacheliers ». Le lauréat devient « talent élégant », *xiucai*. C'est désormais un petit privilégié, dispensé des corvées et soumis à la juridiction spéciale du sous-préfet ; mais ce grade ne lui donne pas obligatoirement un poste. Il est toutefois indispensable à la poursuite du *cursus honorum*, et il pouvait être acheté : 20 à 30 taëls (*liang*) d'argent sous l'empereur Wanli, ce qui représente une somme importante sans être énorme.

La « licence » *xiangshi* constitue une épreuve triennale qui a lieu au niveau de chaque capitale de province. Elle a lieu dans un local particulier, le *kangyuan*, que les Pères jésuites avaient traduit par « Maison des examens ». Ce vaste bâtiment était divisé en petites cellules dans lesquelles les candidats étaient enfermés isolément. Entre le 8 et le 16 de la 8e lune, lors de trois sessions de trois jours chacune, ils rédigeaient trois dissertations ainsi que des textes poétiques. Le jury était présidé par des fonctionnaires spéciaux et le nombre d'admis était fixé d'avance en fonction de chaque province. Le lauréat devient *juren*, « homme choisi » et peut obtenir un poste de fonctionnaire, mais aux échelons les plus bas de la hiérarchie.

Le « doctorat », *huishi*, a lieu à Pékin, après l'ère Yongle, au cours de l'année qui suit la licence et entre le 9 et le 15 de la troisième lune. À la fin de la dynastie des Ming il n'y avait que 320 places pour 5 à 6000 candidats. Une allocation était fournie pour les frais de voyage et d'examen. L'empereur lui-même peut choisir les sujets d'examen et désigner les examinateurs de ce concours très prestigieux, considéré comme de la plus haute importance par le Pouvoir. Après l'examen à la cour sont retenus en fin de compte 350 candidats, dont une centaine deviennent membres de l'Académie *Hanlin*. Celui qui est classé premier reçoit un habit de la part de l'empereur, qui fait donner également un banquet en son honneur. Le lauréat, devenu « lettré accompli », *jinshi*, peut prétendre à de hautes fonctions administratives surtout si un ultime concours lui permet de faire partie du *Hanlin yuan*, « Académie de la forêt des Pinceaux », allusion au nombre de pinceaux qu'il a fallu user. Le censorat, par exemple, était ouvert aux membres du *Hanlin* ainsi qu'aux secrétaires des ministères.

Le second corps de la fonction publique est celui des fonctionnaires militaires. Dans l'optique du confucianisme les civils prennent toujours le pas sur les militaires, du moins en théorie. Les uniformes des fonctionnaires étaient à peu près identiques, à l'exception des animaux correspondant aux « carrés des mandarins ».

Les fonctionnaires militaires sont choisis à partir de concours parallèles à ceux des fonctionnaires civils, mais ces concours sont dominés par les arts martiaux : maniement des armes blanches, tir à l'arc, équitation. D'une manière générale ces exercices restent moins prisés que les dissertations sur les Classiques. Les descriptions des épreuves se rencontrent d'ailleurs beaucoup plus rarement.

L'armée, au temps des Ming, compte six grandes divisions, la plus importante étant le corps d'armée au niveau provincial. C'est une unité autonome dont le général, en dépit de son rang 1b, est subordonné au gouverneur de la province. Les autres divisions administratives militaires correspondent au *zhen*, division terrestre ou maritime formant une région plus petite que la province. Puis la « brigade » *xie* représente trois régiments, et il y a entre deux et treize brigades par province obéissant chacune à un « général de brigade ».

Les ères Zhengtong puis Chenghua ont connu un certain progrès des attaques mongoles, aux effets désastreux. Il apparaît désormais évident que les Murailles construites sous Yongle et Xuande entre 1403 et 1435 sont insuffisantes. Elles suivent, au nord du Hebei et du Shanxi, le tracé des fortifications réalisées au VIe siècle. Une seconde ligne de Murailles est construite dans la seconde moitié du XVe siècle afin de doubler la première, et cette seconde ligne est renforcée par d'autres fortifications situées au sud des Ordos. Il s'agit là de 5000 km de fortifications réalisées pendant la vingtaine d'années que dure l'ère Chenghua (1464-1487) ; il en reste aujourd'hui des tronçons, remis en valeur dans les environs de Pékin.

Fils de Chenghua, Zhu Youcheng devient l'empereur Xiaozong et prend le *nianhao* de Hongzhi, « Grand Gouvernement » (1487-1505). Il est né en 1470 à une époque où Dame Wang essayait d'éliminer tous les enfants nés de Chenghua ; mais grâce à l'ancienne impératrice qui réussit à le cacher aux eunuques de Dame Wang, il échappe à une mort prématurée et son père n'apprend l'existence de cet enfant qu'en 1475 ; il devient alors prince héritier et bénéficie de suite d'une excellente éducation. L'historiographie chinoise reste très favorable à Hongzhi qui apparaît travailleur, conscient de ses responsabilités, et presque une vivante incarnation des idéaux confucianistes. Et puis, fait surprenant, Xiaozong n'a que l'impératrice comme épouse et aucune

concubine. Il reste le seul empereur monogame de la dynastie, une exception par rapport aux mentalités de la cour à cette époque.

Tout le comportement de Xiaozong est calqué sur le contenu des « classiques ». L'empereur supervise toutes les affaires, s'efforce de réduire les dépenses du gouvernement, diminue les impôts et fait appel à des ministres vertueux. Il semble bien que dans l'ensemble l'empereur ait choisi de bons ministres et que les intrigues de palais se soient faites plus rares ; le pouvoir des eunuques reste sous contrôle sans qu'il soit porté atteinte au principe de cette institution. En 1504, par un acte très symbolique, Xiaozong fait restaurer le temple de Confucius à Qu Fu.

Qu Fu, au Shandong, est la ville de Confucius, qui est né et a vécu dans la capitale du royaume de Lu il y a deux millénaires et demi. Aujourd'hui on peut admirer sur place un double ensemble de bâtiments : la résidence des descendants de Confucius est un véritable palais construit sur ordre de Hongwu, fondateur des Ming, à partir de 1378 et réalisé par Hong Kejian, 55^e descendant de Maître Kong. Ce palais, partiellement détruit ensuite par un incendie, est restauré en 1504 par Xiaozong. Puis il a fallu attendre le XIX^e siècle pour que de nouvelles restaurations soient effectuées sous les Qing, et enfin les années 1980. Cette résidence est elle-même adossée au temple de Confucius, lieu d'un culte officiel dont l'empereur est le grand prêtre. Le petit sanctuaire construit en -479 par la famille du Sage peu après sa mort s'étend aujourd'hui sur une superficie de 210 000 m² et comprend 466 salles, kiosques et pavillons à l'intérieur d'une enceinte. La salle principale du grand temple est coiffée d'une des plus belles toitures de Chine. Sur autorisation du fondateur des Ming, ce sanctuaire confucianiste était le seul à pouvoir posséder une statue du Maître, les autres n'ayant droit qu'à la tablette funéraire. Une reconstitution de cette statue dont l'original a disparu a été faite dans les années 1980. Un peu plus loin, à deux kilomètres au sud de cette résidence, la nécropole où se trouve la tombe de Confucius a été marquée elle aussi par l'action des Ming, avec en particulier des travaux dûs à Hongwu puis Hongzhi (1504) et enfin Wanli. Le souci de restaurer et embellir Qu Fu, haut lieu de confucianisme, doit être considéré comme une volonté politique de replacer l'empire sous l'autorité du Maître.

Au début des Ming Hongwu a essayé de sécuriser la position de l'empereur. C'est dans ce but que tous les princes impériaux, qui représentent une menace potentielle : oncles, cousins, frères, fils du souverain régnant, se trouvent obligés de résider loin de la capitale de manière permanente après qu'ils aient atteint leur majorité. Installés dans les provinces où ils sont richement dotés de titres et de résidences, ils vivent des subsides alloués tous les ans par le Trésor ; mais ils ne peuvent pas s'ingérer dans la vie politique de la capitale, et ne peuvent même pas voyager sans l'agrément de l'empereur. Le but du fondateur était de libérer la monarchie des branches cadettes, éviter par exemple le risque permanent que les Condé font courir aux Bourbon. En 1490 Hongwu avait officiellement interdit aux princes de rang impérial de réclamer des terres ou des domaines.

Un autre danger reste celui de voir se développer l'influence d'un tout-puissant ministre capable d'éclipser le souverain : c'est ce qui se passe alors au Japon avec les dynasties de shôguns. C'est pour cette raison que Hongwu avait fait supprimer le poste de Premier Ministre. Le vide ainsi créé est comblé par les fonctions de grands secrétaires. Ces personnages d'un rang élevé dans la hiérarchie mandarinale ont poursuivi des études brillantes à l'Académie Hanlin. À partir du moment où ils reçoivent le titre de grand secrétaire au Pavillon Wen Yuan, leur rôle consiste en principe à mettre dans une prose élégante les écrits et déclarations de l'empereur. Les grands secrétaires sont entre trois et six jusqu'à l'ère Jiajing (1521-1567) ; ils travaillent en équipe et acquièrent peu à peu un rôle de conseil près du souverain. Mais à partir de Jiajing l'un des secrétaires prend le pas sur les autres.

Un autre personnage joue un rôle essentiel : c'est le chef des eunuques du Palais. À partir du milieu de la dynastie, c'est-à-dire sous les ères Hongzhi, Zhengde et Jiajing, il a tendance à devenir le secrétaire personnel de l'empereur. Le palais impérial reçoit tous les jours plusieurs dizaines de mémoires, qui sont ensuite répartis entre les grands secrétaires du Pavillon Wen Yuan. Les dossiers établis à partir de ces mémoires sont ensuite présentés à l'empereur dans ses appartements par le chef des eunuques, logiquement amené à jouer lui aussi un rôle de conseil.

Les eunuques sont le plus souvent de très modeste origine, mais les plus doués d'entre eux acquièrent une formation au palais impérial. Ils bénéficient alors d'une école interne dont la mise en place a scandalisé les fonctionnaires mais qui dispose de professeurs de l'Académie Hanlin. Les plus brillants de ces eunuques, devenus de fins lettrés, rivalisent entre eux et passent au palais des examens internes. À ce niveau ils portent des robes rouges pour les différencier des domestiques et assimilés, portant la robe noire. L'une des situations les plus enviées est celle de directeur des cérémonies, dont le titulaire peut porter, avec l'agrément de l'empereur, une veste à dessins particuliers. Il peut même, dans certaines occasions, se déplacer à cheval à l'intérieur du palais ou en palanquin à l'extérieur ; tout cela au grand scandale des fonctionnaires.

Malgré tout, grands secrétaires et chef des eunuques sont pratiquement obligés de collaborer en ravalant leurs griefs réciproques. L'empereur n'a pas à connaître ces rivalités, et il arrive même qu'il ne s'en rende pas compte. Une opposition trop évidente amènerait d'ailleurs un grand secrétaire à démissionner, alors que normalement il détient sa charge à vie. Un chef des eunuques peut être congédié du jour au lendemain ; chassé du palais, il n'est plus rien à Pékin. Fréquemment accusés de corruption, les fonctionnaires retournent l'accusation contre les eunuques. En 1498 l'eunuque Li Guang se suicide à la suite de rumeurs persistantes sur ce thème. Une enquête est ouverte et des perquisitions ont lieu à son domicile ; l'examen des livres de compte de Li Guang fait apparaître la mention de quantités de mesures de « riz blanc ». Il faut alors expliquer à l'empereur Xiaozong, qui s'étonne naïvement que l'on ait pu consommer tant de riz dans cette résidence, qu'il s'agit d'un langage codé pour désigner des taëls d'argent. L'expression « riz jaune » renvoie à des versements en or.

Pour bien montrer son orientation confucianiste Xiaozong / Hongzhi décide dès le début de son règne, en 1487, de réduire le nombre de fonctionnaires dont on estimait qu'ils faisaient double emploi, et des moines bouddhistes tenus pour des parasites par une large fraction de la société chinoise. De manière autoritaire un certain nombre de lettrés et de religieux se trouvent ramenés au rang de sujets ordinaires de l'empereur, et doivent trouver des moyens de subsister.

La fin du règne ne semble pas correspondre à ce que tout Chinois était en droit d'attendre du règne d'un empereur vertueux : les inondations du fleuve Jaune ont des conséquences catastrophiques entre 1489 et 1493. Ce dérèglement de la nature ne correspondrait-il pas à un dérèglement moral en haut lieu ? Cette idée semble confirmée en 1501 par le séisme qui secoue le Shenxi. Prévoyant les mouvements sociaux qui suivent régulièrement ces phénomènes naturels de mauvais augure, les ministres proposent en 1500 d'interdire le commerce privé des armes. Cette sage décision n'empêche nullement la révolte paysanne de 1503 au Shandong, moins de deux ans avant la mort de l'empereur.

En outre l'empereur Hongzhi doit affronter une grave crise de succession. Resté monogame à la différence de ses prédécesseurs (Chenghua avait eu 17 concubines, 14 fils et 6 filles), Hongzhi n'a qu'un seul héritier car l'impératrice Zhang n'avait conservé qu'un seul fils, dont le frère était mort en bas âge. Ce fils succède à Xiaozong/Hongzhi en 1505, et devient l'empereur Zhengde.

Empereurs surprenants et oppositions sourdes

Zhu Houzhao, fils de Hongzhi, succède à son père en 1505 à l'âge de quatorze ans. Très brillant dans ses études, le nouvel empereur Wuzong choisit pour « nom de règne » *Zhengde*, « Rectification de la Vertu ». Son règne se révèle bien différent de ce que pouvaient attendre les ministres.

En effet, Wuzong / Zhengde se désintéresse ostensiblement des affaires de l'État, vit dans la débauche, fréquente les maisons de passe et affiche sa bisexualité. Un peu plus de deux ans après son accession au trône il décide de vivre en dehors de la Cité interdite et passe des mois entiers dans Pékin où il se fait construire une luxueuse résidence, la « Maison du Léopard ». Il refuse de recevoir les membres du gouvernement, ignorant leurs requêtes même lorsqu'elles sont urgentes.

Le palais impérial se trouve désormais dominé par l'eunuque Liu Jin, qui dès 1506 destitue

plusieurs fonctionnaires. Convaincu de malversations il est exécuté en 1510. On découvre alors l'importance des sommes qu'il avait détournées : il laissait 240 000 lingots d'or et 5 millions de lingots d'argent. On disait de lui qu'il était l'un des « deux empereurs » de Pékin.

Cette année 1510 voit également de graves inondations dévaster la basse vallée du fleuve Jaune tandis que des révoltes se déclenchent au Hebei et au Jiangxi. Dans cette dernière région les paysans ont été entraînés par un membre de la famille impériale, le prince de Ning. Le fonctionnaire Wang Shouren, plus connu sous le nom de Wang Yangming, un des principaux philosophes de cette époque, parvient à écraser cette rébellion en 1520.

L'empereur Wuzong vit de son côté comme un riche particulier oisif, entouré de personnages troubles qui le sauvent de l'ennui quotidien : moines, magiciens, prostituées. Il aime beaucoup la chasse au tigre et se trouve un jour blessé par l'un de ces animaux. Il aime aussi les exercices militaires, qu'il organise dans la Cité impériale avec l'officier Jiang Bin. L'empereur a son propre bataillon d'archers montés, eunuques portant des capes jaunes et des chapeaux décorés de plumes.

En 1517 un chef mongol assiège avec 50 000 cavaliers un poste avancé de l'armée chinoise. Wuzong vient le combattre en personne à la tête d'une armée ; il racontera même ensuite avoir tué un Mongol de ses mains. Mais pendant les quatre mois de l'hiver 1517-1518 les fonctionnaires perdent tout contact avec l'empereur, qui ne revient à Pékin qu'au début du printemps 1518. Le courroux des fonctionnaires est à son comble, et l'Académie Hanlin refuse de le féliciter ; toutefois il a bel et bien remporté une victoire sur les Mongols, qui ne sont jamais redevenus une menace sous son règne. En 1519 il fait une grande tournée d'inspection dans les régions méridionales de la Chine, qui lui permet de participer à la répression contre Zhu Chenchao, prince de Ning, vaincu par Wang Yangming et exécuté en janvier 1521.

En 1520 l'empereur a été sauvé de justesse après que son bateau ait chaviré au cours d'une partie de pêche. Le bruit courut alors qu'il ne s'était pas vraiment remis, et il meurt en 1521, sans héritier, dans la Maison du Léopard.

Les anecdotes ne manquent pas à propos de cet empereur qui aurait pris le contre-pied de son père et possédait un gynécée surpeuplé au point que plusieurs femmes seraient mortes de faim en raison du manque de vivres. Certains aspects de son comportement semblent puérils : il instaure une zone de marché à l'intérieur du palais et abusant de son pouvoir il ordonne aux ministres, eunuques, soldats et serviteurs de se costumer en marchands ou vendeurs de rues tandis qu'il fait son marché comme un simple particulier. Certains des participants pressentis, notamment parmi les ministres, refusent de jouer le jeu et perdent leur poste.

Wuzong / Zhengde a été une source de scandale à partir du moment où il a décidé de vivre à l'extérieur de la Cité interdite et de voyager dans les diverses régions de Chine. Ce programme qui pourrait passer aujourd'hui pour révélateur d'une large ouverture d'esprit est alors perçu, dans l'optique confucianiste du temps, comme strictement inutile et même néfaste. Agissant de la sorte l'empereur ne fait qu'occasionner de lourdes dépenses. Les fonctionnaires lui enjoignent de regagner son palais pour se pencher sur les affaires de l'État. Autrement dit, ils souhaitent que la routine qui ne s'était guère interrompue depuis le règne de Yongle reprenne son cours ; mais Wuzong ne répond à ces demandes que par le mépris. Il refuse de jouer le rôle d'empereur cloîtré ou de premier des bureaucrates que la société chinoise lui demande alors de jouer.

L'ère Zhengde connaît également des difficultés liées à la présence portugaise sur le littoral. Après avoir atteint Calicut en 1498, les Portugais ont installé la capitale de leur *Estado da India* à Goa en 1510, après quoi Albuquerque s'empare en 1511 de Malacca ; puis ils atteignent en 1513 leur but initial, les Moluques, et s'installent à Ternate.

Les Chinois entendent parler des Portugais à partir de l'ère Zhengde. Albuquerque souhaitait avoir accès au commerce chinois et avait ordonné plusieurs missions d'exploration en direction du littoral de l'empire. La plus connue est celle de Jorge Alvares et Rafael Perestrelo, qui atteignent Canton et commencent à faire du commerce avec les marchands de Tuanmun. Mais à partir de Bantam où il s'est réfugié l'ex-sultan de Malacca informe Pékin des violences et des fourberies des Portugais, qui avaient prétexté des projets commerciaux pour camoufler un plan de conquête. Or le sultanat de

Malacca fait partie des « royaumes tributaires » des Ming, que la dynastie doit normalement protéger. Lorsque la lettre du sultan parvient en Chine, elle provoque un véritable désastre ; en 1518 le roi Manoel 1er envoie une ambassade alors que les autorités impériales viennent juste de recevoir cette lettre. Les Portugais présents à Canton et Ningbo sont torturés et massacrés sur ordre des gouverneurs. Deux flottes portugaises sont défaites successivement lors de deux batailles de Tamao, en 1521 puis 1522. Les Chinois obligent Tomé Pires à écrire des lettres pour demander la restauration du sultan de Malacca ; la réponse négative provoque le massacre public et ostentatoire des malheureux Portugais survivants. Les derniers navires portugais sont éliminés des premières bases qu'ils avaient établies près de Ningbo, Canton et sur quelques îles de la côte du Guangdong. Le commerce par mer reste interdit aux étrangers.

Wuzong est le dernier descendant du fondateur des Ming en ligne directe : le trône revient à l'un de ses cousins, Zhu Houcong, qui devient l'empereur Shizong et choisit le « nom de règne » de *Jiajing*, « Admirable Tranquillité » ; son long règne couvre une bonne partie du XVI^e siècle, de 1521 à 1566. pour l'essentiel, il est marqué par l'incurie au plus haut niveau.

Le nouvel empereur est connu pour être cruel et despotique. Son règne commence par une querelle de succession : comme Shizong n'est pas un descendant direct de l'empereur précédent, il aurait en principe fallu qu'il soit adopté par Zhengde, afin que la ligne héréditaire ne soit pas rompue. On lui propose donc une adoption par Hongzhi à titre posthume mais il refuse, préférant faire déclarer empereur son propre père, à titre posthume également. Un conflit important, la « controverse des grands Rites », éclate à propos de ces aspects institutionnels où Shizong finit par obtenir gain de cause ; mais plusieurs centaines d'opposants à la volonté impériale sont bannis, certains subissent la bastonnade et quelques-uns même sont exécutés.

Shizong / Jiajing préfère lui aussi résider en dehors de la Cité interdite, ignore les affaires de l'État et emploie des ministres incompetents, Zhan Cong puis Yan Song qui le déchargent de la gestion courante. Yan Song et son fils Yan Shifan, un intrigant qui a su profiter des réseaux d'influence de son père, en arrivent à dominer le gouvernement au point d'être surnommés « Premiers Ministres Un et Deux ». L'influence de ces ambitieux aurait pu être contrebalancée par celle de personnages compétents et loyaux comme Hai Rui et Yang Xushing ; mais l'empereur ignore ou même désavoue leur action. Les meilleurs des ministres et officiers perdent leur poste ou sont parfois même mis à mort. Yan Song n'est congédié qu'en 1562, à la fin du règne. Son ministère a été l'un des pires de la dynastie des Ming : la corruption s'est développée tandis que la fonction impériale s'est amoindrie.

À partir de 1539 et pour près de vingt-cinq ans, Shizong ne donne plus d'audiences officielles et ne rencontre plus ses ministres. Il ne voit guère que certains eunuques, surtout Yan Song, et des ascètes ou devins taoïstes. Mais l'empereur a conservé un certain ascendant personnel qui lui permet de s'imposer à la cour. Il doit pourtant affronter en 1542 un complot ourdi à l'intérieur du gynécée pour l'étrangler pendant son sommeil ; mais le complot est éventé, toutes les concubines qui avaient pris part à ce forfait sont coupées en morceaux et leur familles exécutées également.

Le règne de Jiajing est marqué par un certain nombre de dérèglements dans le cours naturel des choses, comme pour donner raison aux lettrés confucianistes qui désapprouvent l'incurie impériale. En 1526 la famine frappe le Hebei, puis les inondations du fleuve Jaune reprennent en 1527, puis 1547 et 1552. À partir de 1542 le chef mongol Altan Khan mène des opérations sur la frontière nord ; en 1550 il atteint les faubourgs de Pékin et fait le siège de la ville pendant plus d'une semaine. Le gouvernement Ming réussit provisoirement à l'apaiser en lui octroyant des avantages commerciaux. Les mêmes années 1540-1560 voient une recrudescence de la piraterie sur le littoral sud-est, où un grand général, Qi Jiguang, réussit à en venir à bout.

Par rapport à cela l'empereur Shizong, ou du moins son gouvernement, ont été longs à réagir. En 1528 sont lancés des programmes de remise en état du Grand Canal et des digues du fleuve Jaune, après les inondations catastrophiques de 1527. Mais la maintenance se révèle insuffisante, et dans les années 1540 de nouvelles inondations rendent le canal inutilisable.

De toutes façons Shizong, absorbé par les préceptes taoïstes sur la longévité, semble se

désintéresser complètement du sort de la population et des affaires de l'État. Dans le meilleur des cas les ministres obtiennent son aval ; mais les rapports entre l'empereur et ses propres fonctionnaires sont devenus célèbres en raison des démêlés qu'il a eus avec l'un d'eux, Hai Rui.

S'il n'est pas le plus représentatif des fonctionnaires, Hai Rui reste le plus emblématique. Il est admis en 1553 au rang de fonctionnaire après avoir passé le concours au niveau provincial (la « licence ») au bout de plusieurs tentatives. Il avait dû enseigner pour subsister, et s'est nourri des préceptes confucéens que contiennent les *Quatre Livres*. Il atteint vite une renommée proverbiale en suivant à la lettre ces principes, notamment en recevant ses collègues avec une rare parcimonie pour ne rien voler au peuple. En 1565 il rédige à l'adresse de l'empereur Shizong un mémoire resté célèbre dans lequel il annonce carrément au Fils du Ciel que « le peuple considère Votre Majesté comme indigne ». L'exemple est sans précédent : il invite l'empereur à se réformer, ce qui est dans la ligne du confucianisme, mais sans aucun ménagement. Il se livre à une critique en règle de la vie, tant publique que privée, du souverain. De dépit, Shizong jette le mémoire sur le sol. Hai Rui mérite cent fois la mort, répètent les eunuques. Shizong sait bien qu'il n'est rien de plus facile que de faire exécuter ce fonctionnaire présomptueux mais il n'entreprend rien contre lui : il lit et relit le mémoire, sachant que ce qu'il contient n'est pas entièrement faux. Lui aussi est imprégné de morale confucéenne et il sait bien que son entourage ne lui dit que ce qu'il souhaite entendre. L'arrestation de Hai Rui n'est ordonnée qu'en février 1566. Contrairement à ce qui a parfois été dit, l'empereur ne craint pas une levée de boucliers des fonctionnaires car Hai Rui s'est fait beaucoup d'ennemis parmi eux et a pris une position trop outrancière pour être défendu par ses collègues. Au fond Shizong sait bien que Hai Rui est l'un de ses seuls agents capable d'aller jusqu'au bout de sa mission. Hai Rui reste donc en prison, à attendre la sentence ; et en fin de compte l'incorruptible fonctionnaire est libéré en raison du décès de l'empereur, le 23 janvier 1567.

Sur le plan religieux Shizong apparaît comme un dévot du taoïsme, qu'il tente de favoriser au détriment du bouddhisme. Après la tentative d'assassinat de 1542 il préfère vivre à l'extérieur du palais avec une fillette de treize ans, Dame Shan. Il passe désormais son temps en œuvres du *Dao*. Il fait construire trois temples taoïstes : du Soleil, de la Lune et de la Terre, et on lui doit l'agrandissement du Temple du Ciel de Pékin, auquel est ajouté le Mont terrestre. La dévotion de Shizong finit, avec le temps, par représenter un lourd fardeau sur le plan financier. Au cours de ses dernières années, l'empereur consacre le plus clair de son temps à des pratiques d'alchimie dans l'espoir de fabriquer les élixirs de longue vie. En même temps il fait recruter de jeunes adolescentes qu'il initie aux activités sexuelles dans l'espoir qu'elles augmentent sa longévité. Des maîtres taoïstes sont envoyés dans les diverses provinces afin de collecter des minéraux rares pour faire des remèdes ; beaucoup contiennent du mercure, évidemment toxique à forte dose.

Il semble qu'aux excès de Shizong / Jiajing en matière de taoïsme soit liée la question des détournements de fonds. C'est en partie pour cela que Hai Rui s'était attaqué aux pratiques de Shizong : elles auraient été financées par les détournements des sommes affectées à l'élevage des chevaux destinés à la cavalerie, et par conséquent liées à la capacité militaire chinoise. Cette pratique est combattue ensuite avec succès par le ministre Zhang Jucheng, juste après la mort de Shizong, entre 1568 et 1582 qui voit la mort de ce ministre. Mais les détournements reprennent ensuite, sous Wanli.

Au bout de 45 années, le plus long règne des Ming après celui de Wanli, l'empereur Shizong s'éteint en 1567. Il est très probable que le mercure contenu dans les élixirs ait contribué à abrégé sa vie. Toutefois la négligence de l'empereur vis-à-vis des devoirs de sa charge et la médiocrité de ses ministres sont à l'origine d'un mécontentement général.

Le fils de Shizong succède à son père en 1567 en tant qu'empereur Muzong ; il choisit le *nianhao* de Longqing, « Grande Célébration ». L'héritage est difficile, car des années de négligence ont favorisé la corruption et entraîné le mécontentement. Muzong cherche à réformer le gouvernement en faisant revenir les fonctionnaires loyaux et compétents que son père avait bannis, et entre autres Hai Rui. En revanche il chasse les taoïstes et un certain nombre de personnages dont la corruption est de notoriété publique.

Les premières années du règne sont critiques. Des révoltes éclatent, en 1565, dans le Zhejiang puis le Anhui. Les Mongols lancent un raid sur le Shanxi en 1567, mais les armées impériales réussissent à les refouler l'année suivante au-delà des Grandes Murailles qui avaient été franchies depuis 1530 par Altan Khan. Les Mongols se sont toutefois progressivement sinisés, et Altan Khan vieillissant accepte en 1568 l'idée d'un traité de commerce qui reposerait essentiellement sur l'échange des chevaux de Mongolie contre la soie chinoise. Ce traité signé, Altan Khan accepte même de faire hommage à la dynastie des Ming. Pendant une vingtaine d'années les relations s'améliorent entre Chinois et Mongols, qui échangent désormais toute une gamme de produits : chevaux, bœufs, argent et étain mongols contre soieries et autres produits manufacturés chinois.

La situation générale de l'empire paraît meilleure, le commerce est de nouveau à l'ordre du jour avec plusieurs royaumes d'Asie et même d'Afrique. Des généraux sont envoyés en mission afin de contrôler le littoral de la Chine, où les ports du Zhejiang et du Fujian sont fortifiés. L'offensive des pirates *wokou* a eu lieu essentiellement sous Jiajing. Ces pirates *wokou*, « pirates nains », sont désignés de manière conventionnelle sous cette appellation péjorative qui fait référence aux Japonais. Utilisée au Ve puis au XIIIe siècle de notre ère, cette expression est toujours employée mais les pirates sont chinois pour plus des deux tiers au XVIe siècle. Il faut ajouter que ce ne sont qu'en partie des pirates, ou des pirates par obligation ; car la majorité d'entre eux est composée de marchands qui veulent faire du commerce international, illégal aux yeux des Ming. Les opérations de pillage qui ont lieu sur les provinces du Zhejiang et du Fujian, à partir de l'île japonaise de Kyûshû, ont pour but de se procurer des marchandises qu'ils revendent ensuite au Japon, à Malacca ou dans divers ports d'Asie du Sud-Est.

Au cours des années 1540 les pirates *wokou* ont réussi à s'installer dans les petites îles situées au large des côtes chinoises. À partir de ports comme Shuangyu sur l'île de Liuheng se développe tout un trafic maritime clandestin, faisant prospérer une société d'aventuriers où se côtoient de riches marchands du Fujian, des marins portugais, des négociants japonais. Ils disposent des armes à feu portugaises : arquebuses et artillerie lourde montée sur les caraques. L'île de Liuheng apparaît un peu comme une île de la Tortue qui serait protégée par le Japon au lieu de la France de Richelieu.

Les Ming ont alors envoyé sur place des administrateurs de haut rang, un *xunfu* (« Grand Coordonnateur ») et un *zongdu* (« Commandant suprême ») avec des pouvoirs supérieurs à ceux des fonctionnaires provinciaux. Non sans difficultés, ils réussissent entre 1548 et 1560 à avoir raison des différents chefs des « marchands-pirates ». Hu Zongxian et Qi Jiguang ont été les principaux artisans de cette victoire du gouvernement Ming sur les pirates, qui, après 1567 et la fin de Jiajing ne constituent plus une véritable menace pour les régions littorales. L'ère Longqing bénéficie du retour de la sécurité : le Zhejiang, le Fujian, le Guangdong sur leurs côtes ainsi que dans les zones montagneuses de l'intérieur où les brigands trouvaient refuge sont placés sous contrôle impérial.

Afin de se procurer des moyens financiers l'empire généralise la fiscalité à partir de lingots d'argent, les *liang* que les Portugais appelleront des « taëls » en utilisant une expression d'origine malaise. À partir des années 1570 ont lieu les premières importations chinoises d'argent venu de l'empire espagnol d'Amérique.

Mais ces bons résultats ne doivent pas cacher la réalité : l'empereur Muzong n'est pas très différent de ses prédécesseurs. Au bout de quelques années, il fait lui aussi une confiance absolue aux eunuques et l'un d'eux, Men Cong, qui a été poussé par le Grand Secrétaire Gao Gong, domine pratiquement toute la cour à la fin du règne. Il réussit à obtenir les faveurs impériales en introduisant au Palais une danseuse d'origine turque, Nu Er Huahua. Enfin Muzong qui avait chassé les taoïstes du palais impérial au début de son règne fait appel à eux à la fin.

L'empereur Muzong / Longqing meurt à 35 ans seulement, en 1572, après un règne de six ans. En dépit des espoirs que les débuts avaient pu susciter, l'empereur avait beaucoup déçu en abandonnant au bout de quelque temps les obligations impériales pour suivre ses penchants personnels. Cet empereur qui bégayait et ne pouvait guère s'exprimer en public reste considéré comme l'un des plus ouverts, mais il ne semble pas avoir été très apte à gouverner.

Avec Shenzong / Wanli commence un long règne de quarante-huit ans, le plus long de la dynastie. Troisième fils de Muzong, il monte sur le trône du Dragon à la mort de son père en 1572 ; son *nianhao* signifie « Dix Mille Années ».

Pendant les dix premières années de son règne Shenzong bénéficie d'un administrateur remarquable qui est aussi son précepteur, Zhang Juzheng (1525-1582). Ce personnage ambitieux et compétent acquiert vite une position de premier plan, mais se heurte à un certain nombre de factions qui se forment au sein du gouvernement et qui cherchent à le discréditer par rapport à l'empereur.

La carrière de Zhang Juzheng a commencé sous Longqing. Souple et diplomate, il réussit à obtenir en 1567 un poste de grand secrétaire et partage le pouvoir avec Gao Gong. L'arrivée du nouvel empereur en 1572 fournit un prétexte pour provoquer le départ de Gao Gong, et Zhang devient le premier des grands secrétaires, ce qui constitue une nouveauté sur le plan des institutions. À partir de 1572 il y a officiellement un Premier Grand Secrétaire, Zhang Juzheng, et le jeune Shenzong demande personnellement aux autres grands secrétaires de se placer sous ses ordres : la charge de Premier Ministre se trouve pratiquement remise en vigueur, et Zhang contrôle toute l'administration Ming jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant les dix premières années de l'ère Wanli.

Zhang Juzheng joue un rôle important comme précepteur de Shenzong : avec Fao Bang ils tiennent lieu de parents au jeune garçon, qui a en eux une confiance absolue. Les réformes que Zhang institue touchent l'administration et l'économie. Les premières, dès 1573, ont pour but de renforcer la surveillance et l'encadrement des fonctionnaires dans le souci de lutter contre la corruption sous ses diverses formes, prêts abusifs, pots de vin, exemptions de taxes sur certaines terres, tricheries sur la liste des imposables. Toutes ces infractions sont punies par la suppression des traitements, du moins lorsqu'elles sont reconnues. En 1580 une nouvelle loi transforme tous les impôts jusque là exigibles en céréales, ainsi que les corvées, en un impôt unique et payable en argent. Cet impôt repose directement sur la terre cultivée et le nombre de contribuables de chaque préfecture. Le but recherché est à la fois de simplifier l'ensemble du système fiscal en rendant la collecte de l'impôt moins coûteuse, et d'obtenir de meilleures rentrées fiscales car de nombreuses remises d'impôts jointes à l'incurie administrative grèvent le budget. Le nombre des contribuables doit d'ailleurs s'accroître parce qu'en même temps est ordonné un nouveau relevé des terres arables, de manière à vérifier la propriété des terres de l'empire.

Le succès de ces réformes est mitigé. Dans un premier temps la situation fiscale s'améliore : l'argent, qui remplace le riz, commence à remplir les coffres. Cela signifie aussi une recherche effrénée du métal blanc, qui mène à une augmentation des importations depuis les pays producteurs d'argent, Japon et Amérique espagnole. Tout cela favorise le grand commerce mais aussi l'inflation et l'endettement des paysans. Cette réforme qui était préparée depuis longtemps et que Zhang Juzheng a fait aboutir se fait au détriment du petit peuple, augmente le mécontentement et risque de précipiter la fin des Ming.

En revanche le cadastrage de l'empire n'est pas mené à terme : les travaux sont interrompus après la mort soudaine de Zhang Juzheng en 1582, d'une occlusion intestinale semble-t-il. Cette disparition sonne le départ d'une vaste campagne orchestrée contre lui : l'enquête ouverte un peu plus tard, en 1584, ordonnée en raison de rumeurs persistantes, fait apparaître un enrichissement scandaleux de l'ancien Grand Secrétaire. Zhang aurait vécu dans le luxe, au milieu de peintures de valeur, d'antiquités et de nombreuses jeunes femmes. Que faut-il en penser ? Le train de vie du ministre était sans doute bien différent de l'austérité qu'il prônait à tout le monde ; mais, s'agissant d'un des plus grands mandarins de la cour, cela n'a rien de bien étonnant non plus. Les ennemis du Grand Secrétaire semblent avoir été nombreux, sa réussite lui ayant valu beaucoup de rancunes et de jalousie ; voyant qu'ils n'emportent pas la conviction ils décident de rechercher des accusations plus graves, et surtout plus précises.

C'est pour cette raison qu'est exhumée l'affaire Wang Dachen, qui date de 1573. Six mois après l'arrivée sur le trône de Shenzong / Wanli et le bannissement du grand secrétaire Gao Gong, un ancien domestique du nom de Wang Dachen est interpellé à l'intérieur du palais où il était rentré sans aucune raison. Ce personnage n'a pas exprimé bien clairement ce qu'il voulait faire, mais on a prétendu que son rôle était de perpétrer un attentat contre l'empereur afin d'impliquer Gao Gong.

Feng Bao et Zhang Juzheng auraient été à l'origine de cette machination. L'affaire n'a jamais été vraiment élucidée, l'intrus Wang Dachen a été promptement exécuté et les amis de Gao Gong ont insisté pour une réouverture de l'enquête avec l'accord de l'empereur. Il n'y aura pas plus de résultats mais la confiance de Shenzong en son ancien précepteur et ministre est ébranlée.

La campagne contre Zhang Juzheng a eu des effets importants mais les choses ont été ramenées à leur juste mesure par les historiens récents. Son enrichissement réel n'a alors rien d'exceptionnel chez un grand ministre d'État, et pas seulement en Chine : on pourrait évoquer les noms de Sully, Richelieu ou Colbert qui sans être confucianistes prônaient eux aussi l'austérité. En tout cas si le but recherché était de ruiner la confiance de l'empereur en son ministre, il est atteint : Wanli confisque par un édit tous les biens personnels de Zhang et frappe en même temps les membres de sa famille. L'un de ses fils se suicide ; tous ses amis ou protégés sont destitués et inquiétés. Les « fautes » de Zhang sont affichées dans tout l'empire, mais il n'y a pas eu de profanation de ses restes. Toutefois cette affaire apparaît comme un désaveu de la politique menée par Zhang, et a de graves répercussions sur le gouvernement impérial, qui semble timoré et presque absent alors que la menace étrangère se fait pressante.

Après Zhang Juzheng, un autre ministériat, celui de Shen Shixing, est important. Shen doit gérer à la fois les effets de la campagne contre Zheng et les réponses à apporter à trois séries d'agressions :

1. *La montée en puissance de Nurhachi et des Jürchen.* Au début du XVII^e siècle commence à apparaître la menace mandchoue. Le peuple des steppes le plus dynamique est désormais celui des Jürchen, dont l'espace a été conquis par Nurhachi (1559-1626), un chef militaire et politique de grande envergure qui a su fédérer les tribus et les réorganiser ; dès 1574 les Jürchen ont lancé une offensive sur les frontières nord-est. Nurhachi, né dans l'actuelle Corée du Nord, au sein du clan Gioro des Jürchen, soumet les tribus une à une de 1599 à 1619. Il est aussi à l'origine de l'écriture mandchoue, dérivée de l'alphabet mongol mais plus simple et composée de 24 lettres. À partir de 1615 il met en place l'organisation des « Bannières » représentées par quatre puis huit fanions de diverses couleurs. En 1616 Nurhachi fonde la dynastie des *Jin*, mot chinois qui signifie « or ». Elle est généralement désignée sous le nom de dynastie des *Jin postérieurs* car une première dynastie Jin avait déjà existé, formée par les Jürchen entre 1115 et 1234. Nurhachi apparaissait ainsi comme un lointain descendant de ces Jin antérieurs.

Devenu Khan et appuyé sur les Bannières, Nurhachi décide après avoir soumis toutes les tribus jürchen de s'allier aux Mongols pour éviter de devoir les combattre alors qu'il va affronter les Ming. Cette politique est soutenue par une série de mariages entre familles mandchoues et mongoles. Il place sa capitale dans l'actuelle province de Liaoning occupée en 1618, à Mukden (actuelle Shenyang) où il fait construire son palais.

Par rapport au gouvernement des Ming, la menace a mis du temps à se préciser mais elle est devenue bien réelle à la fin de l'ère Wanli. En 1618 Nurhachi énumère les sept raisons qu'il estime suffisantes pour justifier son refus de se soumettre à l'autorité des Ming. Ce prétexte l'amène à mener une série d'opérations militaires contre les armées chinoises et à gagner de nouveaux territoires. Du 14 au 18 avril 1619, à la bataille de Saru, la cavalerie et les archers mandchous battent les Ming en dépit de leurs canons. À Nun Erchu les Ming alignent 200 000 hommes contre les 60 000 des Jin postérieurs ; la bataille dure cinq jours et se termine par une défaite pour les Chinois qui perdent 100 000 hommes.

2. *Le Japon menace la Corée.* Les Ming doivent également affronter les deux invasions japonaises lancées contre la Corée par Toyotomi Hideyoshi, qui met en œuvre une armée d'environ 160 000 hommes en 1592.

Pour comprendre les raisons de cette attaque soudaine, il faut remonter aux débuts de la dynastie et à l'élaboration du système des pays « tributaires ». En 1392 le général coréen Yi Seong Gye avait pris le pouvoir par un coup d'État et fondé ainsi la nouvelle dynastie Chosŏn. Recherchant la légitimité, cette dynastie sans antécédents royaux s'est tournée vers Taizu / Hongwu des Ming qui l'a

intégrée en tant que « frère cadet » à son système de tributaires. La Chine et la Corée ont désormais des relations commerciales privilégiées. Les deux dynasties sont nées à peu près en même temps, partagent les idéaux confucianistes et ont les mêmes ennemis : Jürchen au nord, pirates *wokou* sur les côtes.

De son côté le shôgun Ashikaga Yoshimitsu s'est vu conférer le titre de « roi du Japon » par Yongle des Ming ; ce titre l'amenait lui aussi à faire partie des tributaires. Contrairement à la Corée, le Japon ne se satisfait pas de l'hégémonie chinoise et des obligations qu'elle impose, fussent-elles fictives : il y met fin en 1549 et cesse d'envoyer le tribut, ainsi que tout échange commercial avec les Ming. À la fin du XVI^e siècle Toyotomi Hideyoshi veut mettre un terme à la domination chinoise sur l'Asie et peut-être s'asseoir sur le trône de Dragon. Il a besoin des relations commerciales avec la Corée et craint une révolte au Japon même, où de nombreux soldats et *samurai* se trouvent démobilisés, et où les armes ont été confisquées aux paysans (1588). Une guerre étrangère lui semble préférable : elle est préparée par un ballet diplomatique, afin de proposer à la dynastie Chosôn une alliance contre les Ming. La Corée rejette la proposition, et Hideyoshi décide d'attaquer ; le refus de laisser passer les soldats japonais qui vont vers la Chine constitue le *casus belli*. En fait, cette guerre était préparée depuis 1586 à partir de Kyûshû, et le Japon avait construit 2000 navires de guerre après cette date.

Une première phase d'invasion, de 1592 à 1596, entraîne une véritable déroute des Coréens. Leur armée, mal entraînée, ne dispose que de canons rudimentaires alors que le Japon possède des arquebuses de modèle récent et même des mousquets. Tout ceci explique ses succès : 7000 hommes s'emparent du port de Busan où ils débarquent le 13 avril, puis une série de batailles provoque la retraite du général Yi Il et la prise de Hanseong, actuelle Séoul. Tandis que le roi s'enfuit les Coréens pratiquent la politique de la terre brûlée devant les Japonais.

La seconde division japonaise part vers le nord, atteint la province de Hamgyong au nord-est du pays et en juillet 1592 s'empare de Pyongyang désertée par ses habitants. Toutefois un certain équilibre en faveur de la Corée est rétabli grâce à sa Marine : à partir de la province de Jeolla au sud-ouest, l'amiral Yi Sun Sin détruit les ravitailleurs japonais en utilisant d'énormes galères de combat, les *panokseons*. Au total 24 de ces navires sont mis en œuvre, dont certains connaissent un ultime développement : le « navire-tortue » muni de 36 canons et d'un rouf métallique avec des plaques hexagonales de blindage.

Les Coréens l'emportent sur mer mais les Japonais tiennent fermement la partie méridionale de la péninsule. La population lutte contre eux à l'aide de milices qui pratiquent des opérations de guérilla. Les Ming décident alors d'entrer dans le conflit, qui s'ajoute aux difficultés que suscite Nurhachi en Mandchourie. Le gouvernement de Wanli veut à la fois protéger son système de tributaires et limiter la guerre à la péninsule coréenne. Il intervient avec quelques renforts, environ 3000 hommes, et Li Rusong fait le siège de Pyongyang. L'empire du Milieu offre l'asile aux Coréens s'ils sont obligés de pénétrer sur son territoire, et met en défense le Liaodong pour parer à une éventuelle invasion. Mais la bataille de Byeokjegwan aboutit à une victoire japonaise, après quoi les Coréens reprennent l'avantage. Les Ming se décident alors à envoyer 80 000 hommes, et obtiennent quelques résultats. Puis l'hiver 1592-1593 se révèle très dur, la campagne est dévastée et les Ming manquent de ravitaillement. Du côté japonais les stocks de vivres ont été brûlés par un commando chinois qui a pénétré dans Hangseong. Shen Weijing menace d' désormais d'attaquer avec 400 000 hommes. Les forces s'équilibrant un cessez-le-feu est imposé et un accord conclu en mai 1594 à Pékin. Une ambassade japonaise négocie un traité de paix.

Le gouvernement Ming pense assez naïvement que Hideyoshi sera d'accord pour se reconnaître vassal du *Tianzi*. La réponse du potentat japonais est sans ambiguïté : il se considère victorieux et demande que lui soient restituées les provinces méridionales de la Corée. Inévitablement la guerre reprend en 1597.

Cette deuxième invasion mobilise 200 bateaux et 140 000 hommes. Mais l'armée coréenne est désormais mieux préparée. Du côté chinois, Shen Weijing est exécuté tandis que Xing Jie, nommé

ministre de la Guerre, s'installe en Corée jusqu'à la fin des hostilités. Cependant l'offensive des deux alliés échoue en 1598 contre deux forteresses qui restent aux mains des Japonais. Encore une fois les forces en présence s'équilibrent lorsque la mort inopinée de Hideyoshi, à l'automne, vient accélérer le dénouement. Les généraux et le gouvernement japonais estiment inutile de poursuivre les combats et se retirent en décembre 1598.

Les relations entre Corée et Japon se « normalisent » ensuite, au cours de l'année 1599. Mais il semble que tous les belligérants soient perdants à l'issue de ces combats. On a pu calculer que ces deux périodes de guerre ont fait environ 11 millions de morts et que la superficie cultivable de la Corée se trouve alors réduite à 66% de ce qu'elle était avant 1592. Le clan Toyotomi se trouve affaibli politiquement au Japon et va céder la place à celui des Tokugawa. Pour les Ming, les guerres de Corée ont constitué un fardeau financier qui a beaucoup contribué à vider les caisses de l'État sous Wanli, et contribué à expliquer l'affaiblissement chinois en Mandchourie face aux ambitions de Nurhachi. Enfin cette période de guerre a vu des actes de cruauté dont a souffert la population coréenne, de la part des soldats japonais qui coupaient les oreilles de leurs prisonniers mais aussi de la part des Chinois qui ont massacré des civils coréens en pensant qu'ils collaboraient avec l'occupant. L'image des Ming n'a pas été grandie par cet épisode.

3. *La rébellion de Yang Yinglong.*

Pendant la guerre contre les Japonais éclate une autre grave crise militaire, la rébellion de Yang Yinglong. Contre lui le gouvernement impérial n'envoie que 3000 hommes, commandés par Yang Guozhu ; mais ils réussissent à défaire les rebelles. Après la signature des accords avec le Japon les Ming décident d'envoyer des forces plus importantes, menées par Guo Zhizang et Li Huolong. Les troupes rebelles sont pratiquement anéanties et Yang Yinglong est ramené à Pékin.

Les questions extérieures exercent une pression constante durant tout le long règne de Shenzong / Wanli. Mais l'empereur s'en soucie peu, du moins en apparence. À partir des premières années du XVI^e siècle il n'apparaît plus lors des audiences matinales, et on ne le voit plus guère sortir des appartements intérieurs du palais jusqu'à la fin du règne.

Shenzong avait essayé de revaloriser la fonction impériale en 1585, lors d'une grande période de sécheresse. Il semble bien qu'il ait alors pris personnellement l'initiative d'une grande prière à l'Autel du Ciel pour demander la pluie. En longue procession deux mille fonctionnaires civils et militaires, les femmes de l'empereur et les eunuques sont allés en direction de l'autel en plein air construit par Shizong, grand-père de Shenzong, en 1530. Pour la première fois la population de Pékin avait pu voir l'empereur en personne. Arrivé à l'autel, l'empereur avait déclaré à l'intérieur de sa tente que la sécheresse prolongée est un avertissement du Ciel qui révèle son manque de vertu ainsi que l'incurie de ses fonctionnaires. Promulgué dans la logique de cette déclaration, le décret impérial du 16 mai 1585 est conçu en forme d'avertissement à tous les fonctionnaires de l'empire, à qui il interdit toutes les formes d'excès au détriment des populations. La bonne foi de Shenzong contrastait alors avec l'incrédulité de son entourage.

Mais cette bonne volonté de l'empereur Shenzong se trouve contrariée par un grave problème successoral. Au cours des années 1590 le souverain cherche à faire son héritier du fils qu'il a eu de Dame Zheng, sa concubine. Or ce fils, Zhu Changxun, n'est pas en position de devenir prince héritier car son demi-frère Zhu Changluo, fils de l'impératrice Dame Wang, est plus âgé. Les ministres et les fonctionnaires sont tous opposés au bouleversement des règles successorales mises en place sous l'ère Hongwu : le fils de l'impératrice a priorité sur ses demi-frères, et les fils nés d'une épouse secondaire prennent rang selon leur âge. Toutefois on pourrait imaginer qu'une impératrice soit déposée au profit d'une épouse de second rang ; cela s'est déjà fait chez les Ming sous Xuande, Jingtai, Chenghua et Jiajing. Mais Shenzong s'y est toujours refusé.

Cette question successorale est à l'origine de la mésentente de plus en plus profonde entre l'empereur et ses ministres : elle dure plus de quinze ans. En 1590, alors que Changluo a dix ans (à la chinoise, en plaçant le début de la vie au moment de la conception) et que Shenzong tarde à le reconnaître comme prince héritier, les grands secrétaires présentent leur démission. L'empereur

refuse alors à Changluo la prise du bonnet viril et l'entrée à l'Académie Hanlin pour bénéficier des cours qu'elle peut lui dispenser. En 1592 Shenzong reporte la cérémonie d'investiture de son fils aîné en tant qu'héritier désigné. L'impératrice douairière et Dame Wang s'allient aux ministres, aux fonctionnaires et même à certains eunuques contre Shenzong ; il réussissent à envoyer Changxun, le fils de Dame Zheng, résider en province. L'affaire atteint alors une sorte de point culminant, et semble avoir pris alors des proportions plus importantes que la rébellion de Yang Yinglong ou l'invasion de la Corée. Les progrès de l'imprimerie permettent même de faire circuler des brochures anonymes dans Pékin.

En octobre 1601 l'empereur finit par céder à la pression générale et promeut son fils Zhu Changluo, le futur empereur Guangzong / Taichang, comme prince héritier. Les ministres et les fonctionnaires ont triomphé. En réponse Shenzong refuse désormais de jouer son rôle : il refuse de répondre aux demandes des ministres, refuse de ratifier la nomination des fonctionnaires. De nombreux postes restent sans titulaire. Bref, il fait de la résistance passive et la machine administrative ne peut plus fonctionner comme elle le devrait.

C'est dans ce contexte, à partir de 1604, que se trouve établi un mouvement qui allait devenir une importante force d'opposition à la politique des derniers empereurs Ming : le mouvement Donglin. Le Grand Secrétaire Gu Xiancheng et le lettré Gao Panlong décident de restaurer l'Académie Hanlin, qui apparaissait de moins en moins influente, avec l'aide de plusieurs fonctionnaires et notables. À partir de là naît à Wuxi le mouvement Donglin. Son but est de remédier à l'impuissance administrative face aux carences du pouvoir impérial, par un retour à la morale du confucianisme ancien adapté aux évolutions les plus récentes. Le Donglin soutient donc le parti désormais vainqueur de Zhu Changluo et des partisans de la primogéniture contre l'empereur lui-même par fidélité aux décisions du fondateur Hongwu. Mais la personnalité des derniers empereurs se révèle décevante, et le Donglin devient un mouvement d'opposition systématique.

C'est sous le règne de Shenzong / Wanli qu'a lieu la première grande confrontation entre Chine et Occident à l'époque moderne, par le biais des missionnaires de la Compagnie de Jésus.

L'arrivée des Européens en Chine a lieu à partir des années 1510, qui correspondent au règne de Wuzong / Zhengde (1505-1521). Le décalage entre le moment où sont signalés des vaisseaux sur le littoral et l'arrivée des missionnaires à Pékin est d'environ 90 ans, presque un siècle puisque Matteo Ricci n'arrive que peu avant 1600 dans la capitale impériale.

Les tentatives d'évangélisation ont directement suivi les Portugais : François-Xavier, l'un des premiers jésuites, arrive à Kyûshû en 1549. Lors de ses premières tentatives pour faire des convertis, il se rend compte que la plus grande partie de la civilisation japonaise vient de Chine et il décide d'aller évangéliser ce pays qu'il considère comme la mère des civilisations d'Asie, l'équivalent du monde gréco-romain pour l'Europe. Mais l'empire des Ming est fermé, et François-Xavier meurt en rade de Canton dans la petite île de Xangchuan en 1552.

Cinq ans plus tard, en 1557, les Portugais s'installent dans la presqu'île de Macao après avoir utilisé l'artillerie lourde de leurs caraques contre les pirates omniprésents dans la rade. En remerciement le vice-roi du Guangdong les autorise à rester à Macao, moyennant le versement d'une sorte de loyer. En tout cas Macao, à partir de 1557, devient la base logistique des jésuites qui attendent d'entrer en Chine. Sur place le collège Saint-Paul leur dispense des cours de chinois tandis qu'ils parlent portugais entre eux. Mais les autorités chinoises qui se méfient des ambitions portugaises décident de fermer par un mur la presqu'île. Canton est désormais inaccessible, à l'exception des foires annuelles pendant lesquelles les marchands portugais munis d'un sauf-conduit peuvent faire leurs affaires dans la ville pour la journée.

Déguisés en marchands, quelques jésuites pénètrent à Canton et commencent à y nouer des contacts. En 1583 le vice-roi autorise deux missionnaires de Macao à résider en Chine : il s'agit de Michele Ruggieri et Matteo Ricci qui vont poser les bases de la mission.

Arrivé à Goa en 1578, Ricci est né à Macerata, sur la côte adriatique des États de l'Église et appartient à la deuxième génération de la Compagnie de Jésus. Il suit les instructions du visiteur des jésuites, Alexandre Valignano, qui avait défini une approche missionnaire fondée sur l'étude des

langues et de la civilisation des peuples à évangéliser. En 1583 Ricci s'installe à Zhaoqing, à l'ouest de Canton, et surprend les lettrés de l'endroit avec les produits de la technologie européenne : les horloges, les prismes et les lunettes d'approche, la peinture à l'huile, les livres imprimés et les cartes géographiques. Un peu plus tard, en 1589, il est établi à Shaozhou, plus au nord, et y commence la traduction en latin des classiques du confucianisme. Il fait plus ample connaissance avec les lettrés, dont certains acceptent de se convertir tout en lui conseillant de remplacer son habit de bonze par celui de lettré, alors perçu en Chine comme beaucoup plus honorable.

En 1598, Ricci désormais protégé par le haut fonctionnaire Wang Zhongming, arrive à Nankin. Son but ultime reste Pékin, car il est persuadé que la seule solution pour convertir l'ensemble de la Chine serait de convertir l'empereur lui-même, qui obligerait ses sujets à faire de même. Il s'agit là d'une erreur d'optique imputable aux conceptions de l'Occident : l'essentiel en Chine n'est pas l'appartenance religieuse mais le respect des rites. En tous cas l'idée de susciter un « nouveau Constantin » subsiste ensuite chez les jésuites de Chine jusqu'à la fin de leur « première mission », c'est-à-dire jusqu'à la suppression de la Compagnie en 1773. Ricci est d'abord refoulé à Nankin, après quoi le *Li pu* (Tribunal des Rites) commence à penser qu'une réforme du système calendaire pourrait être entreprise par ces étrangers savants en mathématiques.

C'est pour cela que les Pères Ricci et Pantoja sont appelés à venir à Pékin en 1601. Au palais impérial ils sont accueillis par les eunuques à qui ils présentent leurs cadeaux, en particulier les célèbres horloges que les eunuques apprennent à remonter et à entretenir. L'empereur Shenzong / Wanli n'a pas rencontré Ricci ; il aurait été présent lors de cette entrevue, mais caché de manière à entendre et peut-être voir les étrangers. Il était gêné par son obésité et sa timidité maladive. En tout cas il est très intéressé par les cadeaux et accorde aux jésuites la possibilité de louer puis acheter une maison, ainsi qu'une pension annuelle.

Ricci reste à Pékin jusqu'à sa mort, en 1610. Il fait des convertis parmi les lettrés et même les fonctionnaires, le plus connu étant le *kolao* Xu Guangqi, baptisé Paul. En 1602 le missionnaire jésuite réalise un atlas en Chinois, dans lequel la Chine apparaît au centre du monde ; en 1606 il traduit en chinois les six premiers livres des *Éléments d'Euclide* du mathématicien Clavius (Kristof Klau). Ses ouvrages philosophiques et religieux comprenaient un *Traité de l'Amitié* et un *Catéchisme* destiné au public cultivé. Ricci avait lancé un pont entre l'Orient et l'Occident, ou du moins entre les élites de ces deux univers. Ses émules allaient poursuivre son œuvre à Pékin : Johann Schreck, Adam Schall, Ferdinand Verbiest, tous mathématiciens de formation, qui essaieront de se rapprocher de l'Office astronomique.

Les années de l'ère Wanli sont très brillantes sur le plan de la culture et de la civilisation. Mais d'un point de vue plus général elles se révèlent très médiocres pour l'économie et la société chinoises. Les difficultés semblent désormais annoncer la fin de la dynastie, et le règne de Shenzong se trouve lui-même assombri par une affaire qui met en cause le palais.

En effet la cour est atteinte au cours de 1615 par un incident assez étrange, dit « affaire de l'assaut du palais ». Un individu nommé Zhang Cai réussit à entrer dans le pavillon Er Qing, résidence du prince héritier, après avoir dispersé les eunuques gardiens des portes avec un simple bâton. L'homme est arrêté et jeté en prison, et l'enquête conclut d'abord à sa folie. Une investigation plus approfondie menée par Wang Zhicai révèle qu'il fait partie d'un complot ourdi par deux eunuques de Dame Zheng, Pang Bao et Liu Cheng. Ces deux personnages lui avaient promis une récompense s'il réussissait à tuer le prince héritier : la concubine favorite de l'empereur se trouve donc impliquée dans une tentative d'assassinat. Mis en présence de ces accusations l'empereur Shenzong décide de présider la commission qui examine l'affaire. Il fait retomber le chef d'accusation sur les deux eunuques, et seulement sur eux ; ils sont exécutés en même temps que Zhang Cai. L'affaire est ensuite étouffée de manière à éviter toute controverse publique. En fin de compte, cette « affaire de l'assaut du palais » fait long feu : elle contribue à alimenter les rumeurs autour du palais impérial, et reste connue comme l'un des « trois mystères » de la fin des Ming.

La personnalité de Shenzong fait plutôt piètre figure dans l'historiographie. On lui a reproché une forme d'apathie qui a finalement bloqué la machine administrative et contribué à l'effondrement

final. La tendance, aujourd'hui, serait plutôt de voir l'empereur Shenzong comme une sorte de victime du système confucianiste mis en place dès le début des Ming. Trop timide, hypersensible, Shenzong ne trouve pas d'autre moyen de défense que le repli sur lui-même qui a pour seul effet de bloquer le bon fonctionnement des affaires. Très tôt, on l'a vu, l'empereur s'est désintéressé de l'État au profit des plans de son propre tombeau, qui reste aujourd'hui comme un étonnant vestige de cette époque.

La construction de cet impressionnant mausolée, conseillée à l'empereur par Zhang Siwei, commence dès 1584 où le sol est défoncé en vue de creuser les fondations d'un tombeau à trois places, celles de l'impératrice douairière, de l'impératrice et de l'empereur. Peu de souverains chinois, en dépit du confucianisme ambiant, on construit un mausolée de leur vivant. Pour les Ming, retenons Hongwu, Yongle et Jiajing. Cette liste s'allonge avec Wanli qui fait de la construction de son propre tombeau une des grandes affaires du règne.

Le mausolée de Shenzong / Wanli, le *Dingling*, est sans doute le plus beau des treize tombeaux de Badaling. Il a été fouillé de 1956 à 1959, a connu une profanation pendant la Révolution culturelle et a été restauré depuis. Shenzong avait suivi l'habitude, courante dans la Chine impériale, de préparer sa dernière demeure. Mais il surpasse aussi bien ses ancêtres que ses successeurs en ce domaine. Construit de 1584 à 1590, le monument a coûté la somme exorbitante de huit millions de *liang* (taëls) d'argent. Les matériaux ont été apportés de provinces lointaines par le Grand Canal : cèdres du Yunnan pour les charpentes, briques et pierre du Shandong.

Le *Dingling* possède une tortue porte-stèle à tête de dragon, représentant l'union du Ciel et de la Terre. Son plan classique comprend trois cours, une tour de la stèle et un tumulus circulaire recouvrant l'hypogée. Dans la première cour avait été établie la cuisine où l'on préparait les sacrifices lors des anniversaires et des solstices. Une seconde cour en terrasse servait de soubassement à la salle des sacrifices. Aujourd'hui s'y trouvent exposés les objets découverts lors des fouilles effectuées au milieu du XXe siècle, restés intacts depuis le XVIIe : parmi ces objets figurent les insignes impériaux de Shenzong, bonnet *mian* à pendeloques de jade, épée, chapeau de guerre. À côté figurent son sceau, sa tiare de perles, les épingles de tête de l'impératrice comportant des plumes de martin-pêcheur. Des porcelaines précieuses, la vaisselle d'or où étaient offerts les sacrifices complètent ce mobilier funéraire.

Le « mur de diamant » de brique ornementée servait à obstruer une antichambre voûtée dans laquelle une galerie contenait trois cercueils, celui de l'empereur entouré des deux impératrices Xiaoduan, morte en 1620, et Xiaojing sa seconde épouse morte en 1612. Cette dernière n'a pu gagner le *Dingling* qu'après avoir été promue par l'empereur Guangzong, fils de Shenzong, au rang d'impératrice.

Le déclin et la fin des Ming

Guangzong, quatorzième empereur des Ming, n'est autre que Zhu Changluo, le fils aîné de Wanli dont la mère n'était pas une des favorites de l'empereur. Son père, on l'a vu, lui préférait ostensiblement Changxun, mais Changluo reste l'aîné : des pétitions multiples adressées au trône finissent par avoir raison de l'empereur, qui reconnaît à contre-cœur Changluo comme héritier. Pris dans des intrigues qui le dépassent, le jeune prince n'a commencé à fréquenter l'école qu'à treize ans. Son éducation a été très négligée et il n'accède officiellement au statut d'héritier qu'à l'âge de dix-neuf ans.

Les premiers jours du règne, en 1620, commencent de manière prometteuse si l'on s'en tient à l'histoire officielle des Ming. Le nouvel empereur prodigue deux millions de taëls en cadeau aux troupes qui gardent les frontières. Les postes de fonctionnaires laissés vacants en raison de l'inactivité administrative de son père commencent à être pourvus, et beaucoup de taxes impopulaires sont supprimées. Mais le nouvel empereur tombe gravement malade dix jours après l'intronisation, et son anniversaire prévu pour le jour suivant est annulé.

Certaines sources non officielles incriminent les excès sexuels de l'empereur, consécutifs au

cadeau de Dame Zheng qui lui a présenté huit belles servantes en offrande de couronnement. En tout cas la mauvaise santé de l'empereur est aggravée par une diarrhée permanente après la prise d'un laxatif recommandé par un eunuque. Un peu plus tard, le 25 septembre, l'empereur accepte de prendre une pilule rouge que lui propose Li Kezhuo, petit fonctionnaire qui travaille à la pharmacie du palais. *L'Histoire des Ming* affirme que l'empereur Guangzong se sentit beaucoup mieux, retrouva l'appétit et remercia Li Kezhuo à plusieurs reprises. Ce même après-midi, il prend une seconde pilule... et fut trouvé mort le matin suivant. Ce décès inattendu est-il dû aux pilules ? Ou y'a-t-il eu un empoisonnement habile, sans rapport avec les pilules ? En tout cas les rumeurs vont bon train, l'empereur paraissant en excellente santé un mois plus tôt. L' « affaire des pilules rouges » devient le second des « trois mystères » de la fin des Ming. Un débat concernant Li Kezhuo s'instaure : faut-il le récompenser pour avoir amélioré la santé de l'empereur, ou l'exécuter avec toute sa famille pour assassinat ? La question est tranchée en 1625 quand Li est exilé aux frontières à la demande de l'eunuque Wei Zhongxian, fin politique dont l'influence se développe alors et qui a trouvé là un moyen terme.

La mort inattendue de Guangzong pose un problème insoluble à propos des rites. La cour se trouve alors officiellement en deuil de Wanli, dont le corps repose dans l'attente d'une date favorable à son enterrement. Il n'y avait aucun tombeau disponible pour Guangzong, et une sépulture est commandée à la hâte dans le tombeau de Jingtai.

Le règne très bref de Guangzong /Taichang met en relief les faiblesses du gouvernement autocratique des Ming, surtout lorsqu'un empereur faible se trouve sur le trône : le gouvernement reste aux mains d'intrigants. Les problèmes que doit affronter la Chine sont de plus en plus présents lorsque la succession passe à Xizong / Tianqi, avant-dernier des Ming. Pratiquement illettré, Xizong passe son temps à travailler le bois et tombe vite sous l'influence de Dame Ke, sa nourrice qui devient alors sa concubine. Sur le plan gouvernemental Wei Zhongxian (1568-1627) joue désormais le rôle principal. En 1625 il devient ministre du Dépôt de l'Est, une force policière grosse de plus de mille agents en uniforme dans Pékin. Elle surveille la population, à l'exception des fonctionnaires qui relèvent des « Gardes aux vêtements de brocart » et qui dépendent eux de Xu Xianchun, un directeur de prison. L'empereur autorise Wei à émettre pour lui les édits impériaux. Désormais tout ordre passe par Wei, et il entretient avec Xizong des rapports assez étroits pour en influencer la teneur. À ces pouvoirs exorbitants s'ajoute le népotisme : Wei fait anoblir ses quatorze de ses parents dont certains reçoivent des titres héréditaires et des postes officiels. Dans sa province natale la flagornerie va jusqu'à lui élever des temples.

Par rapport à cette évolution l'inquiétude devient palpable et un censeur proche du Donglin demande à l'empereur par un long mémoire, en juillet 1622, de chasser le Grand Eunuque du palais. En réponse, Wei fait fermer l'Académie Donglin. En 1624 Yang Lian, le plus connu des représentants du Donglin, rédige à son tour un mémoire au trône dénonçant les « vingt-quatre crimes de Wei » dont certains avaient été forgés. Ces tentatives échouent et Wei, furieux, passe à l'action : il fait mettre en examen six membres du Donglin sous le motif vague d'avoir dilapidé l'argent public ; tous les six meurent après des séances de torture. En 1626 sept autres membres du Donglin subissent le même traitement puis des centaines de membres du Donglin sont renvoyés du gouvernement.

Cette situation incertaine ne dure pas longtemps, car l'empereur Xizong meurt jeune, en 1627, alors qu'il n'a que 21 ans. Ses fils et filles étaient morts très jeunes eux aussi. Il ne reste plus qu'un héritier, Zhu Youjian, le plus jeune frère de l'empereur défunt qui monte sur le trône sous le nom de Zhuangliedi / Chongzhen.

Au cours des derniers mois de 1627 Zhuangliedi voit arriver d'innombrables plaintes contre Wei. Le nouvel empereur prend conscience de l'ampleur des abus commis et exile Wei Zhongxian dans la province de l'Anhui. Alors qu'il est sur la route, on met en garde l'empereur contre une collusion probable entre Wei et un groupe d'anciens fonctionnaires renvoyés. Pris de peur, Zhuangliedi donne aux Gardes aux vêtements de brocart d'arrêter Wei et de le ramener à Pékin, mais Wei

averti se suicide avant leur arrivée. L'empereur fait démembrer son corps et exposer ses restes dans son village natal en 1628. Par la suite une véritable légende se forme autour de ce personnage, devenu un symbole de l'usurpation du pouvoir impérial.

Zhuangliedi a essayé immédiatement de porter remède aux désordres, et par là même de sauver la dynastie qui semble désormais bien menacée. La corruption généralisée a fini par ruiner le Trésor, et l'une des premières difficultés est de trouver des ministres intègres et compétents. L'empereur lui-même n'a pas que des qualités : il se révèle soupçonneux à un point qui confine à la paranoïa, et fait exécuter plusieurs dizaines de chefs militaires dont le général Yuan Chonghuan, défenseur de la frontière nord. En 17 ans de règne Zhuangliedi est responsable de l'exécution de sept gouverneurs militaires et onze préfets. Il se méfie beaucoup des factions de toutes sortes, qui se sont multipliées sous l'ère Tianqi. Sa maladie de la persécution l'amène à changer onze fois de ministre de la Guerre et à placer 50 ministres différents au poste de Grand Secrétaire ; il rend impossible toute forme de plan à long terme.

Les aspects paranoïaques de l'empereur Zhuangliedi ont été exacerbés par le rôle des lettrés de l'Académie Donglin. Cette académie qui cultive le confucianisme et la morale du Bien public au point d'en faire une arme contre la cour et même les empereurs a été pratiquement détruite par Wei Zhongxian ; mais différentes sociétés plus ou moins secrètes se forment à partir d'anciens membres du Donglin qui profitent de l'affaiblissement momentané du parti des eunuques. La plus connue de ces sociétés est la société Fushe, « Société pour la Restauration », qui correspond à la jeune génération des lettrés et qui est mise en place à Suzhou en 1628. Elle apparaît comme une nouvelle version du Donglin, et certains de ses membres atteignent des postes élevés de responsabilité, y compris au sein du gouvernement lors des concours impériaux de 1630 et 1631.

L'influence de l'ancien Parti Donglin à la cour s'était révélée très néfaste à Wei Zhongxian et au parti des eunuques, traditionnellement ennemis des lettrés confucianistes. Lorsqu'un fonctionnaire favori du Donglin, Qian Qianyi, arrive au poste de Grand Secrétaire, les tensions atteignent leur paroxysme. L'un des rivaux de Qian, Wen Tiren, obtient son arrestation avec l'approbation de l'empereur. Toutefois les chefs d'accusation, intrigue et corruption, sont si vagues qu'il faut remettre Qian en liberté ; il est toutefois rétrogradé au niveau de simple sujet et n'a plus qu'à se retirer dans sa région d'origine. Un peu plus tard c'est Wen Tiren qui devient Grand Secrétaire mais l'opposition entre Wen et le Donglin reste si forte qu'il finit par se trouver obligé de démissionner en 1637. Les traditions d'opposition au pouvoir qui caractérisaient le Donglin se reportent désormais sur le mouvement Fushe centré sur Suzhou. Mais au cours des années Chongzhen l'apathie impériale semble remplacée par une sorte d'agitation fébrile créant l'instabilité, non moins nuisible au fonctionnement de la machine gouvernementale.

La chute des Ming semble avoir été accélérée par la sécheresse, qui apporte avec elle la disette. En effet la climatologie du XVII^e siècle est transformée par le « petit âge glaciaire » dont les effets peuvent être perçus dans toute l'Europe et au-delà. Cette époque qui correspond en France au règne de Louis XIII est celle des grandes révoltes paysannes. Deux de ces révoltes concernent le Shanxi, alors en proie à la famine. Elles sont menées par Zhang Xianzhong et Li Zicheng, un ancien berger devenu plus ou moins brigand. En même temps que s'organisent les bandes de paysans révoltés, les armées des Ming stationnent près de la frontière dans le but d'empêcher les incursions du chef mandchou Hong Taiji, le fils de Nurhachi.

Le huitième fils de Nurhachi, Hong Taiji, lui a succédé sous le « nom de règne » de Tiancong. Il s'empare du trône de Nurhachi en 1626 après avoir provoqué le suicide d'Abahai, l'épouse de son père, afin d'éviter que son frère cadet Dorgon ne monte sur le trône. Nurhachi avait laissé le commandement des « bannières jaunes », troupes d'élite, aux deux fils d'Abahai Dorgon et Dodo, deux adolescents privés de tout soutien par la disparition de leur mère. Hong Taiji devient donc le second Khan (après Nurhachi) des Jin postérieurs de 1626 à 1643. Après plusieurs années de combats contre les fortifications situées au nord des Murailles, Hong Taiji remplace dans tous les actes officiels le nom de Jürchen par celui de Mandchous en 1635, puis il change en 1636 le titre dynastique de Jin en Da Qing (Grands Qing) et se proclame empereur des Qing cette même année

Zhuangliedi a compris les risques que court l'empire. Il sait que les Mandchous constituent désormais une force militaire et politique puissante, réorganisée par deux stratèges et hommes d'État de premier plan. Il sait que les armées chinoises seront dépassées, et tente de leur donner les nouvelles armes introduites par les Européens. C'est pour cela qu'il témoigne beaucoup de bienveillance à un Père jésuite d'origine allemande, Adam Schall von Bell (1591-1666). Possédant de solides connaissances en mathématiques et en astronomie, le Père Schall avait déjà été chargé par le ministère des Rites (*Li pu*) de travailler à la réforme du calendrier. En 1636 Zhuangliedi le met à la tête d'une fonderie de canons établie près du palais impérial. Schall avait mission de mettre au point des canons de type européen de gros calibre, pour lutter contre les Mandchous aussi bien que contre les paysans chinois révoltés.

En effet le soulèvement des campagnes a pris de l'ampleur au cours des années 1630 ; parti du Shanxi il a gagné les régions du Huguang puis du Henan. En 1641 Zhang Xianzhong prend la ville de Xiangyang. Li Zicheng prend de son côté Luoyang et Kaifeng en 1642 tandis que Zhang se proclame roi de la dynastie des Xi à Wuchang. Tout cela fait penser à ce qu'était la situation des débuts de la dynastie, à l'époque de Zhu Yuanzhang ; mais cette fois ce sont les Ming qui risquent de connaître le sort qui avait été celui des Yuan à la fin du XIVe siècle. Par rapport à cela les courtisans multiplient les propositions peu imaginatives ou même irréalistes pour arrêter les ennemis : exécuter les traîtres, restaurer les colonies militaires, établir des concours de tir à l'arc.

À la fin de l'année 1641 Li Zicheng s'empare de Xian et lui redonne son nom ancien de Chang An, le nom de la capitale des Tang. Au nouvel an de 1644 il se proclame empereur de la dynastie Shun, et prépare désormais la prise de Pékin.

La situation est devenue critique pour l'empereur Zhuangliedi. Il n'en refuse pas moins certaines propositions : recruter de nouvelles troupes autour de Pékin ; faire de nouveau appel à Wu Sangui, défenseur de la Passe de Shanhai au niveau des Murailles. L'empereur préfère confier des troupes à Yu Yingui, mais celui-ci ne réussit pas à arrêter Li Zicheng qui franchit le fleuve Jaune en décembre 1643.

La défense de Pékin se trouve alors très médiocrement assurée, par de vieux soldats mal nourris : les eunuques responsables de l'approvisionnement détournent des fonds, et en 1643 cela fait presque un an que les troupes ne sont pas payées. En février puis en mars 1644 la situation semble sans issue. Zhuangliedi refuse pourtant l'idée de déplacer la cour à Nankin, puis il refuse même d'envoyer dans le Sud le prince héritier. L'empereur a commis une erreur fatale en faisant exécuter, à partir de calomnies, le général Yuan Chonghuan qui commandait toutes les forces du nord-est et descendait vers le sud pour défendre Pékin. En avril 1644 la cour s'adresse enfin à Wu Sangui, et lui demande de transférer son armée de la forteresse de Ningyuan à la Passe de Shanhai.

Les derniers empereurs de la dynastie ont placé d'importantes garnisons près de la Passe de Shanhai qui correspond à l'extrémité orientale des Grandes Murailles ; on peut y compter 40 000 hommes. De leur côté les Mandchous deviennent de plus en plus agressifs par rapport aux Ming, et entre leurs armées et Pékin la seule force militaire capable de s'imposer reste celle de Wu Sangui.

Au cours de 1642 une armée mandchoue franchit la Grande Muraille et mène une campagne de pillages en Chine du Nord durant sept mois puis elle finit par se retirer avec prisonniers et butin mais sans avoir rencontré les troupes chinoises. En septembre 1643 a lieu le décès inattendu de Hong Taiji, qui n'a pas nommé d'héritier ; pour éviter le conflit entre les prétendants un comité de princes mandchous choisit de transmettre le trône à Fulin, fils de Hong Taiji âgé de cinq ans. Dorgon et Jirgalang sont placés près de lui à titre de régents. Jirgalang n'ayant pas d'ambitions politiques, Dorgon devient donc le principal personnage de ce nouveau gouvernement des Qing.

La question qui se pose à Dorgon est de savoir comment attaquer Pékin ; au même moment les paysans révoltés en sont tout près, et en février 1644 Li Zicheng a fondé la dynastie Shun à Xian et s'est proclamé roi. Le 5 avril l'empereur Zhuangliedi réclame l'aide urgente de ses chefs militaires.

Tang Tong est le seul général alors présent à Pékin, et il essaie de réorganiser les défenses de la ville. Mais le 22 avril la cour apprend qu'il vient de faire sa soumission à Li Zicheng ; l'armée rebelle est alors à 65 km au nord-ouest de la capitale. Le 23 avril Zhuangliedi tient sa dernière audience avec ses ministres.

Li Zicheng et son armée parviennent dans les faubourgs de Pékin le 23 avril. Il offre au dernier des Ming la possibilité d'une reddition, que Zhuangliedi refuse. Le 24 avril les troupes de Li ouvrent des brèches dans les portes de la ville, puis l'eunuque Du Zhizhi ouvre les portes. L'empereur apprend tout cela et refuse l'idée d'être capturé vivant par des rebelles. Le 25 avril 1644 il réunit tous les membres de la Maison impériale, à l'exception de ses fils. De son sabre il tue la concubine Yuan et la princesse Kunyi, puis coupe le bras de la princesse Changyin. L'impératrice se pend ; l'empereur gagne la Montagne de Charbon, dans le Parc Jingshai au nord du palais impérial. Là on ne sait trop s'il se pend ou s'étrangle lui-même avec une corde. Mais il aurait laissé un billet avec ces mots : « Je meurs sans pouvoir regarder mes ancêtres en face. Puissent les brigands démembrer mon cadavre et massacrer mes fonctionnaires. Mais ne les laissez pas souiller les tombeaux impériaux ni accabler un seul des membres de notre peuple ». S'agit-il d'une légende ? Selon le serviteur qui a découvert son cadavre sous un arbre, il n'aurait laissé à sa mort qu'un seul mot, *Tianzi* (Fils du Ciel). Il est ensuite inhumé dans les tombeaux des Ming.

Les Mandchous exploitent rapidement sa mort, qui correspond à la fin de l'ère Chongzhen. Ils parlent de « venger l'empereur » et essaient ainsi de rallier les forces loyalistes Ming. Ils continuent à progresser : après la proclamation des Qing en 1636, les armées de Hong Taiji ont réussi à dominer l'ensemble de la Corée en 1638. Elles occupent toute la Mandchourie en 1642 puis le bassin de l'Amour se trouve entièrement sous leur contrôle au début de 1644. Hong Taiji, mort l'année précédente, est alors remplacé sur le trône par Shunzhi qui règne sur les Mandchous de 1643 à 1661 avec le titre de Khan des Jin postérieurs la première année puis à partir de 1644 avec celui de premier empereur de Chine de la dynastie des Qing.

Cependant Wu Sangui a quitté la forteresse de Ningyuan au nord de la Grande Muraille et marche vers Pékin pour secourir l'empereur, ignorant que ce dernier vient de mourir. Il apprend les nouvelles en cours de route et défait les troupes que Li Zicheng a envoyées contre lui ; puis il décide de demander à Dorgon l'aide des Qing qu'il estime seuls capables d'éliminer les rebelles et restaurer les Ming. Deux conseillers chinois de Dorgon le poussent à accepter dans un but ultime bien différent : il faut profiter de la chute de Pékin pour proclamer le *Tianming*, le « Mandat du Ciel » dont bénéficie désormais la dynastie des Qing. Quand il reçoit la missive de Wu Sangui, Dorgon n'a nullement l'intention de restaurer les Ming. Il n'en demande pas moins au général chinois de coopérer avec lui à ce projet. Wu n'a guère d'autre choix mais ne conclut pas à ce moment un accord formel avec les Mandchous ; il ne s'agit que d'une alliance tactique.

À la fin du mois de mai 1644, non loin de la Grande Muraille, les Mandchous menés par Dorgon et les troupes impériales de Wu Sangui l'emportent sur Li Zicheng. Ce dernier atteint Pékin le 31 mai 1644. Il laisse ses hommes piller la ville, saccager les résidences des fonctionnaires et les bureaux du gouvernement. Le 3 juin, dans un ultime geste de défi, Li se proclame lui-même empereur des Shun. Après avoir passé quarante-deux jours à Pékin et sachant que ses ennemis sont aux portes de la ville, il met le feu aux palais impériaux et abandonne la capitale pour fuir vers l'ouest, en direction de Xian. La population de Pékin massacre alors deux mille rebelles qui ne s'étaient pas enfuis et se prépare au cours du 5 juin à accueillir les vainqueurs de Li Zicheng. Les fonctionnaires et les anciens sortent de la ville en corps constitué pour aller au devant de Wu Sangui et de l'héritier en titre, qu'ils pensent être un descendant des Ming ; ils se trouvent alors face au prince régent Dorgon.

Pendant ce temps Li Zicheng rentre à Xian où il se réinstalle. Il continue à prétendre à la dignité impériale en offrant un sacrifice au Ciel. Mais la dynastie Shun se révèle éphémère : Li est désormais pourchassé, tente malgré tout d'organiser la défense et sera finalement décapité par des paysans du Hunan qui vont offrir sa tête aux Mandchous. Par piété filiale son neveu fait inhumer le cadavre à Xi'an avec une tête de jonc en 1645.

Victorieux, les Mandchous ont établi Shunzhi des Qing maître de toute la Chine. Comme l'empereur Zhuangliedi / Chongzhen avait refusé le transfert de la cour à Nankin, la bureaucratie impériale est restée pratiquement au complet à Pékin. Les Qing se révèlent de suite capables de la contrôler : ils possèdent les leviers de commande du Céleste empire. Il leur restait encore quelques années pour tenir l'ensemble du territoire chinois et venir à bout des ultimes résurgences de la dynastie, sous la forme des « Ming du Sud

L'exemple le plus connu est celui de Liu Jin, qui s'était enrichi de manière stupéfiante sous Wuzong (1506-1522). À sa mort, il laisse 240 000 lingots d'or et 5 millions de lingots d'argent. On disait couramment qu'il était l'un des « deux empereurs » du palais de Pékin.

B. La vie intellectuelle sous les Ming

Comme en Europe, les XIVe et XVe siècles ont été en Chine l'époque de grandes compilations. Réalisées, pour certaines d'entre elles, sur l'ordre impérial, elles contribuent à donner au confucianisme le statut d'une doctrine officielle. En 1415, deux ouvrages indiquent la manière suivant laquelle il faut interpréter les textes confucianistes : le *Wuji daquan* pour les « Cinq classiques » et le *Sishu daquan* pour les « Quatre livres ». Quelques années auparavant paraissait le *Yongle dadian*, un recueil de textes encouragé par Yongle. Achievé en 1407, il contenait près de 23000 chapitres sur 11000 fascicules dont seulement 60 subsistent aujourd'hui. Les textes retenus par cette collection sont considérés alors comme les seuls dignes d'être cités. En ce qui concerne les concours, les textes confucéens doivent être sus par cœur et l'interprétation de Zhu Xi est désormais la seule admise.

Toutefois un autre courant philosophique se développe au cours du XVIe siècle, parallèlement au néo-confucianisme. Il s'agit de l'« intuitionnisme » de Wang Shouren, plus connu sous son « nom de plume » de Wang Yangming (1472-1528). L'idée générale repose sur la notion de *li*, ordre du monde conçu comme raison immanente qui ne serait pas extérieure à la conscience. La connaissance peut avoir lieu sans réflexion, de manière spontanée ou par intuition. Le fait de connaître et d'agir restent inséparables.

Sur le plan politique et social, Wang Yangming cherche à protéger la paysannerie en redonnant de la vie et du sens aux communes rurales, alors qu'elles sont menacées par les exactions des fonctionnaires, les prêts usuraires et les empiètements des propriétaires fonciers. Wang préconise de renforcer l'autogestion des communautés villageoises et le contrôle du groupe sur chaque individu, aboutissant ainsi à une sorte d'anticipation du maoïsme. L'intuitionnisme est le courant de pensée qui se développe le plus chez les lettrés les moins conformistes de l'époque des Ming, alors que le néo-confucianisme, à tendance de plus en plus rationaliste, est quasi officiel.

Au cours du XVIIe siècle, l'héritage intuitionniste est repris par Li Zhi (1527-1602), qui a été influencé également par le bouddhisme *chan*. Li Zhi développe une pensée critique dans la mesure où il ne croit ni à l'authenticité des Classiques du confucianisme ni aux traditions de la haute Antiquité. Il n'approuve pas la politique de défense contre les pirates, qui provoque la ruine des paysans du littoral. Il joue un rôle important dans la littérature de son époque, en annotant *Au bord de l'Eau* et le *Roman des trois Royaumes*. Enfin, il rencontre à plusieurs reprises Matteo Ricci et se passionne pour les nouveautés occidentales ; Ricci ne conserve pas trop de liens avec Li Zhi en raison de son admiration pour le bouddhisme. L'intuitionnisme en général et la pensée de Li Zhi se retrouvent chez les lettrés du parti *Donglin*, bientôt supprimé et reconstitué sous le nom de *Fushe*.

Au cours des XVIe et XVIIe siècles, c'est-à-dire dans la seconde moitié de la période Ming, s'élabore une méthode scientifique qui peut évoquer le XVIIe siècle européen. Chen Di (1541-1617) s'intéresse à la phonétique, tandis que Mei Yingzu établit le premier classement des caractères suivant les 214 « clefs », toujours en vigueur. Son dictionnaire, le *Li Zihui* (1615) contient plus de

33000 caractères. Surtout, Gu Yanwu (1613-1682) met au point une méthode rationnelle de critique des textes qui fait penser aux travaux de Mabillon dans la France de la même époque.

Plusieurs ouvrages importants paraissent durant cette période ; ils concernent tous les aspects de la pensée, spéculative ou technique. Citons entre autres le *Bencao gangmu* de Li Shizhen, imprimé en 1596 et resté un classique dans le domaine médical. C'est une véritable encyclopédie comprenant des planches et présentant un ensemble de mille produits végétaux et autant de produits animaux utilisables à des fins curatives. Cet ouvrage contient la première mention de la variolisation.

Les relations de voyages décrivent plusieurs parties du monde : la Corée, les îles Ryûkyû, le Vietnam et le Tibet pour le *Shuyu Zhouzilu* (1583) ; l'Asie du Sud-Est, Taiwan et le Japon pour le *Dongxi yan kao* (« études sur les océans de l'est et de l'ouest »). Xu Hongzu (1586-1641) explore l'Indochine et la Birmanie, et repère l'emplacement des sources du Xijiang et du Yangzi.

Parmi les traités d'agriculture, l'un des plus complets reste celui de Paul Xu Guangqi (1562-1633), fonctionnaire converti au christianisme et baptisé par Ricci : c'est le *Nongzheng quanshu* publié en 1639, qui présente un tableau complet des techniques agricoles chinoises. Un autre lettré proche des jésuites, Wang Zheng, publie avec le Père Johann Schreck des « Explications illustrées sur les étranges machines de l'Extrême-Occident ». Enfin, en 1637, le *Tiangong kai wu* se présente comme une encyclopédie des techniques, dans laquelle figurent les cultures en terrasses, les techniques d'irrigation, la céramique, les différentes armes, la sidérurgie.

Enfin, la littérature chinoise connaît une période d'apogée au long de la dynastie des Ming et des Qing. Dès la fin du XIV^e siècle elle évolue en direction du roman, même si ce terme n'a aucun rapport avec la forme romane. Toutefois il se trouve bien en rapport avec la langue : car le roman est en langue parlée, *baihua*, et non en langue classique, *wenyan*, langue des lettrés et de l'administration. Comme dans l'Europe médiévale, le cycle narratif a joué un rôle essentiel : dès l'époque des Tang et des Song, les conteurs publics se produisent dans les *wazi* ou « bazars » des grandes villes où des « esplanades à balustrades » sont réservées à diverses manifestations artistiques comme les spectacles de marionnettes, les théâtres d'ombres, la danse et aussi les récits divers. La foule pouvait entendre là des devinettes, des récits historiques, des contes plus ou moins fantastiques. Les prédicateurs bouddhiques relatent en chinois les vies antérieures du Buddha, les *Jâtaka*, récits parlés avec des parties chantées ou « chantefables » dont des spécimens ont été retrouvés dans les grottes de Dunhuang.

Les chantefables sont souvent à l'origine des contes, et ont pris diverses formes. Parmi les écrits les plus anciens, les *huaben* ou « racines de l'histoire » viennent de livrets qui faisaient office d'aide-mémoire et se sont diffusés grâce aux progrès de l'imprimerie à partir du XI^e siècle. Devenus un loisir pour les lettrés, ces *huaben* peuvent être à l'origine du « roman long » *changpian*. Ou parfois des *xiaoshuo* « pièces courtes » étaient des récits contés en une seule séance qui formeront ensuite un *hui* ou « chapitre » intégré dans un roman long. À l'intérieur de ces romans longs subsistent des morceaux versifiés, parfois destinés à être chantés, qui sont l'héritage des chantefables. Trois grands cycles narratifs dominent l'existence de la production littéraire : le *Shuihu*, le *Sanguo* et le *Xiyouji*.

Le *Shui Hu Zhuan*, traduit en français *Au bord de l'eau*, constitue l'un des plus importants de ces cycles narratifs. La légende apparaît dès la fin du XIII^e siècle, relatant les aventures de Song Jiang et de ses trente-six compagnons. Ce personnage historique a été le chef de hors-la-loi et de paysans révoltés contre les Song du Nord (début XII^e siècle) dans la province du Shandong, et plus précisément dans les marais des Monts Liang, un labyrinthe de canaux et de marécages entre le fleuve Jaune, le Grand Canal et le mont Tai, premier des pics sacrés de la Chine. La bande, forte de 500 hommes, est inexpugnable jusqu'au moment où elle est vaincue par Zhang Shuye et fait sa soumission. Au milieu du XV^e siècle la construction de digues empêche les crues et modifie le paysage qui d'un univers de marécages devient une simple plaine. La fonction de repaire disparaît, mais le mythe de ces brigands d'honneur subsiste, jusqu'à nos jours : en 1975, une campagne politique reproche à Song Jiang son « redditionisme » et lui préfère certains de ses compagnons ...

La tradition narrative du *Shui Hu Zhuan* est fixée par écrit au début des Ming, à la fin du XIV^e

siècle. La plus ancienne référence bibliographique est de 1540, et elle attribue le *Shui Hu* à deux auteurs natifs du sud-est de la Chine, Shi Nai an et Luo Guanzhong. On ne sait pas exactement quel a été leur rôle respectif dans l'écriture et l'édition du roman. Le *Shui Hu Zhuan* connaît ensuite une longue carrière sous les Ming puis les Qing. La plus ancienne édition, celle de Guo Xun, comporte cent chapitres *hui* et date de Jiajing (1522-1567). Puis le philosophe Li Zhi (1527-1602) est à l'origine d'une édition en 120 chapitres, publiée à titre posthume en 1614.

Le *San guo Zhi Yanyi*, traduit *Roman des Trois royaumes*, comporte lui aussi 120 *hui*. Ce roman « historique » attribué à Luo Guanzhong couvre les années qui vont de la fin de la dynastie des Han et des Trois Royaumes (184) jusqu'à la réunification en 280. Il relate les événements mis en forme par l'historien Chen Sou (233-297).

La trame générale est mi-légitime, mi-historique. Elle introduit le lecteur dans l'histoire des grands féodaux et de leurs alliés qui s'emploient à restaurer la dynastie des Han, prestigieuse mais en déclin. Le cadre général est l'émergence des trois États de Cao Wei, Shu Han et Wu de l'est. Sur cet arrière-plan politique se déploient intrigues, batailles, complots, sur une période d'un siècle et dans une ambiance très romanesque. Les rebondissements multiples et les exploits chevaleresques vont de pair avec une fine analyse psychologique. Le *Roman des Trois Royaumes*, 800 000 mots et près de 1000 personnages, a sans doute été le plus lu des romans de la Chine impériale, et a eu une influence énorme sur l'évolution de la littérature chinoise. Son attribution à Luo Guanzhong, qui a vécu entre 1330 et 1400, n'est pas certaine ; les critiques récents ont tendance à penser qu'il aurait été composé à une date plus tardive, peut-être dans la deuxième moitié du XV^e siècle.

Le *Xiyouji*, traduit en français *le Singe pèlerin, le Voyage en Occident* et plus récemment *la Pérégrination vers l'ouest* constitue le troisième de ces grands cycles narratifs.

Le *Xiyouji* relate le voyage du pèlerin Xuanzang en Inde, de 629 à 645. D'un point de vue historique Xuanzang est parti en direction de l'Himalaya en 629 contre la volonté de l'empereur Taizong. Son retour à Chang An en 645, avec l'essentiel du canon bouddhique, a toutefois un caractère essentiel ; et en 646 Xuanzong présente une description de ce qu'il aurait vu dans son *Xiyouji*, « Relation sur les territoires de l'ouest ». L'Histoire officielle des Tang, compilée entre 940 et 945, ne consacre qu'une vingtaine de lignes à la biographie de Xuanzang. Mais toute une légende s'est formée autour de ce personnage, pour aboutir à un voyage fantastique vers le paradis de l'ouest, grâce à la protection de créatures surnaturelles comme le Roi des Singes, qui apparaît au XIII^e siècle et dérobe des pêches d'immortalité à la Mère-Reine de l'Occident, *Siwangmu*.

Un premier texte de 41 chapitres est-elle dûe au taoïste Qiu Chuji (1148-1227) ? C'est très discuté aujourd'hui. Il semble qu'il faille plutôt l'attribuer à Yang Zhihe qui l'aurait écrit vers 1460. Cette première version aurait servi de cadre à la création littéraire de Wu Cheng (1500-1582) dont le texte définitif, en cent chapitres, serait de 1592 et postérieur à sa mort. En tout cas cette version qui sert de référence aujourd'hui date de l'ère Wanli (1572-1620).

Les XV^e et XVI^e siècles ont vu se multiplier, et généralement à partir de ces trois modèles, les récits à caractère fantastique. Les récits définitifs sont imprimés à la fin des Ming ; il faut ajouter aux trois sources d'inspiration citées ci-dessus les récits liés aux découvertes maritimes de Zheng He, qui prennent volontiers eux aussi un caractère surnaturel.

Le goût des contes reste vivace à la fin des Ming et sous les Qing, avec la publication par Ling Menzhu d'une collection de 80 *hui* à Suzhou dans les années 1630, et dont 12 ont été traduits en français *l'Amour de la Renarde*. Pu Songling (1640-1715) reprend les récits traditionnels des conteurs, et compose en 1679, sous Kangxi, un recueil de 431 « contes étranges » comportant histoires de fantômes, récits bouddhistes, récits historiques à caractère moralisant et mêmes intrigues policières. Douze d'entre eux sont traduits en français sous le titre *Contes extraordinaires du Pavillon du Loisir*.

Mais c'est surtout le roman de mœurs qui caractérise la littérature de la fin des Ming et du début des Qing. La production est dominée là aussi par trois grands romans.

Le *Jin Ping Mei* était considéré par les lettrés comme le premier des « Quatre livres extraordinaires », les trois autres étant les cycles narratifs que nous avons vus ci-dessus. Ces quatre livres extraordinaires, dont la lecture était déconseillée par les confucianistes stricts, constituaient l'antithèse des *Quatre Livres* classiques, base des études et référence obligée.

Traduit en français « Fleur en fiole d'or » dans sa version la plus récente, le *Jin Ping Mei* est mis sous sa forme définitive au tournant des XVIe-XVIIe siècle, sous Wanli. Considéré comme extrêmement licencieux, le roman tourne tout entier autour de Ximen Qing, marchand enrichi qui devient mandarin, de ses débauches et des relations qu'il entretient avec les six femmes qui gravitent autour de lui et notamment sa concubine Lotus d'Or. L'action se situe en principe autour des Song du Sud (1112-1127) à une époque marquée, selon les chroniqueurs officiels, par l'incurie du gouvernement, le relâchement moral et la corruption, sur fond de menace étrangère. Les critiques n'ont pas manqué d'attirer l'attention sur les parallèles que l'on peut faire avec la fin des Ming : les débauches de Ximen Qing ne sont-elles pas celles de Shenzong / Wanli, ou de son ancêtre Wuzong / Zhengde ? Les six femmes ne représentent-elles pas les Six Ministères, responsables de la même ambiance d'intrigue et de corruption ?

Il n'est pas étonnant dans ces conditions que l'auteur du *Jin Ping Mei* reste, aujourd'hui encore, introuvable. On a cru pendant longtemps que c'était Wang Shizhen (1526-1590). Il semble que non, mais ce lettré était censé posséder le manuscrit complet du roman qui circulait sous le manteau, et le plus souvent par morceaux. La publication est en tous cas postérieure à 1613, et le public des lecteurs était nombreux en dépit du danger que pouvait faire courir cette lecture.

Un autre roman célèbre, le *Julin Waishi*, a été traduit en anglais *The Scholars*, en français *Le Roman des Lettrés* et plus récemment *La Chronique indiscrete des mandarins*. Composé au milieu du XVIIIe siècle par Wu Jingzi (1701-1754), il se veut roman historique dont l'action commence en 1487 pour se terminer en 1595 au 55e chapitre (2e édition) ou en 1610 au 56e chapitre pour la première édition, celle de 1803.

Ce sont les lettrés qui sont les héros de ce roman, et les lettrés du temps des Ming : leurs mœurs, leurs activités corruptrices, leur recrutement fondé sur un système confucianiste refondé sous les Ming. Wu Jingzi appartenait lui-même à une famille lettrée mais n'a jamais dépassé le grade de « bachelier » et a toujours vécu pauvrement à Nankin. La médiocrité de ses ressources explique le fait que ce roman n'a circulé que sous la forme de quelques exemplaires manuscrits avant de connaître une édition complète en 1803 seulement.

La *Chronique indiscrete* peut apparaître à la première lecture comme typiquement confucianiste. Les trois concours organisés dans les provinces et à Pékin permettent le recrutement au mérite, donc en principe l'égalité des chances. Le mérite est certes distinct de la naissance ; mais l'ambition individuelle et la notion de carrière s'opposent à l'idéal affiché de dévouement au service public. Et en fin de compte un certain idéal taoïste d'épanouissement individuel se superpose dans le roman à l'idéal confucianiste de rigueur.

Le plus grand peut-être des romans chinois le *Hongloumeng*, seule œuvre qui nous ait été conservée de Cao Xueqin (? - 1763). La première édition du roman, en 120 chapitres, paraît en 1791, après la mort de l'auteur. Traduit *Le Rêve dans le Pavillon rouge*, ce roman était considéré par Mao comme l'une des « fiertés de la Chine ». Il allie à l'originalité de son contenu la profondeur de l'étude psychologique, la qualité du style, la précision et la pureté de la langue, la solidité de la structure.

Cao Xueqin descend d'une famille d'origine Han qui s'est ralliée aux Mandchous. Ses ancêtres appartenaient à la Bannière blanche et étaient proches de la maison impériale : une de ses aïeules avait été la gouvernante de Xuanye, le futur Kangxi. Détenant un poste d'intendant des soieries, les Cao faisaient partie des *booi* (chinois *baoyi*), informateurs du pouvoir Qing et en même temps intermédiaires entre élites chinoises et mandchoues. Mais la fortune de ces familiers de Kangxi disparaît lorsque Yongzheng monte sur le trône, car ils étaient probablement au courant des

irrégularités commises par le nouveau souverain en ce qui concerne la succession.

Cao Xueqin est né alors que sa famille connaît le déclin. Il y a sans doute une bonne part d'autobiographie dans le *Pavillon rouge* qui met en scène les jeunes gens issus d'une riche famille et vivant dans un palais aux pavillons multiples où l'on voit graviter pas moins de 448 personnages, et qui semble une réplique en plus petit de ce que pouvait être le palais impérial. Les amours impossible entre le jeune héritier et sa cousine, le poids des décisions des aïeux, le statut déprimé des servantes, le raffinement et l'ennui latent composent un véritable miroir de la société du XVIII^e siècle.

Parvenue au seuil de l'époque contemporaine la Chine domine sa culture millénaire. Tandis que le Pouvoir mandchou, de Kangxi à Qianlong, poursuit la tradition de mécénat impérial et de compilation des œuvres réputées classiques, de jeunes talents élaborent une littérature beaucoup plus contestataire mais riche des acquits anciens, et qui se révèle être le reflet de la société chinoise des derniers temps de l'empire.

Les tombeaux des Ming

Les tombeaux des Ming constituent une visite inoubliable, à 45 km au nord de Pékin, à **Shisanling**, « les Treize Mausolées ».

Un grand portique de pierre marque l'entrée de la « voie des esprits » qui mène au tombeau de Yongle, l'empereur Ming qui a décidé de transférer la capitale de Nankin à Pékin. Les tombeaux sont orientés selon les principes de la géomancie. Pour cette raison, ils se trouvent au pied du versant méridional du Tianshoushan, qui protège les tombeaux des vents du nord. Un mur déterminait une enceinte de 18 km² où le public ne pénétrait pas : seuls les fonctionnaires et les agents préposés à l'entretien des tombeaux pouvaient y circuler.

Les tombeaux sont annoncés par la **Grande Porte Rouge** et un portique de marbre, percés d'une porte centrale où passaient les cercueils impériaux. Le public empruntait les portes latérales. Le **Pavillon de la Stèle** correspond au monument de l'empereur Hongxi : une stèle placée sur une tortue à tête de dragon. La tortue est symbole d'immortalité et résume l'univers : sa carapace est ronde comme le Ciel au sommet, carrée comme la Terre à sa base. Ensuite, la voie des esprits est entourée par douze paires d'animaux imaginaires ou réels. Parmi les tombeaux, dispersés dans un environnement de collines, deux sont particulièrement intéressants : le **Dongling**, tombeau de Wanli, avait été construit à grands frais entre 1584 et 1590, du vivant de l'empereur qui avait fait venir pour sa réalisation des matériaux précieux de toute la Chine. Resté inviolé, il a été fouillé entre 1956 et 1959 et a livré de magnifiques objets, vêtements et parures en particulier (certains sont exposés à Pékin) ; et le **Changling**, tombeau de Yongle, qui marque la fin de la voie des esprits.

Un site classique de la civilisation chinoise : Suzhou

Située dans le Jiangsu à 84 km de Shanghai, Suzhou est aujourd'hui une grande ville de 800 000 habitants mais dont le centre, de taille assez réduite, a conservé son aspect ancien, qui présente l'originalité d'être pris dans un lacs de canaux.

La ville apparaît dès le VI^e siècle avant notre ère en tant que capitale du royaume de Wu. Ce royaume se développe au début du Ve siècle, époque où le roi Fucha remporte des succès contre son rival, le roi Goujian de Yue, qu'il humilie. Ce dernier a recours à un subterfuge : il envoie à Fucha une concubine, la Belle de l'Ouest (*Xishin*) à laquelle le roi de Wu consacre son temps, au détriment de son royaume, qui décline et se trouve bientôt annexé (-473).

Beaucoup plus tard, la dynastie des Sui s'intéresse à cette cité, et c'est l'empereur Wendi qui lui fait attribuer le nom de Suzhou, en 589, époque des débuts du Grand Canal. L'industrie de la soie se développe ensuite, sous les Tang, et Suzhou restera une grande ville manufacturière de la soie jusqu'à nos jours.

L'époque des Song (960-1276) est celle du grand essor de Suzhou. Le poète Bai Juyi y occupe un poste de fonctionnaire, et Marco Polo qui a été un moment gouverneur de Yangzhou décrit cette « ville aux 6000 ponts » avec quelque exagération. Lieu de villégiature des mandarins, Suzhou a comme Hangzhou la réputation d'un lieu paradisiaque, ce qui n'empêche pas la fréquence des émeutes ouvrières, surtout au XVII^e siècle, à la fin des Ming. Aujourd'hui, les industries sont restées dans les quartiers périphériques, laissant au vieux centre tout son charme et ses traditions artisanales les plus anciennes, comme la broderie qui remonte au XII^e siècle. Mais ce sont surtout les jardins de Suzhou qui sont célèbres et qui ont été chantés par la poésie et le roman. Trois d'entre eux sont parmi les plus beaux de toute la Chine :

- le *Jardin du Maître des Filets* est le plus ancien : il a été réalisé sous les Song, au XII^e siècle. Son nom fait référence à un pêcheur (« maître des filets ») et évoque le détachement, voire l'humilité dont doit faire preuve tout « homme de

bien » pour éviter de choquer. Le jardin reste assez peu étendu (0,5 ha) et déploie une succession de cours, salons de réception, jardins, bibliothèques, pièces d'eau avec des ponts, kiosques et pavillons. En fait, le style de ces jardins s'est affirmé sous les Ming, et ils ont été développés et restaurés sous les Qing. Leur réalisation a exigé une maîtrise parfaite de l'harmonie entre le paysage, l'architecture et la poésie qui doit imprégner l'ensemble. Dans ce jardin, voir en particulier la « salle d'Études des Cinq Cimes », allusion aux rochers à l'aspect de montagnes qui se trouvent dans la cour ; et le « jardinet de la fin du Printemps », petit jardin donnant sur une pièce d'eau dont le « kiosque de Brise et de Lune » est précisément fait pour admirer les reflets de la lune de nuit sur le bassin.

- le *Jardin de la Politique des Simples* est le plus grand (5 ha). Il est aussi considéré comme le plus typique et le plus beau. Son nom est, là encore, une allusion à la modestie et à la frugalité : « cultiver son jardin afin de subvenir à ses besoins, voilà ce qui s'appelle la politique des simples ». Ce jardin a été fait au XVI^e siècle pour un censeur. Le peintre Wen Zhengming (1470-1559) aurait participé à la conception générale de ce jardin, où tout est intellectualisé. Voir en particulier le lac avec le pavillon où se trouvent les portraits des peintres Shen Zhou et de son élève Wen Zhengming ; le paravent de Zhen Yue, maître de la reproduction des bambous ; le jardin des *penjing*, paysages végétaux miniaturisés (le *penjing* correspond au *bonsai* japonais).

- le jardin Liu. Liu est à la fois un patronyme et une injonction, correspondant à « attardez-vous ! ». Dessiné pour un mandarin de l'époque de Wanli des Ming (1572-1619), ce jardin est célèbre lui aussi pour sa beauté et son caractère classique. C'est aussi un lieu de méditation dont les paysages peuvent être compris comme la représentation de l'humanité idéale. Le promeneur y remarque la colline artificielle, ombragée de gigantesques ginkgos bilobas ; la galerie qui contourne cette colline, en faisant des contours, et son pavement de galets qui forment un décor, ainsi que les calligraphies d'auteurs reproduites sur certaines dalles. Les pavillons sont aménagés spécialement pour susciter la rêverie, comme le « Pavillon des canards mandarins » et les rochers du lac sur lequel il donne.

La visite de Suzhou inclut aussi le « Temple de la Montagne », fondé au VI^e siècle sous les Liang du Sud (502-557), par des moines de l'école bouddhique du Chan (sk. *Dhyāna*, « méditation ») elle-même instituée par le moine indien Bodhidharma à partir de 500.

Nankin (Nanjing) capitale des premiers Ming

Nankin est une grande ville de près de quatre millions d'habitants avec sa banlieue. Aujourd'hui capitale du Jiangsu, elle occupe un site exceptionnel sur la Colline de Pourpre et d'Or et le Yangzi. Le nom actuel de la ville remonte au XV^e siècle, alors qu'elle devient la seconde capitale (« Capitale du Sud ») après que Pékin soit devenue la première. Plus près de nous, Nankin redevient brièvement capitale de 1928 à 1937, « décennie de Nankin » au temps du Guomindang.

Un premier village est fondé en -333 par le roi de Chu, qui le consacre en y faisant enterrer de l'or, d'où le nom de «Tertre d'or» (*Jianye*). La ville devient plus importante à l'époque des Trois Royaumes (220-280) et est choisie comme capitale par le royaume de Wu en 229 ; elle est alors entourée d'un mur d'enceinte de 10 km.

L'essor des activités commerciales entre le bas-Yangzi, l'Inde et l'Asie du Sud Est, date du Ve siècle. La ville devient la capitale de tout le bassin inférieur du Yangzi, la métropole intellectuelle de toute la Chine méridionale et un foyer de rayonnement du bouddhisme. Le *Mémoire sur les royaumes bouddhiques (Faguoji)* y est rédigé par le pèlerin Faxian à l'issue de son voyage en Inde, de 399 à 412.

Sous le nom de Jining, la ville conserve son importance sous les Tang puis sous les Song. En 1168, son système de défense comporte des bateaux de guerre à roues à aubes. Puis le chef des Turbans Rouges, Zhu Yuanzhang, s'empare de la ville en 1359. Il y installe sa capitale et lui donne le nom de « Accord du Ciel », *Yingtianfu*. Devenu empereur sous le « nom de règne » de Hongwu, il fait entourer la ville d'une muraille de 54 km. Il est à l'origine des expéditions de Zheng He, réalisées de 1405 à 1433. Les navires étaient construits, entre autres, par les chantiers de Sanchahe, à l'ouest de Nankin, où étaient lancées des jonques de 150 m pouvant transporter un millier d'hommes. Mais après la mort de Hongwu, son fils Huidi (1398-1402) doit laisser le pouvoir à son oncle Zhu Di, qui s'empare de la capitale en 1402. Ce dernier règne alors sous le nom de Yongle (1402-1424). En 1421 il décide de transférer sa capitale à Pékin : c'est alors que la capitale délaissée devient *Nanjing*, « capitale du Sud » par opposition à celle du Nord, Beijing. Le transfert ne sera achevé qu'en 1450, bien après la mort de Yongle.

En 1599, le jésuite italien Matteo Ricci est autorisé à s'installer à Nankin. Avant de poursuivre sa route vers Pékin, il tente d'y propager la « Doctrine du Maître du Ciel », le catholicisme ; mais les fonctionnaires confucianistes n'acceptent pas cette religion d'origine étrangère qui choque un certain nombre de convenances. En 1617 éclate une flambée de persécutions, et les missionnaires sont renvoyés à Macao pour quelques années. Les méthodes d'évangélisation des jésuites provoquent l'opposition des autres ordres religieux et d'une partie de la Curie romaine, alimentant la « querelle des rites » qui dure du milieu du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e. Le légat du pape Clément XI, Mgr de Tournon, interdit en 1707 les « rites chinois » par le Mandement de Nankin. Les rites ne seront autorisés de nouveau qu'en 1939, par Pie XI.

En 1842, le « traité de Nankin » est signé sur un navire anglais : par ce traité « inégal », l'empereur Daoguang (1820-1850) cède Hong Kong à la Grande-Bretagne et accepte d'ouvrir les ports de Shanghai, Ningbo et Xiamen au commerce international. Mais à cette époque gronde déjà la révolte des Taiping. Nankin est prise en 1853, renommée Tianjing, la « Capitale du Ciel » et la ville devient le centre politique du *Taiping Tianguo*, « Royaume de la Grande Paix » pendant plus de dix ans (1853-1864). La reprise de la ville par les Qing en 1864 et la répression de Zuo Zongtang entraînent de véritables massacres. À la fin du XIXe siècle Nankin reste une grande ville industrielle, surtout dans le domaine textile : depuis le XVIIIe siècle elle exporte soieries et cotonnades vers l'Europe, en particulier les « nankins ». Les communications sont facilitées après 1968 par la construction du Grand Pont qui franchit le Yangzi et permet le passage de la voie ferrée Pékin-Shanghai.

La **visite de Nankin** comporte au moins trois musées et plusieurs sites et monuments parvenus jusqu'à nous.

1. Le **Musée de la Province de Jiangsu**, fondé en 1933, est un des plus riches de la République populaire de Chine, particulièrement en ce qui concerne les périodes anciennes. Une première salle est consacrée aux sites néolithiques de Qinglangang (-5000) et Longshan (-5000 à -2000). En particulier sont exposés des grains de riz carbonisés, attestant la culture du riz il y a plus de 5000 ans, et des fuseaux textiles qui leur sont contemporains. Une seconde salle est consacrée aux ossements inscrits (*jiaguwen*) d'époque Shang, aux bronzes d'époque Han (voir en particulier un cerf portant un miroir dans ses bois), et au « trésor de Nanyao » avec des lingots d'or en forme de sabot de cheval (1er siècle av. J-C). Une troisième salle expose la découverte réalisée dans le tombeau de Xuzhou, au nord du Jiangsu : un linceul de jade datant des Han orientaux (25 à 220) et comportant 2600 pièces cousues de fil d'argent. Dans la même salle est reconstitué le sismographe de Zhang Heng, datant de 132. La cinquième salle présente un mannequin de bronze qui était utilisé par les étudiants en acupuncture.
2. Le **Musée municipal** se trouve près du Parc du Lac de Dame Sans Souci : on peut y admirer des faïences vernissées qui proviennent du site de la Pagode de Porcelaine. Érigée par Yongle à la mémoire de son père Hongwu, cette pagode était entièrement recouverte de faïence. Elle a été détruite par un incendie à l'époque des Taiping.
3. Le **Musée des Taiping** se trouve dans le Jardin de la Contemplation, aménagé au temps des Ming. On peut y voir le palais de Zhu Yuanzhang, chef des Turbans Rouges à l'origine du mouvement qui a pris Nankin en 1359 et est devenu l'empereur Hongwu. Ce palais a été achevé en 1377. Mais les bâtiments ont été en grande partie détruits en 1864 : il ne reste plus que quelques vestiges, en particulier la porte à cinq porches.

Le **Palais du Gouvernement** a été occupé par Hong Xiuquan, chef du mouvement Taiping qui s'était emparé de Nankin en 1853. Il est devenu ensuite le siège du gouvernement à l'époque du Guomindang, durant la « décennie de Nankin » (1927-1937).

La **Terrasse de la Pluie de Fleurs** possède une tombe du roi de Bornéo, venu en visite à la cour de Yongle en 1408 et mort sur place. On estime à 100 000 le nombre des exécutions faites par le Guomindang puis par les Japonais entre 1927 et 1949. En 1950 a été érigé là un Monument aux martyrs de la Révolution.

La **Colline de Pourpre et d'Or** possède en particulier le **Tombeau de Hongwu**, un tumulus en forme de cône qui était entouré par une enceinte de 22 km, aujourd'hui disparue. Une « voie des esprits » mène à ce tombeau : elle est bordée de 12 paires de statues d'animaux et de 4 paires de statues de mandarins. L'ensemble avait nécessité la main-d'oeuvre de 100 000 hommes, entre 1379 et 1381. Un peu plus loin se trouve l'**Observatoire de Nankin**, siège de l'Office astronomique créé en 1368. Il possède un gnomon, une copie de la sphère armillaire de Guo Shoujing (1231-1314) et un uranomètre de 1442, instrument destiné à vérifier la position des constellations. Enfin sur cette colline se trouve également le **mausolée du Dr Sun Yat Sen**, achevé en 1929 et correspondant à son vœu d'avoir son tombeau près de la ville où fut proclamée la République, le 1er janvier 1912.

Vêtements et coutumes dans la Chine de la fin des Ming d'après le Père Adriano de las Cortes, s.j.

Le Père jésuite Adriano de las Cortes se trouve en Chine un peu par hasard. Cet Aragonais né en 1580 a été missionnaire aux Philippines. Il fait partie d'un voyage de liaison entre Manille et Macao en 1625 lorsque les aléas de la navigation jettent le navire sur la côte méridionale du Céleste Empire. Naufragés dans une préfecture située aux limites du Guangdong et du Fujian, les Espagnols sont en situation irrégulière et traités comme des pirates. Tout ce que possède le Père de las Cortes est volé, les fonctionnaires locaux intentent un procès aux survivants du naufrage, qui ne sont sauvés en fin de compte que grâce à l'entremise des Portugais de Macao. La relation du Père de las Cortes rend un son bien différent de celui que l'on attend des jésuites de la mission de Chine, qui ont toujours tendance à idéaliser « leur » mission. C'est ce qui explique son relatif oubli,

jusqu'à la réédition récente de Pascale Girard. Mais ce jésuite rejoint par son souci de l'observation les meilleurs écrivains de la mission de Chine : il décrit ici les détails du vêtement chinois et du comportement féminin.

Comme dans la région où nous nous trouvions la foule et le commun des hommes n'avaient jamais vu d'étrangers ni de gens d'autres nations, que personne n'entraît dans leur pays et que la plupart n'étaient jamais sortis de chez eux, nous voir était pour eux, dans presque toutes les villes et les villages où nous passions, un sujet d'étonnement général. Nos Noirs surtout les intriguaient beaucoup, et ils n'avaient de cesse de s'étonner de voir qu'en se lavant ils ne devenaient pas plus blancs. En général, dans la plupart des endroits habités où nous nous arrêtions, les maisons de nos logeurs faisaient penser à des stations de la semaine sainte : Chinois et Chinoises y accouraient, les uns se bousculant pour y entrer, les autres pour en sortir, ce qui leur valait des remontrances de la part de nos logeurs. Je n'aurais pas cru que des femmes y seraient venues car on raconte qu'en général elles sont recluses et discrètes. Les uns et les autres, hommes ou femmes, essayaient de nous toucher les cheveux, la barbe, les mains et les pieds nus, et ils y seraient arrivés si on les avait laissés faire. Ils ne semblaient pas pouvoir se contenter de nous regarder : ils venaient nous voir manger en prenant la nourriture avec les doigts, alors qu'eux le font si adroitement avec deux baguettes, si bien qu'ils attrapent avec facilité le moindre grain de riz cuit ou cru et le portent à leur bouche sans le toucher avec les mains. Nous voir nous laver, nous rincer la bouche ou autre chose de ce genre, et en particulier nous voir boire une petite tasse d'eau froide, les remplissait d'étonnement à tel point qu'ils en arrivaient à nous la retirer de la bouche et des mains, nous faisant comprendre par signes que si nous la buvions cela nous ferait beaucoup de mal. Une chose que nous remarquâmes à propos des femmes était que, quand elles cherchaient à nous voir, elles venaient en petit groupe et à un moment où il n'y avait pas d'hommes. Elles avaient, sans doute, des sentinelles qui les avertissaient quand il leur semblait certain que ceux-ci étaient partis ; et si par hasard, une fois entrées, elles entendaient quelque bruit, celles qui paraissaient appartenir à la basse classe ne s'inquiétaient pas et ne bougeaient pas, tandis que d'autres qui semblaient d'une qualité plus haute, à l'approche d'hommes, ne sachant pas par où s'enfuir se cachaient en toute hâte et ne reparaisaient que lorsqu'ils étaient partis.

Dans les premiers temps il nous arriva d'être amenés par nos logeurs ou par les soldats dans des maisons importantes, quelquefois dans des maisons de mandarins, et sans doute parce que cela leur avait été demandé afin que des dames chinoises nous voient. D'autres nous faisaient expressément appeler quand elles apprenaient que nous passions dans leurs rues. Et s'il est vrai que les Chinoises de cette sorte ne se laissent pas voir par les hommes chinois, ni dans leurs maisons ni quand elles sortent dans les rues dans des chaises entièrement fermées, en revanche, en ce qui nous concernait, c'était comme je viens de le dire. Quand aux femmes du commun, je voudrais dire qu'elles sont davantage marcheuses, qu'elles trottent davantage dans les rues et avec moins de décence que ne le font leurs égales en Espagne. On s'aperçoit donc que ceux qui racontent tant de choses sur l'enfermement des femmes chinoises (s'il est vrai qu'ils en parlent d'une manière générale), devraient nuancer leurs propos et ne le dire que des femmes de quelque qualité.

Il ne me semble pas nécessaire de parler de la façon dont s'habillent les hommes chinois, puisqu'il y en a tant qui circulent aux Philippines, mis à part le fait que je leur ai vu beaucoup de bonnets et de chapeaux différents, chose que je n'avais pas vue chez les femmes. Ils s'en servent pour couvrir leurs cheveux qu'ils portent longs, attachés et retenus dans des coiffes de résille noires ou dans d'autres coiffes blanches faites d'un voile épais qui leur sert, comme aux femmes, à se couvrir et à s'orner la tête. Les bonnets des gens les plus importants sont d'une résille de crin ou de soie tout comme la coiffe, de sorte qu'une fois mise, elle laisse très bien voir les cheveux attachés et retenus par elle. Aucun de leurs couvre-chefs ne comporte de bords : les uns ressemblent à des mitres d'évêques sauf qu'à partir du milieu jusqu'en haut, les pointes se recouvrent les unes les autres ; ce chapeau est celui que portent les gens les plus importants, capitaines, anciens mandarins ou ceux qui ont exercé d'autres charges honorables. D'autres ont des bonnets à quatre pointes, à la façon de ceux de nos prêtres, mais ils ne les portent pas comme eux avec une des pointes qui tombe au-dessus du front et les autres derrière et sur les oreilles : ce sont les faces plates de ces bonnets qui se mettent devant, derrière et sur les côtés. J'ai vu porter ces deux genres de bonnets par des mandarins en fonction, à l'intérieur de leur maison et au-dehors, sans être revêtus de leurs insignes. Ce sont là les bonnets des lettrés. J'en ai vu d'autres à six pointes, d'autres totalement arrondis et d'autres ronds mais plats sur le dessus. Ces trois derniers genres de bonnets sont portés par les gens du commun et par le menu peuple quand ils s'habillent bien et veulent se faire mutuellement honneur. Enfin, la dignité de chacun se reconnaît au type de bonnet qu'il porte. Si l'on met à part d'autres différences, quand les gens du peuple travaillent, ils ne portent d'ordinaire que les coiffes, ou bien, s'ils sont dans les champs, ils mettent par dessus des chapeaux blancs ou gris à larges bords, de mauvais feutre et d'une vilaine forme car mal faits mais comparables aux nôtres.

Le vêtement des femmes est très long, ample et honnête bien que, chez les gens du peuple, hommes et femmes portent d'ordinaire des vêtements aux basques courtes qui ne descendent qu'à une paume à peu près du sol. Ainsi on peut les distinguer par la manière dont ils sont chaussés : les hommes ont des bas blancs aussi larges et même davantage que nos bottes de marche et qui comportent des semelles. Je ne parle pas des bandes de toile qu'ils enroulent étroitement autour de leurs jambes sous les bas en question pour voyager à pied ou se protéger du froid, ni des souliers qu'ils portent à

Manille. Les femmes, elles, mettent également des bas blancs, aussi larges que ceux des hommes mais sans semelles : ils flottent en bas et leurs bords battent sur le talon et le dessus du pied. Ces revers larges d'une paume environ sont d'une couleur différente du reste des bas, verte, bleue ou rouge, et comportent quelques broderies comme le bas des manches d'une aube. Ainsi chaussés, leurs pieds ressemblent à de petites colombes. Les souliers des hommes et des femmes ne couvrent pas le dessus du pied ; en général ils ne sont pas en cuir mais en toile ou en coton, et le plus souvent en une soie bien travaillée et brodée, ce qui les rend fort raffinés et élégants. Parmi leurs vêtements, c'est la partie pour laquelle les Chinois font le plus preuve d'élégance, plus encore que pour ceux qui ornent là-bas la sainte Croix, du moins en coquetterie car, pour pouvoir tromper Holopherne et lui couper la tête, le texte sacré dit qu'ils lui ravirent les yeux : « *Sandalia eius rapuerunt oculos eius* » [« ses sandales lui ont ravi les yeux »], *Judith*, 16, 11. On remarque que les femmes ont les pieds entourés de bandes très serrées. Leurs souliers se distinguent également par leur forme de petites barques dont le bout se relève comme l'éperon d'un navire ou encore comme l'amande de la noix de cajou qui se dresse hors du fruit en dardant sa pointe vers le haut. Enfin on pourrait dire que cela ressemble à une crête de coq. À cause de cette forme de soulier et des petites socques qu'elles enfilent comme des mules et qui sont plus courtes encore que les souliers, il leur devient difficile de marcher ; encore que ce soit relatif, car elles marchent tellement que nous étions frappés d'étonnement, quand nous les rencontrions en chemin, de les voir parcourir à pied un bon nombre de lieues chaussées de tels souliers. De ce point de vue, elles peuvent être tenues pour des garçons, comparées aux femmes d'Espagne ou d'autres pays.

Le voyage en Chine d'Adriano de las Cortes, s. j. (1625). Traduction, présentation et notes de Pascale Girard. Éditions Chandeigne, collection Magellane, 2001 ; pages 69 à 73.

C. L'essor mandchou

Les peuples descendants des Jürchen se sont fédérés sous Nurhaci en se donnant une organisation de type militaire. Divisés en « bannières », dotés d'une capitale située dans la région qui devient alors la Mandchourie, ils menacent directement la Chine. En 1644 les manœuvres de Li Zicheng et de Wu Sangui donnent l'occasion aux Mandchous d'intervenir directement en Chine et de s'emparer de Pékin. La toute nouvelle dynastie mandchoue, qui a pris peu de temps auparavant le titre dynastique de Qing, cherche désormais à imposer à la Chine un ordre mandchou.

Ordre mandchou et survivance des Ming

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, puis dans la première moitié du XVIII^e, la Chine entre de nouveau dans une période d'essor économique et de rayonnement. Cette époque dans l'ensemble faste correspond aux règnes de Shun zhi (1644-1662), Kangxi (1662-1723), Yongzheng (1723-1736) et Qianlong (1736-1796) au début du règne seulement. La Chine acquiert alors les frontières les plus vastes de son histoire.

Les Mandchous ont dû d'abord conquérir toute la partie méridionale de la Chine, après quoi ils imposent à la population chinoise un ordre très dur. Le dernier des Ming s'étant suicidé, divers prétendants revendiquent le trône. Ils gagnent le Sud, où ils retrouvent des généraux loyalistes. Les adversaires les plus difficiles, pour les Mandchous, se révèlent être Li Ding guo, au Shaanxi puis au Yunnan ; Zheng Chenggong, plus connu sous le nom de « Koxinga » que lui donnent les Hollandais et qui continue à contrôler Taiwan, base de ses activités de pirate et de trafiquant. Koxinga est

favorable à la dynastie déchue et combat les troupes mandchoues qui finiront toutefois par prendre pied à Taiwan, incorporée dans l'empire après 1683. Enfin les Qing doivent venir à bout de plusieurs principautés autonomes, celles des « Ming du Sud » (*Nan Ming*) établies dans le Yunnan, près de la Birmanie. Le plus important de ces prétendants, entouré de plusieurs Pères jésuites qui avaient baptisé l'une de ses épouses et son fils, disparaît en 1661. Les Qing sont alors maîtres de l'ensemble de la Chine.

Depuis 1644 les soldats mandchous, répartis en huit « bannières », ont été installés à Pékin et dans les grandes villes, où ils se comportent comme en pays conquis. En pratique, la manière dont ils s'imposent à la population ne différerait pas beaucoup d'une autre dynastie s'ils n'introduisaient pas une différenciation ethnique. La capitale est divisée en une « ville manchoue » et une « ville chinoise », la première étant interdite aux Chinois ; les honneurs et les postes importants sont réservés aux Mandchous ; les Chinois se voient imposer le costume de la steppe (bottines et caftan) et surtout la coiffure, cheveux rasés sur le devant et rassemblés en natte à l'arrière de la tête. Cette mesure vexatoire, obligatoire sous peine de mort (« la natte ou la tête ») indignes les Chinois mais reste en vigueur jusqu'en 1911.

Les mesures les plus dures correspondent au règne de Shun Zhi, puis à la période des « Quatre Régents » qui a suivi sa mort, en 1662. Un Grand Conseil est créé à Pékin, où seuls peuvent siéger les dignitaires mandchous. La censure est réaffirmée, et assortie d'un corps d'inspecteurs itinérants. Le *Code des Qing (Da Qing lü li)* assimile à des crimes capitaux, punis de la « mort lente » (dépeçage vivant) toute forme de rébellion contre la dynastie, la profanation de ses autels familiaux, l'assassinat des fonctionnaires. Dans les campagnes, le système du *baojia* qui permet l'autosurveillance des communautés villageoises se trouve maintenu. Un bureau spécial, à Pékin, est chargé de l'administration des régions ouïgoures, mongoles et tibétaines ; il est interdit à ces « minorités » de se mêler aux Han, et il est interdit aux Han de parler les langues des minorités. Le territoire de la Mandchourie leur est également interdit.

Shunzhi (1638-1661) est le troisième empereur des Qing mais le premier à gouverner la Chine. À partir du moment où il se trouve installé sur le trône du Dragon, son règne consiste d'abord en une reconquête de l'ensemble du territoire chinois. En 1646 les Mandchous occupent le Zhejiang et le Fujian, puis le Sichuan. En 1647 ils s'emparent de Canton. La Chine méridionale ne leur est pas favorable, et ils se trouvent confrontés aux prétendants Ming, qui se révèlent être multiples et désunis.

En effet, après la mort de Chongzhen, les forces loyalistes ont proclamé à Nankin une dynastie des « Ming du sud » (*Nan Ming*). Le Prince de Fu, Zhu Yousong, devient l'empereur Hongguang à Nankin. Toutes les populations du sud de la Chine semblent alors favorables à l'ancienne dynastie, ou plus exactement hostiles aux Mandchous. Dès 1645 les Qing décident donc d'agir contre ce qui reste des Ming. Ils dirigent toutes leurs forces contre Nankin, où l'aide des Portugais de Macao a été sollicitée, mais trop tard ; les Mandchous occupent Nankin à partir de mai 1645. Capturé à la fin du mois l'ex-empereur Hongguang est ramené à Pékin, où il meurt l'année suivante.

Aujourd'hui encore, les Ming du Sud posent un problème historiographique. La Chine est gouvernée à partir de 1644 par une dynastie officiellement proclamée, celle des Qing. Mais il existe aussi, et durant une génération, un État Ming réfugié dans les provinces méridionales, avec un empereur descendant en droite ligne des Ming et proclamé lui aussi selon les Rites. Cet état de fait perdure jusqu'en 1662, qui voit la capture en Birmanie puis l'exécution du dernier de ces empereurs Ming. L'année précédente a vu monter sur le trône le plus grand des Qing, Kangxi (1661-1722).

Peut-on dire qu'il y ait deux empires chinois entre 1644 et 1662 ? Non. Jamais les Ming du Sud n'ont eu la structure d'un État ; ils ont été en guerre perpétuelle et le dernier des Ming, Yongli, qui occupe le trône de novembre 1646 à décembre 1661 a été obligé de fuir et de changer de capitale durant tout son règne. Toutefois il a bien été proclamé empereur, il conserve de nombreux partisans et son *nianhao* correspond à une période de quinze ans. Pour autant il ne semble pas que les Chinois, même nostalgiques des Ming, aient été nombreux à penser sérieusement que les Ming

pouvaient l'emporter. L'attachement à la dynastie ancienne est surtout motivé par l'opposition aux nouveaux maîtres de la Chine dont le visage apparaît bien rébarbatif avant Kangxi.

On compte quatre empereurs des Ming du Sud, mais pendant un temps bref il y a eu deux et même trois empereurs en même temps. En tout, il y a eu cinq « Ming du Sud », l'un d'eux n'ayant été reconnu que par une poignée de partisans :

Zhu Yousong	Hongguang	19 juin 1644-28 mai 1646
Zhu Yujian	Longwu	Août 1645 – 6 octobre 1646
Zhu Yihai	Gengyin	1645 – juin 1655
Zhu Yuyue	Shaowu	Décembre 1646-janvier 1647
Zhu Youlang	Yongli	20 novembre 1646-déc.1661

Les historiens, plus que d'empereurs, parlent de « prétendants » des Ming du Sud. Ils ont d'ailleurs des capitales différentes, qui correspondent tout simplement aux villes qu'ils réussissent à contrôler sur le plan militaire. Seuls Hongguang pendant près de deux ans et Yongli sont reconnus de manière unanime chez les partisans des Ming. Mais les cinq empereurs n'en ont pas moins été intronisés de manière officielle, il est vrai devant une cour réduite et parfois même minuscule.

En juin 1644, le prince de Fu entre à Nankin avec tout l'apparat d'un prince impérial. Il accepte le titre de Protecteur de l'État et se laisse facilement convaincre de devenir empereur. Proclamé empereur en juin 1644 avec le *nianhao* de Hongguang (« Grande Lumière ») il énonce ensuite, d'accord avec sa cour, sa doctrine en matière de stratégie politique : « s'allier avec les Tartares pour venir à bout des brigands ». Théorie propre à s'aliéner la population chinoise, puisqu'il s'agit de coopérer avec les troupes mandchoues pour vaincre les révoltes paysannes initiées par Li Zicheng et Zhang Xianzhong. Théorie parfaitement utopique en outre, car les Qing n'ont nullement besoin des maigres forces des Ming.

Les Ming conservaient toutefois des avantages qu'ils n'ont pas su exploiter. Les Mandchous ont exacerbé par leur arrogance le sentiment national chinois, chose dont les Ming du Sud auraient pu profiter ; mais l'attitude réactionnaire de Hongguang leur fait manquer cette occasion. Malgré tout une grande partie des troupes reste loyaliste. Les soldats et les fonctionnaires militaires connaissent bien la Chine du Sud, dont beaucoup sont originaires, et ils savent que certaines régions sont pratiquement inexpugnables. Mais le règne de Hongguang est miné par une querelle de factions, opposant le Grand Eunuque Ma Shiyong au général Shi Kefa et à la majorité des fonctionnaires. Les deux hommes refusent de coordonner leurs actions stratégiques. Les Qing profitent de cette situation, prennent sans difficultés majeures Suzhou, puis Yangzhou au printemps de 1645. Shi Kefa refuse l'offre de passer aux Qing que lui fait Dodo, est-il exécuté ; apprenant cela, Ma Shiyong évacue Nankin en abandonnant l'empereur. Nankin tombe aux mains des Qing en mai, Hongguang est fait prisonnier et sera mis à mort en 1646.

Après la chute de Nankin, le Prince de Tang monte sur le trône du Dragon à Fuzhou, en juin 1645, sous le nom de règne de Longwu. Mais ses fonctionnaires n'arrivent pas à se mettre d'accord sur une stratégie, et leurs atermoiements vont hâter la chute de Fuzhou, en octobre 1646. Exécuté sur le champ, Longwu a deux successeurs : Shaowu et Yongli, dès novembre 1646 ; tous deux se font la guerre et Shaowu est éliminé par Yongli en janvier 1647. Un autre prétendant a été proclamé empereur Gengyin, mais reste dans l'île de Kimmen jusqu'à sa prise par les Qing en 1663...

Le plus important des Ming du Sud reste le Prince de Gui, Yongli. Mais l'empereur et sa cour sont obligés à une fuite permanente, les capitales choisies : Guilin, Wuzhou, Nanning, villes d'importance moyenne, tombent les unes après les autres. En 1656 Yongli est installé à Kunming. Les Qing sont mécontents de voir les Ming du Sud dominer les provinces du sud-ouest : ils décident de conquérir une à une ces provinces qu'ils ne contrôlent pas encore. En 1658 le dernier des Ming

est enfermé à l'intérieur du Yunnan, bastion montagneux. Les troupes du général Hong Chenchou prennent Yunnanfu en 1661, obligeant Yongli à passer en Birmanie où il trouve refuge près du roi. Mais les Qing passent la frontière, mettent la Birmanie au bord de la famine avec 20 000 hommes menés par Wu Sangui. Ancien général des Ming, Wu Sangui est passé rapidement au service des nouveaux maîtres de la Chine. Il réussit par ruse à faire venir le dernier Ming du Sud à Yunnanfu, où il l'étrangle lui-même.

Le dernier de ces règnes Ming a été l'objet d'une tentative missionnaire intéressante : tandis que la plupart des jésuites présents en Chine s'étaient ralliés aux Qing et que le Père Schall essayait de convertir Shunzhi, certains missionnaires, peut-être restés sans communication avec leurs confrères de Pékin, avaient entrepris la conversion de Yongli ou du moins de son entourage. Le Père André-Xavier Koffler avait baptisé Anne l'impératrice de Yongli, Hélène l'impératrice douairière et Constantin le jeune fils d'Anne et Yongli. Nourri d'histoire ancienne, il récrivait la geste du christianisme romain. Yongli et son entourage décident alors d'envoyer un émissaire présenter la situation dramatique des Ming au Vatican. Cette mission est confiée à Michel Boym (1612-1659), jésuite polonais et savant botaniste. Après une étonnante odyssée le Père Boym réussit à obtenir des audiences du pape Alexandre VII et du roi Jean IV de Portugal ; sans grand succès car ni Lisbonne ni Rome ne veulent compromettre les relations avec les Qing. Épuisé le missionnaire meurt à son retour en Chine, en juin 1659.

En liaison avec celle des Ming du Sud, la résistance de Koxinga constitue également un obstacle aux progrès des Qing ; ce personnage, Zheng Chenggong (1624-1662) est le fils de Zheng Zhilong qui avait été l'allié des Ming du Sud mais avait été pris par les Qing. Koxinga apparaît à la fois comme le dernier défenseur de l'indépendance chinoise face aux Mandchous et l'un des premiers représentants de la Chine extérieure qui commence à se développer.

Les Ming du Sud entretenaient des liaisons secrètes avec les pirates du sud de la Chine. Zheng Chenggong est le chef d'un important réseau de piraterie : métis de mère japonaise et de père chinois, il est né à Hirado, île proche de Kyûshû. Son père a joué le rôle de corsaire pour les Ming après 1644, mais a été capturé en 1646. Les navires de Chenggong font la loi sur le littoral du Fujian, face à Taiwan, à partir des années 1650. Au commerce licite ou non et à la piraterie, il ajoute une dimension politique. Il a installé sa base dès 1653 dans le port de Xiamen (*Amoy* des Européens) et il pille les cités des provinces littorales. Les Ming du Sud lui confèrent l'honneur insigne de porter leur illustre patronyme, *Zhu*. Son surnom est désormais « l'Excellence au nom de famille du pays », *Guoxingye*. C'est ce surnom que les Portugais ou les Hollandais transcrivent en « Koxinga ».

Après s'être installé à Xiamen, Koxinga s'assure un autre point d'appui : l'île de Xongming, au milieu de l'estuaire du Yangzi. À partir de cette seconde base il fait le siège de Nankin en 1657, mais doit battre en retraite comme l'avaient fait les *Wokou*. Son but reste de mener une guerre d'usure contre les gouverneurs des provinces littorales passés aux Qing. Il sert aussi d'agent de liaison entre Yongli et le Japon, où il essaie d'obtenir l'appui des Tokugawa. Mais le *shôgun* refuse de se lancer dans une aventure chinoise.

Face à ces échecs Koxinga décide de transférer une partie de ses forces à Taiwan, restée indépendante des Ming mais où prospèrent déjà des établissements de colons chinois. Les Hollandais y maintiennent Fort Zeelandia depuis 1624, avec beaucoup de difficultés. Le 30 avril 1661 Koxinga met le siège devant la forteresse des « barbares aux cheveux rouges » dont il vient à bout le 1er février 1662 après avoir mobilisé 900 navires et 25 000 hommes. Le gouverneur de la citadelle est traité avec les honneurs mais doit quitter Taiwan. La VOC se replie alors sur Batavia et les Moluques, tandis que Koxinga se proclame roi de Taiwan et choisit Anping, près de l'ancienne forteresse hollandaise et face au Fujian, comme capitale.

Les Qing décident alors de mettre fin aux activités du pirate alors qu'ils sont en train de venir à bout des Ming du Sud et qu'arrive Kangxi sur le trône (1661). Ils ordonnent de vider de leur population toutes les régions côtières, du Shandong au Guangdong. Contraintes à la fuite ou à l'errance, les populations littorales voient leurs villages systématiquement rasés. Le but était sans doute de mettre fin aux complicités dont bénéficiait Koxinga. Celui-ci ne pourra pas répliquer, car il

meurt à 39 ans en 1662. Le royaume de Taiwan, désormais gouverné par Zhen Jing son fils, est attaqué par les Qing en 1663-1664 ; pourtant le fils de Koxinga réussit à s'y maintenir jusqu'à sa mort en 1681. Kangxi incorpore alors la grande île à l'empire en 1683.

Le règne de Kangxi, 1661-1722

Le troisième fils de Shunzhi, connu sous son « nom de règne » de Kangxi, « Paix et prospérité », vient au monde en 1654. Il est le premier des Qing à être né en Chine proprement dite. Son règne de 61 ans ne sera dépassé en longueur que par celui de son petit-fils Qianlong.

Lorsqu'il monte sur le trône en 1661, le jeune empereur n'a que sept ans et se trouve placé par sa grand-mère l'impératrice douairière Xiaozhuang sous la régence de quatre ministres. Ces « Quatre régents » : Oboi, Sonin, Suksaha et Ebilun gouvernent en faveur des Mandchous de 1661 à 1669 et contribuent à développer la « ville tartare ». Sonin meurt assez rapidement puis Oboi pousse Suksaha au suicide et prend le pouvoir comme seul régent, avec l'agrément de Kangxi. Mais au printemps de 1669 Kangxi doit faire exécuter Oboi, qui refuse de se retirer, pour « prendre le pouvoir » à la manière de Louis XIV. Il se fixe alors trois buts : régulariser le débit du fleuve Jaune ; réparer le Grand Canal ; venir à bout de la « révolte des trois feudataires » qui a éclaté au sud de la Chine. Les débuts du jeune empereur ont été largement influencés par l'impératrice doairière, dont il prend soin personnellement au cours des mois qui précèdent sa mort en 1688.

Kangxi a bien perçu le danger d'une scission complète entre le peuple chinois et les conquérants mandchous, très minoritaires. Il cherche à assouplir les mesures vexatoires en déclarant le chinois langue officielle, au même titre que le mandchou : les actes importants seront rédigés dans les deux langues. Retrouvant une coutume ancienne, il effectue six voyages dans le Sud de la Chine, surtout dans les régions du Yangzi, entre 1684 et 1707. Qianlong fera lui aussi des tournées de ce type, destinées autant à impressionner les populations qu'à s'en rapprocher. Mais c'est aussi une façon pour les Qing d'affirmer leur légitimité dynastique.

C'est à partir du règne de Kangxi que l'empire chinois connaît sa plus grande extension : à sa mort son influence s'étend, au-delà de la Chine, sur Taiwan, la Mandchourie, la Mongolie, le Tibet. Sur le plan militaire Kangxi a préféré développer la « Grande Armée verte » composée de Han au détriment des « Huit Bannières » mandchoues mises en place sous Hong Taiji. Mais il continue à faire confiance au principe mis en place par ses prédécesseurs : un officier qui revient seul de la bataille, sans ses hommes, ou un simple soldat sans ses compagnons, sont passibles de la mort.

Kangxi a d'abord cherché à éliminer la « révolte des trois feudataires » qui éclate en 1673 lorsque Wu Sangui, qui domine la Chine du sud-ouest, essaie de s'allier avec des généraux locaux, en particulier Wang Fuchen. Kangxi utilise des généraux expérimentés : Zhou Pengong et Tuhai pour venir à bout de la révolte. Il affirme vouloir traiter avec clémence les gens du peuple capturés pendant cette guerre, qui se termine par la victoire des Qing en 1681.

En même temps, depuis les années 1650, les Qing et la Russie ont vu se multiplier les conflits de frontière sur le fleuve Amur. Après le siège de la forteresse d'Albazin, les Qing contrôlent toute cette zone, mais les Russes font des incursions armées dans le territoire chinois au cours des années 1680. Après une série de batailles suivies de négociations, les deux parties signent un traité à Nerčinsk (Nipchu) avec l'aide des jésuites en 1689. La frontière est désormais fixée, et la vallée de l'Amur revient aux Qing. Cette frontière sera confirmée lors d'un second traité, celui de Kiakhta, en 1727.

Au Vietnam, à l'autre extrémité du territoire chinois, le gouvernement de Kangxi propose sa médiation dans l'interminable guerre qui oppose les Trinh (au Tonkin) et les Nguyễn (en Annam). La guerre entre les deux royaumes du Nord et du Sud s'éternisait depuis 1627 ; un traité de paix est signé en 1673, et va durer plus d'un siècle, jusqu'en 1774.

Les difficultés les plus importantes se rencontrent en Mongolie. Là, un descendant de Gengis Khan, Ligdan Khan chef des Chahars avait jusqu'à sa mort en 1634 combattu les Jürchen. Ensuite les Mongols, sous son fils Ejei, ont fait leur soumission aux Qing. Une politique de mariages entre les aristocraties mongoles et mandchoues est mise en place pour favoriser les rapprochements ; mais les choses changent lorsque le frère d'Ejei, Abunai, lui succède à la mort de celui-ci en 1661. Abunai et son frère Lubuzung se révoltent contre les Qing en 1675 et rejoignent la révolte des trois feudataires avec 3000 Chahars. Mais cette révolte est écrasée en deux mois : le 20 avril 1675 Abunai et son entourage sont tués. Les hommes adultes de la famille royale des Chahars sont tués et les femmes vendues comme esclaves ; la tribu elle-même est placée sous le contrôle direct de l'empereur Qing alors que les autres tribus mongoles conservent leur autonomie.

Les Mongols Khalkas sont en conflit avec les Dzungares pour des raisons religieuses à l'origine, à propos du bouddhisme tibétain. Parmi les Dzungares un chef du clan des Ölöt, Galdan Bosugtu Khan, attaque les Khalkas à partir de l'ouest et envahit leur territoire. Son but semble être d'unir sous sa direction les différentes tribus mongoles, un peu comme Nurhachi l'avait fait pour les Mandchous. Mais les Khalkas vaincus traversent le désert de Gobi pour solliciter l'aide des Qing. En 1690 les Qing sont vainqueurs des Dzungares une première fois à la bataille d'Ulan Butung; puis en 1696 Kangxi mène personnellement trois armées, au total 80 000 hommes, dans une campagne militaire contre les Dzungares, où les forces de Galdan sont défaites en 1696 (bataille de Jao Modo). Galdan meurt l'année suivante.

Les Dzungares restent toutefois puissants sous le neveu de Galdan, Tsewang Rabtan ou Araptan. Ce dernier est à l'origine d'un vaste khanat des Dzungares, une confédération des Oirats qui va des environs du lac Balkash aux frontières du Tibet en englobant l'ouest de la Mongolie. Le Tibet constitue un autre enjeu de la diplomatie chinoise. Enjeu politique et culturel important, car les souverains mandchous sont bouddhistes lamaïstes, et acceptent mal la présence mongole près du Dalaï lama. C'est pourquoi ce dernier est invité en grande pompe à Pékin, en 1652 ; la capitale des Qing devient ensuite le centre des impressions d'ouvrages lamaïques, y compris en mongol et tibétain. Toutefois les Tibétains ont tendance à empiéter sur les frontières de l'empire. En 1701 Kangxi ordonne la reconquête de Dartsedo prise, ainsi que d'autres villes, par les Tibétains à l'intérieur des limites du Sichuan occidental. Les Chinois sécurisent alors cette frontière, où ont lieu les échanges de thé contre des chevaux.

En 1682 la mort du cinquième Dalai lama avait été cachée aux Qing par le régent Sangye Gyatso ; Kangxi n'est informé qu'en 1697. En outre le régent entretenait des relations avec des Dzungares ennemis des Qing. Tout cela provoqua la colère de l'empereur lorsque Sangye Gyatso est tué par un chef des Qoshot, Lha-bzang. En récompense, Kangxi fait Lha-bzang régent du Tibet. Toutefois le khanat dzoungare continue à menacer l'empire des Qing et envahit le Tibet en 1717. Ils tuent Lha-bzang et prennent le contrôle de Lhasa durant trois ans, mais les Qing parviennent à les chasser en 1720 lors de la bataille de la Salween. Plus tard, une campagne militaire entreprise sous Qianlong en 1756-1757 aboutit au massacre des populations dzoungares, dont l'empire se trouve désormais administré par l'armée et rebaptisé *Xinjiang*, « nouveaux territoires ». Les Européens parlent alors du « Turkestan chinois ». Mais les Qing ne sont définitivement établis au Tibet, qui garde toutefois une large autonomie au sein de l'empire, qu'en 1751.

L'essor économique est réel, et surtout pendant le règne de Kangxi. Une fois de plus, les troubles qui avaient accompagné la mise en place de la nouvelle dynastie avaient entraîné la ruine de nombreuses régions. Comme lors de l'avènement des Yuan, les premières mesures prises par les conquérants aggravent la situation générale : les terres laissées à l'abandon sont attribuées d'office aux soldats des « bannières » ; en Chine du Sud, les paysans qui vivent sur le littoral sont obligés de se retirer dans l'arrière-pays, essentiellement pour éviter tout contact avec les flottes de Koxinga.

Là encore, il semble bien que les Qing aient perçu assez vite les dangers que représentait la ruine

des campagnes. Sous Kangxi est décidée une évolution plus favorable à la paysannerie : le système des « greniers » où l'on entrepose des stocks de céréales vendus à bas prix en cas de famine est remis en vigueur. La propriété du sol est reconnue au métayer d'une terre lorsque le propriétaire a disparu pendant les troubles. Enfin, l'impôt en céréales est remplacé par un impôt en numéraire.

La situation des campagnes se rétablit alors que la paix revient dans l'Empire, à partir des années 1660. Sous Kangxi, l'étendue des terres cultivées augmente, tant en raison de travaux d'amélioration que de la mise en culture de nouveaux territoires. Les digues du fleuve Jaune sont restaurées, d'autres digues sont construites en bordure de mer au Jiangsu pour éviter les débordements dûs aux typhons. La rivière Yong ding, près de Pékin, est canalisée. Tout cela permet l'augmentation de la production de céréales : la vaste région du Huguang fait désormais figure de grenier de la Chine. Au Fujian et au Guangdong se développent les plantations de mûriers pour le ver à soie, le thé et la canne à sucre. Les plantes américaines apparaissent et se développent également, à un rythme comparable à celui de l'Europe : maïs, patate douce, tomate.

L'augmentation des surfaces cultivées est dû également à l'établissement de colonies agricoles, dans des régions périphériques de l'empire. Ce mouvement peut avoir lieu à partir d'initiatives étatiques, comme au Xinjiang ou à Taiwan après 1683. Mais aussi à partir de diverses initiatives privées, au Yunnan, au Guangxi ou en Mandchourie qui est en principe interdite aux Chinois. Des semi-nomades, les « hommes des tentes », contribuent à la sinisation progressive de ces régions.

L'artisanat se développe lui aussi, et à un rythme qui paraît plus rapide que celui de l'agriculture. C'est le cas pour l'industrie textile, avec les cotonnades de Songjiang, près de l'embouchure du Yangzi ; avec les 30 000 métiers à tisser la soie de la région Nankin-Hangzhou-Suzhou. La production artisanale, dans ces conditions, se rapproche d'une production de type industriel. Mais cette remarque serait vraie aussi pour les 500 fours à porcelaine de Jingdezhen ou la sidérurgie de Foshan, près de Canton.

Toutefois, si les recettes engrangées par le Trésor s'accroissent au début du règne, elles connaissent un plafond au cours de la décennie 1700-1710 : 15 millions de taëls en 1668, 27 millions en 1692, 50 millions de 1702 à 1709. Puis les chiffres retombent : 44 millions en 1718, 39 millions en 1720. Les dépenses militaires et le développement de la corruption seraient responsables de ces pertes importantes ; le budget reste toutefois excédentaire.

Les aspects culturels restent pour Kangxi un enjeu essentiel. En effet, la grande majorité des lettrés d'origine Han reste plus ou moins secrètement fidèle à l'ancienne dynastie des Ming, dont le dernier prétendant, Yongli, a disparu en 1662. Afin de gagner l'estime des lettrés, Kangxi les persuade de travailler à de grandes compilations. La plus connue reste le *Dictionnaire* qui a pris son nom, *Kangxi zidian*, et qui recense 42 000 caractères classés par une équipe de trente lettrés philologues suivant le système des 214 clefs. En 1705, une autre compilation, le *Quantangshi*, recense les poèmes de la dynastie des Tang.

Par ailleurs, Kangxi se révèle très intéressé par les courants de pensée et surtout les technologies de l'Occident. À cet aspect de son règne sont liés les jésuites, présents au palais impérial et pratiquement les seuls Européens à pouvoir aller et venir en Chine. Parmi les plus connus, Ferdinand Verbiest a fait partie des fonctionnaires de l'Office astronomique et a repris après Adam Schall la fabrication de canons. L'artillerie se révèle utile en particulier pour la conquête du royaume de Tungning. Karel Slaviček est à la fois musicien et géographe ; il apprend au souverain à jouer de l'épinette et grave sur son ordre la première carte précise de Pékin. Également présents à l'Office astronomique, les Pères Gerbillon et Pereira sont utilisés comme traducteurs et comme cartographes lors de l'établissement du traité de Nerčinsk. À la fin du règne, un missionnaire de la Propagande, Matteo Ripa, travaille au palais comme peintre et graveur sur cuivre de 1711 à 1723. Rentré à Naples avec quatre jeunes Chinois chrétiens, il y fonde le *Collegio dei Cinesi* qui devient le premier centre de diffusion de la sinologie en Europe.

Dès 1692, à la demande des jésuites qui travaillaient au palais impérial, Kangxi avait publié un « édit de tolérance » qui légalisait les missions catholiques et la pratique du christianisme chez les sujets de l'empereur. Dans la pratique, cet édit donnait la possibilité aux jésuites de Pékin de

protéger leurs confrères qui œuvraient dans les missions des différentes provinces. S'il y avait quelque part une menace de persécution, ils pouvaient faire jouer leurs relations ou même demander la protection impériale pour prévenir le zèle d'un fonctionnaire hostile au christianisme. Certains jésuites croyaient possible la conversion de l'empereur ; en fait Kangxi a toujours été bouddhiste lamaïste, et n'a parlé parfois de sa conversion que pour inciter les jésuites à continuer leur travail au palais. Quelques jésuites venaient lui faire des cours régulièrement.

Les rapports entre les missionnaires et leur protecteur se sont dégradés à partir du moment où les dominicains ont demandé à Rome d'enquêter de manière approfondie sur les « rites chinois » que les jésuites toléraient chez leurs chrétiens. L'envoi en Chine du légat Charles-Thomas Maillard de Tournon a eu des résultats catastrophiques pour la mission : connaissant mal les mentalités asiatiques, il n'a réussi qu'à irriter l'empereur qui avait confiance en « ses » jésuites. En 1715, la bulle de Clément XI, *Ex illa die*, condamne les « rites chinois » et envenime les choses sur place. Un second légat, Mgr Mezzabarba, use de beaucoup plus de subtilité mais n'arrive pas à restaurer une ambiance sereine. Le christianisme est pratiquement proscrit dans les dernières années du règne.

Le règne de Kangxi a été marqué par de continuelles difficultés concernant la succession de l'empereur. Les disputes incessantes pour le trône, qui opposent les fils de Kangxi, ont été appelées les « guerres des neuf seigneurs ».

Au départ, la première épouse de Kangxi, Xiaochengren, a eu un fils auquel est donné le titre officiel de « prince héritier », Yingren. Les Qing reprenaient là une antique coutume successorale chinoise. Mais Yingren apparaît vite indigne de cette succession : il multiplie les frasques et les brutalités, si bien que Kangxi qui lui était pourtant favorable lui retire son titre de prince héritier en 1707. Mais les déboires sont équivalents avec d'autres fils ; restauré dans ses droits en 1709, Yingren tente de faire un coup d'État en 1712. Il est jeté en prison et Kangxi annonce qu'il ne proclamera plus de prince héritier avant sa mort. Son testament, placé dans le Palais de la Pureté Céleste, est ouvert à la fin de décembre 1722 par le capitaine des gardes Longkodo : il contient le nom du 4^e prince, Yinzhen, qui devient l'empereur Yongzheng. Kangxi est inhumé dans les « Tombeaux de l'Est » à Zunhua, province du Hebei.

Le territoire chinois connaît la paix dans la première moitié du XVIII^e siècle, jusqu'au milieu du règne de Qianlong. Après quoi la dégradation, de nouveau, des conditions de vie contribue à expliquer des mouvements de révolte, qui commencent chez les minorités : Ölot en 1735 puis en 1775, Miao en 1750.

Le règne de Yongzheng, 1722-1735

Yinzhen, dont la mère Xiaochengren vient du clan mandchou Uya mais n'est pas de très haut rang, a été élevé par la fille d'un oncle maternel de Kangxi. Son éducation, rigoureuse, s'est déroulée à l'extérieur du palais ; il a accompagné son père lors de ses tournées d'inspection des troupes et était présent lors de la bataille de Jao Modo contre les Dzoungares. Quatrième fils de Kangxi, il est fait Prince du 2^e rang en 1698 puis prince héritier en 1709. Pendant la quinzaine d'années qui voit les fils de Kangxi s'opposer les uns aux autres pour la succession, de 1707 à 1722, Yinzhen semble s'effacer et soutient Yinren, qui a les préférences de Kangxi alors que la cour dans sa majorité penche pour Yinsi, le 8^e fils. Cette compétition a été très rude car Kangxi a eu 24 fils en tout.

La fin de l'année 1722 voit la mort de Kangxi et la révélation du nom de l'héritier, qui semble avoir été inattendu. Des rumeurs circulent à propos de l'authenticité de cette désignation, alors que l'on attendait Yinsi ou Yinti, ce dernier étant alors chargé de pacifier les frontières du nord-ouest. Le bruit court que Yinzhen aurait rencontré Longkodo, homme de confiance de Kangxi chargé de transmettre les dernières volontés impériales, plusieurs mois avant le décès du souverain. Yinzhen aurait alors eu en mains le testament et l'aurait falsifié en modifiant un seul caractère : il aurait

transformé le « 14 » de « 14e Prince » (Yinti) en « 4 », le 4e Prince étant lui-même.

L'ensemble du règne, par ailleurs assez court, de Yongzheng reste entaché par le soupçon d'usurpation. Il semble toutefois que ces rumeurs aient été mal fondées, c'est du moins le point de vue de la plupart des historiens chinois aujourd'hui. Elles ont été plus vraisemblablement provoquées par la jalousie des nombreux frères de Yongzheng, et contribuent à expliquer la méfiance malade dont il fait preuve par la suite.

En tous cas le nouveau souverain choisit un « nom de règne » de consonance assez proche de son propre nom : Yongzheng, « Justice harmonieuse ». Sa première initiative, et sans doute l'une des plus importantes du règne, est de créer un Grand Conseil dans lequel entrent les princes Yinsi et Yinxiang ainsi que des conseillers : Longkodo, Ma Qi, Zhang Tiingyu.

La question de la légitimité de l'empereur empoisonne le règne, car la plupart des princes continuent à penser, sincèrement ou non, que leur frère est un usurpateur. En réponse, Yongzheng laisse en prison les princes Yinzhi et surtout Yinren, qui meurt en 1724. Il considère Yinsi, qui est membre du Grand Conseil, comme son principal ennemi ; pour endormir sa méfiance, il lui donne le titre très élevé de Prince Lian et les fonctions d'un Premier Ministre. Absorbé par les affaires de l'État, Yinsi ne peut guère consacrer son temps à des manœuvres politiques. Les princes qui étaient proches de lui et risquaient de former une coterie reçoivent des charges militaires destinées à les éloigner, ou sont exilés sous le moindre prétexte. En 1724 Yinti est arrêté et emprisonné près des Tombeaux impériaux.

La méfiance de Yongzheng ne concerne pas que ses frères. Un vieil allié de l'empereur, Nian Gengyao, qui appuyait sa candidature au trône alors qu'il était le prince Yinzhen, a été envoyé au Xinjiang commander les armées des Qing. Estimant qu'il affirme un peu trop sa personnalité en tant que général, l'empereur le fait muter à Hangzhou et finit par lui demander de se suicider en 1726. Enfin Longkodo, homme de confiance de Kangxi et membre du Grand Conseil, a gardé ses fonctions de commandant des gardes de Pékin. Il tombe en disgrâce en 1728 et est emprisonné, pour mourir peu après.

L'ensemble de l'ère Yongzheng voit se renforcer le caractère autocratique qui était déjà caractéristique du règne de Kangxi. Mais en même temps l'empereur mandchou s'inscrit dans la tradition du confucianisme chinois. Il multiplie les mesures contre toutes les formes de corruption ou même d'arrogance chez les fonctionnaires. En 1730, il est informé d'une affaire qui met en cause le lettré Zeng Jing. Influencé par les écrits de Lü Liuliang, penseur antimandchou du XVIIIe siècle, et peut-être aussi frustré par ses échecs aux examens, Zeng a poussé le gouverneur du Shanxi et du Sichuan à la rébellion contre les Qing. Yongzheng décide de faire venir Zeng Jing à Pékin pour passer les épreuves des concours. Il corrige les copies du candidat et rend un verdict qui correspond à ce que l'on peut attendre du confucianisme bienveillant : il estime que le jeune lettré a été abusé par la rhétorique de Lü Liuliang et que les positions de ce dernier sont dépassées car depuis son époque les Mandchous ont évolué sous l'influence du confucianisme. Sous Yongzheng, l'empire des Qing est de plus en plus identifié à la Chine.

Cette position est d'ailleurs consacrée par l'attitude de Yongzheng vis-à-vis des descendants des Ming. Il confère un titre héréditaire de marquis à Zhu Zhiliang, l'héritier le plus en vue de l'ancienne dynastie. À titre officiel, ce dernier doit effectuer les rites funéraires dans les tombeaux des Ming, à Badaling, et placer la bannière blanche chinoise parmi les Huit Bannières mandchoues. Après sa mort, en 1750, sous Qianlong, Zhu Zhiliang est honoré à titre posthume du titre de « marquis de la Grâce étendue » qui est transmis à ses successeurs jusqu'à la fin des Qing.

Sur le plan économique, la prospérité semble se maintenir. Le Trésor dispose à la mort de Kangxi de 36 millions de taëls, puis de 60 millions en 1730 après une série de réformes promulguées en 1729. Toutefois les dépenses militaires grèvent le budget. Les armées guerroyent en permanence contre les Dzoungares, contre lesquels Nian Gengyao a dirigé une armée de 230 000 hommes. À la guerre contre les Dzoungares s'est ajoutée la question du Tibet : les Qing interviennent dans la guerre civile qui oppose les Tibétains en 1727-1728. Ils se retirent ensuite mais laissent sur place une garnison et un agent, l'*amban*, qui surveille l'évolution du Tibet et essaie de l'influencer au

mieux des intérêts de la dynastie.

Au total, le budget militaire correspond à 10 millions de taëls par an dans les dernières années du règne ; 100 000 taëls sont nécessaires, tous les ans également, pour sécuriser les frontières. C'est pour des raisons essentiellement budgétaires que la paix est conclue avec les Dzungares.

Par rapport aux Européens toujours plus présents sur le littoral chinois, Yongzheng a une attitude très différente de Kangxi. Peu curieux des sciences et des technologies occidentales, il est carrément hostile à la diffusion du christianisme et promulgue un édit proscrivant le christianisme en 1724. Les jésuites de Pékin redoutaient sa venue sur le trône, et avaient tout fait pour l'écarter. En fait le prince Yinzhen estimait que chacun doit adorer le Ciel en fonction des coutumes qu'il a reçues de ses ancêtres ; le christianisme était bon pour les Européens mais les Chinois et les Mandchous avaient leurs propres rites religieux, qu'ils devaient conserver. En ce sens l'empereur Yongzheng ne fait rien pour éviter les persécutions antichrétiennes qui éclatent dans plusieurs provinces après l'édit de 1724. Et il s'oppose à la famille du prince mandchou Sunu, et en particulier de son fils Urcen, qui parlent de conversion au christianisme sous l'influence des jésuites. Yongzheng avait perçu également certains dangers liés au commerce avec l'Europe alors florissant à Canton, Xiamen et Ningbo, et interdit par un édit de 1729 de fumer le *madak*, un mélange de tabac et d'opium. Ce produit alors nouveau qu'est l'opium doit son nom au terme arabe *afyûn*. Il est connu des Chinois pour son usage médicinal et décrit par Li Zhizen dans son herbier, le *Bencao gangmu*.

Yongzheng disparaît brutalement en 1735. Là encore, des rumeurs ont couru : on a imaginé qu'il aurait été assassiné par une descendante de Lü Liuliang, mort en raison de ses écrits. Il semble bien que ce soit faux, et que les pilules d'immortalité aient eu raison de sa santé. En tout cas il conserve jusqu'à la fin ses tendances à la paranoïa, ordonne à son troisième fils Hongshi de se suicider et met au point un système secret de désignation du successeur, à partir de rouleaux insérés dans des boîtes scellées.

L'ère Qianlong, 1735-1796

Hongli, du clan impérial Aisin Gioro, est le quatrième fils de Yongzheng. Tout jeune, il était très aimé par son père et son grand-père Kangxi. Peut-être est-ce pour ce petit-fils que Kangxi a choisi Yongzheng comme héritier : il pensait que Hongli lui ressemblait. En tout cas l'enfant reçoit une excellente éducation et se révèle très doué à la fois pour les arts martiaux et les matières littéraires et artistiques. Après que son père soit devenu empereur en 1722, Hongli reçoit le titre de Prince Bao, prince de 1er rang. Il fait office de régent à Pékin lorsque son père se trouve éloigné de la capitale. Il était prévu qu'il monte sur le trône bien avant le décès de son père, en 1735. Yongzheng avait fait placer son nom dans une boîte scellée et installée derrière la tablette surmontant le trône dans le Palais de la Pureté céleste. Le nom du Prince Bao est proclamé devant toute la cour et le nouvel empereur adopte le « nom de règne » de Qianlong, « Éminence éternelle ».

L'ère Qianlong voit l'extension territoriale de l'empire, qui outre les provinces chinoises traditionnelles, quinze sous les Ming devenues dix-huit sous les Qing, va recouvrir non seulement la Mandchourie mais le bassin de l'Amour, l'ensemble de la Mongolie au sud du Baïkal, les pays dzoungares jusqu'au lac Balkach à l'ouest, l'ensemble du Tibet jusqu'au Cachemire.

Une grande partie du règne a été consacrée à la lutte contre les Dzungares. Les Qing ont connu avec le khanat de Dzoungarie qui résulte d'une coalition de tribus mongoles une relative entente à partir de 1728. Peu après l'arrivée de Qianlong, en 1739, un traité fixe la frontière sur l'Altaï. Les relations se gâtent et l'empereur envoie des troupes dans le territoire de l'Ili qui constitue la base stratégique des Dzungares. Les Qing sont avantagés par le manque d'unité réelle des différents peuples d'Asie centrale, et l'empereur ordonne une véritable campagne d'extermination systématique au cours des années 1756 et 1757. Elle permet la conquête de la vallée de l'Ili puis celle des oasis islamisées du bassin du Tarim en 1758-1759, avec des villes essentielles sur le plan

commercial comme Kachgar et Yarkand. Les Mongols Khalkhas essaient eux-mêmes de s'entendre avec les Dzoungares sous le prince Chungünjav, mais ils sont écrasés par les Bannières des Qing.

Les régions conquises, qui atteignent le Pamir à l'ouest, sont désormais administrées par l'armée. Elles reçoivent le nom de *Xinjiang*, « Nouveaux Territoires » qui remplace le Khanat dzoungare. Les géographes européens parlent alors du « Turkestan chinois ». Les tribus mongoles de l'ouest sont victimes d'un véritable génocide ; suivant ce qu'affirme Wei Yuan, lettré du temps des Qing, près d'un tiers des 600 000 Dzoungares auraient été tués par les armées impériales, 20% auraient fui vers les tribus Kazakhs de l'empire russe, et 40% auraient été victimes de la variole. Le nom même de Dzoungare disparaît, remplacé par celui d'Ölöt (ou Éleuthes). Les « Nouveaux Territoires » constituent dans l'immédiat une simple marche de l'empire sous direction militaire, terre d'exil et de déportation pour condamnés, comme la Sibérie pour l'empire russe. Ils n'accèdent au rang de province qu'en 1884, plus d'un siècle après la conquête.

Autour de 1759 l'empire des Qing atteint sa plus grande extension, et s'étend alors sur 11, 5 millions de km², englobant la Mongolie extérieure, les régions qui s'étendent au nord de l'Amur et Taiwan. C'est plus que les 9, 7 millions de km² de la République populaire aujourd'hui.

L'influence de l'empire sino-mandchou dépasse ses frontières et touche de nombreux pays asiatiques qui reconnaissent officiellement sa souveraineté : Népal, Birmanie, Siam, Vietnam, Philippines, Corée. Qianlong fait appel à deux lettrés de l'Académie Hanlin, Zhao Yi et Jiang Yongzhi, pour leur demander d'écrire la geste des expéditions militaires impériales et des poèmes à la gloire du souverain qui fait régner en Asie l'équivalent de la *Pax romana*.

Les difficultés se multiplient pendant la seconde moitié du règne. Pékin envoie des troupes au Tibet après l'émeute de Lhasa, en 1750, et établit sur place le Dalai Lama en tant que dirigeant à la fois politique et religieux, mais laisse aussi sur place un résident Qing et une garnison. En 1766 l'agitation dans les Monts Jinchuan, au nord-ouest du Sichuan, entraîne une extermination des Tibétains de ces régions.

Puis Qianlong cherche à conquérir la Birmanie à partir des années 1760. Persuadé que ce serait facile, il n'envoie que l'armée basée au Yunnan alors que les forces birmanes sont déployées pour envahir le Siam. Mais les Birmans tiennent les Qing en échec à deux reprises, en 1766 puis 1767. En 1768 une troisième invasion, confiée cette fois aux Bannières, réussit à pénétrer au cœur de la Birmanie, non loin d'Ava, mais elle est finalement repoussée. Les soldats des Bannières, qui ne sont habitués ni aux forêts tropicales ni aux maladies qui y sévissent, subissent de lourdes pertes. Après avoir conclu une trêve, le roi Hsinbyushin déploie de nouveau ses armées sur l'ensemble du territoire birman et réussit à repousser une quatrième invasion chinoise après avoir encerclé les troupes des Qing. L'arrêt des combats consacre la défaite de l'empire, qui perd des zones importantes à la frontière du Yunnan. Les relations diplomatiques et commerciales ne sont reprises qu'en 1790.

Au Vietnam les opérations militaires ne débouchent pas non plus sur un succès pour les Qing, L'intervention chinoise vient de l'appel au secours lancé par le dernier des empereurs Lê, Lê Chiêu Thong, chassé de son pays et demandant sa restauration à Thanglong (Hanoi). L'armée dépêchée par Qianlong doit faire fuir les frères Tâ Son, des paysans du sud de l'Annam qui se sont rendus maîtres de tout le Vietnam. Il n'en est rien : les Qing prennent Thanglong en 1788 mais sont ensuite battu par le second des trois frères, qui a lancé une attaque pendant la fête du Têt. En fin de compte, Qianlong accorde sa protection à Chiêu Thong mais les Qing n'interviennent plus au Vietnam jusqu'à la fin du XIXe siècle.

Désormais, l'empire a sur son territoire de nombreux peuples non-Han : Ouïgours, Kirghizs, Kazakhs, Mongols, jusque-là considérés comme des ennemis héréditaires. Qianlong qui dans son enfance a appris le mandchou, le mongol et le chinois, est très attaché aux origines de la dynastie. Plus que ses prédécesseurs, il fait en sorte de préserver et même promouvoir la langue mandchoue. Il redéfinit le rôle et la position éminente des Bannières et de leurs soldats, insistant sur l'importance de leur loyauté ; et il redéfinit également l'empire comme un ensemble à vocation multi-ethnique et pas seulement « chinoise ». Ses positions sont précisées en 1755 lors d'un discours qu'il tient devant

l'ensemble de sa cour.

Ces positions sont confortées sur les plans culturels et religieux. Qianlong ordonne la mise en chantier d'un dictionnaire polyglotte mandchou-tibétain-ouïgour-mongol ainsi qu'un répertoire ou « trésor » des noms géographiques du Xinjiang, avec leurs concordances dans les différentes langues de l'empire, chinois, mongol, mandchou, tibétain, ouïgour. Lui-même adepte du bouddhisme lamaïste, l'empereur utilise cette religion pour cimenter la civilisation commune aux peuples de la steppe. Il a étudié le bouddhisme et la langue tibétaine, est partisan de la tendance Gelukpa (Église des Bonnets jaunes) et transforme le Palais d'Harmonie de la Cité interdite en Temple Yonghe, temple lamaïste (1744). Il ordonne la compilation du Code chamanique, fait construire une réplique du Potala de Lhasa sur les fondations du Palais d'été de Chengde. Qianlong à même demandé à se faire représenter en Manjuçri, Bodhisattva de la Sagesse, de manière à être perçu comme un bouddhiste plus que comme un représentant du confucianisme par les Tibétains et les Mongols.

Qianlong a beaucoup fait pour la promotion de la culture chinoise aussi bien que mandchoue. Amateur d'art et d'antiquités, il enrichit les collections impériales de nombreuses pièces acquises tout au long de son règne : bronzes antiques, jades, sceaux, laques, céramique et porcelaine, peinture et calligraphie. De nombreuses œuvres d'art alors obtenues par Qianlong sont visibles aujourd'hui au Musée de Pékin mais aussi à Londres, au Victoria & Albert Museum ainsi qu'à la Percival David Foundation. L'empereur aimait beaucoup les peintures représentant des paysages, et les emportait avec lui en voyage pour les comparer aux sites réels.

Lettré de talent, Qianlong est l'auteur de 1300 textes en prose et 40 000 poèmes, publiés entre 1750 et 1800. Il est aussi à l'origine d'un grand projet de collection de textes chinois de littérature, histoire et philosophie qui est publié en 36 000 volumes sous le titre de *Siku Quanshu* ou « Projet des Quatre Trésors ». Cette vaste entreprise à caractère encyclopédique, digne de l'*Encyclopédie Yongle* du début des Ming ou du *Dictionnaire Kangxi* contient 3450 œuvres complètes ; elle emploie de très nombreux lettrés et 15 000 copistes. En 1743, après sa première visite à Mukden, l'actuelle Shenyang, Qianlong avait décrit la beauté sauvage de la Mandchourie dans son *Ode à Mukden*.

Toutefois ce grand projet a également servi à mettre en place une véritable inquisition littéraire : pendant les dix ans que dure l'édition du *Siku Quanshu*, 3100 titres sont éliminés et 150 000 livres brûlés. Parmi les œuvres publiées, beaucoup subissent des amputations ou modifications, au mieux une « toilette » du texte : c'est le cas pour la plupart des ouvrages datant des Ming. L'empereur censurait en effet tous les passages anti-mongols des ouvrages littéraires, qui sont nombreux ; mais aussi toutes les offenses faites aux mœurs, au respect des coutumes, etc.

Au cours de la seconde moitié de son règne Qianlong a multiplié les voyages dans les régions du bas Yangzi : 1757, 1762, 1780, 1784. Les ambassades étrangères se multiplient à Pékin : après celle du Siam en 1762, celle des Russes se présente en 1767, puis celle de Mac Cartney en 1793. Envoyée par George III à l'occasion du 80ème anniversaire de l'empereur, elle a pour but l'ouverture de concessions commerciales. Elle échoue pour des questions d'étiquette, l'ambassadeur refusant de faire le *kotou*, prosternement rituel. En 1795, l'ambassade hollandaise d'Isaac Titsingh accepte le *kotou* mais n'obtient pas davantage les avantages commerciaux qu'elle souhaitait.

Par rapport à l'Europe, Qianlong n'est pas favorable aux missions chrétiennes mais continue à employer les missionnaires au palais impérial, essentiellement à des fins artistiques. C'est l'époque des peintres jésuites qui font une synthèse des techniques occidentales et chinoises : Giuseppe Castiglione, Jean-Denis Attiret, Michel Benoist, Jean-Damascène Sallusti. Ignatius Sichelbart grave sur cuivre les batailles de l'empereur. En 1769 l'*Atlas Qianlong*, œuvre collective des jésuites et des géographes chinois, l'emporte en précision sur ceux de l'Europe. Toutefois les conditions du dialogue avec l'Europe se modifient : les interlocuteurs du XVIIe siècle disparaissent, comme la Compagnie de Jésus, supprimée en 1773 ; les compagnies de commerce à monopole évoluent : la VOC est dissoute en 1799 tandis que l'EIC passée sous le contrôle de la Couronne s'est assurée depuis 1773 le monopole du trafic de l'opium.

Les dernières années du règne, qui sont aussi les dernières années du XVIIIe siècle, voient la Chine confrontée à une pression extérieure de plus en plus forte de la part des Occidentaux, alors

que l'Angleterre commence à coloniser l'Inde. La prospérité économique du XVIII^e siècle est à l'origine d'une forte croissance démographique : en 1762, 200 millions d'habitants sont recensés dans l'empire ; ils sont 264 millions en 1775 et 361 millions en 1812. Les difficultés alimentaires commencent à devenir une menace sérieuse, comme l'indique la révolte due à la secte du Lotus Blanc en Chine du Nord à partir de 1774. Les armées des Qing échouent face aux paysans révoltés, jusqu'au règne de Jiaqing. Qianlong, à partir de 1775, fait confiance à des conseillers qui se révéleront corrompus : Yu Minzhong et surtout Heshen, un général des Bannières. Lorsque Jiaqing le contraint au suicide en 1799, on se rend compte qu'il a accumulé 900 millions de taëls d'argent, l'équivalent de douze années de recettes du Trésor.

De son côté, Qianlong avait largement puisé dans le trésor pour construire des palais restés célèbres, entre autres le Palais d'Été de Rehe (Jehol) à 230 km au nord-est de Pékin mais en-deçà des Murailles, et le Vieux Palais d'Été (*Yuanmingyuan*), au nord-ouest de la Cité interdite, et cinq fois plus étendu.

En octobre 1799 Qianlong abdique par piété filiale, pour ne pas régner plus longtemps que son grand-père Kangxi. L'abdication a lieu en faveur de son fils qui choisit le nom de règne de Jiaqing. Toutefois Qianlong continue à gouverner en fait, avec le titre officiel d'« empereur émérite » jusqu'à sa mort en février 1799.

Difficultés intérieures et extérieures liées à l'opium

Avec Qianlong se termine la lignée des « grands » empereurs Qing. Au cours du XIX^e siècle, leurs successeurs se trouvent confrontés à des difficultés à la fois intérieures et extérieures croissantes. Mais la dynastie est dépourvue de personnalités de talent, et se révèle incapable de trouver de véritables solutions ni de composer de bons gouvernements.

Aisin Gioro Yongyan est le fils de Qianlong et d'une mère chinoise, fille d'un fonctionnaire attaché aux Bannières dont toute la famille devient officiellement mandchoue en 1818 sur décision de Jiaqing.

Sous Jiaqing, la menace européenne se précise mais l'empereur et sa cour ne semblent pas en être très conscients. Après 1815, la fin des guerres napoléoniennes permet la reprise de l'expansion anglaise : l'*East India Company* décide de développer ses importations d'opium en Chine ; ils développent la culture du pavot en Inde du nord-ouest et au Bengale ; les vaisseaux anglais apparaissent au Japon, puis les Britanniques s'installent à Singapour (1820) tandis que les Hollandais reviennent à Java.

Dès 1799 Jiaqing s'en prend à Heshen, accusé de corruption et d'abus de pouvoir. Il est dégradé, ses biens sont confisqués et il est finalement contraint au suicide par l'empereur. Par rapport à la politique extérieure, Jiaqing publie en 1800 un décret interdisant l'usage de l'opium et les plantations de pavot. Mécontents, les marins anglais menacent Amoy en 1808.

Toutefois l'attention du gouvernement impérial est monopolisée par le Vietnam, où l'empereur Gia-long fonde la nouvelle dynastie des Nguyên en 1802. Jiaqing refuse à Gia-long le changement du nom de son pays en Nam Viêt, et lui préfère Viêt Nam.

Le gouvernement de Jiaqing réprime la piraterie qui connaît un regain sur les côtes du Guangdong, du Fujian et de Taiwan. Les armées des Qing combattent les révoltes des minorités ethniques du Yunnan, et réussissent à venir à bout des soulèvements liés au Lotus Blanc en Chine du Nord. Par rapport à l'Europe, il apparaît surtout comme un empereur antichrétien : dès 1805 il prend des mesures contre les Chrétiens chinois et contrôle les livres d'origine étrangère. Sur le plan juridique, cette action s'appuyait sur un article du *Code des Qing* contre les sorciers et les sorcières. Une clause visant nominalement la religion catholique est ajoutée en 1811, modifiée ensuite à deux reprises avant de trouver sa forme définitive en 1839, sous Daoguang. Elle ne sera abrogée qu'en 1870, sous Tongzhi. Cet article condamnait à la peine capitale les étrangers qui diffusaient le catholicisme chez les Chinois et les Mandchous. Les chrétiens qui refusaient d'abjurer étaient envoyés comme esclaves dans les villes musulmanes du Xinjiang.

Jiaqing meurt d'un coup en septembre 1820, à Jehol, peut-être victime d'un problème cardiaque lié à son obésité. Le trône revient alors à son deuxième fils, Mian Ning, qui devient l'empereur Daoguang.

Daoguang, qui règne de 1820 à 1850, a pour nom Aisin Gioro Mian Ning ; très aimé de son grand-père Qianlong, ce second fils de Jiaqing était connu pour avoir repoussé en 1813 des membres de la secte du Lotus Blanc qui avaient tenté l'assaut de la Cité interdite.

Devenu empereur à 38 ans, en 1820, Daoguang doit d'abord affronter des difficultés dans le Xinjiang, qui a fait l'objet en 1821 d'une importante monographie, le *Xinjiang shilue*. Un prince indien en exil, Jahangir Khoja, attaque les villes musulmanes les plus importantes : Kachgar, Yarkand, Yangihisse, qui tombent entre ses mains au cours de 1826. Finalement trahi en 1827, l'héritier des Khojas est capturé et exécuté à Pékin tandis que les Qing reconquièrent les territoires perdus.

Mais la question alors la plus brûlante est celle des importations d'opium. L'*East India Company* charge la drogue, utilisée au départ pour ses propriétés médicales, dans les ports de l'Inde du nord-ouest. La culture du pavot et l'habitude de fumer l'opium ne sont pas connues en Chine avant la fin du XVIIIe siècle : la drogue est d'importation étrangère comme l'indique son nom, *yangyun*, la « fumée des océans ». Les vaisseaux de l'EIC conditionnent l'opium dans des « caisses » (*chests*) rectangulaires de format uniforme. Sous Yongzheng, qui interdit les importations d'opium au Fujian en 1729, le nombre de ces caisses à destination de la Chine est limité à 200 par an. Il atteint 1000 sous Qianlong, 4000 sous Jiaqing et on arrive à 30 000 caisses annuelles sous Daoguang...

Le danger n'a pas été perçu immédiatement. Yongzheng, on l'a vu, a interdit de fumer le *madak* qui était un mélange de tabac et d'opium. En 1743, sous Qianlong, la Chine interdit les plantations de tabac, utilisé depuis le milieu du XVIIe siècle et mis à peu près sur le même plan que l'opium. Dès l'année 1800 Jiaqing interdit à la fois l'usage de l'opium et la culture du pavot ; mais les importations continuent par Canton, Amoy, Ningbo. Ce commerce extrêmement lucratif explique la recrudescence de la piraterie dans les années 1800-1810 ainsi que le développement des « Triades », organisations criminelles qui provoquent de véritables soulèvements en 1802 au Guangdong. En 1809 quarante navires pirates et 800 canons sont saisis à Canton, où une réglementation sévère du commerce étranger est établie.

Mais ces difficultés ne sont pas résolues alors. Elles reviennent sous Daoguang, et avec une intensité accrue, sous la forme d'une augmentation de plus en plus forte des importations d'opium. En 1822, la détention d'opium est interdite dans tous les ports. En même temps se renforce la lutte contre la criminalité : au cours de l'année 1817, 2000 individus affiliés aux Triades ont été arrêtés à Canton. En 1822, il est interdit à tous les sujets de l'empereur de posséder des armes à feu.

L'opium arrive essentiellement dans le Guangdong, au port de Canton (Guangzhou). Les contrebandiers anglais se sont entourés d'un réseau de complicités chez les transporteurs, les marins, les fonctionnaires, alors que le gouvernement chinois réitère les interdictions (1796, 1813, 1839...). Après 1825, les importations d'opium déséquilibrent la balance commerciale de la Chine, désormais déficitaire. Les exportations telles que le thé, les soieries, les cotonnades de type « nankin », n'arrivent pas à contrebalancer les achats d'opium.

Malgré tout, les importations clandestines d'opium augmentent de façon très rapide après 1830. Le gouvernement chinois interdit les plantations de pavot au Yunnan (1831) et renforce la législation contre l'opium, puis interdit les sorties d'argent hors de Chine. Mais en 1834 ont lieu les premiers bombardements à partir de navires anglais tandis qu'une recrudescence de la piraterie correspond au développement de la contrebande privée de l'opium. La même année 1834 l'essor de ces trafiquants a raison de la branche chinoise de l'EIC, supprimée parce que désormais sans intérêt. L'année 1837 voit l'importation de 43 000 caisses d'opium. Mais la vieille compagnie à monopole est désormais relayée par le commerce libre.

La lutte contre le développement de l'opiomanie est confiée à Lin Zexu. Nommé en 1839 gouverneur du Guangdong-Guangxi, il prend des mesures beaucoup plus radicales que ses prédécesseurs, qui parlaient de taxes sur la drogue. Mais son action provoque des actes de piraterie

de la part des Anglais, qui en 1840 occupent les îles Zhoushan puis bloquent les ports de Ningbo et Amoy. Lin Zexu, devenu une sorte de bouc émissaire, est révoqué et banni à Yili tandis qu'éclate la **première guerre de l'opium** (1839-1842). Les Anglais, utilisant leur flotte, menacent Tianjin puis occupent Xiamen et Ningbo. Des navires menacent Shanghai et même Nankin en 1841. Surtout, un corps expéditionnaire réussit à partir de Zhenjiang à bloquer le trafic sur le Canal impérial ; or Pékin a un besoin vital de l'argent des impôts ainsi que des denrées qui transitent par ce canal. Les Britanniques finissent donc par imposer en 1842 le **Traité de Nankin** qui se solde par le versement d'une indemnité de 21 millions de dollars d'argent, la cession de Hong Kong et l'ouverture au commerce étranger (y compris l'opium) de Xiamen (Amoy), Ningbo et Shanghai en plus de Canton. En outre ce traité supprime le monopole du *Cohong*, association de marchands réglant avec l'administration les opérations commerciales réalisées par les étrangers. Ce système fonctionnait depuis 1720 mais était considéré par les Anglais comme une entrave à la liberté du commerce. Pour finir, dès le milieu du XIXe siècle apparaissent les premières « concessions » dans lesquelles les ressortissants britanniques échappaient à la juridiction chinoise.

Les Qing avaient obtenu plus de succès lors de la tentative d'occupation du Tibet déclenchée par l'empire Sikh : une guerre entre la Chine et les Sikhs aboutit à la défaite des seconds en 1842. Par rapport à l'Europe, Daoguang poursuit la politique anti-chrétienne initiée depuis Yongzheng. La base de cette politique est désormais la clause ajoutée en 1811 au Code des Qing. Mais les missionnaires ne sont plus seulement catholiques : en 1807 arrive à Canton Robert Morrison. Les protestants espéraient que le gouvernement chinois ferait une différence entre les deux confessions, car la clause de 1811 mentionnait expressément le catholicisme. Or il n'en est rien : lors de la chasse aux livres chrétiens organisée en 1835 et 1836, Daoguang prend lui-même la parole pour dénoncer les « traîtres nationaux » qui diffusent des bibles.

Daoguang meurt en 1850, au Vieux Palais d'Été. Il est le dernier empereur à pouvoir choisir véritablement son héritier ; il choisit son fils aîné. Daoguang n'a pas véritablement réussi à comprendre la détermination des Occidentaux, ni la puissance qu'ils représentent alors. On a pu dire qu'il était incapable de localiser la Grande-Bretagne sur une carte.

Après 1850, les Britanniques développent le trafic de l'opium au-delà des zones autorisées. Un navire, l'*Arrow*, est arraisonné alors qu'il fait de la contrebande et cette affaire entraîne une nouvelle série d'opérations militaires correspondant à la **seconde guerre de l'opium** (1856-1858). En 1857, les Britanniques prennent Canton, et se sont alliés aux Français qui ont attaqué le Vietnam en 1847. En 1858 les forces anglaises et françaises détruisent les forteresses de Dagou près de Tianjin. Pékin est désormais menacée. Le gouvernement se trouve alors contraint de signer le **Traité de Tianjin** (1858) qui ouvre aux étrangers dix nouvelles villes, avec des concessions. La Chine doit verser une indemnité de guerre : 4 millions de *liang* d'argent à la Grande-Bretagne et 2 à la France. La Russie et les États-Unis obtiennent les mêmes droits que ceux qui ont été reconnus aux belligérants. En outre, les missions chrétiennes (catholiques et protestantes) reçoivent le droit de s'installer librement à l'intérieur du territoire chinois, et d'y acquérir terrains et bâtiments. La Chine se trouve ouverte par la force.

Toutefois la résistance chinoise se poursuit ; elle inflige de lourdes pertes aux navires français et anglais devant Dagou. Les hostilités reprennent, avec l'envoi d'un corps expéditionnaire de 20 000 hommes composé de troupes coloniales anglaises et françaises. Il prend Pékin, pille la ville et incendie le Palais d'Été (*Yuanmingyuan*) édifié par Qianlong.

La Chine signe en 1860 les **conventions de Pékin** qui alourdissent le dispositif précédent. La Chine doit verser une nouvelle indemnité, 16 millions de *liang* cette fois. Tianjin est elle aussi ouverte aux étrangers, et la presqu'île de Kowloon, en face de Hong Kong, cédée à la Grande-Bretagne. Les textiles européens sont désormais exempts de droits de douane et les flottes étrangères peuvent circuler librement sur le réseau fluvial chinois. Pratiquement, la Chine perd son autonomie douanière. Le traité de Nankin et les concessions de 1860 sont à l'origine du développement des concessions, enclaves étrangères qui échappent à l'autorité des Qing.

Au milieu du XIXe siècle l'un des problèmes essentiels reste la croissance démographique, que le développement économique ne suit pas. Les chiffres qu'elle atteint correspondent à une croissance de près de 15 ‰ entre 1741 et 1794. La population chinoise serait passée de 120 millions d'individus en 1680 à 143 millions en 1741 puis 200 millions en 1762, pour arriver à 430 millions en 1850... Il y a alors un évident phénomène de surpopulation. Les effets du décalage entre les ressources et l'augmentation de la population se font sentir à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle. « Le paysan chinois de l'ère Yongzheng et de la première moitié de l'ère Qianlong est d'une façon générale bien mieux nourri et plus à son aise que son homologue français du règne de Louis XV ¹ ». Mais cette situation se détériore après 1750, et devient critique à partir de 1800.

La corruption va de pair avec le laissez-aller : les fonctionnaires n'organisent plus l'entretien des digues du fleuve Jaune, qui connaît sept grandes crues sous l'ère Jiaqing (1798-1820). En 1855, le fleuve se déplace du nord au sud de la péninsule du Shandong, ravageant des régions entières. Faute d'entretien, il a connu deux autres changements de cours catastrophiques (1324 et 1938).

Si les fonctionnaires (« mandarins » des Occidentaux) jouissent d'un grand prestige lorsqu'ils sont devenus titulaires des concours triennaux, c'est à partir du règne de Qianlong qu'ils sont le plus mal payés : leurs traitements n'ont pas suivi l'évolution des prix, alors qu'ils doivent faire face aux mêmes dépenses, en particulier des dépenses de prestige. L'habitude ancienne de bénéficier des relations qu'ils se font dans les provinces où ils sont en poste, l'absence de limite bien nette entre biens privés et bien public, le montant des impôts et des taxes qu'ils doivent lever et qui sont en grande partie du domaine de la coutume, tout cela amène à diverses formes de gaspillage que les Européens traduisent systématiquement en termes de « corruption ». À la fin du règne de Qianlong, c'est le gouvernement lui-même qui donne un pernicieux exemple de corruption généralisée.

La dégradation du niveau de vie et l'affaiblissement du Pouvoir central expliquent l'apparition de révoltes, de plus en plus fréquentes : les soulèvements ruraux ou urbains sont généralement déclenchés par l'action de sociétés secrètes, comme le Lotus blanc de sensibilité bouddhiste. Les Qing doivent affronter aussi le soulèvement de minorités, en particulier les Miao au Guizhou (1795) puis les Ouïgours au Xinjiang entre 1820 et 1826. Mais là encore, le gouvernement et les fonctionnaires ont une part importante de responsabilité, car ce sont les gouverneurs généraux des provinces du Sud-Ouest qui ont cherché à retirer leur pouvoir aux chefs de clans de diverses minorités.

Par ailleurs, les Européens sont de plus en plus présents autour de la Chine, et constituent désormais une véritable menace. Les Russes colonisent la Sibérie depuis le XVIIe siècle : ils ont fondé Irkoutsk en 1652, mais la frontière sur le fleuve Amour semble stable après le traité de Kiakhtha. Les Portugais sont toujours présents à Macao, qui constituait surtout une base pour les missionnaires catholiques. Macao joue un rôle moins important dans ce domaine après la suppression de la Compagnie de Jésus (1773), car beaucoup de jésuites doivent alors quitter la Chine pour être emprisonnés à Lisbonne ou au château Saint-Ange de Rome. Les Hollandais, chassés de Taiwan en 1662, cherchent toujours à participer au « commerce de la Chine », et le font de manière clandestine à Xiamen (Amoy) où les vaisseaux de la VOC rencontrent ceux de l'EIC anglaise. Ce commerce se transporte à Canton où il a lieu de manière légale au XVIIIe siècle, et d'autres nations européennes cherchent à y participer : Danois, puis Suédois, ainsi que les Français de la Compagnie des Indes créée en 1664 par le biais de son comptoir de Chandernagor. Les Européens s'intéressent à un certain nombre de produits de luxe : soieries, porcelaines, thé, paravents, laque et bois précieux ; ils surestiment l'importance du marché intérieur chinois, car le pouvoir d'achat reste très faible.

Les compagnies de commerce achètent en numéraire jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, après quoi les agents de l'EIC découvrent un moyen d'équilibrer ce commerce déficitaire : c'est l'opium. Les achats d'opium aggravent le déficit monétaire, mais ne sont pas seuls en cause. En effet la Chine continue à utiliser le métal blanc pour le numéraire. Mais, depuis le XVIe siècle, la valeur de l'argent a diminué dans le monde par rapport à l'or. Les différents États occidentaux adoptent l'étalon-or dans la seconde moitié du XIXe siècle. La Chine s'appauvrit en raison de cette différence, et l'argent quitte

¹ J. Gernet, *Le Monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 421.

la Chine au cours du XIXe siècle, ne laissant sur place qu'une monnaie de cuivre dévaluée (les sapèques) dont se servent tous les jours les Chinois les plus pauvres. Ces mécanismes monétaires défavorables à l'économie chinoise contribuent à expliquer les importantes révoltes que connaît le pays à partir de 1850.

Jehol, résidence d'été des empereurs mandchous

L'ancienne Jehol, en chinois *Rehe*, est aujourd'hui la ville de **Chengde**. Au début de cette résidence impériale, l'empereur Kangxi des Qing (1662-1723) avait fait l'inspection d'un campement militaire en 1703. Jehol se trouve à 250 km au nord de Pékin, en Mandchourie. On est là au-delà de la Grande Muraille, donc dans le domaine des nomades, même s'ils se trouvent dans l'orbite de la Chine. Kangxi avait sans doute voulu contribuer ainsi à intégrer la Mandchourie à l'empire, et cette résidence d'été sur les lieux d'origine des Mandchous n'en était pas moins résidence impériale. Les travaux de construction du « Hameau de montagne pour fuir la chaleur » commencent dès 1703, mais l'ensemble n'est achevé qu'en 1790.

Les empereurs Qing résidaient à Jehol de mai à août. Kangxi venait chasser le cerf ; il y a fait construire la plupart des pavillons et des temples, ainsi que Qianlong (1736-1798). Au XIXe siècle, Jiaqing (1798-1820) y meurt foudroyé, ce qui est considéré comme un funeste présage : Jehol sera moins fréquentée après lui. Toutefois, la Cour s'y réfugie en 1860, lors de l'invasion de Pékin par les troupes anglo-françaises qui saccagent le Palais d'Été de la capitale. En 1862, le faible empereur Xiaofeng y meurt à son tour, et de manière suspecte. C'est alors que le pouvoir est confisqué par l'impératrice Xiaozhen (Cixi). Enfin, les palais de Jehol sont gravement endommagés par les troupes japonaises en 1933.

La visite de cet ensemble n'en reste pas moins très intéressante. Au nord de la ville actuelle de Chengde, le « Hameau de montagne pour fuir la chaleur » (*Bishushanzhuang*) est entouré d'un mur de 10 km, avec les portes qui conviennent à la résidence d'un empereur ; à l'intérieur, un parc de 560 ha, avec des étangs, veut rappeler les paysages lacustres de Hangzhou.

Le Palais du Centre (*Zhonggong*) remonte à Kangxi. Ensuite viennent des pavillons plus petits : le Cabinet de La Grue et des Pins était celui de l'impératrice ; le Cabinet du Vent dans les Pins était le cabinet de travail de Kangxi. Dans le parc la Tour de la Colline d'Or s'intègre dans le paysage grâce à sa base de rochers. La Rivière chaude (*Rehe*) a donné le nom chinois de la ville, car elle est à 8° ce qui fait que les lacs ne gèlent pas. La bibliothèque Wenjin conserve une copie du *Siku Quanshu*, compilation manuscrite de 36000 ouvrages, toutes les œuvres écrites (officiellement) sous Qianlong. Il s'agit là d'une des quatre copies, sur sept réalisées, qui subsistent. Le palais de Kangxi a été décoré par Jiao Bingzhen, au début de sa carrière fonctionnaire en poste à l'Observatoire de Pékin. Les jésuites portugais l'avaient initié à la perspective « florentine », et ses talents de portraitiste l'avaient amené à être choisi par Kangxi pour décorer Jehol (1708). De ses principales œuvres ont été faites 46 reproductions en bois pour l'empereur.

L'ensemble de Jehol comporte également sept temples (quatre sur onze ont été détruits). Jehol était une enclave du lamaïsme tibétain, que les Qing protégeaient de manière officielle. Kangxi en particulier avait essayé de s'attacher les différents peuples de la steppe contre la tentative faite par le chef des Dzoungares, Galdan (1644-1697) de fédérer ces populations. Le bouddhisme lamaïque jouait un rôle important chez les Mandchous comme chez les Tibétains, les Kazakhs, les Mongols et même les Ouïgours ; les Mongols étaient devenus les protecteurs du Dalai-Lama. Parmi les temples construits sous Kangxi et Qianlong, le *Purensi* était réservé aux Mongols, le *Pulesi* aux Kazakhs, le *Puningsi* était consacré à la Paix Universelle. Le temple du Bonheur et de la Longévitité a servi à recevoir le sixième panchen-lama par Qianlong en 1781. Le *Putuozongshenmiao* rappelle le Potala de Lhassa et a été construit (1767-1771) pour célébrer le ralliement des Dzoungares.

Shanghai, symbole de l'ouverture commerciale

Sur la rive gauche du Huangpu, à une trentaine de kilomètres de son confluent avec le Yangzi et à 80 kilomètres de l'embouchure du fleuve, Shanghai est déjà une ville méridionale. Véritable symbole de l'ouverture et du commerce maritime, c'est aujourd'hui une énorme métropole de 12 millions d'habitants et une vitrine de la République populaire de Chine.

Les origines de Shanghai sont relativement récentes, du moins pour la Chine. Sous la dynastie des Tang (618-907) existe une modeste bourgade du nom de Qinglong. L'industrie cotonnière s'y développe plus tard, sous les Yuan, et la ville exporte les produits finis par son port de Wusong. Puis, au milieu du XVIe siècle, les Ming décident d'enfermer la ville dans une enceinte de murailles pour la protéger des *Wokou*, les redoutables pirates japonais. La ville évolue et surtout grandit régulièrement au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, où les jésuites la perçoivent déjà comme une grande ville.

Mais c'est surtout au XIXe siècle que la ville acquiert sa célébrité. En 1842, à la fin de la première « guerre de

l'opium », la flotte anglaise prend le contrôle de Shanghai en 1842. Cette même année, le traité de Nankin place Shanghai parmi les villes ouvertes au commerce étranger. En 1843, le second traité permet aux Anglais d'obtenir les « concessions » (*zujie*), enclaves permettant aux Britanniques d'échapper à la juridiction chinoise. En 1849 la France obtient elle aussi sa concession ; au cours des années suivantes, d'autres pays occidentaux décident de regrouper leurs ressortissants dans la concession britannique qui devient de ce fait la « concession internationale ».

De 1851 à 1864, la révolte des Taiping, qui a des conséquences dramatiques pour l'ensemble de la Chine, se révèle plutôt bénéfique pour Shanghai, du moins sur le plan commercial. En effet le trafic portuaire de Canton est majoritairement détourné vers Shanghai, qui connaît alors un grand essor industriel concernant le textile mais aussi les constructions navales. Les intermédiaires entre fonctionnaires et marchands chinois qui ne peuvent pas, en principe, avoir de contacts avec l'étranger et donc avec les sociétés occidentales, sont les « acheteurs » (*compradores*) dont les capitaux jouent alors un rôle de premier plan. Mais, à la fin du siècle, l'industrie chinoise se trouve asphyxiée par celles de l'Europe, des États-Unis et du Japon. En 1894 le Japon obtient lui aussi sa concession.

Shanghai joue un rôle dans l'opposition aux Qing déclinant, dont le côté rétrograde et obscurantiste est incarné par Ci Xi. Entre 1916 et 1923 l'action de Sun Yat Sen se déroule entre Shanghai et Canton, puis son beau-frère Jiang Jieshi (Chiang Kaï-Chek) s'y installe à son tour. Au cours des années 1920, les banques étrangères se multiplient dans les concessions et finissent par contrôler toute l'économie chinoise. En réponse, le Parti Communiste chinois naît en 1921, dans une maison de la concession française, aujourd'hui musée. C'est lui qui encadre le mouvement du 30 mai 1925, ainsi que le boycott des produits étrangers qui est alors décidé. Mais la naissance de ce mouvement révolutionnaire se trouve brutalement étouffée par Jiang Jieshi : c'est le thème de la *Condition humaine* d'André Malraux. L'occupation japonaise, de 1937 à 1945, est elle aussi très dure pour les habitants de Shanghai, qui connaîtront également des affrontements violents lors de la Révolution culturelle.

Pôle industriel de la Chine contemporaine, Shanghai représente aujourd'hui le sixième du PNB. Près de 2000 usines y travaillent avec l'étranger, dans le textile (coton, laine et soie), dans la métallurgie, mais aussi l'aéronautique et l'informatique.

La **visite de Shanghai** comporte essentiellement les quartiers internationaux du début du XXe siècle et un très grand musée.

Le **Bund**, aujourd'hui *Zhong shandonglu*, située au bord du Huangpu, correspond au Shanghai célèbre des années 1920, alors fréquenté par les opiomanes et les hommes d'affaires européens. Il reste les immeubles qui abritaient les établissements bancaires ; en revanche les tripots et les fumeries ont disparu, même si le souvenir en est conservé dans *Fuzhoulu*, tandis que l'ancienne concession internationale a vu se développer le Parc du Peuple.

Le **Musée de Shanghai** se trouve dans une ancienne banque ; c'est un des plus grands musées de Chine, surtout dans le domaine des bronzes antiques.

Tout le premier niveau est occupé par une vaste Galerie des bronzes. En Chine, la technique du bronze a été découverte au XXIe siècle avant notre ère, soit mille ans après la Mésopotamie et l'Égypte. L'usage du bronze est en rapport étroit avec les rites, c'est-à-dire avec le domaine du sacré. La royauté s'affirme par la possession de neuf chaudrons tripodes ; être noble suppose alors posséder des vases rituels de bronze.

Le Musée expose des objets allant des Xia (-XXIIe à -XVIIe siècles) jusqu'aux Royaumes Combattants (-453 à -221).
-la « période de formation », -XVIIe à -XIVe siècles : dynastie des Shang ; vase *jia* avec masque de *taotie*, animal mythique. Vases *hu* et *ding* pour les libations et cuissons rituelles.

-la « période florissante », -XIVe à -XIe s. Fin des Shang, début des Zhou (-1050 à -771). Récipient à vin *gong* en forme de buffle ; vases *zun* avec têtes d'animaux en relief.

-la « période de transition », -Xe à -VIIe s. Zhou / Printemps et Automnes (-722 à -481). Vase *ding* avec acte de donation d'esclaves.

-la « période de Renaissance », de la fin des Printemps et Automnes à la fin des Royaumes Combattants (-453 à -221). Récipients pour la conservation des aliments, chaudières rituelles.

Une partie de cette exposition est consacrée à la technique du bronze. On sait que les bronzes chinois étaient fabriqués par éléments à partir de moules depuis les découvertes faites à Anyang, dès 1200. Un modèle en terre cuite était réalisé dans un premier temps, puis un modèle en creux. Après quoi on enveloppait le noyau que constituait le modèle original. Ces vases rituels sont fabriqués à partir du XVIe siècle avant notre ère. La technologie du bronze dans les ethnies non-han du Guangxi et du Yunnan est également présentée, avec de nombreuses pièces.

Le second étage est consacré en partie aux poteries et porcelaines. Il s'agit là aussi d'une exposition de premier plan, allant du Néolithique jusqu'aux Qing, et couvrant pratiquement toute l'Histoire de la Chine avec des œuvres maîtresses (porcelaines Song, Ming et Qing). Il possède également de très belles collections de sculptures et peintures : notons en particulier des sculptures en argile de Dunhuang et des peintures sur soie (rouleaux) d'époque Song et Ming.

V. LA CHINE CONTEMPORAINE

À partir du milieu du XIXe siècle, la Chine entre véritablement dans l'époque contemporaine en dépit des retards accumulés. Les derniers règnes des Qing : Xianfeng (1850-1862), Tongzhi (1862-1875), Guangxu (1875-1908) et bien sûr Xuantong (1908-1911) correspondent à des règnes faibles, pour des raisons diverses. Une concubine de Xianfeng, Ci Xi (*Tseu Hi*) confisque le pouvoir impérial, plaçant des enfants sur le trône après la mort de Xianfeng en 1862. De fait le pouvoir impérial est amoindri au profit de la régente qui n'a pas véritablement les capacités pour gouverner un État et de quelques ministres. Le vide ainsi créé permet aux étrangers de prendre de l'importance.

A. L'explosion sociale et la fin des Qing

La révolte des Taiping

La révolte dite « des Taiping » est de très grande ampleur, sans doute l'une des plus importantes de l'histoire du monde.

Le futur chef des Taiping, Hong Xiquan (1813-1864) appartient à la minorité chinoise des Hakka, qui ont immigré en Chine du Sud. Issu d'une famille modeste du Guangxi, il aurait quand même reçu une éducation classique mais échoue aux concours de recrutement. Il a des contacts avec les missionnaires protestants du Guangdong et se découvre une vocation messianique, sans être véritablement converti au christianisme. Il prêche au Guangxi et fonde une « Société des Adorateurs de Dieu » en utilisant comme les protestants l'expression *Shangdi*, « Seigneur d'En Haut » pour désigner Dieu. Il recrute rapidement des adeptes chez les paysans pauvres, les bateliers, les mineurs, les déserteurs. Sa Société des Adorateurs fusionne alors avec les sociétés secrètes nombreuses dans le Sud et hostiles aux Mandchous, comme la Société de la Triade (*Sanhehui*).

L'insurrection véritable éclate à l'est du Guangxi en 1851. Hong Xiuquan fonde alors le « Royaume du Ciel de la Grande Paix » (*Taiping Tianguo*). La notion de « Royaume du Ciel » (*Tianguo*) renvoie au christianisme. Mais si les influences chrétiennes sont évidentes, Hong Xiuquan ne se définit pas comme chrétien. Il impose à ses adeptes l'assistance au service religieux hebdomadaire mais ne s'entend nullement avec les missionnaires. Gouvernant par inspirations divines, il se proclame frère cadet de Jésus-Christ. Il est d'ailleurs « Roi du Ciel » (*Tianwang*) et ses quatre généraux sont « rois » des quatre points cardinaux.

La société toute entière se trouve réorganisée de manière autoritaire, avec une double orientation : l'organisation paramilitaire, qui amène Hong Xiuquan à regrouper les hommes en groupes : 5 hommes forment une escouade, et ainsi de suite jusqu'à 125 000 hommes pour une armée. Les familles sont également regroupées par 25, formant un « magasin » doté d'une église. Cette organisation paramilitaire est doublée d'un idéal égalitariste : les « Taiping » confisquent et partagent les terres dans les régions qu'ils contrôlent, et pour cela s'inspirent de la vieille théorie du *jingtian*, les « champs en damiers » décrits dans le rituel des Zhou (*Zhouli*). Ils mettent en place un régime communautaire dans lequel la propriété privée n'existe pas, et où le commerce entre particuliers est supprimé.

Sur le plan politique, le Pouvoir est théocratique : la notion de « Grande Paix » était déjà invoquée par les Turbans jaunes au IIe siècle de notre ère. Dès les débuts du mouvement, on parle « des Taiping » qui se signalent par l'abandon de la natte et le retour aux cheveux longs flottants. Le Roi du Ciel apparaît féministe, condamne la polygamie et le bandage des pieds qui s'est répandu dans les familles les plus fortunées depuis l'époque des Song. Le mouvement taiping préconise l'égalité des sexes au travail comme à la guerre, et interdit toute forme de luxe ou toute forme de consommation addictive : alcool, tabac, opium, jeux d'argent.

Au cours de l'année 1852, les Taiping occupent le Guangxi, le Hunan puis s'emparent des villes du

bassin du Yangzi. En 1853 ils prennent Nankin, rebaptisée *Tianjing*, la « capitale du Ciel » qui restera le centre politique du Royaume du Ciel jusqu'à 1864. Au cours de l'année 1854 ils continuent à conquérir les régions du bas Yangzi, puis occupent un certain nombre de villes de l'Ouest et décident de remonter vers le Nord. Ils échouent devant Pékin.

De leur côté, les Qing se trouvent confrontés à une baisse importante du montant des impôts liée à la perte de territoires qui sont parmi les plus prospères. En 1855 ont lieu les inondations catastrophiques du fleuve Jaune, qui concernent les territoires contrôlés par les Qing, dont les armées subissent une cuisante défaite en 1856. Le redressement a lieu plus tard, avec les généraux Zeng Guofan puis Li Hongzhang.

De leur côté, les Taiping essaient de moderniser leurs armées avec un cousin du Roi du Ciel, Hong Rengan. Ayant reçu une éducation de type occidental, il admire les institutions des États-Unis, préconise le développement des banques, des chemins de fer et des nouveautés techniques. Ils s'opposent en cela aux autres dirigeants du mouvement. Ces derniers commencent d'ailleurs à se discréditer : beaucoup vivent dans un luxe ostentatoire, en dépit des directives d'austérité ; de leur côté les petits et moyens propriétaires sont de plus en plus hostiles au communautarisme ; et l'absence de cavalerie se fait cruellement sentir face aux forces militaires des Qing. En fin de compte, l'attitude des Occidentaux se révèle décisive : contrairement à ce que certains pouvaient espérer, ils prennent parti pour les Qing en 1862, car ils avaient peur que les Taiping ne s'emparent de Shanghai. En 1864 les Qing reprennent Hangzhou, puis Nankin. Hong Xiuquan se suicide ; de nombreux Taiping tentent de quitter la Chine, se réfugiant à Taiwan ou au Vietnam. Là, ils contribuent à créer, en 1867, les « Pavillons Noirs » qui s'opposeront à l'avancée des troupes françaises.

Le milieu du XIXe siècle correspond en Chine à une ère de révoltes, qui toutes se trouvent encouragées par l'exemple des Taiping. Les **Nian** apparaissent en Chine septentrionale à partir de 1851, au Henan, au Jiangsu, au Shandong. Au départ se trouve là encore une société secrète, peut-être une nouvelle mouture du Lotus Blanc. En tous cas, il s'agit d'un mouvement à la fois révolutionnaire et hostile aux Mandchous qui rassemble des paysans pauvres, des déserteurs, des brigands, des contrebandiers. La révolte se trouve renforcée d'innombrables errants, paysans chassés de leurs villages par les débordements du fleuve Jaune en 1855. Plusieurs tentatives sont faites pour mettre en place une coordination avec les Taiping, mais le gouvernement des Qing se trouve désormais en mesure de lancer une grande offensive contre les Nian après 1864. Les révoltés marchent en direction de la capitale, mais Pékin est sauvée par Li Hongzhang qui réussit à étouffer l'insurrection.

Les diverses minorités se soulèvent également : à partir de 1855, les Han musulmans du Yunnan ; puis, à partir de 1862, les peuples musulmans du Xinjiang. Cette révolte dure longtemps, jusqu'en 1877, et les étrangers (Russes et Anglais) soutiennent les rebelles. Contre eux, le gouvernement fait appel aux vainqueurs des Taiping : Zuo Zongtang mène les opérations dans le nord-ouest de la Chine, jusqu'à 1877, qui voit la capitulation des différents insurgés. Après la victoire des Qing, le bilan économique et humain est accablant. La Chine a subi une énorme perte de richesses, il semble qu'il y ait eu entre 20 et 30 millions de morts, et des régions entières comme le bas-Yangzi ont été ravagées. La lassitude générale explique l'absence d'agitation en Chine jusqu'à l'extrême fin du XIXe siècle. Le commerce, l'industrie semblent avoir été les plus touchés car le bas-Yangzi, avec Nankin, Hangzhou, Songjiang, Shanghai, était un foyer industriel. L'économie chinoise se retire de la production industrielle au moment précis où l'industrie est en plein essor en Occident, et prend figure d'économie rurale à contre-courant. Les capacités économiques chinoises sont durablement affaiblies. Toutefois, l'ère Tongzhi (1862-1875) correspond à une relative période d'amélioration.

L'échec de la modernisation

La Chine ne réussit pas à entrer dans l'ère industrielle, comme les pays européens, les États-Unis puis la Russie et le Japon en raison d'un ensemble de facteurs, parmi lesquels l'énorme crise sociale des années 1850-1875 et l'encerclement par des nations étrangères aux appétits impérialistes qui provoque une réaction de type traditionaliste.

Pourtant, des nouveautés techniques et industrielles apparaissent dès les années 1865-1870. Les efforts pour se doter d'une industrie de type occidental ont été précédés par des achats d'armes. Au cours du XVIII^e siècle, les Qing, qui répriment divers soulèvements dans les régions steppiques ou montagneuses, semblent avoir négligé de se doter d'un armement moderne. La nécessité d'une artillerie lourde se fait sentir après les agressions anglaises de 1840-1842, et surtout après le déclenchement de la révolte des Taiping. Le gouvernement chinois commence par acheter des armes aux Européens, puis les généraux chargés de la répression contre les Taiping, en particulier Zuo Zongtang, essaient de favoriser le développement d'arsenaux et de chantiers navals fabriquant des navires à vapeur. Du côté des Taiping, Hong Rengan publie en 1859 ses *Nouveaux écrits pour aider le Gouvernement* qui appellent à la mise en place d'usines, de banques, du chemin de fer, de formations universitaires scientifiques.

Dès la fin du mouvement des Taiping, une industrie performante voit le jour, aidée par un « office chargé des relations extérieures » (*Zongliyamen*) qui a été mis en place dès 1861. Les premières réalisations sont liées aux besoins militaires : chantiers navals de Manwei près de Fuzhou (1866) ; arsenaux de Shanghai (1870). Après 1872, le Gouvernement chinois fait de plus en plus appel aux marchands qui avaient le monopole du commerce avec les étrangers, connus sous le terme portugais de *compradores*. Plusieurs grandes sociétés commerciales ou industrielles, établies sur le modèle occidental, voient le jour. Citons entre autres la Compagnie chinoise des Bateaux à vapeur (1872) ; la Société des mines de Kaiping (1878), bientôt rejointe par le chemin de fer des mines de Kaiping (1879) ; la Compagnie des Télégraphes de Tianjin (1880) ; le chemin de fer de Tianjin (1887). Le mouvement s'accroît au seuil des années 1890, avec les Tissage de Shanghai, le combinat sidérurgique de Hanyang (1894) et le chemin de fer de Taiwan (1894). En 1909, la ligne de chemin de fer Pékin-Kalgan, réalisée par un ingénieur chinois, est un véritable exploit technique.

Toutefois, l'ampleur du mouvement d'industrialisation reste insuffisant pour un pays tel que la Chine. L'échec, si l'on compare à d'autres puissances comme la Russie ou le Japon, peut s'expliquer par les circonstances : après la révolte des Taiping, la défaite désastreuse de 1894 et le traité de Shimonoseki, impliquant de lourdes indemnités de guerre ainsi que l'occupation de régions stratégiques, expliquent le ralentissement du développement industriel. Mais d'autres causes, plus profondes, sont de type structurel. Le manque de rentrées fiscales reste l'un des principaux problèmes du Gouvernement chinois : les différentes provinces sont confrontées à la hausse du prix de l'argent, aux famines et aux inondations. L'État, réagissant suivant des réflexes anciens, ponctionne lourdement les jeunes entreprises industrielles, ce qui brise leur croissance. Lors des révoltes ou des catastrophes naturelles, l'État est amené à emprunter : entre l'insurrection des Taiping et 1894, 40 millions de *liang* sont empruntés aux banques étrangères.

La faiblesse du Pouvoir central

Par rapport aux difficultés d'ordre social et économique, le Gouvernement chinois apparaît presque inexistant. Des empereurs-enfants sont placés sur le trône : Tongzhi a 6 ans en 1862, Guangxu 4 ans en 1875, Xuantang 3 ans en 1908. En pratique, le Pouvoir se trouve confisqué par une impératrice régente qui emploie son intelligence et sa ténacité à le conserver.

Le règne de Xianfeng, quatrième fils de Daoguang, révèle de surprenantes faiblesses. Devenu empereur sous le *nianhao* de Xianfeng, « Prospérité universelle », en 1850, l'empereur se révèle vite pusillanime, absorbé par les intrigues de palais entre le ministre Sushun, les princes mandchous et ses concubines. Il passe beaucoup de temps à chasser autour du palais d'été de Jehol, s'adonne à l'opium alors que son gouvernement lutte officiellement contre ce fléau et surtout ne comprend rien

aux mentalités des Européens, sinon aux mentalités de son temps. Il refuse systématiquement d'ouvrir des ambassades et des consulats comme le souhaitent les puissances occidentales car il les conçoit comme une offense à la dynastie : il est resté dans l'optique d'une Chine entourée de tributaires, comme les Ming au XVe siècle... L'isolement de la cour semble avoir été de plus en plus grand. Il meurt en 1862, sa santé ruinée par de multiples abus, sans avoir jamais rencontré aucun représentant officiel des gouvernements européens. Il laisse un fils de six ans, Zaichun, pour qui il a prévu un conseil de huit régents.

D'origine mandchoue, **Ci Xi** (*Tseu-Hi*, 1834-1908) était la concubine Yi de l'empereur Xianfeng dont elle a eu Zaichun en 1856. Par suite de la stérilité de l'impératrice, cet enfant est proclamé héritier du trône sous le nom de Tongzhi dès 1861. À la mort de l'empereur, l'année suivante, Ci Xi s'entend avec l'impératrice et le prince Gong pour faire arrêter les huit régents. Puis elle se réserve le premier rôle dans le gouvernement de l'État, et ce d'autant plus facilement que Tongzhi, devenu majeur en 1870, lui abandonne tous ses pouvoirs.

En 1875, à la mort de Tongzhi, Ci Xi fait proclamer empereur un des neveux du souverain défunt sous le nom de Guangxu (règne : 1875-1908). Elle exerce officiellement la régence après le décès de l'impératrice, qu'elle a peut-être fait empoisonner, en 1881. Elle décide de prendre alors pour ministre le prince Gong, puis accorde sa confiance à Li Hongzhang, avant de rappeler Gong entre 1894 et 1898. Après avoir décidé de s'associer à la politique de modernisation, Ci Xi l'interrompt devant la résistance des traditionalistes.

B. Les influences étrangères

La présence des étrangers en Chine se développe beaucoup après 1850. D'abord celle des Anglais, qui ont déjà réussi à étendre leur trafic de l'opium. En 1856, l'arrestation d'un navire, l'*Arrow*, a déclenché une nouvelle série de faits d'armes, la « seconde guerre de l'opium ». Elle aura des conséquences beaucoup plus profondes que la première de ces guerres, qui se situait encore dans le contexte des trafics de contrebande de la marine à voiles. En 1857, les Anglais investissent Canton, et en 1858 une flotte franco-britannique détruit les forts de Dagu, près de Tianjin. La Chine se voit contrainte de signer un nouveau traité, le traité de Tianjin, dont on a vu les clauses ; puis les conventions de 1860, que nous avons vues également. La Chine se trouve rabaisée et humiliée.

Surtout, ces traités ont des répercussions très graves sur l'économie et le développement chinois. Les Anglais contrôlent désormais les douanes chinoises, réorganisées par Robert Hart. Surtout, le système des concessions, c'est-à-dire d'enclaves qui échappent au contrôle de l'État chinois, caractérise la Chine de la seconde moitié du XIXe siècle. Dès 1844, Xiamen (Amoy) était devenue concession anglaise ; en 1845, Shanghai voit s'ouvrir une concession anglaise, suivie d'une française en 1849. Mais en 1863 le centre de Shanghai devient concession internationale, alors que depuis 1860 des concessions se sont ouvertes également à Tianjin et Canton. Chaque nation industrialisée de l'époque cherche désormais à bénéficier des mêmes droits que l'Angleterre ou la France, tandis que ces deux pays utilisent divers prétextes pour les développer. Ainsi, en 1876, le traité de Zhifu (Shandong) ouvre cinq nouveaux ports à l'Angleterre.

Les étrangers multiplient les empiètements après 1870. Les Français se sont emparés entre 1862 et 1867 de la Cochinchine, partie sud du Vietnam traditionnellement vassal de la Chine. Les Français progressent ensuite vers le Tonkin mais se heurtent à la résistance des « Pavillons noirs », anciens Taipings dirigés par Liu Yongfu. Défaits à Langson, les Français poursuivent la guerre sur les côtes chinoises et en 1884 la jeune flotte chinoise est détruite par l'amiral Courbet qui fait le blocus de Taiwan, assiège Ningbo et occupe les îles Peng Hu (Pescadores). Le gouvernement chinois signe à Tianjin une capitulation et renonce à ses relations traditionnelles avec le Vietnam. En 1871, les Russes envahissent le bassin de l'Ili. Ils ne restitueront que partiellement ces territoires, assortis d'une indemnité à verser par la Chine. En 1874 le Japon qui vient de se doter d'une armée et d'une industrie modernes effectue un raid sur Taiwan puis occupe les Ryûkyû. La Chine doit reconnaître

l'annexion des Ryûkyû en 1881, alors que les Japonais font pression sur la Corée.

Pour une économie chinoise déjà gravement atteinte par la crise des Taiping, les déséquilibres sont désormais de plus en plus nets entre les secteurs traditionnels, très peu dynamiques, et des secteurs modernes mais sous contrôle de l'étranger. Les régions qui se développent sont celles où la présence étrangère est la plus forte, comme les ports récemment ouverts au commerce, qui voient affluer la population et les capitaux. Les produits d'origine étrangère sont frappés d'une taxe uniforme de 5% et exemptés du *lijin*, taxe frappant les produits chinois. Ce système explique un fort accroissement des importations et, à la campagne, le développement des plantations d'opium, tabac, coton, au détriment des cultures vivrières. La situation déprimée de la Chine va de pair avec le regain de la xénophobie, qui se manifeste en particulier à l'encontre des missionnaires (catholiques et protestants) favorisés par le traité de Tianjin. Les Chinois convertis sont désormais perçus comme des traîtres, et les courants traditionalistes prennent une nouvelle vigueur.

Enfin, le **Traité de Shimonoseki (1895)** constitue un dernier événement très grave. Les agissements japonais en Corée, depuis 1876, ont amené le gouvernement de Pékin à envoyer sur place le général Yuan Shikai. Il y soutient les courants traditionalistes, mais l'un d'eux, le Tonghak, société clandestine et xénophobe, provoque une véritable insurrection qui réussit à entraîner la Chine dans un affrontement contre le Japon. Celui-ci détruit une partie de la flotte chinoise et impose à son adversaire le traité signé à Shimonoseki, qui donne aux Japonais Taiwan et les îles Peng Hu (Pescadores) ainsi qu'une indemnité de 200 millions de *liang* versées par la Chine. Dans les dernières années du XIXe siècle, la Chine est exsangue et perd toute forme d'indépendance. Désormais commence un véritable démembrement du vieil empire : les puissances industrielles annexent des parties du territoire chinois et partagent le reste en « sphères d'influence » :

- le Japon annexe Taiwan et a désormais une position dominante en Mandchourie.
- L'Allemagne prend Qingdao et Jiaozhou (sud-est du Shandong) en 1897
- l'Angleterre contrôle Weihaiwei et l'extrémité est du Shandong (1898)
- la Russie s'empare de la partie sud du Liaodong (Dalian) et de Lüshun ou Port-Arthur
- la France s'intéresse au sud-ouest, proche du Tonkin, et prend Zhanjiang au Guangdong.

La Chine assiste à une véritable invasion des capitaux étrangers, qui s'installent dans les concessions des ports ouverts et dans les « territoires à bail ». Les usines, mines ou manufactures gérées par des compagnies européennes, américaines ou japonaises profitent de la misère chinoise et d'une main-d'oeuvre à très bas prix. Les territoires à bail sont d'abord des points d'appui stratégiques.

Par rapport aux manœuvres des étrangers, le gouvernement des Qing reste aussi peu réactif. Après le traité de Shimonoseki, Li Hongzhang est écarté du pouvoir. Yuan Shikai lui succède à la tête des armées du nord, et devient le personnage le plus important autour de 1900.

En 1898 les réformistes se sont regroupés autour du lettré Kang Youwei (1858-1927). Ils s'imposent après Shimonoseki en proposant un programme de modernisation, inspiré à la fois des exemples de la Russie et du Japon. Ce sont les « cent jours de réformes », avec entre autres la réforme de l'administration, la modernisation des concours, la création d'un ministère de l'Économie et la publication du Budget. Ce programme relativement ambitieux, et que le gouvernement chinois n'avait peut-être pas les moyens de faire appliquer, provoque une levée de boucliers chez les conservateurs. Yuan Shikai et l'impératrice Ci Xi prennent à eux deux le contrôle de l'État, et six des plus connus des cadres réformistes sont exécutés. Kang Youwei et Liang Qichao s'enfuient au Japon. Ils y fondent une « Association pour la protection de l'empereur ».

Cette même année 1898 les inondations du Shandong accentuent la misère et sont à l'origine de l'essor d'une des branches de l'ancienne Société du Lotus Blanc, officiellement disparue. C'est là l'origine du *Yihequan*, les « poings de justice et d'harmonie », mouvement des « Boxeurs » pour les Européens. Ses adeptes pratiquaient la boxe chinoise comme forme d'entraînement à la fois

physique et mental. Ils ajoutaient à cela des pratiques magiques, d'origine taoïste, destinées à les rendre invulnérables.

Le **mouvement des Boxeurs** s'inscrit dans une atmosphère d'agitation sociale généralisée, sur fond de misère des campagnes et de chômage dans les villes. Xénophobes, les Boxeurs s'attaquent aux intérêts étrangers et à tous les aspects du modernisme qui évoquent l'Occident : usines, chemins de fer, banques, missionnaires et Chinois convertis : « exterminons les étrangers et aidons les Mandchous » devient leur slogan. Le mouvement touche d'abord le Shandong, puis le Shanxi et le Hebei. Mais la Cour elle-même compte de nombreux partisans des Boxeurs, si bien qu'elle finit par soutenir officiellement une révolte populaire. Au cours du printemps 1900, les Boxeurs marchent sur Tianjin et réussissent à contrôler toute la plaine entre Tianjin et Pékin. Ils détruisent tous les symboles de l'étranger et de ses apports : le chemin de fer, le télégraphe. Ils s'attaquent aux missions, massacrent 200 missionnaires et 32000 chrétiens chinois. Ils sont nombreux à Pékin et sont soutenus par les plus importants des dirigeants, qui les laissent agir et même les appuient. Ci Xi finit par déclarer la guerre, le 21 juin 1900, aux différentes nations étrangères, en accord avec le clan conservateur du prince Duan.

Toutefois le Gouvernement des Qing reste très divisé. Cinq gouverneurs de provinces (Sud et Yangzi) refusent de soutenir les Boxeurs et prétendent que l'édit impérial est un faux. À Pékin même l'attitude de Lu Rong, commandant des forces impériales, est très ambiguë, et c'est pour cette raison que le quartier des légations assiégé par les Boxeurs réussit à résister deux mois avec de l'artillerie légère. L'expédition de secours envoyée par les Puissances coalisées compte 16 000 hommes de huit nations (Angleterre, France, Allemagne, Russie, États-Unis, Japon, Italie, Autriche). Arrivée le 14 août à Pékin, elle pille sauvagement la ville : épisode décrit par Pierre Loti, dans *Les cent jours de Pékin*. L'« impératrice » Ci Xi se réfugie à Xian. La capitulation a lieu le 16 janvier 1901.

Un protocole signé à Pékin le 29 janvier 1901 accentue encore la sujétion chinoise. Cette fois, l'indemnité exigée se monte à 450 millions de dollars-argent. Elle est assortie de l'interdiction de toute forme d'hostilité envers les étrangers ; de l'arrêt des importations d'armes ; du démantèlement des forts de Dagu ; du contrôle par les armées alliées de la ligne ferroviaire Tianjin-Pékin. À cela viennent s'ajouter l'exécution de responsables politiques ou administratifs ainsi que des ambassades d'expiation, mesure vexatoire.

Dans les premières années du XXe siècle, les indemnités de guerre que doit verser la Chine sont absolument écrasantes, alors que s'accroît la dépréciation de l'argent par rapport à l'or sur le marché international. Le *liang* d'argent qui représentait 1, 20 dollar U.S en 1887 n'en vaut plus que 0, 62 en 1902. La perte économique se trouve aggravée par le déficit de la balance commerciale ainsi que par les indemnités à verser : après Shimonoseki où les sommes dûes au Japon représentent trois fois le revenu annuel de la Chine ; et après l'épisode des Boxeurs où Pékin doit donner 450 millions de dollars-argent. L'État chinois se trouve incapable de rembourser sa dette ; il emprunte aux nations occidentales, en garantissant l'emprunt d'abord sur les douanes maritimes puis sur l'ensemble du système fiscal qui passe sous le contrôle des étrangers.

La situation déprimée de la Chine est à l'origine d'un afflux de capitaux d'origine européenne, américaine ou japonaise dans les ports et les territoires à bail. Ils sont suivis par près de 7000 entreprises étrangères qui, au lendemain de 1918, viennent chercher une main d'oeuvre à très bon marché. L'essor relatif des ports de Tianjin, Shanghai, Qingdao, Canton et Hongkong ne doit pas faire illusion : tout le secteur moderne de l'industrie et du commerce se trouve sous dépendance étrangère. D'autre part, ce phénomène aggrave le déséquilibre entre les grandes villes marchandes et les campagnes où sévit une misère effroyable. Une amélioration relative a lieu au lendemain du premier conflit mondial, vite compensée par le développement des importations chinoises qui concernent presque tous les secteurs : acier, armes, machines, pétrole raffiné, cotonnades et même des secours alimentaires lors des famines.

Enfin, le XIXe et le début du XXe siècle sont pour la Chine une période de calamités naturelles. La baisse générale du niveau de vie, le manque de moyens auquel se heurtent les fonctionnaires

mais aussi la corruption, sont à l'origine d'un déclin général de l'entretien des campagnes. Le déboisement, pendant tout le XIXe siècle, a entraîné une forte érosion des sols. Les alluvions font s'élever le lit des rivières, ce qui, ajouté à l'absence d'entretien des digues, finit par provoquer des crues catastrophiques : c'est le cas du fleuve Jaune en 1855 puis en 1938, et du bas Yangzi en 1931 et 1935. Des sécheresses, en partie liées à l'absence d'entretien des sols, provoquent les famines et la malnutrition dans tout le bassin du fleuve Jaune au cours des années 1876-1878 puis 1892-1894.

La misère endémique dont souffre alors la Chine est à l'origine d'importants mouvements de population. La tendance générale est de fuir en direction des villes, ou même dans des provinces qui ont la réputation d'être un peu plus industrialisées, comme la Mandchourie. Mais de nombreux Chinois, notamment du Sud, n'hésitent pas à s'expatrier. Certains gagnent les États-Unis, en particulier la Californie, jusqu'à l'interdiction de l'immigration chinoise qui provoque un mouvement de colère en 1905. D'autres s'établissent en Asie du Sud-Est, rejoignant des colonies chinoises anciennes et développant des villes dont certaines deviennent presque entièrement chinoises, comme Singapour, Penang ou Cholon. Une diaspora chinoise, trait d'union entre la Chine et le reste du monde, et par la suite capable d'envoyer des capitaux vers la Chine, se met en place.

La société chinoise elle-même n'en est pas moins en pleine déliquescence. La nouvelle bourgeoisie, très réduite, est totalement coupée des masses rurales et des problèmes des campagnes. Les entreprises industrielles authentiquement chinoises restent très peu nombreuses, et la plupart des possédants préfèrent se tourner vers les activités de négoce, de prêt ou de spéculation. Seuls quelques-uns, formés au Japon, aux États-Unis ou en Europe, sont favorables aux conceptions politiques d'origine occidentale. Ils se manifesteront surtout lors du mouvement du 4 mai 1919, mais leur audience reste très limitée.

Le prolétariat industriel perçoit des salaires de misère, et ses conditions de travail restent celles des débuts de l'industrialisation : ni garantie d'emploi ni assurances en cas de maladie ou de chômage, ni liberté syndicale avant 1920 ; les journées restent de 12 heures au moins et le travail des enfants est courant. En fin de compte, la décomposition de la société chinoise rend de plus en plus importantes les armées, au premier rang desquelles celles des régions du nord, commandées par Yuan Shikai.

La fin du régime impérial a lieu assez brièvement, sur une petite dizaine d'années. Deux coups décisifs lui ont été portés : la défaite de 1894 face au Japon puis le soulèvement des Boxeurs, maladroitement soutenu par le gouvernement.

En dépit des lourdes indemnités, les Qing optent pour la mise en place de réformes qui restent dans l'esprit de celles qui avaient été inspirées par Kang Youwei. Un édit impérial fait sur l'ordre de Ci Xi décide de moderniser les institutions. Des ministères sont créés ; les concours de type traditionnel sont abolis (1905) ; le Budget est rendu public (1908) ; on crée des Assemblées provinciales (1909). Enfin, un nouveau Code est inspiré par la législation européenne (1910).

La première décennie du XXe siècle voit le retour au gouvernement de l'aristocratie mandchoue, alors un peu oubliée. Elle se méfie de la puissance potentielle de Yuan Shikai, et en 1907 on lui retire le commandement des armées du Nord pour lui confier le Ministère des Affaires-Étrangères. L'économie est alors dominée par Sheng Xuanhuai, un ancien fonctionnaire qui pratique une politique d'emprunts aux banques internationales. Il se rend vite impopulaire, et il est accusé de « vendre la Chine aux étrangers ». En 1908 ont lieu les décès de l'empereur Guangxu et de Ci Xi. Le nouvel empereur Xuantong (Puyi) étant trop jeune pour assurer le pouvoir, le prince Chun, frère cadet de Guangxu, est nommé régent. Il est aussi le chef du clan le plus conservateur.

Les courants républicains sont surtout le fait des intellectuels émigrés au Japon, ou de la bourgeoisie installée en Asie du Sud-Est. Ils voisinent souvent avec un fort sentiment antimandchou, répandu chez certains officiers militaires et dans les sociétés secrètes. En revanche, le Japon est très admiré, depuis l'ère Meiji mais surtout depuis 1894 et la victoire de 1905 sur la flotte russe. Ainsi, Liang Qichao serait favorable à une monarchie constitutionnelle de type japonais. Le marxisme reste très peu répandu, moins que l'anarchisme qui attire certains

intellectuels comme Li Shizheng.

Sun Wen (1866-1925), plus connu en Europe sous la forme cantonaise Sun Yat-Sen, est républicain. C'est un déraciné : originaire de Canton, d'une famille de simples paysans, il n'a pas de formation chinoise « classique » mais fera des études de médecine à Hongkong après avoir passé sa jeunesse à Honolulu, où il est allé retrouver son frère aîné. Il se tourne vers l'activité politique à partir de 1892, et fonde deux ans plus tard une société clandestine, la « Société pour la renaissance de la Chine » qui tente divers soulèvements en Chine du Sud, sans succès. Proche des diverses sociétés secrètes du Guangdong, il passe une grande partie de son temps à chercher des appuis et des fonds dans les différentes parties du monde. Alors qu'il est à Londres, les services secrets chinois le font enlever : il devient alors le seul homme politique chinois connu en Occident.

Ses idées politiques reposent essentiellement sur le nationalisme, la justice sociale et un idéal de démocratie : « les trois principes du Peuple » sont la République, le suffrage universel masculin et un système d'assemblées en relation avec les « Cinq Pouvoirs », c'est-à-dire les trois Pouvoirs définis par Montesquieu, plus le Pouvoir d'Examen et le Pouvoir de Censure. En outre il propose une réforme agraire. Sur cette base, il met en place une « Ligue jurée » fédérant les sociétés secrètes en 1905 à Tôkyô. Il publie un journal, le *Minbao*. Le complot du 27 avril 1911, à Canton, fait 72 victimes considérées comme autant de martyrs.

L'effondrement des Qing met fin, en 1911, à l'empire chinois. Mais il s'agit davantage de l'ultime étape d'une décomposition politique que de « révolution ». L'année 1911 voit d'abord une crise touchant les concessions ferroviaires et minières faites aux étrangers. L'État manque de moyens pour nationaliser les chemins de fer, et ne voit d'autre solution que l'emprunt près des banques internationales. La nationalisation des concessions ferroviaires apparaît comme une imposture.

Les sociétés secrètes antimandchoues préparent alors une insurrection à Wuhan (Hubei). Le 10 octobre 1911, la mutinerie de plusieurs bataillons proclame l'indépendance des provinces du Sud. Un vaste mouvement de sécession gagne la plupart des provinces chinoises. Au début du mois de décembre, les provinces du Centre et de l'Ouest ont rompu avec le gouvernement de Pékin. La République est alors instituée : le 27 octobre les députés de l'Assemblée Nationale demandent l'abolition du cabinet, la convocation d'un Parlement, la promulgation d'une Constitution. Le Régent Zaifeng nomme alors Yuan Shikai commissaire impérial des forces armées. Après avoir repris plusieurs villes, il propose une trêve le 1er décembre.

Le 14 décembre, les délégués réunis à Nankin proclament un Gouvernement républicain provisoire. Ils font alors appel à Sun Yat-Sen. Celui-ci rentre des États-Unis et débarque à Shanghai le 25 décembre. Le 1er janvier 1912 il est élu Président de la République à Nankin. Mais Yuan Shikai impose alors ses conditions, car il est le seul à contrôler l'armée et pourrait écraser les différents révolutionnaires, qui sont très divisés. Il propose l'abdication de l'empereur Xuantong (Puyi), qui est toujours mineur, et l'effacement de Sun à son profit. L'abdication a lieu le 12 janvier et Sun Yat-Sen transmet la présidence à Yuan Shikai.

L'expédition envoyée à Pékin par les Puissances coalisées : le récit de Pierre Loti

En 1900 les adhérents de la société secrète du Yihetuan, « poings de Justice et d'Harmonie » dont les Occidentaux ont fait les Boxeurs, se soulèvent contre la présence étrangère et s'en prennent aux missions, massacrant les religieux et leurs ouailles. Les puissances coloniales présentes en Chine depuis 1840 réagissent en envoyant des corps expéditionnaires à Pékin. Pierre Loti (1850-1923), marin et voyageur, se trouve alors en mission. Entre les horreurs de la guerre et les splendeurs de l'urbanisme chinois, il fait découvrir à l'Europe une Chine qui lui était jusque là presque inconnue dans Les derniers jours de Pékin (1902).

Des tombeaux, toujours beaucoup de tombeaux ; la Chine, d'un bout à l'autre, en est encombrée ; les uns, au bord de la route, gisent comme perdus ; d'autres s'isolent magnifiquement au milieu d'enclos qui sont des bocages mortuaires, des bois de cèdres aux verdure sombres.

Dix heures. Nous devons approcher de Pékin, dont rien pourtant ne décèle encore le voisinage. Pas une figure de Chinois ne s'est montrée depuis notre départ ; les campagnes continuent d'être désertes et inquiétantes, sous le voile de l'imperceptible pluie.

Nous allons passer, paraît-il, non loin du mausolée d'une impératrice, et le chancelier de France, qui connaît ces environs, me propose de faire un détour pour l'apercevoir. Donc, laissant tout notre monde continuer tranquillement l'étape, nous prenons des sentiers de traverse, en allongeant le trot de nos chevaux dans les hautes herbes mouillées.

Bientôt paraissent un canal et un étang, blêmes sous le ciel incolore. Personne nulle part ; des tranquillités mornes de pays dépeuplé. Le mausolée, sur la rive d'en face, émerge à peine de l'ombre d'un bois de cèdres, muré de toutes parts ; nous ne voyons guère que les premiers portiques de marbre qui y conduisent, et l'avenue de stèles blanches qui va se perdre sous les arbres mystérieux ; tout cela un peu lointain et reproduit par le miroir de l'étang, en longs reflets renversés qui s'estompent. Près de nous, des lotus, meurtris par le froid, penchent leurs grandes tiges sur l'eau couleur de plomb, où des cernes légers se tracent à la chute des gouttes de pluie. Et parmi les roseaux, ces quelques boules blanchâtres, ça et là, sont des têtes de morts....

Quand nous rejoignons notre petite troupe, on nous promet l'entrée à Pékin dans une demi-heure. Allons, soit ! Mais après les complications et les lenteurs du voyage, on croirait presque n'arriver jamais. Et c'est du reste invraisemblable qu'une si prodigieuse ville, dans ce pays désert, puisse être là ; à toute petite distance, en avant de nous.

« Pékin ne s'annonce pas, m'explique mon nouveau compagnon d'étape, Pékin vous saisit ; quand on l'aperçoit, c'est qu'on y est... »

La route à présent traverse des groupes de cèdres, des groupes de saules qui s'effeuillent, et, dans l'attente concentrée de voir enfin la « Ville céleste », nous trottons sous la pluie très fine, qui ne mouille pas tant sont desséchantes ces rafales du Nord promenant la poussière toujours et quand même ; nous trottons sans plus parler...

« Pékin ! », me dit tout à coup l'un de ceux qui cheminent avec moi, désignant une terrible masse obscure, qui vient de se lever au-dessus des arbres, un donjon crénelé, des proportions surhumaines.

Pékin... Et, en quelques secondes, tandis que je subis la puissance évocatrice de ce nom ainsi jeté, une grande muraille couleur de deuil, d'une hauteur jamais vue, achève de se découvrir, se développe sans fin, dans une solitude dénudée et grisâtre, qui semble une steppe maudite. C'est comme un formidable changement de décor, exécuté sans bruit de machinistes, ni fracas d'orchestre, dans un silence plus imposant que toutes les musiques. Nous sommes au pied de ces bastions et de ces remparts, nous sommes dominés par tout cela, qu'un repli de terrain nous avait caché. En même temps, la pluie devient de la neige, dont les flocons blancs se mêlent aux envolées sombres des détritiques et de la poussière. La muraille de Pékin nous écrase, chose géante, d'aspect babylonien, chose intensément noire, sous la lumière morte d'un matin de neige et d'automne. Cela monte dans le ciel comme les cathédrales, mais cela s'en va, se prolonge, toujours pareil, durant des lieues. Pas un passant aux abords de cette ville, personne. Pas une herbe non plus le long de ces murs ; un sol raviné, poussiéreux, sinistre comme des cendres, avec des lambeaux de vêtements qui traînent, des ossements, un crâne. Et, du haut de chacun de ces créneaux noirs, un corbeau, qui s'est posté, nous salue au passage en croassant à la mort.

Le ciel est si épais et si bas que l'on y voit à peine clair, et sous l'oppression de ce Pékin longtemps attendu, qui vient de faire au-dessus de nos têtes son apparition déconcertante et soudaine, nous nous avançons, aux cris intermittents de tous ces corbeaux alignés, un peu silencieux nous-mêmes, un peu glacés d'être là, souhaitant voir du mouvement, voir de la vie, voir quelqu'un ou quelque chose sortir enfin de ces murs.

Alors, d'une porte, là-bas en avant, d'une percée dans l'enceinte colossale, sort une énorme et lente bête brune, fourrée de laine comme un mouton géant, puis deux, puis trois, puis dix : une caravane mongole, qui commence de couler vers nous, dans ce même silence, toujours, où l'on n'entend que les corbeaux croasser. À la file incessante, les monstrueux chameaux de Mongolie, tout arrondis de fourrure, avec d'étonnants manchons aux jambes, des crinières comme des lions, processionnent sans fin le long de nos chevaux qui s'effarent ; ils ne portent ni cloches ni grelots, comme en ont ces bêtes maigres, aux harmonieuses caravanes des déserts arabiques ; leurs pieds s'enfoncent profondément dans la poussière qui assourdit leur pas, le silence n'est pas rompu par leur marche. Et les Mongols qui les mènent, figures cruelles et lointaines, nous jettent à la dérobée des regards ennemis.

Aperçue à travers un voile de neige fine et de poussière noire, la caravane nous a croisés et s'éloigne, sans un bruit, ainsi qu'une caravane fantôme. Nous nous retrouvons seuls, sous cette muraille de Titans, du haut de laquelle les corbeaux nous regardent passer. Et c'est notre tour à présent de franchir, pour entrer dans la ville ténébreuse, les portes par où ces Mongols viennent de la quitter.

C. La République de Chine

Cette période de l'Histoire de la Chine est très confuse. Elle est d'abord marquée par la personnalité de Yuan Shikai, qui voudrait rétablir le système impérial à son profit mais échoue. Après quoi la Chine s'enfonce dans la misère et l'insécurité pendant la période dominée par les « seigneurs de la guerre ».

Yuan Shikai et l'échec d'une Restauration impériale

Publiée en mars 1912, la Constitution provisoire élargit un peu le corps électoral censitaire (6% des hommes). Elle prévoit l'existence d'un Sénat, d'une Chambre des Représentants et d'un Président élu et seul à diriger l'Exécutif. Le modèle était bien sûr la Constitution des États-Unis, reposant sur deux partis : un progressiste, celui de Liang Qichao ; et un nationaliste, le Guomindang, qui succède en août à la Ligue jurée de Sun Yat-Sen. Ce dernier, nommé directeur général des Chemins de fer, parcourt la Chine dans un wagon spécial.

En fait, Yuan Shikai met peu à peu en place une véritable dictature. La plupart des gouverneurs militaires qui contrôlent les provinces viennent de l'Armée du Nord. Dans le Sud, trois provinces seulement sont gouvernées par des chefs militaires partisans du Guomindang, et Yuan Shikai nomme à leur place des hommes à lui. Enfin, le bruit court qu'il aurait fait assassiner le chef du Guomindang, l'avocat Song Jiaoren. Le Guomindang appelle alors à une deuxième révolution, et des affrontements ont lieu en juin et juillet 1913 mais Yuan Shikai réussit à écraser les insurgés. Ses troupes pillent Nankin tandis que Sun Yat-Sen s'enfuit à Tôkyô où il fonde un nouveau parti, le « Parti révolutionnaire », *Gemingdang*. Mais la bourgeoisie soutient Yuan Shikai, qui emprunte aux banques étrangères et frappe la première monnaie de la Chine contemporaine, le *yuan*.

Le 8 octobre 1913, Yuan Shikai devient officiellement Président de la République. En novembre, il dissout le Parlement qui vient d'être élu et le suspend en janvier 1914. Après quoi il renvoie le cabinet et annonce une nouvelle Constitution, avant d'instaurer en septembre un culte de Confucius. Lors d'une cérémonie de type impérial, il fait connaître ses intentions de restaurer l'ancien système politique. Des députés lui proposent le trône au cours du mois de décembre 1914 : c'est le sens originel de *geming*, la rupture du mandat céleste, traduit en chinois moderne par « révolution ».

Sur ces entrefaites, le Japon émet ses 21 demandes à la Chine, assorties en mai d'un ultimatum. Avec habileté, Yuan Shikai divulgue tout cela dans la presse, ajoutant que le Japon veut imposer son protectorat à la Chine. Un scandale international éclate, les États-Unis protestent, ce qui fait taire momentanément les exigences du Japon. Malgré tout les militaires acquis au *Gemingdang* dénoncent les ambitions impériales de Yuan Shikai, et l'un d'eux, Cai E, progresse en Chine centrale, lorsque Yuan Shikai meurt subitement (6 juin 1916).

Après la disparition de Yuan Shikai, les différents détenteurs du pouvoir militaire cherchent à contrôler des provinces entières alors qu'il n'y a plus d'autorité militaire ni politique suprême. C'est le règne des *Warlords*, les « seigneurs de la guerre ». Leur force repose sur de véritables armées privées. Elles sont composées de paysans pauvres, souvent devenus bandits après le pillage de leur région ou une défaite. Des taxes et des impôts exceptionnels sont levés pour payer ces troupes, ce qui accroît la charge des campagnes : de nombreux paysans en arrivent à cultiver le pavot pour participer au trafic de l'opium.

Les généraux des troupes régulières, des armées privées ou de diverses milices sont, dans un premier temps, des fonctionnaires militaires dont beaucoup ont servi sous Yuan Shikai. Une deuxième génération se compose plutôt d'aventuriers : Feng Yuxiang contrôle le Nord-Ouest et a mis sur pied une armée « nationale » ; il bénéficiera du soutien des Soviétiques. Zheng Zongchang apparaît comme un véritable chef de bande. Wu Pei Fu est soutenu par la Grande-Bretagne, dirige la « clique » du Zhili ; Chen Jiongming est un ancien compagnon de Sun Yat-Sen, établi dans le Sud.

Au début des années 1920, ces différents chefs militaires se font la guerre, ravageant les campagnes et détruisant l'État. Dix Présidents de la République et vingt-cinq cabinets se succèdent entre 1916 et 1928, tandis que les provinces périphériques échappent au contrôle de Pékin : la Mongolie prend désormais ses directives à Moscou, le Tibet est devenu indépendant ainsi que le Xinjiang.

La Chine reste toutefois ravagée par plusieurs fléaux, aggravés par les guerres incessantes : malnutrition et famine ; banditisme ; opium. Les famines étaient bien connues de la Chine à toutes les époques, et particulièrement dans la plaine de Chine du Nord. Mais il ne reste rien du vieux système des « greniers de famine » remis à l'honneur au XVIIIe siècle. Il n'y a pratiquement pas de surplus, car les cultures vivrières ont reculé au profit du coton, du tabac ou de l'opium. Les paysans affamés mangent alors les semences, puis des écorces, des racines ou même de l'argile. Ils vendent leur matériel et viennent grossir les rangs des errants. Les guerres incessantes interdisent parfois de distribuer les secours de l'aide internationale, comme en 1928, où la famine fait deux millions de victimes.

Le banditisme sévit régulièrement lors des périodes troublées de l'Histoire chinoise. Né de la misère des campagnes, il se situe dans le prolongement d'un idéal de brigand-justicier, thème littéraire déjà évoqué. Mais autour de 1930 la Chine compte 20 millions de bandits, soit 10 % de la population masculine. En hiver, de nombreux bandits-paysans hantent à cheval la grande plaine du Nord. Le 6 mai 1932, les « bandits chinois », environ un millier, font dérailler un train de luxe, le train Bleu Pékin-Shanghai. Plus de 100 voyageurs étrangers sont pris en otage avant d'être libérés contre rançon deux mois plus tard, ce qui provoque une crise diplomatique.

Environ 18 millions de personnes fument l'opium autour de 1930, consommant près de 3 kg de drogue par an. Depuis la fin du XIXe siècle la Chine cultive le pavot sur son propre sol. Il représente 2% des terres cultivables pour l'ensemble du pays, mais les plantations se trouvent surtout dans le sud (Sichuan, Guizhou, Yunnan). La drogue est acheminée par le Yangzi en direction de Wuhan et Shanghai. Les Qing, puis la République, ont renouvelé les interdictions de la production et du commerce de cette drogue, mais sans succès. En effet, les Seigneurs de la Guerre encouragent la production dans les régions qu'ils contrôlent. Le transport se fait même parfois sous protection militaire ; à Shanghai, les bénéfices sont évalués à 100 millions de yuans, dont près d'un tiers est versé aux militaires qui protègent ce trafic.

Toutefois l'opinion internationale commence à s'émouvoir. Les ligues anglaises et américaines, liées aux missions protestantes et favorables à la prohibition, ont fait fermer les fumeries de la concession internationale. La concession française constitue un cas particulier : ses autorités cherchent à y établir une régie de l'opium, comme en Indochine où depuis 1902 ce produit est en vente libre mais frappé de lourdes taxes. Les trafiquants de la « Bande Verte » sont installés dans la concession française, où leurs fumeries se trouvent protégées.

Les interrogations politiques et la victoire du Guomindang

La deuxième décennie du XXe siècle voit un renouveau de la pensée chinoise. Les intellectuels souhaitent désormais une véritable rupture avec le passé ; la culture traditionnelle est rendue responsable de l'échec présent. Ces conceptions sont mises en avant par l'édition et la presse, qui comprend des journaux dont le tirage est important comme le *Shenbao* à Shanghai. Beaucoup commencent à proposer des articles en chinois parlé (*baihua*) au lieu de la langue classique. La revue *La Jeunesse* est dirigée par Chen Duxiu, doyen de la faculté des lettres de l'université de Pékin. Un jeune instituteur du Hunan, Mao Zedong, y écrit quelques articles. Lu Xun, dans le *Journal d'un fou*, se pose la question de savoir si, en dernière analyse, la seule solution ne serait pas de détruire la culture chinoise ? La notion de « nouvelle culture » est mise en avant par l'université de Pékin, fondée en 1898 et qui reçoit Cai Yuanpei, le directeur de l'*Academia Sinica*, comme recteur en 1916.

Les années 1915-1920 voient le rétablissement d'une vie intellectuelle mais aussi les débuts d'une

réelle industrialisation. Les effets de la première Guerre mondiale expliquent la baisse des exportations de cotonnades vers la Chine et l'abandon de son marché intérieur par les Européens. Seuls le Japon et les États-Unis restent présents. En outre, les événements du Mexique, en 1913, ont pour effet la fermeture des mines d'argent mexicaines et un accroissement de la valeur de l'argent dans le monde, ce qui rééquilibre la balance chinoise des comptes. Tout cela facilite l'équipement de l'industrie chinoise, et l'essor d'une bourgeoisie qui reste peu nombreuse.

La faiblesse du capitalisme industriel chinois réside surtout dans le secteur bancaire, insuffisamment développé : les banques familiales restent petites, ou dépendantes de l'étranger ; les entreprises n'ont pas de capital accumulé et doivent sans cesse emprunter.

C'est dans ce contexte qu'a lieu le **mouvement du 4 mai 1919**. Au départ de cette journée, les clauses du traité de Versailles ont indigné l'opinion chinoise : entrée en guerre en 1917 aux côtés des Alliés, la Chine souhaitait récupérer les territoires du Shandong contrôlés par l'Allemagne. Or ils sont transférés au Japon (qui ne les restituera qu'en 1922). Après l'annonce de cette nouvelle, 3000 étudiants en robes noires de lettrés défilent à Pékin. Le 19 mai, leur mouvement de grève soutenu par la presse et une partie de la bourgeoisie s'étend à Shanghai. Tout cela apparaît comme l'affirmation d'une forme de nationalisme, alors que Sun Yat-Sen n'est pas très présent sur la scène politique.

Sun Yat-Sen décide alors une refondation du Guomindang, en juillet 1920. La charte qu'il propose, les « trois principes du Peupole », repose sur le nationalisme : les Han constituent le peuple civilisateur de la Chine. Les minorités ethniques (Mandchous, Mongols, Tibétains...) sont vouées à l'intégration. Elle repose aussi sur la démocratie, qui doit toutefois passer par un renforcement de l'État, ce qui peut supposer une période de dictature militaire. Enfin elle repose sur le bien-être du peuple, supposant une forme assez peu précise de socialisme. En 1920, Sun Yat-Sen publie également son très utopique « Plan de reconstruction nationale ».

La Révolution de 1917, puis la création de l'URSS, constituent désormais un modèle pour certains intellectuels. Une « aile radicale » du 4 mai 1919 apparaît, avec Li Dazhao et Chen Duxiu, qui entrent en relations avec des agents de l'Internationale Communiste. En 1919, les Soviétiques renoncent aux privilèges obtenus en Chine par le régime du Tsar. En juillet 1921, le Parti Communiste chinois est fondé à Shanghai.

En 1923 un accord de coopération est mis au point entre la Russie soviétique et Canton, où le Guomindang se réorganise. Les Soviétiques donnent leur soutien officiel à Sun Yat-Sen. En 1924, la nouvelle Académie militaire fondée à Huangpu (Whampoa) reçoit pour directeur Jiang Jieshi (Chiang Kai-Sheck, 1887-1975). Il est allé négocier l'aide militaire soviétique en 1923, et se voit adjoindre le communiste Zhou Enlai. Atteint d'un cancer, Sun Yat-Sen meurt en mars 1925.

L'héritage laissé par Sun Yat-Sen, assez flou, peut être revendiqué par différentes tendances. Les militants du jeune Parti Communiste déclenchent un mouvement de grève à Shanghai, de février à mai 1925, dans les usines textiles japonaises. Ils appellent à un nouveau 4 mai contre les impérialistes : le but est désormais la restitution des concessions à la Chine, et c'est pour cela qu'a lieu, **le 30 mai 1925**, une manifestation au cœur de la concession internationale, à la fin de laquelle la police britannique ouvre le feu sur la foule, faisant 12 morts. 200 000 ouvriers se mettent alors en grève dans les usines britanniques et japonaises ; la reprise aura lieu en juin. Un autre massacre de manifestants, dû aux troupes franco-britanniques, a lieu à Canton le 23 juin, faisant 52 victimes. En réponse, Hong Kong est paralysée à son tour par les grèves jusqu'en 1926. Toutes les grandes villes chinoises sont le théâtre de manifestations, et le syndicat général ouvrier compte plus d'un million d'adhérents.

Les idéaux communistes se répandent en Chine à partir de 1925, gagnant les campagnes avec Peng Pai et Mao Zedong. Le Guomindang lui-même se divise entre une « aile droite » et une « aile gauche ». En 1926, Jiang Jieshi fait figure d'arbitre entre ces deux tendances. Il décide de lancer une « expédition du Nord » contre les Seigneurs de la Guerre, qui réussit à prendre Wuhan, puis la

concession de Hankou à la Grande-Bretagne. Au retour de cette expédition, Jiang Jieshi écrase les communistes qui contrôlaient la municipalité de Shanghai. Il fait régner la Terreur anticommuniste en s'associant à la « Bande Verte », puis s'emploie à détruire les unions paysannes qui confisquent les terres et annulent les dettes au nom du communisme.

La décennie de Nankin, 1927-1937, et les progrès des Communistes

De 1927 à 1937, la « décennie de Nankin » est dominée par la personnalité de Jiang Jieshi qui étouffe la « révolution » chinoise. Un État fort se met en place ; il cherche à utiliser à son profit l'héritage de Sun Yat-Sen.

En 1928, l'« expédition du Nord » décidée par Jiang Jieshi se termine. Jiang Jieshi exalte l'idée de réunification : le nouveau drapeau est formé d'un soleil d'argent sur un rectangle bleu, l'ensemble étant sur fond rouge. La capitale est fixée à Nankin, comme au début des Ming, tandis que Beijing est rebaptisée *Beiping*, « Paix du Nord » ou plutôt « Nord pacifié », appellation déjà donnée par Hongwu, le fondateur des Ming... En fait la réunification reste un souhait plus qu'une réalité. La Mongolie forme une République populaire indépendante ; le Tibet, le Xinjiang et même le Sichuan ne sont plus contrôlés par Nankin. Le reste du pays, à l'exception du bas-Yangzi, est gouverné par des conseils régionaux plus ou moins autonomes.

La guerre civile reprend peu après, dès 1929, mettant Jiang Jieshi en difficulté jusqu'à l'intervention japonaise en Mandchourie (1930). Puis des troubles surviennent à Shanghai en 1932 après quoi la province de Canton (le Guangdong) fait sécession en 1936. Jiang Jieshi, qui partage officiellement le Pouvoir avec Wang Jingwei, s'appuie sur les armées des provinces centrales et lutte désormais en priorité contre les Communistes.

De 1927 à 1949, les Communistes chinois luttent contre Jiang Jieshi et ses diverses « cliques », des groupes plus ou moins corrompus : la clique des Sciences Politiques regroupe banquiers, hommes d'affaires, magnats de la presse ; la clique de Huangpu est formée de militaires dont certains, les « Chemises Bleues », sont proches du fascisme. Dans la clique CC se rencontrent surtout des membres de la haute administration, de la police et des services secrets. Ces différentes « cliques » affiliées aux gangsters de Shanghai pèsent lourd sur le Guomindang lui-même, dont le nombre d'adhérents s'est considérablement réduit après l'élimination de 58000 Communistes et représentants de la Gauche. Le Guomindang reste un parti de fonctionnaires et de militaires, totalement coupé des campagnes et de plus en plus du monde ouvrier. Il n'est réellement présent que dans les grandes villes du Yangzi et du littoral : Wuhan, Shanghai, Nankin, Canton. Cette situation déprimée rend le gouvernement de la Chine pratiquement impossible. Jiang Jieshi essaie d'y remédier en devenant le chef suprême du Guomindang en 1938.

Par rapport à cela, le Parti Communiste s'est donné une nouvelle direction avec Qu Qiubai. Le 1er août 1927 a lieu le soulèvement de la garnison de Nanchang. La plupart des mutins sont exterminés, mais les survivants, rassemblés autour du général Zhu De, forment le noyau de la future Armée Rouge. Mao Zedong vient s'adjoindre à eux après l'échec d'un soulèvement paysan au Hunan. Tous se réfugient au Jiangxi, dans les Monts Jinggangshan. Dans le Sud de la Chine, les communistes essuient plusieurs échecs : en décembre 1927 est établie à Canton une éphémère municipalité soviétique. Peng Pai instaure dans les campagnes une forme de Terreur. Tout cela se termine par des massacres.

La Chine ne connaît que tardivement les effets de la crise dite « de 29 ». Elle se trouve épargnée jusqu'en 1931, car la panique sur les métaux précieux entraîne une forte augmentation du pouvoir d'achat de l'argent. La crise survient en 1932, dure jusqu'à 1936 environ. Les dévaluations du dollar et de la livre sont à l'origine d'un effondrement des exportations chinoises, et de l'arrêt d'un quart des usines à partir de 1934. Or l'État n'a pas de moyens suffisants pour intervenir.

En 1934 les autorités renoncent à l'étalon-argent (le *taël*, qui date de l'époque impériale) au profit de l'étalon-or. La masse monétaire triple, et la Chine émet du papier monnaie qui provoque une

inflation suffisante pour relancer l'économie.

Dans l'ensemble, le bilan de la production industrielle entre 1927 et 1937 est plutôt favorable avec une croissance annuelle de 6% et une augmentation de 16% de la production de cotonnades. La construction des routes et des chemins de fer fait de rapides progrès, mais les industries les plus modernes restent concentrées dans les grandes villes du littoral.

Face à la crise économique, la jeune bourgeoisie chinoise souhaite un État fort et aurait tendance à se tourner vers Jiang Jieshi. Mais sa politique n'est pas totalement favorable aux affaires : il ne fournit aucune aide aux entreprises et au contraire pratique une politique d'emprunts forcés. Il laisse même les organisations maffieuses racketter les hommes d'affaires. De leur côté, les ouvriers ont vu disparaître les communistes, dont les rares survivants restent traqués par la police secrète. Ils se sont tournés vers le corporatisme et pour certains d'entre eux vers le Guomindang qui n'hésite pas à encourager les grèves dans les entreprises étrangères. Le gros problème de la Chine reste le monde rural. Autour de 1930 quatre Chinois sur cinq vivent à la campagne, alors que l'agriculture ne fournit que la moitié du revenu national. Les exploitations restent minuscules : 1 ha en moyenne dans le Sud, 2 ha dans le Nord. Le travail est intense, et alourdi par l'entretien des diguettes et des mécanismes hydrauliques dans les zones de riziculture ; le Nord souffre à la fois de la sécheresse et des inondations. La productivité reste très faible, les taux de mortalité avoisinent les 30% dans les régions rurales.

La crise économique a entraîné également l'effondrement des prix agricoles, alors qu'au cours des années 30 les inondations du Yangzi et du fleuve Jaune sont récurrentes. À cela s'ajoutent les inégalités de la société paysanne, renforcées par les effets de la crise. Les paysans aisés ne possèdent que 4 à 5 ha, ce qui est beaucoup plus que la moyenne. Ils prélèvent près de la moitié du montant total des récoltes, ce qui leur laisse la possibilité de commercialiser les surplus. Ils peuvent ensuite prêter de l'argent, à des taux exorbitants (intérêts correspondant à 3% par mois) et abuser de leur pouvoir de « chef de village ». Par rapport à tout cela, l'impuissance du Guomindang est totale. Le Parti n'est de toutes façons pas implanté dans les villages. Il ne peut qu'encourager, ou récupérer, quelques initiatives spectaculaires comme celle de Jimmy Yen dans le district modèle de Dingxian, au Hebei.

La faillite des Communistes se manifeste par de nouveaux échecs alors que Li Lisan se trouve à la tête du Parti avec l'aide soviétique : une nouvelle insurrection est noyée dans le sang à Shanghai. En 1933 le Comité central du PCC quitte Shanghai pour le Jiangxi, où plusieurs bases révolutionnaires ont formé en 1931 une République soviétique chinoise, sous la direction de Mao Zedong. Ces bases révolutionnaires sont à l'origine de la reconquête du territoire par les Communistes : la première est au Jiangxi ; la seconde à Eyüwan, dans une zone de reliefs entre Henan, Hubei et Anhui. Dans ces régions, dont la population correspond à près de 5 millions d'habitants, a été lancée une réforme agraire ; le Parti Communiste est désormais fort de 150 000 adhérents, l'Armée Rouge de 200 000 soldats. Mao et Lin Biao ont mis au point des techniques de guérilla, adaptées au terrain. Elles permettent de résister aux campagnes d'extermination lancées par Jiang Jieshi entre 1930 et 1933 ; mais en 1934 une cinquième campagne réussit à encercler la zone soviétique, en mobilisant l'aviation et 700 000 hommes. Les Communistes décident de quitter le Jiangxi à l'automne : c'est le début de la **Longue Marche**.

La Longue Marche commence avec 100 000 hommes, partis du Jiangxi en catastrophe. Seuls arriveront 7000 survivants, un an plus tard, dans la zone soviétique de Yan'an, au Shanxi. Les Communistes s'enfoncent dans la Chine rurale, d'abord vers l'Ouest à travers le Hunan puis le Guizhou. Arrivés au Yunnan ils remontent vers le Nord, entre Tibet et Sichuan, pour atteindre le Shaanxi puis le Shanxi.

La Longue Marche a pris l'aspect d'une légende, avec ses exploits, comme le passage sous le feu ennemi du pont de Luding. En janvier 1935, à Zunyi (Guizhou), Mao devient le numéro un du Parti. Pendant l'été son armée est rejointe par celle de Zhang Guotao, venue d'Eyüwan. Mao arrive à Yan'an en octobre 1935 avec une partie des troupes ; Zhang arrive plus tard, un grand nombre de ses hommes ayant été massacrés par un Seigneur de la Guerre.

L'unification de la Chine, et son développement, ne sont pas vus d'un bon œil par le Japon qui a été durement frappé par la crise économique au cours des années 1930-1931. Il convoite la Mandchourie, ses mines et son agriculture alors que le chômage augmente. Des hommes sont envoyés grossir les rangs de l'armée basée à Port-Arthur, qui compte 94000 hommes en 1931. Le 18 septembre, une simple provocation constitue le signal pour intervenir en Mandchourie. Les opérations militaires ont lieu sans difficulté, et le 1er mars 1932 un empire de Mandchourie (le « Mandchoukouo ») est confié à l'empereur Puyi, dernier des Qing destitué. Cette opération a été facilitée par une agression de la marine japonaise sur Shanghai, au début de l'année.

Par rapport à cette attaque venue de l'étranger, le gouvernement chinois reste étrangement passif. Jiang jieshi est conscient des faiblesses de l'armée chinoise, et il cherche en priorité à pacifier l'intérieur du pays en éliminant les communistes. Pendant la Longue Marche, ses troupes ont pu s'imposer dans onze des dix-huit provinces, alors qu'il en contrôlait trois en 1928. En mai 1933 est passé un accord avec le Japon, la convention de Tanggu : la zone située entre Pékin et Tianjin est démilitarisée, et le Japon y installe des réseaux de contrebande de l'opium.

La passivité du Gouvernement indigné l'opinion. Des manifestations antijaponaises ont lieu à Pékin, Shanghai et Nankin. En août 1935, les Communistes changent de ligne directrice : il faut lutter en priorité contre le fascisme, et donc contre le Japon, au besoin en faisant alliance avec les partis « bourgeois », c'est-à-dire avec le Guomindang - stratégie inverse de celle qui était préconisée jusque là, abattre Jiang Jieshi avant de s'opposer aux Japonais.

Jiang Jieshi refuse cette idée, pense qu'il peut venir facilement à bout des Communistes avec une sixième campagne militaire. C'est dans ce but qu'il se rend à Xian. Mais il y est arrêté par des officiers et menacé d'être jugé pour trahison. Après des négociations dans lesquelles intervient Moscou (Staline veut une Chine assez forte pour contenir le Japon), Jiang Jieshi est relâché. Il accepte une certaine collaboration avec les Communistes. La résistance chinoise semble provisoirement unie.

Le 7 juillet 1937 a lieu un incident entre troupes chinoises et japonaises en manœuvres au pont Marco Polo, près de Pékin. Le conflit gagne rapidement toute la Chine ; en août, Nankin est bombardée ; en septembre la marine japonaise commence le blocus des côtes chinoises.

Guerre civile, guerre étrangère et victoire des communistes

Jiang Jieshi regroupe ses forces et installe son commandement à Chongqing, dans le Sichuan, région qui reste alors isolée et contrôlée par les Seigneurs de la Guerre. Il n'y a toujours pas là de chemin de fer et la navigation reste dangereuse dans les gorges du Yangzi. La culture du pavot voisine avec une société qui n'a guère évolué depuis l'époque impériale.

À cela s'ajoutent les effets de l'inflation. L'émission trop importante de yuans-papier explique la fièvre de spéculation sur le dollar, alors que les prix augmentent sans arrêt entre 1937 et 1943, faisant diminuer encore un faible pouvoir d'achat. L'ambiance générale de corruption qui entoure les dirigeants de Chongqing est dénoncée par Guo Muoruo.

Les relations entre Chongqing et Nankin sont d'ailleurs assez ambiguës, et ont lieu par l'intermédiaire des polices secrètes. L'armée chinoise est minée par la maladie et la désertion : elle compte quatre millions de morts au cours de la guerre, dont 1 million 300 000 tués au combat. Après Pearl Harbor (6 décembre 1941) Jiang Jieshi a compris que le Japon ne gagnera pas la guerre, et ne veut pas perdre toutes ses forces contre lui. Malgré les Américains, il utilise 400 000 hommes pour faire le blocus de la zone tenue par les communistes.

Le Guomindang ne réussit pas à conquérir les campagnes. Il est amené à multiplier les taxes exceptionnelles et rend obligatoires les paiements en nature, ce qui amène l'impôt à représenter entre le tiers et la moitié de la récolte. Des corvées non rétribuées viennent s'ajouter à cela, pour les besoins stratégiques : 500 000 paysans sont mobilisés en 1943 pour construire les aéroports militaires du Guangxi, 100 000 en 1944 pour la route de Birmanie.

La dernière offensive japonaise a lieu entre mai et novembre 1944. C'est l'opération Ichigo, qui mobilise 750 000 hommes et rétablit la liaison entre Hanoi et Mukden. Les Japonais réussissent à détruire les bases américaines, puis commencent à préparer leur retraite générale. Dès 1943 Jiang Jieshi a obtenu, lors de la conférence du Caire, que la Chine soit le quatrième Grand dans la future ONU. Le 14 août 1945, l'annonce de la capitulation du Japon ouvre une course de vitesse entre le Guomindang et les Communistes pour désarmer les 800 000 soldats japonais qui se rendent. Les Nationalistes l'emportent grâce à Mac Arthur, qui transporte leurs troupes par avion, sauf en Mandchourie où Lin Biao obtient des Soviétiques les armes japonaises.

Pendant la Guerre, les Communistes ont consolidé et précisé leurs positions. Mao Zedong a définitivement triomphé de ses adversaires, Wang Ming et Zhang Guotao. Entre 1942 et 1944 une campagne interne au PCC unifie la pensée des communistes chinois autour des textes de Mao Zedong et Liu Zhaoqi. C'est l'apparition d'un véritable marxisme chinois, développant l'idée d'une révolution paysanne au lieu d'une révolution prolétarienne. À partir de Yan'an commence à se développer une iconographie, une légende et un culte de Mao.

En même temps, les Communistes ont développé leur emprise territoriale. Les bases communistes de 1942 se sont étendues en 1943 et 1944 : les plus importantes se trouvent en Chine du Nord, Shenggan avec Yan'an dans la boucle du fleuve Jaune, Jincheji au Hebei, Jinjiluyü sur le cours inférieur du fleuve Jaune. Puis quelques implantations dans le bas Yangzi. Au cours de l'année 1945, le total des territoires passés sous contrôle communiste avoisine un million de km² et 100 millions d'habitants. Le PCC compte désormais 1, 2 million de membres et au VIIe Congrès, à Yan'an, la pensée de Mao devient officiellement sa base théorique.

Après la capitulation japonaise a lieu une tentative d'accord entre Nationalistes et Communistes. Une entrevue entre Mao et Jiang a même lieu en août 1945 à Chongqing mais aucun des deux hommes n'a véritablement envie de mettre en place un gouvernement de coalition. Durant l'hiver 1945-1946 le général Marshall est envoyé en Chine afin de financer un redémarrage de l'économie. Le soutien officiel des États-Unis va aux Nationalistes, mais les Américains se méfient beaucoup de Jiang Jieshi. Les effets positifs du démarrage économique sont d'ailleurs occultés, aux yeux de l'opinion, par la famine du Hunan.

La guerre civile éclate de nouveau en Mandchourie, région industrielle jugée essentielle à l'économie chinoise. Les Nationalistes remportent les premières batailles, et réussissent même à avancer vers le fleuve Jaune et à s'emparer de Yan'an en mars 1947. Ils disposent de quatre millions d'hommes, contre un million aux Communistes qui forment officiellement l'Armée populaire de Libération. Mais partout où les Nationalistes pénètrent, ils abolissent la redistribution des terres et pourchassent les paysans favorables aux Communistes.

La situation commence à se retourner en faveur des Communistes à la fin de 1947. En Mandchourie, ce sont eux qui remportent la bataille de Shenyang. Puis, en Chine du Nord, la bataille de Huai Hai est un véritable désastre pour les Nationalistes : 550 000 hommes sont hors de combat au début de 1949. Malgré la démission de Jiang Jieshi, on assiste à l'effondrement du gouvernement du Guomindang au cours de l'année 1949. Pékin se rend fin janvier ; en mai l'armée de Libération prend Shanghai, puis Canton en octobre. **Le 1er octobre 1949 Mao proclame à Pékin, place Tian'anmen, la République populaire de Chine.** De son côté, Jiang Jieshi se réfugie avec ses partisans et ce qui reste de son armée à Taiwan, qui devient la République de Chine.

D. La République populaire de Chine

L'installation du nouveau régime a lieu entre 1949 et 1952, période que le nouveau gouvernement baptise « phase néo-démocratique ». Il mène une oeuvre de reconstruction nationale, après douze ans de guerre ininterrompue et pratiquement quarante ans de désordres. En 1949 la Chine ne produit que les trois quarts du riz qu'elle produisait avant la guerre, et 56% des biens fournis par l'industrie.

La moitié de son réseau ferroviaire a été détruit.

Désireux de se donner une base légale, le gouvernement est installé le 1er octobre 1949 par une assemblée de 600 membres, la « Conférence consultative politique du peuple chinois ». Elle adopte un « Programme commun » qui est une sorte de charte de la nation chinoise, choisit la capitale (Beijing), choisit le drapeau (grande étoile et quatre petites d'or sur fond rouge : le Parti Communiste et les quatre classes de la société : Paysans, Ouvriers, Soldats, Bourgeoisie patriote), nomme Mao Zedong à la présidence, désigne les membres du Gouvernement.

Le Gouvernement comprend :

- un « Conseil du Gouvernement » présidé par Mao. Il élabore la politique, ratifie les traités, vote le budget.
- Un « Conseil d'administration de l'État » présidé par Zhou Enlai. Il joue le rôle du Conseil des Ministres, avec vingt ministères.
- Un Comité militaire révolutionnaire
- Une Cour Suprême
- Le Bureau du Procureur général

Ces différentes institutions sont provisoires, et seront transformées par la Constitution du 20 septembre 1954.

Sur le plan administratif, la Chine de 1949 est partagée en six grandes régions (Nord, Nord-Ouest, Nord-Est, Est, Centre-Sud, Sud-Ouest). Ces régions disparaîtront en 1954 ; elles comprennent toutes entre quatre et six provinces. Le Parti Communiste contrôle cet ensemble. Le Président du Conseil administratif et militaire de la région est aussi, le plus souvent, général d'armée et secrétaire régional du Parti.

Avec 4 500 000 membres en 1949, le Parti se trouve désormais en position de force et s'est restructuré autour d'une équipe dirigeante composée de Mao Zedong, à la fois Président de la République, du Parti et de la Commission des Affaires militaires ; de Liu Shaoqi ; de Zhou Enlai et de Chen Yun. L'enjeu est désormais la reconstruction du pays.

Pour aider à transformer à la fois les structures anciennes et les mentalités, deux lois importantes sont promulguées en juin 1950 : la loi sur la famille, qui assure l'égalité juridique aux femmes et abolit l'ancien système patriarcal ; et la loi agraire, qui redistribue aux 300 millions de paysans pauvres les terres des propriétaires fonciers. Au cours des deux années suivantes, 45% de la superficie cultivée changent de main. Mais cette réforme agraire n'est pas acceptée des paysans aisés, et elle s'accompagne de troubles qui font entre quatre et cinq millions de victimes. Les autorités estiment qu'un quota d'« ennemis du peuple », environ une famille par village, doit être dénoncé. Des camps de redressement (*laogai*) sont mis en place.

Deux campagnes de masse doivent indiquer les nouvelles orientations. La première est lancée en août 1951, vise à la fois la corruption et l'administration bureaucratique : il s'agit des « Trois Contre » ou « Trois Anti », *sanfan*. La seconde, de février à juin 1952, s'attaque à la fraude fiscale, à la prévarication et d'une manière générale aux milieux d'affaires : ce sont les « Cinq Contre », *wufan*. Dénonciations et autocritiques sont encouragées par la propagande et appuyées par un appareil policier déjà efficace.

En principe, le modèle utilisé est celui de l'URSS. En décembre 1949 Mao a rencontré Staline à Moscou, ce qui a débouché en février 1950 sur un traité d'alliance sino-soviétique, valable pour 30 ans. L'Union Soviétique fournit une aide matérielle (assez limitée) à la Chine, et conserve pour quelques années seulement Dairen (*Dalian*) et Port-Arthur (*Lüshun*). En contrepartie, la Chine se trouve obligée de soutenir militairement la Corée du Nord en octobre 1950 : elle perd alors son siège de membre permanent à l'ONU, au profit de Taiwan.

La Chine dans le « camp » soviétique, 1953-1956

Sur le plan politique, la Chine suit le modèle soviétique. L'élection de la première Assemblée Nationale Populaire a lieu en septembre 1954. Une Constitution est adoptée ensuite, de type soviétique, avec une candidature unique, celle que propose le Parti.

Le modèle économique est également celui de l'URSS. La priorité est donnée à l'industrie lourde, et l'économie est planifiée en fonction de plans de cinq ans : en janvier 1953, Li Fuchun lance le premier plan quinquennal. Peu après, les dernières sources de difficultés avec le voisin soviétique sont levées, car Staline meurt le 5 mars, puis le 27 juillet l'armistice de Panmunjom met fin à la guerre de Corée, et à la guerre contre les États-Unis. Au cours de cette année 1953 le niveau de production de 1936 est retrouvé. Un nouveau *yuan*, en mars 1955, correspond à la stabilisation financière.

En novembre 1953 est institué un monopole d'État pour le commerce des céréales, ce qui signifie la fin de l'indépendance paysanne en matière économique. L'État incite à mettre les terres en commun au niveau de coopératives de production. À la fin de 1954, 400 000 coopératives ne représentent que 15% de la production totale. Mao décide d'accélérer le mouvement de manière autoritaire, pour passer à près de 70% de paysans dans les coopératives à la fin de 1955.

En ce qui concerne la production industrielle, la nationalisation des entreprises japonaises permet de doper ce secteur. L'État représente un tiers de la production industrielle vers 1955, et il multiplie les commandes afin de favoriser le développement de l'industrie.

La Chine des années 1950 réussit à récupérer à peu près l'espace qui était celui de l'empire des Qing. Mais ce faisant, elle risque d'irriter ses voisins, même dans le cas où ils sont *a priori* bienveillants.

La Mongolie « extérieure », désormais République Populaire de Mongolie, se trouve dans le camp soviétique et perdue en tant que province chinoise. L'indépendance de cet État est toutefois reconnu par Pékin.

Le Xinjiang devient « région autonome » après la disparition de la République du Turkestan oriental, fondée en 1944 avec l'appui soviétique. Ce pays de peuplement ouïgour et kazakh disparaît pour être englobé dans le Xinjiang, où l'Armée Populaire de Libération a vite fait d'établir des colonies de peuplement chinois. Une ligne de chemin de fer est construite vers Urumqi.

Le Tibet, pratiquement indépendant depuis 1913, fait retour à la Chine. En 1913 la « convention de Simla » n'a pas été reconnue par la Chine : en plus de l'autonomie au Tibet, elle donnait à la Grande-Bretagne un droit de regard sur la gestion de ce pays. Les réformes y demeuraient impossibles, les temples relevant du Panchen-Lama refusant d'accorder des subsides au gouvernement du Dalaï-Lama. En octobre 1950, l'Armée Populaire de Libération disperse la petite armée tibétaine et rétablit la suzeraineté chinoise. Sans difficulté, l'Inde (alors gouvernée par Nehru) reconnaît l'appartenance du Tibet à la Chine. En 1951 le Dalaï-Lama regagne Lhasa, et une Région autonome du Tibet, sous contrôle chinois, est créée le 12 mars 1955.

Il reste toutefois des questions de frontières, mal résolues : en octobre 1954 l'URSS restitue Lüshun (Port-Arthur) et Dalian à la Chine. Mais des désaccords subsistent en ce qui concerne le tracé de la frontière septentrionale, au niveau de la Mongolie « intérieure ». Des questions de tracé de frontière empoisonnent également les rapports avec la Birmanie. Enfin la Chine tente en vain de reprendre plusieurs îles à Taiwan, dont la marine restera longtemps plus performante.

La Chine réussit toutefois à reprendre sa place sur le plan international. En juillet 1953 l'armistice de Panmunjom, qui met fin à la guerre de Corée, est négociée avec le concours de la délégation chinoise. Les États-Unis doivent alors reconnaître la RPC. En mai 1954, les Chinois sont présents aussi à la conférence de Genève, qui est l'occasion d'un premier rapprochement franco-chinois.

Toutefois, dès 1955 apparaissent les premières notes discordantes au sein des rapports sino-soviétiques. Lors de la Conférence de Bandoeng, en avril, la Chine représentée par Zhou Enlai se trouve parmi les pays non alignés, à la stupéfaction générale. Peu après, une déclaration de Liu Shaoqi revendique pour la RPC la co-direction du bloc socialiste. Si le modèle soviétique vaut pour

les pays occidentaux de type industriel, le modèle chinois doit être celui des pays coloniaux ou en voie de décolonisation, qui deviennent alors des pays du « Tiers-Monde ».

La Chine cherche sa voie, 1956-1958

Des questions de fond, concernant notamment la validité du modèle soviétique, commencent à se poser dès 1956. Lors du XXe Congrès du PCUS, à Moscou, Nikita Khrouchtchev évoque la possibilité d'une voie non violente, électorale, vers le socialisme ; de là découle la notion de « coexistence pacifique » avec les pays capitalistes et impérialistes. Non consultés, les dirigeants chinois n'adhèrent pas totalement à cette position. Ensuite, dans un rapport secret, Khrouchtchev dénonce les erreurs de Staline, le culte de la personnalité et ses crimes. En réponse, le 5 avril 1956, Mao admet que Staline a commis des erreurs, mais qu'il a eu aussi le mérite de consolider la dictature du prolétariat. Le PCC fait figurer Staline parmi les « pères » du socialisme, avec Marx, Engels, Lénine et Mao lui-même.

Dans un autre texte d'avril 1956, *Les dix grands Rapports*, Mao pose la question de la pertinence du modèle soviétique pour la Chine : ce modèle sacrifie l'agriculture à l'industrie ; l'arme nucléaire et la technologie de l'étranger sont indispensables, quoi qu'en pense Moscou. En septembre 1956, lors du VIIIe Congrès du PCC, Liu Shaoqi estime que la Chine doit investir. Le politique doit céder le pas aux réalités économiques. Très effacé à ce moment là, Mao subit un certain nombre de critiques voilées. En réponse, un certain nombre de disgrâces auront lieu entre 1958 et 1967. Les réhabilitations auront lieu beaucoup plus tard, à partir de 1982.

La réponse de Mao vient au début de l'année 1957. Lors de son discours du 27 février, « De la juste solution des contradictions au sein du Peuple », il réaffirme l'idée que les contradictions du socialisme relèvent du politique, et non de l'économique. Les problèmes de l'économie chinoise sont dus au maintien d'attitudes autoritaires liées au passé, et sont en fin de compte l'oeuvre des « mandarins rouges » issus du Parti. Le discours de Mao effraie les cadres du Parti lorsqu'il appelle les communistes à critiquer le système.

Ce discours a pour effet de relancer une proposition faite l'année précédente par le Premier Ministre Zhou Enlai. Regrettant une certaine méfiance des intellectuels vis-à-vis du régime, il proposait d'ouvrir une campagne des « Cent Fleurs » lors de laquelle chacun pourrait s'exprimer librement. Cela ne débouche sur rien dans un premier temps, car la persécution contre Hu Feng reste dans les mémoires. En mai 1957, le discours de Mao relance cette campagne. Mais les résultats révèlent une impopularité inattendue : les étudiants et divers intellectuels s'en prennent au Parti unique, critiquent le modèle soviétique ou l'absence de liberté individuelle. Des grèves éclatent contre les mauvaises conditions de travail dans les usines. Des paysans quittent les fermes collectives. Des troubles éclatent même à Wuhan.

Utilisant le canal du *Quotidien du Peuple*, Mao met fin aux Cent Fleurs, dénonçant les « fleurs vénéneuses ». Le nouveau Secrétaire du Parti Deng Xiaoping mène une « campagne anti-droitière » jusqu'à la fin de 1957. Un million de personnes sont sanctionnées ; la méfiance s'installe de manière durable.

Parallèlement à ces préoccupations de type politique, Mao a décidé de faire évoluer rapidement les campagnes, qui concernent alors la majorité des Chinois. Depuis janvier 1956 il a proposé un Plan agricole sur douze ans, mis en place localement à titre expérimental. Le but est d'atteindre 11% de taux de croissance annuel, contre 3,5% depuis 1953. Comme les résultats concrets se font attendre, Mao décide d'utiliser des moyens de type politique : les petits marchés ruraux sont fermés ; les fermes collectives, correspondant aux anciens villages, voient leur nombre augmenter jusqu'à 650 000. Les paysans y sont rémunérés en points de travail. Les cadres locaux du Parti prennent de l'importance. Toutefois la croissance moyenne de la production reste aux alentours de 3% par an, ce qui est très inférieur aux espérances mais préoccupant aussi par rapport à une

augmentation démographique importante de 1,8% par an. Suivant les chiffres du recensement de 1953, la Chine dépasse les 600 millions d'habitants.

La collectivisation se développe également dans les villes. L'exode rural est désormais une réalité, la Chine devenant un pays industriel. Le taux de croissance de l'industrie atteint les 15% mais en privilégiant l'industrie lourde. Le nombre de travailleurs urbains passe de 9 à 24 millions entre 1957 et 1958. L'entreprise, devenue « unité de production », prend en charge les travailleurs : elle distribue des tickets de rationnement, prévoit les retraites et l'assurance-maladie, gère tous les dossiers personnels. Elle a parfois ses propres logements sociaux, son dispensaire, ses écoles. Dans chaque quartier, la vie quotidienne est surveillée par un « comité de résidents » le plus souvent confié à des retraités et correspondant à plusieurs centaines de familles (300 à 700). Ces comités sont eux-mêmes placés sous l'autorité du Comité local du Parti.

Mao met en place une société collectiviste différente de la société soviétique. Il la dote également d'un « livret de résidence » en 1958, portant l' « origine de classe » et nécessaire pour trouver un travail ou un logement. Les déviances sont sanctionnées par le camp de redressement par le travail (*laogai*) qui concerne, suivant les périodes, entre 5 et 20 millions de prisonniers. En 1957, Mao participe à la Conférence des Partis Communistes qui a lieu à Moscou. Sa rencontre avec Khrouchtchev, à qui il parle du « vent d'est » qui porte le socialisme, laisse présager la rupture entre les deux modèles.

La Chine maoïste, 1958-1976

Désormais, Mao et les autres dirigeants chinois prennent des distances avec l'URSS, qualifiée de « révisionniste » dans les discours officiels. En mai 1958, après la campagne anti-droitière de 1957 est lancé le « Grand Bond en avant » qui doit offrir au monde un autre visage du socialisme. Le mouvement commence au Henan, où 10 millions de paysans sont appelés à participer collectivement à des travaux d'irrigation. C'est alors qu'est créée, dans le district de Suiping, la première **commune populaire**. Elle s'appelle « satellite » (*weixing*) pour affirmer son modernisme après le lancement par l'URSS du premier satellite artificiel. Le VIII^e Congrès du PCC accepte la généralisation des communes populaires, en même temps que le plan agricole de 12 ans proposé par Mao.

Au nombre de 70 000, les communes populaires regroupent 10 à 12 fermes coopératives, qui deviennent des « brigades » regroupant des « équipes ». Destinées à devenir les unités de base de la société chinoise, pouvant rester en autarcie, elles sont fortes d'environ 5000 familles. Elles sont doublées d'un centre de production industriel qui doit pourvoir à la fabrication et à l'entretien des outils et du matériel agricole. Enfin la commune populaire est également un centre politique placé sous l'autorité du comité local du Parti. Elle a ses forces militaires, sa milice, son personnel médical. Pour qu'elle puisse réellement fonctionner de manière indépendante, elle doit même fondre son propre acier. D'où la campagne des « petits hauts fourneaux », aspect le plus connu de cette période.

En même temps les paysans sont appelés au cours de l'automne 1958 à participer à de grands travaux dans tout le pays. Ils construisent canaux, barrages, routes, sans financement de l'État, en s'appuyant sur les forces des communes populaires locales qui sont amenées à héberger et nourrir gratuitement les travailleurs. Les cadres de Pékin, y compris le personnel des ministères et de la haute administration, sont envoyés dans les campagnes. L'euphorie semble générale au cours de l'année 1958, qui bénéficie d'une excellente récolte de céréales évaluée à 200 millions de tonnes.

Les premières inquiétudes se font jour, toutefois, avant la fin de l'année. Épuisés par un travail sans relâche, les paysans n'arrivent pas à rentrer les récoltes, qui risquent de pourrir sur place. Des forêts entières sont abattues pour alimenter les petits hauts fourneaux construits à la hâte, et dont l'acier produit par les paysans se révèle le plus souvent impropre à une utilisation quelconque. À cela vient

s'ajouter un risque de conflit avec Taiwan, car l'Armée Populaire a bombardé plusieurs de ses îlots. Ce mouvement d'humeur, accompagnant le Grand Bond, prend valeur d'avertissement à l'adresse des États-Unis aussi bien que de l'URSS et de la notion de coexistence pacifique. Toutefois le plus important représentant de l'Armée, Peng Dehuai, s'oppose à la politique menée par Mao. Ce dernier, pour éviter une crise au sein du Comité central, décide de démissionner de la Présidence de la République. En avril 1959, il est remplacé à ce poste par Liu Shaoqi. Pendant l'été, Mao réussit à obtenir la destitution de Peng, remplacé par Lin Biao.

Mao a réussi à diviser les cadres du Parti, alors que la famine menace. La récolte de 1959, 170 millions de tonnes, est inférieure à celle de 58 (200 millions). Les chiffres baissent encore en 1961 et 1962 (148 millions). Le redressement commence en 1962 mais on ne retrouve le chiffre de 200 millions de tonnes qu'en 1965. La consommation a baissé, surtout dans les campagnes, où des millions de paysans cherchent à fuir des villages en proie à la famine. L'armée les refoule, et ceux qui se sont malgré tout installés en ville sont renvoyés dans leur village grâce au livret de résidence, instauré en 58.

Au total, les résultats sont catastrophiques : entre 18 et 20 millions de paysans seraient morts de faim durant les trois « années noires » de 1959, 1960 et 1961. Le taux de mortalité qui était à 11% en 1957 est passé à 25% en 1961.

Dès novembre 1960, 12 mesures d'urgence réduisent le rôle des communes. Les coopératives créées entre 1955 et 1957 redeviennent les unités économiques de base, et en octobre 61 les marchés libres ruraux réapparaissent. En ce qui concerne l'industrie, l'année 1961 voit la fin de la charte d'Anshan (1960) qui réduisait l'autorité des directeurs et des ingénieurs, et plaçait la vie politique au cœur des ateliers. Les conceptions de Mao se trouvent donc attaquées. En 1962, Liu Shaoqi expose ses propres conceptions dans *Comment être un bon communiste*, un succès de librairie. Pour lui, la famine est pour 70% le résultat d'erreurs humaines. Il fait adopter les « Trois libertés et une garantie » : les terres collectives sont redistribuées entre les familles paysannes, qui s'engagent par écrit à fournir une partie des récoltes à l'État. Le reste leur appartient. C'est un début de décollectivisation, alors que de son côté Chen Yun veut réintroduire la notion de marché. La famine est finalement réduite grâce à des achats de céréales au Canada et à l'Australie.

Mao revient au premier plan, en dépit des critiques, en interpellant le Comité central à propos de la notion de lutte des classes. Estimant qu'il est dangereux de l'oublier, il fait supprimer les « Trois libertés et une garantie » puis lance une campagne d'éducation socialiste, les « Quatre purifications ». À la différence des autres dirigeants, Chen Yun, Liu Shaoqi, Deng Xiaoping, Mao se veut indulgent vis-à-vis des cadres locaux du Parti, répétant que le mauvais exemple vient des milieux dirigeants et de la haute administration. Il accuse même ces « mandarins rouges » de vouloir restaurer le capitalisme. Gagnant la sympathie des cadres locaux, il annonce deux grandes notions : la révolution culturelle, qui doit changer les mentalités ; et l'exemple donné par l'Armée Populaire de Libération, véritable école du Socialisme. En 1964, ces idées sont condensées dans le « Petit livre rouge », publication des citations de Mao Zedong à travers le personnage du soldat Lei Feng, symbole de l'Armée Populaire. En même temps, l'épouse de Mao, Jiang Qing, réforme l'opéra de Pékin : les personnages classiques, empereurs, mandarins et concubines, sont remplacés par des héros issus de la révolution prolétarienne.

Mao retrouve sa popularité en gagnant la confiance des « petits cadres » du Parti, mais aussi en raison de l'évolution de la politique extérieure. La Chine affirme sa position dans le monde :

- Vis-à-vis de l'URSS : en 1959, les Soviétiques mécontents abrogent le traité d'entraide nucléaire mis au point en 1957. En 1960, la visite de Khrouchtchev à Pékin est loin d'être chaleureuse. Les Chinois étalent les divergences dans la presse internationale, l'URSS rappelle ses experts en Chine et d'autres pays prennent parti : l'Albanie contre le révisionnisme soviétique, la Yougoslavie contre l'aventurisme chinois. En 1962 éclatent des incidents à la frontière Xinjiang-Kazakhstan ; en octobre, lors de la crise de Cuba, la Chine critique l'attitude soviétique. La véritable rupture a lieu au début de 1963, après une guerre d'articles dans le *Quotidien du Peuple* et la *Pravda*. La Chine,

comme la France, refuse de signer le traité anglo-américano-soviétique mettant fin aux essais nucléaires, et la première bombe chinoise explose en octobre 1964. Au même moment le remplacement de Khrouchtchev par Brejnev ne change rien.

- Vis-à-vis de l'Inde et des tentations séparatistes du Tibet : la population de Lhasa manifeste contre une présence militaire chinoise qui s'accroît, d'autant plus que Pékin construit une route stratégique du Xinjiang au Tibet. Le Dalaï-Lama fuit en Inde, où il est chaleureusement accueilli. En réponse ont lieu des incidents de frontière, puis une guerre entre la RPC et l'Inde en octobre et novembre 1962, toujours à propos de la frontière dans l'Himalaya. L'URSS conserve une prudente neutralité.

- Vis-à-vis des Occidentaux : en 1965, un article de Lin Biao, intitulé « Vive la guerre victorieuse du Peuple ! », développe la notion de « Tiers-Mondisme » et oppose les sociétés rurales d'Asie, Afrique, Amérique centrale et du Sud aux sociétés citadines d'Europe et d'Amérique du Nord. Mao ajoute que deux hégémonies dominent le monde, celle de l'URSS et celle des États-Unis. Toutefois, il est possible d'avoir des contacts provisoires avec certains pays impérialistes en déclin, comme la France avec qui les relations sont rétablies en 1964 tandis qu'est consommée la rupture avec Taiwan.

La **Révolution culturelle** commence en mai 1966 mais a été annoncée, quelques mois plus tôt, par plusieurs campagnes d'opinion. Au début de l'année, une pièce de Wu Han, *La destitution du mandarin Hai Rui*, est sévèrement critiquée et son auteur qualifié de « droitier ». Le chef d'État Major de l'Armée Populaire qui était opposé à la politisation de l'armée est arrêté en février, destitué et remplacé par Lin Biao chargé par Mao de faire de l'Armée Populaire une « grande école » pour le Peuple. En mai, Jiang Qing et Chen Boda, le secrétaire de Mao, doivent coordonner les activités liées à la Révolution culturelle. En juin, une affiche apposée à l'université de Pékin dénonce le recteur et la municipalité comme révisionnistes : c'est le début de ce mouvement.

Mao laisse les campagnes à l'écart de la Révolution culturelle, car il considère comme achevée la période d'éducation socialiste. L'Armée Populaire, en revanche, encadre la révolution en liaison avec le chef de la police secrète, Kang Sheng. Le but de Mao est de « redresser » la bureaucratie installée par le nouveau régime, ceux qu'il appelle les « mandarins rouges ». Pour cela il invite la jeunesse à faire table rase du passé : une période de révolte programmée explose, tandis que grandit le culte de Mao.

L'université de Pékin voit se déchaîner des étudiants rebelles contre les autorités alors en place, qui formeraient une nouvelle bourgeoisie. En juin, Liu Shaoqi essaie d'endiguer ce mouvement en envoyant sur place des équipes de travail pour le contrôler. Mao condamne ces équipes qui s'opposaient aux excès ; en août, Liu Shaoqi, Chen Yun et Deng Xiaoping sont écartés du Bureau politique. Par une circulaire en 16 points, Mao définit ce qu'est la Révolution culturelle et pourquoi une « nouvelle révolution » est nécessaire (août 1966).

Les **Gardes rouges** dont beaucoup sont les étudiants rebelles du début de l'année sont exaltés et passés en revue par Mao et Lin Biao sur la place Tian an men. Bras de la Révolution culturelle, ils sont bientôt 11 millions et s'en prennent à tous ceux qu'ils estiment suspects. En décembre 1966, le mouvement gagne les usines, où les Gardes rouges dénoncent, parfois contre les syndicats, l'aristocratie ouvrière. Shanghai connaît des grèves massives, la « tempête de janvier 67 » qui bloquent le port et tout le secteur textile. Les Gardes rouges y proclament la « Commune de Shanghai » qui serait une nouvelle Commune de Paris. En juillet 1967, des violences ont lieu à Wuhan, où les Gardes rouges s'en prennent aux diplomates anglais et soviétiques.

Le mouvement devenant difficile à contrôler, des Comités révolutionnaires se mettent en place tandis que l'Armée reçoit l'autorisation de se servir de ses armes si elle est attaquée. Le début de l'année 1968 est marqué par une série de véritables guerres civiles locales. Les militaires jouent un rôle de plus en plus important, en particulier l'unité 8341, à la fois garde rapprochée et police secrète. La fin de l'année 68 voit aussi la fin des Gardes rouges ; 16 millions de jeunes citadins sont envoyés dans les campagnes, pour s'instruire près du monde paysan. Ils n'y sont pas bien accueillis, car ce sont des bouches inutiles, et y resteront de longues années sans grand profit.

En avril 1969, Mao termine la Révolution culturelle dont Lin Biao proclame la victoire. Il est désigné comme le successeur de Mao, alors que Liu Shaoqi a été arrêté et mis en prison à la fin de 68. Les rapports avec l'URSS sont devenus détestables : en mars, puis en août, des incidents de frontière ont lieu.

Le retour à l'ordre a lieu de manière progressive, entre 1969 et 1976. Alors que le Parti compte 22 millions de membres, trois factions semblent convoiter le Pouvoir autour de Mao vieillissant : Lin Biao, assisté de Chen Boda ; Jiang Qing et le « groupe de Shanghai » ; les technocrates militaires et civils représentés par Zhou Enlai.

La promotion de Lin Biao est due à l'Armée, alors la seule institution qui ait été préservée. En juillet 1971, Mao rencontre Kissinger pour préparer la venue de Nixon en Chine. Cette rencontre n'est pas souhaitée par Lin Biao, qui voudrait que la Chine soit le symbole du communisme mondial. La brouille avec Mao se précise lorsque Chen Boda propose de rétablir la fonction de Président de la République, au profit de Lin. Là-dessus éclate la nouvelle d'un « complot » de Lin Biao contre Mao, affaire encore mal élucidée. En tous cas Lin décide de fuir vers l'URSS en catastrophe, et son avion s'écrase en Mongolie (septembre 1971).

L'affrontement a finalement lieu entre Zhou Enlai et la « Bande des Quatre » (Jiang Qing, Zhang Chunqiao, Yao Wenyuan, Wang Hongwen). Zhou et les technocrates qui l'entourent essaient de relancer l'économie en négociant avec l'étranger l'achat de technologies. Zhou Enlai propose une version rénovée de son programme des « quatre Modernisations » datant de 1964. En 1973 réapparaît Deng Xiaoping, qui devient chef d'État-major et vice-ministre. Sur le plan international, la visite de Nixon a permis de normaliser les relations avec les États-Unis, malgré Taiwan. La Chine a repris dès 1971 son siège de membre permanent à l'ONU. La « Théorie des Trois Mondes » est exposée par Deng Xiaoping en 1974 : les pays du Tiers-Monde sont dominés par deux hégémonies, russe et américaine. Ils peuvent s'allier sans inconvénient majeur avec l'impérialisme américain en déclin, qui n'est qu'un « tigre en papier » au même titre que ses alliés.

Par rapport à cela, Mao favorise les « idéologues » de la Bande des Quatre. Il décide que Lin Biao est un « droitier » influencé par les théories de Confucius : d'où, en 1974, une surprenante campagne « contre Lin, contre Confucius ». De son côté, la Bande des Quatre multiplie les campagnes idéologiques peu convaincantes, par exemple contre le roman (du XVIIIe siècle!) *Au bord de l'Eau*, manière de critiquer Zhou Enlai.

Les événements se précipitent en 1976. Après la mort de Zhou Enlai, en janvier, Hua Guofeng devient Premier Ministre alors que beaucoup attendaient Deng Xiaoping. En avril, lors de la Fête des Morts, la Chine peut mesurer le degré de popularité de Zhou Enlai à qui on était reconnaissant d'avoir su limiter les dégâts lors de la Révolution culturelle. La rivalité entre Deng et la Bande des Quatre est soudainement suspendue à l'annonce du décès de Mao Zedong, le 9 septembre. Utilisant la milice, Hua Guofeng fait arrêter les Quatre et devient Président du Comité central.

L'évolution du « zmodèle chinois » sous Deng Xiaoping

Hua Guofeng, relativement peu connu, se veut l'héritier de Mao. Pariant sur sa popularité posthume, il supervise la construction de son mausolée place Tian An Men. Il devient Président du PCC en 1977, et apparaît comme le chef de file des inconditionnels de Mao. Il essaie de réhabiliter la Révolution culturelle tout en poursuivant les campagnes contre la Bande des Quatre et contre les « droitiers ». Il lance un programme de grands travaux incluant le détournement du Yangzi afin d'irriguer la Chine du Nord. En même temps, le rappel des « Quatre Modernisations » constitue un hommage à Zhou Enlai.

Toutefois, grâce à l'influence des militaires, Deng Xiaoping se voit rétabli dans toutes ses fonctions en juillet 1977. En même temps, la critique de ce qu'a fait Mao s'intensifie. Pékin voit affluer des centaines de milliers de gens réhabilités, les « droitiers » qui avaient été exilés à la campagne et qui alimentent le mouvement des « Plaignants ». Le désir d'une ouverture à la démocratie semble

manifeste, et Deng décide de soutenir cette tendance lorsqu'il affirme que Mao a fait 30% d'erreurs.

Le mouvement démocratique va plus loin lorsqu'il est question de faire passer Jiang Qing en jugement. En novembre 1978, une première manifestation a lieu sur la place Tian An Men. En décembre, l'ancien Garde rouge Wei Jingsheng appose un placard annonçant « la cinquième modernisation, la démocratie ». Au début de 1979 se multiplient les journaux à tendances « démocratiques », passant en revue tous les sujets : famine liée au Grand Bond, excès de la révolution culturelle, privilèges des cadres, sans aucune langue de bois. En mars, les limites de ce mouvement sont toutefois fixées : la Chine doit accepter la direction du PCC, respecter la figure de Mao et les principes du marxisme-léninisme. Des arrestations ont lieu, dont celle de Wei Jingsheng.

La victoire définitive de Deng Xiaoping a lieu au cours des années 1980-1981, en même temps que le procès posthume de Lin Biao et de ses « complices » ainsi que celui des Quatre, et en particulier de Jiang Qing qui transforme un peu cette affaire en un procès indirect de Mao. Le PCC compte près de 40 millions d'adhérents lorsque Hu Yaobang, proche de Deng, en devient Président. Hua Guofeng s'efface définitivement.

Le « système » mis en place par Mao est peu à peu démantelé. Dans les campagnes, c'est la fin du collectivisme : la terre reste collective, mais les paysans en ont l'usufruit et s'entendent avec l'État pour alimenter régulièrement le marché. Les regroupements de « terroirs familiaux » peuvent avoir lieu en sous-louant des terres qui restent propriété d'État. En 1984, le monopole public sur les céréales disparaît, et en 1985 ce sont les communes populaires elles-mêmes qui cessent d'exister. Au cours des années 1980 la Chine connaît une forte augmentation de sa production : 11% de croissance entre 1981 et 1985, contre moins de 4 % entre 1953 et 1980. La récolte de 1984 dépasse les 400 millions de tonnes.

Dans les centres industriels et urbains, les résultats sont moins spectaculaires, du moins dans un premier temps. En 1985 les livrets sont remplacés par une carte d'identité qui rend possibles les déplacements ; les paysans peuvent s'installer en ville, alors que la collectivisation des campagnes masquait l'excès de population. Toutefois, les ouvriers s'inquiètent de la trop grande libéralisation du marché, alors que du temps de Mao les emplois étaient garantis à vie. Deng Xiaoping fait ouvrir, à partir de 1983, cinq zones économiques spéciales, dont Shenzhen près de Hongkong, pour attirer les capitaux étrangers.

Mais peu à peu les difficultés réapparaissent à la campagne. Les paysans ont désormais l'usufruit de leurs terres et le principe du « forfait intégral » assure une certaine liberté, mais leur propriété reste toute petite (entre 2 et 3 ha) et ils manquent de capitaux, d'autant plus que l'augmentation des prix industriels interdit d'acheter matériel ou engrais, alors que les prix agricoles ont tendance à baisser. L'État paie mal les céréales qu'il achète : il paie en reconnaissances de dettes, ce qui n'est guère avantageux pour les paysans. Un fossé se creuse entre les régions agricoles littorales, plus prospères, et celles de l'intérieur. Dans les villes, la hausse des prix favorise les trafics illicites, la corruption, les détournements parfois presque inévitables. Alors qu'elle se tenait autour de 9 % en 1985, l'inflation atteint 21 % en 1988.

Le malaise social diffus est répercuté par les étudiants, eux-même durement atteint par la hausse des prix qui compromet le montant de leurs bourses et leur avenir. Les revendications, à partir de 1986, portent sur la liberté de la presse ou la pluralité des candidatures politiques. L'agitation gagne Wuhan, Nankin, Shanghai, puis Pékin où la menace de répression est tangible.

À l'automne 1988, le Parti est divisé entre la tendance représentée par Zhao Ziyang, qui voudrait diminuer la planification centrale, et Chen Yun ainsi que Li Peng qui au contraire voudraient reprendre le contrôle étatique des prix. Les « orthodoxes » l'emportent ; Li Peng dirige l'économie, bloque le crédit bancaire et les prix, et accroît le contrôle sur les entreprises d'État. Le débat politique est très présent, en relation avec les événements qui secouent la Pologne puis l'URSS. L'image qui semble illustrer les oppositions est celle de l'antagonisme entre « Chine jaune » (Chine du Nord, du fleuve Jaune, de la grande Muraille, de Confucius, de l'autarcie) et « Chine bleue » (Chine du fleuve Bleu, des ports de mer ouvrant sur le commerce international, des banques). C'est dans ce contexte qu'éclatent, d'avril à juin 1989, les **incidents de la place Tian An Men**.

La mort de Hu Yaobang, au début de 1989, révèle sa popularité, un peu comme cela avait été le cas pour Zhou Enlai. Il est perçu comme un héros de la lutte à la fois contre l'autoritarisme et la corruption. Un réveil du mouvement étudiant a lieu en avril, à la fois pour demander plus de liberté et pour la réhabilitation complète de Hu Yaobang, ce qui place le mouvement du côté du régime au pouvoir. Mais une répression brutale a lieu, et le 26 avril Deng Xiaoping dénonce les « fauteurs de troubles », accusant les étudiants d'avoir des « arrière-pensées contre-révolutionnaires ». En réponse, 100 000 étudiants manifestent le 27 avril ; des mouvements éclatent aussi à Xian et à Shanghai, tandis que Zhao Ziyang, nouveau Secrétaire Général du PCC, se dit pour le dialogue. Mais il est désavoué lors de sa rencontre avec les étudiants en grève de la faim le 18 mai. C'est désormais Li Peng qui prend les décisions, et c'est lui qui proclame la loi martiale le 19 mai. Au cours des semaines qui suivent, le mouvement semble s'enliser. Les étudiants quittent peu à peu la place Tian An Men lorsque l'armée tire à balles, le 4 juin 1989, faisant 2500 morts. La télévision amplifie l'affaire, diffusant les images dans toute la Chine et dans le monde.

Alors que Jiang Zemin est devenu Secrétaire Général, la réforme est remise à l'ordre du jour. Les événements de juin 89 sont revus par le Gouvernement en fonction du séisme qui ébranle l'Europe de l'Est puis l'URSS entre 1989 et 1991. Deng Xiaoping tente d'expliquer que la répression était le seul moyen d'éviter l'effondrement du système, et de protéger le peuple de la paupérisation que connaissent alors les ex-Soviétiques. Lors d'un voyage médiatique dans le Sud, Deng visite Wuhan, Shanghai, Shenzhen, afin de montrer l'intérêt des nouveaux pôles de développement. Il ajoute qu'il ne faut pas avoir peur du capitalisme, mais étudier ses performances. Il n'a pas le monopole de l'économie de marché. Deng insiste sur la différence entre capitalisme et économie de marché, deux notions en général confondues dans l'esprit de la plupart des gens.

En dépit de ces constats optimistes, la Chine connaît d'importantes tensions sociales. Le pays compte 100 millions d'ouvriers d'usines, et 112 millions de travailleurs appartenant à des entreprises d'État. Or la part de la production de ces dernières a baissé de manière très significative, de 76 % de l'ensemble de la production nationale en 1980 à 27 % en 1995. Ces travailleurs d'État restent toujours aussi nombreux ; 9 millions d'entre eux sont victimes d'un licenciement déguisé en 1997.

En février 97, la mort de Deng Xiaoping laisse passer au premier plan Jiang Zemin, Li Peng et le Premier Ministre Zhu Rongji.

Au seuil des années 2000, la Chine compte 1, 2 milliard d'habitants. Le taux de croissance démographique est de 1,4 % par an malgré la limitation drastique des naissances et la politique dite « de l'enfant unique » depuis 1980. Sur le plan économique, le taux de croissance reste autour de 10% par an depuis 1980, et le risque de disette semble écarté.

La Chine devient véritablement un pays industriel, avec le développement des transports intérieurs (chemins de fer électrifiés, autoroutes) et du commerce extérieur : ce pays qui traitait 1 % du commerce mondial en 1980 en traite 2 % en 2000. Les réalisations les plus spectaculaires restent les grands travaux hydrauliques : le fleuve Jaune est détourné par le barrage de Xiaolangdi au Henan ; et surtout, la réalisation du barrage des Trois Gorges (*Sanxia*) sur le Yangzi, ouvrage gigantesque de 2 km de largeur, 175 m de hauteur, permettant la création d'un lac de 600 km de long correspondant à 54000 km² de retenue d'eau. Ses 26 turbines permettent de donner 20 000 mégawatts, tandis que ses écluses peuvent faire passer des navires fluviomaritimes de 10 000 tonnes jusqu'à Chongqing.

Par ailleurs, la Chine reste pauvre : 70 millions de ruraux ne mangent toujours pas à leur faim, et il reste dans les campagnes une population excédentaire qui erre à la recherche de chantiers. D'où des « villages » regroupant ces chômeurs pratiquement ignorés des médias. Les incendies de forêts, la persistance ou même la recrudescence des inondations, trahissent de graves problèmes écologiques, aggravés par une pollution importante. La moyenne de consommation d'énergie, 3 TEP (tonne-équivalent pétrole par an et par habitant) dans les pays industrialisés classiques, n'est que de 0, 7 en Chine.

Sur le plan international, l'effondrement de l'URSS a modifié l'équilibre mondial et en partie donné raison à la « Théorie des Trois Mondes ». Il reste une hégémonie, celle des États-Unis que la Chine dénonce de manière assez discrète car les États-Unis sont un de ses meilleurs clients. En 1997, la visite de Jiang Zemin dans ce pays a constitué un succès, auquel sont venus s'ajouter les retours au territoire national de Hongkong (1997) et Macao (1999) ainsi que le règlement des frontières avec la Russie (1997). Afin d'améliorer son image, la Chine renonce à ses expérimentations nucléaires et expulse ses dissidents, comme Wei Jingsheng. Elle est de plus en plus présente près de l'ASEAN, Association des Nations de l'Asie du Sud-Est.

Avec une armée de 3 millions d'hommes, la Chine est bien sûr une Puissance militaire, mais son énorme infanterie est restée pendant longtemps médiocrement équipée. Elle s'est dotée progressivement d'un noyau bien entraîné de 300 000 hommes et d'une force aéronavale. Le budget de la Défense a été développé au cours des années 1990 et 2000.

Sur le plan géopolitique, des tensions subsistent aux abords ou à l'intérieur même du territoire de la République Populaire de Chine

1. Dans le Pacifique : la Chine revendique toujours les îles Xisha (Paracelses) et Nansha (Sprathys) ce qui provoque le mécontentement du Vietnam, des Philippines et de l'Indonésie.
2. Taiwan est toujours considérée comme une « province » rebelle. Longtemps isolée, Taiwan a vécu sous la dictature de Jiang Jieshi jusqu'à sa mort (1977). Puis le pays s'est tourné vers la démocratie, avec un Président élu au suffrage universel (1996). Le sentiment national s'est affirmé, mais le soutien américain n'a pas fléchi, par exemple lors de la crise des Détroits en 1996. Le Japon soutient également Taiwan, ce qui fait qu'une réunification par la force n'est guère envisageable. Inversement, Taiwan a investi massivement en RPC, et n'a pas intérêt à se brouiller avec ses puissants voisins. L'île va vers une indépendance de fait, tacitement reconnue.
3. Le Xinjiang connaît des troubles périodiques chez les Ouïgours. En fait, la population han, musulmans chinois (Hui) d'origine ancienne et colons plus récents, devient peu à peu majoritaire, créant une inquiétude chez les minorités. En Mongolie intérieure, les Han sont désormais plus nombreux que les Mongols.
4. Le Tibet est contrôlé par la Chine depuis Kangxi. Mais la conquête militaire véritable ne remonte qu'aux années 1950-1951, qui a vu l'accélération, là aussi, du peuplement han. Aujourd'hui, les principales villes sont partagées entre quartiers chinois et tibétains. Le Dalaï Lama, qui est assez médiatique, est partisan d'une autonomie véritable du Tibet.

La Chine, grande puissance du XXIe siècle

La Chine qui aborde le XXIe siècle apparaît désormais comme un des acteurs essentiels du siècle à ses débuts. Son originalité reste profonde : elle reste le seul grand pays d'économie socialiste de la planète, ce type de modèle politique s'étant raréfié après la chute du Mur de Berlin et l'effondrement de l'URSS. Elle adopte d'ailleurs la voie d'une ouverture contrôlée, à la différence de la Corée du Nord, et suivie avec retard par Cuba, le Vietnam et la Mongolie.

Le rôle prédominant du Parti Communiste chinois reste une constante. Le pouvoir politique est divisé en trois : Assemblée Nationale Populaire (ANP), système judiciaire et Conseil des Affaires d'État. Chaque niveau de l'État est doublé par un poste du Parti Communiste, ce dernier ayant la prééminence. La constitution de la RPC est toujours d'actualité et définit cette dernière comme un « État socialiste de dictature démocratique populaire dirigé par la classe ouvrière et fondé sur l'alliance des ouvriers et des paysans ». Le marxisme-léninisme reste l'idéologie de référence.

Le PCC est fort de 83 millions de membres en 2014 et il domine l'ensemble du Gouvernement. Le Congrès du Parti siège une fois par an ; il élit les 300 membres du Comité central, qui détiennent les

principaux organes du Pouvoir. Dans toutes les régions de Chine, à l'exception des régions administratives spéciales, chaque ville ou village, chaque établissement d'enseignement, chaque unité administrative, chaque hôpital ou dispensaire a son correspondant du Parti. Au niveau local, ce correspondant est relayé par les conseils de quartier. La centralisation établie depuis longtemps favorise le contrôle de Pékin.

Il existe toutefois, et depuis les débuts de la RPC, des partis politiques minoritaires. Acceptés de manière officielle par le PCC, ils sont au nombre de huit et membres de la Conférence consultative politique du Peuple chinois. La coordination est assurée par cette Conférence consultative. Un neuvième parti minoritaire, le PC tibétain, a fusionné dès 1949 avec le PCC à la demande des militaires. Parmi ces huit partis minoritaires, notons l'existence d'un Comité révolutionnaire du Guomindang, fondé en 1948 par des dissidents du Guomindang hostiles à Jiang Jieshi ; un Parti Communiste des Paysans et des travailleurs chinois ; l'Association de construction nationale démocratique de la Chine, formée de « capitalistes nationaux » ou « bourgeois patriotes » ; trois partis fondés par des intellectuels de sensibilités diverses ; un « parti chinois pour l'intérêt public » qui s'adresse à la diaspora ; une Ligue pour l'auto-administration démocratique de Taiwan, favorable à l'autonomie de Taiwan au sein de la RPC.

Si les institutions restent stables, les **principaux organes de l'État** font apparaître une certaine « présidentialisation » de la vie politique chinoise depuis les années 1990.

1. L'Assemblée Nationale Populaire.

2. Le Président de la RPC a un rôle politique de plus en plus affirmé depuis la disparition de Deng Xiaoping. Les derniers présidents en date sont :

Jiang Zemin, 1993-2003. Maire de Shanghai, il a soutenu la répression des événements de Tian An Men en 89. Deng Xiaoping lui confie alors les postes de Secrétaire général du PC, puis de Président de la Commission militaire centrale. Il poursuit la politique d'ouverture et de réformes, et sous son mandat ont lieu les rétrocessions de Hong Kong et Macao. Il échoue toutefois dans sa volonté de récupérer aussi Taiwan. Il est, depuis Mao, le premier Président chinois véritablement connu à l'étranger.

Hu Jintao, 2003-2013. Originaire du Jiangsi, il arrive en 1992 au Comité central. Lorsque Jiang Zemin prend sa retraite en 2003, il lui remet ses attributions de Secrétaire Général du PCC et de Président. Hu a élaboré le concept de « développement scientifique pour une société harmonieuse ». Recherchant la paix sociale, il supprime les impôts qui pèsent sur les paysans. Les difficultés qu'il connaît sont liées à la santé : épidémie de SRAS en 2002 ; et aux Droits de l'Homme, à propos du Tibet dont il avait contribué à réprimer les troubles en 1989.

Xi Jinping remplace Hu comme Secrétaire Général en 2012, puis à la tête de l'État en mars 2013. Sa famille appartient à l'aristocratie du PCC, mais son père avait été écarté du Pouvoir par Mao. Devenu Gouverneur du Fujian, Xi est considéré comme un chef de file des « Princes Rouges » mais il est allé toutefois dans le sens de la nostalgie maoïste, fêtant à grand renfort de publicité le 120^e anniversaire de la naissance de Mao en mars 2013. Il poursuit l'idée du « rêve chinois » à travers le développement économique, et s'emploie à lutter contre la corruption.

3. Le Conseil des Affaires de l'État comprend le Premier Ministre, Li Keqiang en 2014 ; un nombre variable de vice-premiers ministres, quatre en 2014 ; cinq conciliateurs d'État ; vingt-neuf ministres et commissions.

Cette lourde assemblée avait fait plusieurs tentatives, dans les années 1980, pour séparer les rôles du Parti et de l'État. On souhaitait que les grandes décisions reviennent au Parti, puis soient mises en œuvre par l'État. Au cours des années 1990, ces tentatives de dissociation sont abandonnées sous Jiang Zemin. Les dirigeants du PCC conservent la direction politique du pays.

4. Le Congrès National du Peuple est l'organe le plus élevé du Pouvoir. Il se réunit tous les ans

durant deux semaines, examine et approuve les nouvelles lignes politiques, les lois et le budget.

5. L'Armée Populaire de Libération est contrôlée depuis la fondation de la RPC par la Commission militaire centrale, et non par le Conseil des Affaires de l'État. En 2014, la Commission militaire centrale est présidée par Xi Jinping. En principe cette Commission suit toujours les décisions du Comité militaire central du PCC.

Le retour de Hong Kong, la croissance et les problèmes écologiques constituent les questions majeures de l'actualité chinoise de 1997 à 2014.

La fin des années 1990 a vu la rétrocession spectaculaire de deux enclaves étrangères, Hong Kong et Macao, toutes deux affectées d'une lourde charge symbolique, celle de la soumission de la Chine aux étrangers. **Hong Kong** voit sa souveraineté transférée à la RPC le 1er juillet 1997, après un siècle et demi de lois britanniques. Ce territoire devient une « Région administrative spéciale » avec un haut degré d'autonomie : le chef de l'exécutif reste en place ainsi que le système multipartiste, et les seules exceptions à l'autonomie concernent la diplomatie et la défense. À partir d'une Déclaration sino-britannique commune de 1984, la commune de Hong Kong peut exercer ses propres systèmes politiques, économiques et judiciaires pendant au moins cinquante ans. Le 20 décembre 1999, la souveraineté de **Macao** est passée elle aussi à la RPC, après avoir été colonie portugaise depuis le XVIe siècle. Là aussi une Déclaration commune, sino-portugaise cette fois, régit cette Région administrative spéciale qui conserve un système financier et économique capitaliste ainsi qu'une législation particulière, notamment en ce qui concerne les jeux. Dans le cas de ces deux rétrocessions, le PCC a utilisé une ligne politique originale, baptisée « Un Parti, deux systèmes ».

La croissance est importante durant les décennies 1990, 2000 et 2010. Le taux de pauvreté, qui concernait le tiers de la population autour de 1980, est tombé à 12 %. Des études ponctuelles laissent entrevoir malgré tout la persistance d'archaïsmes, de disparités régionales et sociales. Ainsi, 34 % des Chinois vivant à la campagne en 2004 ne disposaient pas d'eau potable.

Les difficultés les plus importantes, aujourd'hui, semblent liées aux problèmes écologiques et aux déplacements de la population.

L'**exode rural** est devenu massif. Il est lié au développement industriel et commercial des villes, mais aussi aux problèmes d'ordre écologique que connaissent les campagnes. En 2008 l'exode rural a concerné 650 millions de Chinois, pour une population qui est alors urbaine à 45 %. Entre 1990 et 2008, la Chine a vu la création de 246 villes nouvelles, et on en prévoit 400 de plus pour 2020. Des villes traditionnellement moyennes, comme Chongqing et Shenzhen, ont dépassé les 10 millions d'habitants en 2010.

Les **problèmes écologiques** atteignent une exceptionnelle gravité. Considérée comme un pays émergent, la Chine n'est pas obligée de respecter le « protocole de Kyoto ». Or elle est devenue, depuis 2005, le pays qui produit le plus de déchets, tant bactériologiques qu'industriels : en tout, 300 millions de tonnes par an. La pollution se manifeste à plusieurs niveaux :

- La pollution de l'air, d'abord. La Chine est aujourd'hui le premier pays au monde pour ses émissions de dioxyde de soufre. Elle est également en passe de devenir le premier émetteur de dioxyde de carbone, en raison par exemple d'un parc automobile multiplié par deux depuis 1995. 22 % des rejets mondiaux de dioxyde de carbone viendraient de Chine.

-La pollution des cours d'eaux est liée également à l'importance des rejets. Le fleuve Jaune reçoit plus de trente milliards de tonnes de déchets par an ; le dauphin du Yangzi, espèce rare de cétacé d'eau douce, a pratiquement disparu. La Chine est le pays qui consomme le plus d'engrais azotés dans le monde : 280 kg par an et par habitant en 2005. Les rejets comme les engrais empoisonnent les cours d'eaux et les nappes phréatiques : 190 millions de Chinois souffriraient d'affections liées à la consommation de l'eau.

La **dégradation des sols** concerne aujourd'hui dix millions d'hectares cultivés, soit 10 % du total ; il s'agit de sols pollués de manière importante, au point d'être devenus impropres à la culture. Cette dégradation contribue à expliquer l'exode rural massif. En particulier, l'**urbanisation intense** a été à l'origine d'une érosion des sols due au déboisement des pentes des vallées fluviales. En 1949 la Chine comptait 221 800 km² de forêts, soit la moitié de la superficie de la France. En 1985 la moitié de ces forêts avait disparu. D'où des inondations catastrophiques, comme en 1998 où les crues du Chang Jiang font 10 000 morts et 250 millions de sinistrés, puis en 2010 où a lieu également une série de crues désastreuses. D'où, également, la **désertification et la sécheresse**. Au Tibet, d'anciennes régions forestières comme le Kongpo sont devenues des déserts de pierres. Mais la Chine elle-même voit progresser ses déserts, qui couvrent le tiers du territoire en 2008. Le désert de Gobi, par exemple, a tendance à s-agrandir. Inversement, la taille des glaciers himalayens se réduit, ce qui pose à terme un problème d'approvisionnement du réseau hydrographique. On assiste à des phénomènes de développement du « sahel », comme en 2006 au Sichuan, où la sécheresse a eu des effets catastrophiques.

Par rapport à cela, le travail de reboisement dans le Nord et l'Est, ou programme de la « Muraille verte » a eu des effets salutaires, mais qui restent insuffisants. L'état des sols reste, au même titre que la pollution atmosphérique, une préoccupation majeure.

Conclusion

Au terme de ce survol, l'histoire de la Chine apparaît bien comme un élément de référence majeur de l'histoire du monde. Dès les époques archaïques, les grands traits qui modèlent sa civilisation apparaissent. Les divers courants philosophiques ou spirituels : taoïsme, confucianisme, légisme, ont joué en Chine le rôle qui a été en Occident celui de la philosophie grecque et des religions monothéistes venues du Proche-Orient. Dès l'Antiquité apparaît avec Qin Shi Huangdi un pouvoir impérial et centralisé qui devait lui aussi marquer profondément et durablement les conceptions politiques chinoises et même, plus largement, de toute l'Asie orientale. Autour de ce pivot qu'est l'empereur semble s'organiser le monde ; et le *Tianzi*, Fils du Ciel, est lui-même le garant de la bonne marche de l'univers. Lorsque sa vertu rayonne, tout : individus, peuples, forces naturelles, se conforme à sa volonté.

Ce schéma général se poursuit au fil de dynasties qui apparaissent encore aujourd'hui pour l'historien comme des repères sans doute plus nets que le découpage traditionnel, et très français, en quatre périodes historiques. Il semble toutefois légitime de parler d'histoire ancienne, médiévale ou moderne car les coupures et dates-charnières sont bien présentes. Médiévale, la dynastie des Tang est centrée sur des préoccupations religieuses qui l'amènent à intégrer un courant spirituel d'origine étrangère, le bouddhisme. De son côté, la dynastie des Ming est toute entière moderne : elle connaît l'Occident une expansion maritime ainsi qu'une Renaissance à la fois artistique et intellectuelle. On pourrait même ajouter que le développement technologique est plus précoce et plus net qu'en Occident. Sur ce plan, la Chine ne se trouve dépassée qu'au cours du XIXe siècle, probablement victime alors de l'isolement dans lequel s'enferme le Pouvoir mandchou à l'intérieur de palais qui évoquent désormais des décors d'opérette. Après 1911, c'est à travers révoltes et soubresauts violents que la Chine réussit, tout au long du XXe siècle, à briser cet isolement pour retrouver ses profondes et surprenantes capacités d'innovation.

BIBLIOGRAPHIE

Instruments de travail

Atwood Christopher P., *Encyclopaedia of Mongolia and the Mongol Empire*. New York, Facts on File, 2004.

Blunden Caroline, Elvin Mark, *Atlas de la Chine*. Paris, Nathan, 1986.

Cail O., *Guide de Pékin*. Paris, Denoël, 1973.

Chaliand G., Rageau J.-P., *Atlas de la Découverte du monde*. Paris, Fayard, 1984.

Chine. Paris, Hachette, « Guide bleus », 1989.

Couling Samuel, *Encyclopaedia Sinica*. Oxford University Press, 1991 [facsimilé].

Dehergne Joseph, *Répertoire des jésuites de Chine de 1552 à 1800*. Rome / Paris, IHSI, 1973.

Encyclopédie de l'Islam (nouvelle édition), tome I, 1960, à tome XIII (index) ; Leiden, Brill, 2009.

Gentelle Pierre, *La Chine*. Paris, PUF, « Magellan » n°25, 1974.

Goodrich L. Carrington, Fang Chaoying (éds.), *Dictionary of Ming Biography, 1368-1644*. New York, Columbia University Press, 1976 ; 2 vol.

Herrmann A., *Historical and commercial Atlas of China*. Amsterdam, 1966.

Hucker Charles O., *A Dictionary of official titles in imperial China*. Stanford, Stanford University Press, 1985.

Hummel Arthur W., *Eminent Chinese of the Ch'ing Period (1644-1912)*. Washington, Government Printing Office, 1943 ; 2 vol.

Lévy André (dir.), *Dictionnaire de la Littérature chinoise*. Paris, PUF « Quadrige », 2000.

Needham Joseph, *Science and Civilization in China*. Cambridge, Cambridge Univ. Press, 7 vol., 1954-1985.

Sommervogel Carlos, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*. Paris/Bruxelles, A. Picard & O. Schepens, 1891.

Ouvrages généraux

Alleton Viviane, *La Chine et la passion des noms*. Paris, Aubier, 1983.

Balazs Étienne, *La bureaucratie céleste*. Paris, Gallimard, 1968.

Barfield Thomas J., *The perilous Frontier. Nomadic Empires and China*. Cambridge (Mass.) / Oxford, Basil Blackwell, « Studies in social Discontinuity », 1989.

- Bobot Marie-Thérèse, *L'art chinois*. Paris, École du Louvre, 1973.
- Boxer Charles Ralph, *The Portuguese Seaborne Empire, 1415-1825*, 1969.
- Cheng Anne, *Histoire de la pensée chinoise*. Paris, Éditions du Seuil, 1997.
- Elisseeff Danielle et Vadime, *La civilisation de la Chine classique*. Paris, Arthaud, 1967.
- Elisseeff Danielle, *La femme au temps des empereurs de Chine*. Paris, Stock / Laurence Pernoud, 1988.
- Étiemble, *L'Europe chinoise*. Paris, Gallimard, 1988 ; 2 vol.
- Franke Wolfgang, *China and the West*. Oxford, Blackwell, 1967.
- Gernet Jacques, *Le monde chinois*. Paris, Armand Colin, 1972 ; réédition 1990.
- Gernet Jacques, *Chine et christianisme. Action et réaction*, Paris, Gallimard, 1982.
- Gernet Jacques, *Chine et christianisme. La première confrontation*, Paris, Gallimard, 1991.
- Gernet Jacques, *L'intelligence de la Chine. Le social et le mental*, Paris, Gallimard, 1994.
- Gernet Jacques, « La politique de conversion de Matteo Ricci en Chine ». *Archives des sciences sociales des religions*, vol. 36, 1973 ; pages 71 à 89.
- Goossaert Vincent, *Dans les temples de la Chine. Histoire des culte, vie des communautés*. Paris, Albin Michel, 2000.
- Gourou Pierre, *La terre et l'homme en Extrême-Orient*. Paris, Armand Colin, [1947] 1952.
- Granet Marcel, *La pensée chinoise*. Paris, Albin Michel, [1934] 1968.
- Granet Marcel, *La civilisation chinoise*. Paris, Albin Michel, [1929] 1980.
- Larre Claude, *Les Chinois*. Paris, Lidis, 1981.
- Lion-Goldschmidt Daisy, *Les poteries et porcelaines chinoises*. Paris, PUF, 1978.
- Lu Xun, *Brève histoire du roman chinois*. Traduit du chinois par Charles Bisotto. Paris, Gallimard, 1993.
- Maspéro Henri, Escarra Jean, *Les institutions de la Chine*. Paris, PUF, 1952.
- Maspéro Henri, *Le Taoïsme et les religions chinoises*. Paris, Gallimard, 1971.
- Medley Margaret, *The Chinese Potter*. Oxford, 1976.
- Miyazaki Ichisada, *China's Examination Hell : the civil service Examinations of imperial China*. New York / Tokyo, Weatherhill, 1976.
- Needham Joseph, *Dialogue des civilisations Chine-Occident*. Paris, La Découverte, 1991.

Pirazzoli-t'Serstevens M., *Chine*. Fribourg, Office du Livre, collection « Architecture universelle », 1970.

Reischauer E. O., Fairbank J. K., *East Asia. The Great Tradition*, Boston, Houghton Mifflin, 1960.

Subrahmanyam Sanjay, *L'Empire portugais d'Asie (1500-1700). Histoire économique et politique*. Paris, Maisonneuve et Larose, 1999.

Van Gulik Robert, *Sexual Life in ancient China*. Leiden, Brill, 1961 [traduction fr. : *La vie sexuelle dans la Chine ancienne*. Paris, Gallimard, 1989].

Watson William, *L'art de l'ancienne Chine*. Paris, Mazenod, 1979.

La Chine archaïque et antique

Ch'en K. S., *Buddhism in China. A historical Survey*. Princeton, 1964.

Cheng Anne, *Entretiens de Confucius*. Paris, Éditions du Seuil, 1981.

De Groot J. J. M., *The Religious System of China*. Leiden, Brill, 1892-1910 ; 6 vol.

Dispute sur le sel et le fer (Yantie lun). Présentation par Georges Walter. Paris, J. Lanzmann & Seghers, 1978.

Doré Henri, *Manuel des superstitions chinoises*. Paris / Hongkong, Centre de publication de l'UER d'Asie orientale, Paris VII, 1970.

Dubs H. H., *The History of the former Han Dynasty*. Baltimore, Waverly Press, 1938-1955 ; 3 vol.

Elisseeff Danielle, *Confucius. Les mots en action*. Paris, 2003.

Frèches José, *Moi, Confucius*. Paris, XO Éditions, 2013.

Granet Marcel, *Danses et légendes de la Chine ancienne*. [1926] Paris, PUF, 1959 ; 2 vol.

Granet Marcel, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*. Paris, E. Leroux, 1919 ; rééd. 1929.

Granet Marcel, *La Féodalité chinoise*. [1952] Paris, Imago, 1981.

Granet Marcel, *La religion des Chinois*. [1922] Paris, PUF, 1950.

Granet Marcel, *Études sociologiques sur la Chine*. Paris, PUF, 1953 ; rééd. 1990.

Kaltenmark Max, *Lao-tseu et le taoïsme*. Paris, Seuil, 1965.

Leagerwey John (dir.), *Religion et société en Chine ancienne et médiévale*. Paris, Éditions du Cerf / Institut Ricci, « Patrimoine Chine », 2009.

Maspéro Henri, *La Chine antique*. Paris, PUF, 1955 ; rééd. 1965.

Maspéro Henri, *Le taoïsme et les religions chinoises*. Paris, Gallimard, 1971 (ensemble d'articles publiés après sa mort ; préface de Max Kaltenmark).

Nylan Michael, Loewe Michael (dir.), *China's early Empires : a re-appraisal*. Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

Twitchett Denis (dir.), *The Cambridge History of China*. Vol. I : *The Ch'in and Han Empires, 221 B. C., A. D. 220*. Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1986 ; rééd. 1995.

Vandermeersch Léon, *La formation du Légisme*. Paris, EFEO, 1965.

Vandier-Nicolas N., *Le taoïsme*. Paris, PUF, 1965.

Waley Arthur, *Three Ways of Thought in Ancient China*. New York, Macmillan, 1939 [*traduction française : Trois courants de la pensée chinoise antique*. Paris, Payot, 1949].

Walker R. L., *Ancient China*. New York, Wetts, 1969.

Watson William, *China before the Han Dynasty*. New York, Praeger, 1961.

Watson William, *Early Civilisation in China*. London, Thames & Hudson, 1966.

La Chine médiévale

Gernet Jacques, *Les aspects économiques du bouddhisme dans la société chinoise du Ve au Xe siècle*. Saigon, PEFEQ, 1956.

Gernet Jacques, *La vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole*. Paris, Hachette, « La vie quotidienne », 1959.

Grousset René, *L'empire mongol*. Paris, De Boccard, « Histoire du Monde », t. VIII, 1941.

Hamilton J. R., *Les Ouighours à l'époque des Cinq Dynasties*. Paris, PUF, 1955.

Le Gall Stanislas, *Le Philosophe Tchou Hi. Sa doctrine, son influence*. Variétés sinologiques VI, Shanghai, Mission catholique, 1894 ; 1923.

Lin Lu-tche, *Le règne de l'empereur Hiuan-Tsong (713-756)*. Traduit et complété par R. des Rotours. Paris, Mémoires de l'Institut des Hautes Études chinoises, vol. XIII, 1981.

Moule A. C., Pelliot Paul, *Marco Polo, the Description of the World*. London, Routledge, 1938 ; 2 vol.

Moule A. C., *Christians in China before the Year 1550*. London, SPCK, 1930.

Needham Joseph, *et alii, Heavenly Clockwork*. Cambridge, Cambridge University Press, 1960.

Pelliot Paul, *Les débuts de l'imprimerie en Chine*. Paris, A. Maisonneuve, 1953.

- Rotours Robert des, *Traité des examens*. Paris, E. Leroux, 1932.
- Rotours Robert des, *Traité des fonctionnaires et traité de l'armée*. Leiden, Brill, 1947 et 1948 ; 2 vol.
- Rotours Robert des, *Histoire de Ngan Lou-chan*. Paris, PUF, 1962.
- Solomon B. S., *The Veritable Record of the T'ang Emperor Shun-tsung*. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1955.
- Twitchett Denis, *Financial Administration under the T'ang Dynasty*. Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- Vandier-Nicolas N., *Art et sagesse en Chine. Mi Fou (1051-1107)*. Paris, PUF, 1963.
- Vladimirstov B., *Le régime social des Mongols. Le féodalisme nomade*. Paris, Maisonneuve, 1948.
- Williamson H. R., *Wang An-shih, a Chinese Statesman and Educationalist of the Sung Dynasty*, London, Probsthain, 1935-1937 ; 2 vol.

La Chine moderne

- Bernard Henri, *Le Père Matthieu Ricci et la société chinoise de son temps (1522-1610)*. Tientsin, Hautes Études, 1937 ; 2 vol.
- Boxer Ralph Charles, *Fidalgos in the Far East, 1550-1610*. La Haye, Nijhoff, 1948.
- Elliott Mark C., *The Manchu Way. The Eight Banners and ethnic Identity in late Imperial China*. Stanford University Press, 2001.
- Gallagher Louis J., *China in the Sixteenth Century : The Journals of Matthew Ricci, 1583-1610*. New York, 1953.
- Hambis Louis, *Documents sur l'Histoire des Mongols à l'époque Ming*. Paris, PUF, « Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études chinoises », XXI, 1969.
- Hsia Ronnie Po-Chia, *A Jesuit in the Forbidden City : Matteo Ricci, 1552-1610* ; Oxford, Oxford University Press, 2010.
- Huang Ray, *1587. A Year of No Significance*. New Haven / London, Yale University Press, 1981. [*1587. Le déclin de la dynastie des Ming*. Paris, PUF, « Histoires », 1985].
- Hucker C. O., *Chinese Government in Ming Times*. New York, Columbia University Press, 1969.
- Landry-Deron Isabelle (éd.), *La Chine des Ming et de Matteo Ricci (1552-1610). Le premier dialogue des savoirs avec l'Europe*. Paris, Éditions du Cerf / Institut Ricci, 2013.
- Masson Michel (éd.), *Matteo Ricci, un jésuite en Chine. Les savoirs en partage au XVIIe siècle*. Paris, Éditions des Facultés jésuites de Paris, 2010.
- Metzger Thomas A., *The internal organization of Ch'ing Bureaucracy : legal, normative and*

communication aspects. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1973.

Mote Frederick, Twitchett Denis (dir.), *Cambridge History of China*. Cambridge University Press, 1998.

vol. 7, *The Ming Dynasty, 1368-1644*, 1998 (I).

vol. 8, *The Ming Dynasty, 1368-1644*, 1998 (II).

Mungello David E., *The Great Encounter of China and the West, 1500-1800*. Lanham, Md, Rowman & Littlefield, 1999.

Serruys Henry, *Sino-Mongol Relations during the Ming. II : The Tribute System and diplomatic Missions (1400-1600)*. Bruxelles, Institut belge des Hautes Études chinoises, « Mélanges chinois et bouddhiques » XIV, 1967.

Serruys Henry, *Sino-Mongol Relations during the Ming. III : Trade Relations : the Horse Fairs (1400-1600)*. Bruxelles, Institut belge des Hautes Études chinoises, « Mélanges chinois et bouddhiques » XVII, 1975.

Spence Jonathan D., *The Memory Palace of Matteo Ricci*. New York, Elisabeth Sifton Books / Viking, 1983 [*Le Palais de mémoire de Matteo Ricci*, Paris, Payot, 1986].

Spence Jonathan, Wills John E., *From Ming to Ch'ing. Conquest, Region and Continuity in Seventeenth-Century China*. New Haven, Yale University Press, 1979.

Tsai Shih-shan Henry, *The Eunuchs in the Ming Dynasty*. New York, State University of New York Press, 1996.

Waldron Arthur, *The Great Wall of China. From History to Myth*. Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

Will Pierre-Étienne, *Bureaucratie et famine en Chine au 18e siècle*. Paris, Mouton / EHESS, 1980.

La Chine contemporaine

Bergère M.-C., Bianco L., Domes J., *La Chine au XXe siècle*. Paris, Fayard, 1989-1990. 2 vol. : 1. *D'une révolution à l'autre, 1895-1949*. 2. *De 1949 à aujourd'hui*.

Bergère Marie- Claire, *Sun Yat-Sen*, Paris, Fayard, 1994.

Bergère Marie- Claire, *La République populaire de Chine de 1949 à nos jours*. Paris, Armand Colin, 1987.

Bianco Lucien, *Les origines de la Révolution chinoise, 1915-1949*. Paris, Gallimard, « Folio », 1947.

Chesneaux Jean, (dir.), *Histoire de la Chine*. Paris, Hatier, 1969-1975 ; 3 vol. : 1. *Des guerres de l'opium à la guerre franco-chinoise (1840-1885)*. 2. *De la guerre franco-chinoise à la fondation du Parti communiste chinois (1885-1921)*. 3. *La marche à la Révolution (1921-1949)*.

Chevrier Yves, *Mao et la Révolution chinoise*. Paris, Casterman-Giunti, 1993.

Domenach J.- L., Riché Ph., *La Chine, 1949-1985*, Imprimerie Nationale, 1987.

Fairbank J.- K. (dir.), *The Cambridge History of China*, Cambridge Univ. Press, 1983-1986 :
vol. 12 : *Republican China, 1912-1949. (I)*
vol. 13 : *Republican China, 1912-1949. (II)*

Fairbank J.- K. (dir.), *The Cambridge History of China*, Cambridge Univ. Press, 1987-1991.
vol. 14 : *The People's Republic. The Emergency of Revolutionary China, 1949-1965.*
vol. 15 : *Revolution within the Chinese Revolution, 1966-1982.*

Gentelle Pierre (dir.), *L'État de la Chine*. Paris, La Découverte, 1989.

Guillermaz Jacques, *Histoire du Parti Communiste chinois, 1921-1949*. Paris, Payot, 1979.

Hinton W., *Fanshen*. Paris, Plon, « Terre Humaine », 1971.

Roux Alain, Henriot C., *Shanghai, années trente : plaisirs et violences*. Paris, Autrement, 1998.

Roux Alain, *La Chine au XXe siècle*. Paris, SEDES, « Campus », 1998.